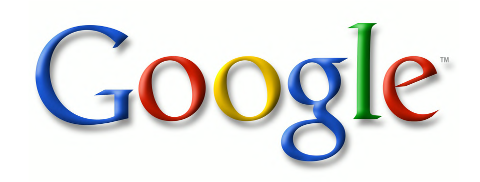
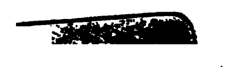



3 3433 06824526 9



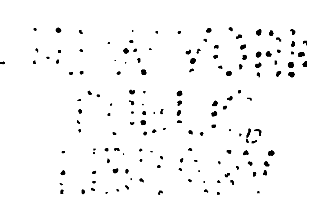
LE CHARPENTIER

LE MENSONGE CHRÉTIEN — (JÉSUS-CHRIST N'A PAS EXISTÉ)

I

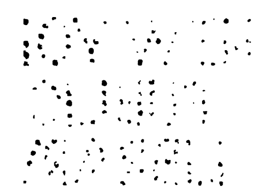
ARTHUR HEULHARD

LE CHARPENTIER



PARIS
ARTHUR HEULHARD, ÉDITEUR
6, rue Saulnier, 6

1908



AU LECTEUR

> Le masque tombe, rien n'en reste,
> L'homme même s'évanouit.

I

Au commencement du quatorzième siècle de l'ère romaine, un Scythe, né plus près de Saïtapharnès que d'Anacharsis, eut une idée sublime. Ce Scythe était moine au service de l'évêque de Rome et s'appelait Denys.

Ce Denys fit une chose à quoi on reconnaît les grandes âmes : il sauta sur la clepsydre qui marquait les jours depuis la fondation de Rome, la cassa, jeta les morceaux dans le Tibre, la remplaça par le sablier de l'Église, effaçant d'un coup cinq cents ans de l'histoire dont plus des deux tiers appartenaient en propre

au paganisme, et déclara qu'il fallait compter le temps à partir de la Nativité de Jésus. On en conclut que Jésus était né. Ce Scythe fit, à lui seul, plus que n'avaient fait tous les Pères. Il n'y eut bientôt plus qu'une ère au monde, celle de la Naissance de Jésus. Après quoi d'autres moines pourvurent à l'histoire comme Denys venait de pourvoir à la chronologie. D'autres Denys comblèrent ces cinq cents ans par d'autres faux !

On avait déjà refait cinq ou six fois les Évangiles pour donner un corps à Jésus, les refaire de nouveau était difficile. Suivre le comput des Eglises juives qui fixaient la Nativité du crucifié de Pilate à 739, c'est précisément ce qu'il s'agissait d'éviter à cause des conséquences. Suivre celui d'Ethiopie qui proposait 746, c'était se rapprocher encore trop de ce qu'on voulait fuir. Adopter la date de 760 qu'on avait glissée par fraude dans Luc, c'était afficher sur toutes les murailles une imposture qui n'y aurait pas tenu, tant elle était percée à jour. Denys prit Dieu à témoin qu'on devait choisir l'an de Rome 754 comme point de départ de l'Incarnation, et, l'ignorance aidant, on ne douta plus que Jésus n'eût existé, — surtout lorsqu'on risqua sa vie à soutenir le contraire. La date de 754 n'était pas moins fausse que celle de 746, mais elle était moins décriée que celle de 760. On a dit pour excuser Denys qu'il s'était trompé de quatre ou cinq ans ; Denys ne s'est pas trompé, il a menti par ordre et encore plus par intérêt.

L'invention de Denys — qu'on a bien tort d'appeler le Petit, car c'est le plus grand de tous ses homonymes — introduisit la Nativité dans les faits acquis à la science, mieux que cela certifiés par une tradition ininterrompue. Comment nier l'existence d'un homme dont le premier acte avait été pour ainsi dire de donner son nom à une Ère ?

Nous venons ici, avec les moyens malheureusement faibles dont la vérité dispose, jeter bas dans l'esprit des honnêtes gens ce long édifice de fourberie et de duplicité. Le nom réel de l'Ère chrétienne, c'est l'Erreur christienne, et on pourrait le lui conserver dans l'avenir, car s'il faut détruire le mensonge, il ne faut jamais en effacer les preuves : elles servent à en éviter de nouveaux. Le mensonge dans les mots, le mensonge dans les faits, le mensonge dans les sentiments, nous allons en avoir d'innombrables exemples. Mais le mensonge installé dans le temps ! Avais-tu prévu cela, ô Créateur ?

Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus moyen de faire autrement, je date ici d'après l'ère de la fondation de Rome, en bon Occidental, en bon Latin, en bon Français. Et toutes les fois que, vaincu par l'usage, j'en suis réduit à employer l'ère vulgaire, je l'appelle Erreur christienne. C'est le nom qu'elle devrait porter dans l'enseignement, et il est scandaleux qu'un moine scythe du sixième siècle de l'Erreur christienne soit encore aujourd'hui l'arbitre de la chronologie appliquée à l'histoire :

faire usage de faux, c'est s'associer au faussaire. La date de Denys n'est pas seulement fausse par elle-même, elle est contraire aux Ecritures canoniques : il n'y a qu'une seule indication de date dans l'Evangile, elle est selon la chronologie consulaire.

II

L'Erreur christienne est de croire qu'il a paru un Juif consubstantiel à Dieu, pour quoi il fut crucifié par ses coreligionnaires ; qu'il a formé douze autres Juifs sur son modèle, lesquels, après avoir acheté au marché des auréoles, des nimbes et des palmes de martyre, ont parcouru le monde en stupéfiant les empereurs et les proconsuls, les rois et les tétrarques, les suffètes et les archontes, et surtout en quinauldant les philosophes ; que devant ce phénomène vraiment céleste les Dieux païens ont immédiatement plié bagage, reconnaissant l'inutilité de leurs efforts, et sans qu'on puisse savoir ce qu'ils sont devenus, l'Olympe lui-même étant un lieu peu sûr ; que les cent années qui se sont écoulées depuis la naissance putative de ce Juif, qui de son vivant se serait nommé Jésus-Christ, constituent le premier siècle d'une ère nouvelle qui se serait appelée *chrestienne ;* que les cent années qui ont succédé à celles-là constituent le siècle second, et ainsi de suite par tranches de cent ans, jusqu'à nos jours.

La vérité est que Jésus-Christ n'a jamais existé en tant qu'homme ; que les douze apôtres n'ont jamais existé en tant que disciples et successeurs de cet homme ; qu'au prétendu premier siècle du prétendu Jésus, les Dieux d'Orient et d'Occident restèrent très fermes sur leurs positions ; qu'il n'y a point d'ère christienne en deçà de Denys ; qu'il n'y a point de premier siècle de l'Eglise avant le quatrième ; qu'il n'y a point de second siècle avant le cinquième, ni de troisième avant le sixième.

Après avoir fait mentir le temps et levé toute une armée de faux témoins, l'Eglise a fait mentir les mots. Elle a bâti Jésus de Nazareth sur un jeu de mots, jumeau du calembour évangélique : *Tu es Petrus*, qui lui sert de base à elle-même.

Il est un autre genre d'Erreur christienne, c'est de croire que l'Evangile est le testament de cet homme-dieu. Mais lorsque nous aurons rendu à Jésus Ben Sirach et à Schammaï ce qui leur appartient, lorsque Hillel, plagiant Confucius, aura repris ce qui est à lui, c'est-à-dire la seule maxime de l'Evangile qui ait un caractère d'éternité : « Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît », lorsque les chrestiens auront enlevé ce qui leur revient dans le *Sermon sur la Montagne* et les christiens d'Alexandrie ce qu'ils ont apporté de correction au fanatisme juif, il ne restera rien dans l'Evangile qu'une suite de discours incohérents, de paraboles contradictoires, dont quel-

ques-unes sont franchement criminelles, de prophéties inspirées par l'esprit démoniaque et d'images déjà surannées au temps de leur emploi, pour avoir traîné partout depuis Platon jusqu'à Horace. Et s'il le faut, nous choisirons des exemples parmi les peuples les plus diffamés, pour vous montrer à quel point l'idéal païen était plus près de Dieu que celui de cet infernal rébus. Pour le reste, personne ne nie qu'il n'y ait du bon dans l'Evangile : les principes que l'Eglise a abandonnés sont excellents.

Il est encore un autre genre d'Erreur christienne, c'est de croire que le prétendu testament de Jésus a été recueilli par quatre Evangélistes. La vérité est qu'il n'y en a jamais eu plus de trois, lesquels attestent tous les trois l'inexistence de Jésus et n'ont pas écrit un traître mot des quatre Evangiles.

III

Fixons d'abord, sans discuter, l'état du préjugé christien tel que l'Église l'a insinué par la ruse et imposé par la force.

Le dieu qui a été crucifié par Pontius Pilatus s'appelait Jésus, il avait revêtu la forme d'un Juif, comme en témoigne sa circoncision au huitième jour. Il est né à Betléhem, sous Auguste, le 25 décembre 754. Sa mère s'appelait Marie, mais son père réel était Dieu lui-

même. Joseph n'est que son père adoptif, et Marie est demeurée vierge. Dieu pour préparer le monde à la venue de son Fils a envoyé sur la terre un précurseur nommé Jean dont le père s'appelait Zacharie et la mère Élisabeth. Jean est né environ cinq mois avant Jésus, ils étaient cousins.

L'an quinzième de Tibère, soit 782, Pontius Pilatus étant gouverneur en Judée et Kaïaphas, grand prêtre à Jérusalem, Jean commença de baptiser au Jourdain, annonçant Jésus de Nazareth ainsi nommé du bourg qu'habitaient ses parents. Cette année-là, Jésus, âgé d'environ trente ans, s'est présenté à Jean qui l'a baptisé après l'avoir reconnu pour le Messie de ses rêves. Le Saint-Esprit lui-même s'est mêlé de la chose sous la forme d'une colombe, et on a entendu la voix de Dieu crier du haut des cieux : « Celui-ci est mon Fils aimé en qui je mets mon bon plaisir. » Cet événement considérable, quoiqu'il n'ait eu d'autres témoins que Jésus, Jean et la colombe, a été constaté par Mathieu l'Évangéliste (1). Il ne saurait faire doute, car en dépit de quelques contradictions qui n'emportent point le fond, il est mentionné par Marc, par Luc et par Jean, fils de Zébédée, dit-on. Selon quelques-uns, Jean le Baptiste aurait quelque peu tergiversé après le témoignage de la colombe, mais devant les miracles accomplis par Jésus, il s'est rendu à l'évidence : Jésus était bien le

(1) Nous ne l'appellerons jamais que Mathieu pour le distinguer de Mathias, sous le nom de qui les scribes ont placé leur élucubration. Mathias est un personnage réel, neveu du crucifié de Pilatus. Quant à Mathieu, vous pouvez l'appeler Ernest sans aucun inconvénient.

Christ promis par Dieu lui-même non seulement aux Juifs mais à tous les hommes pour les sauver de la mort et du péché. Pendant que Jésus prêchait son admirable doctrine et prouvait sa divinité par ses miracles et résurrections, Jean est mort, décapité par ordre d'Hérodiade, si officiellement, si publiquement, si définitivement décapité que toute la Cour d'Hérode Antipas a vu sa tête dans un plat, après quoi ses disciples l'ont enterré.

Jésus, poursuivant sa carrière après la décollation de Jean, a prédit qu'à son tour les Juifs le crucifieraient, mais qu'il ressusciterait le troisième jour; il a donné librement, spontanément sa vie pour le salut du genre humain et, *après avoir célébré* au milieu de ses Douze Apôtres *la pâque dans laquelle il a institué le sacrement de l'Eucharistie* par où chacun de nous participe de son corps et de son sang, il est mort de la façon que l'on sait, livré par Judas et victime d'un effroyable malentendu dont les Juifs portent seuls la responsabilité, car Pilatus inclinait à la clémence. Comme il ne pouvait pas, étant le Fils de Dieu, rester au sein de la terre, il en est sorti le troisième jour à l'instar de Jonas sortant de son poisson, et il est monté au ciel d'où, assis à la droite du Père, il reviendra pour juger les vivants et les morts. L'enfer attend ceux qui pendant leur vie ne se seront pas incorporé sa divine chair et son précieux sang. Toutes ces choses ont été comme disent les Évangélistes, qui relatent des faits constatés par douze témoins appelés apôtres auxquels s'est joint un phari-

sien d'abord ennemi de ceux-ci sous le nom de Saül, mais tellement ami de la vérité sous le nom de Paul qu'il s'est converti à Jésus et a porté en tous lieux la nouvelle de sa résurrection. Aucune supercherie n'a donc été possible.

Voilà résumé aussi succinctement que possible l'état du préjugé christien. Vous observez comme moi que toute la religion repose sur ce postulat que le Christ annoncé par Jean serait venu en chair, qu'il aurait survécu à Jean et laissé l'Eucharistie comme preuve testamentaire de sa vie corporelle.

Eh bien, malgré l'intérêt manifeste que j'aurais à être sauvé par ce moyen à la portée de toutes les bourses, la vérité m'oblige impérieusement à déclarer qu'il y a là une suite d'impostures, de fourberies, de supercheries, telles que le soleil n'en a jamais éclairé de semblables depuis la création de la terre, l'estimât-on, comme les savants actuels, à cent millions d'années !

IV

Afin que le public sache immédiatement où je veux le conduire, j'inscris en tête de cet ouvrage les conclusions auxquelles je suis arrivé par l'étude et la comparaison de tous les documents relatifs à la matière. Je les formule le plus catégoriquement possible afin que

les adversaires sachent où frapper, ce qui, je le reconnais, n'est point conforme à la tactique moderne. Mais dans une pareille bataille honte à celui qui ne combat point à visage découvert !

I. *Jésus n'a jamais existé.*

II. *Nazareth non plus, du moins avant le huitième siècle.*

III. *Le héros des Évangiles n'est autre que le fils aîné de Jehoudda, Gaulonite de naissance : ce Jehoudda désigné par les scribes évangélistes sous les divers pseudonymes de Joseph, de Joannès, de Zacharie, du Charpentier et du Zibdeos (le Zébédée de la version ecclésiastique).*

Le fils aîné de Jehoudda, Bar-Jehoudda, est né au mois de décembre 739.

IV. *Il ne s'appelait pas Jésus de son nom de circoncision, mais Jehoudda comme son père, et il est désigné par les scribes sous quatre surnoms essentiels, le Joannès ou révélateur, le Jésus ou sauveur, le Nazir ou voué, le christ ou oint, dont l'Église a tiré les deux personnages principaux de l'Évangile : Joannès le Baptiste et Jésus de Nazareth, qui sont un seul et même individu, lequel n'a nullement été décapité par Hérodiade, mais condamné par les Juifs pour crimes de droit commun et crucifié par Pilatus pour révolte à force ouverte.*

V. *Sa mère s'appelait Salomé, désignée par les scribes sous les divers pseudonymes de Maria la Magdaléenne ou Maria tout court, de la Mère des fils de*

Zibdeos ou Eloï-schabed, dont l'Église a tiré quatre personnages distincts : Marie la Vierge, Marie-Magdeleine la Pécheresse, Élisabeth, mère de Joannès, et Salomé, mère des fils de Zébédée, alors qu'il s'agit d'une seule et même femme, irréprochable épouse en dépit des soupçons que l'Église par ses interprétations absurdes fait planer sur Marie et des ignobles calomnies qu'elle a déversées sur la Madeleine.

VI. *Comme Vierge, Marie n'a pas eu moins de neuf enfants, dont sept fils, alors que, comme Pécheresse, Marie-Magdeleine peut servir de modèle aux femmes de tous les temps, particulièrement de celui-ci.*

VII. *Ces sept fils sont, outre Bar-Jehoudda, Shehimon surnommé la Pierre d'Horeb, Jacob senior, Philippe, Jehoudda junior (Thomas), Jacob junior (André) et Ménahem, le plus célèbre de tous dans l'histoire juive.*

VIII. *Jehoudda Is-Kérioth, exécré sous le nom de Judas l'Iscariote, n'a jamais trahi personne et c'est le seul personnage de l'Évangile qui soit à peu près défendable.*

IX. *Guidée par l'instinct de la conservation, toute notre sympathie doit se détourner de l'homme crucifié dans le guol-golta, pour aller aux Juifs de Kaïaphas (Caïphe) et aux Romains de Pilatus.*

X. *De même que Bar-Jehoudda n'est né ni en 746 ni en 754, il n'a été crucifié ni en 782 ni en 785,*

comme l'a dit successivement l'ancienne Eglise, mais le 14 nisan 788 vers deux heures de l'après-midi, la veille de la pâque (1). *Il n'avait ni trente ans ni trente-trois ans, comme l'a dit non moins successivement la même Église, il en avait cinquante.*

Le Juif qui a été crucifié n'a même pas le mérite d'avoir inventé le baptême, et c'est le très humble disciple comme le fils très soumis de celui que l'Évangile appelle tour à tour Joseph, Joannès, Zibdeos ou le Charpentier.

Le Juif qui a été crucifié n'a jamais prononcé le moindre Sermon sur la Montagne, il n'a jamais eu l'ombre d'une pensée fraternelle, il n'a jamais prononcé un seul mot de bonté, de justice ou de pitié, tous sentiments auxquels il était complètement étranger.

Le Juif qui a été crucifié n'a jamais fait le moindre miracle.

Le Juif qui a été crucifié n'a jamais donné sa vie pour qui que ce soit et on a eu beaucoup de peine à la lui prendre, attendu les dispositions exceptionnelles qu'il avait pour la fuite et qui ont rendu son arrestation difficile.

Le Juif qui a été crucifié n'a jamais célébré la moindre Cène le soir de la Pâque, par la bonne raison qu'il était

(1) Nisan correspond à notre mois d'avril, comme nous l'expliquons plus amplement au chapitre intitulé *Le Songe de Joseph*.

La Pâque, qui était le jour de l'an des Juifs, avait lieu immuablement le 15 nisan.

en croix depuis la veille à deux ou trois heures de l'après-midi.

Le Juif qui a été crucifié n'a jamais donné le moindre corps, le moindre sang, rompu le moindre pain, bu le moindre vin pour le salut de l'humanité, et ce qu'il se proposait, si Dieu ne l'eût puni comme il le méritait, c'était de sacrifier toute la civilisation au rêve le plus inepte et le plus pervers qui ait hanté la cervelle humaine.

Non seulement le Juif qui a été crucifié n'est jamais revenu à la vie pour monter ensuite au ciel, mais loin de prétendre qu'il fût ressuscité, sa mère, ses frères, ses sœurs et son beau-frère ont soutenu qu'il avait échappé au châtiment et qu'il vivait encore au milieu d'eux.

Voilà l'homme, *ecce homo.*

Nous examinerons toutes ces questions, dont quelques-unes sont déjà résolues par la nature, au fur et à mesure qu'elles se poseront dans l'ordre chronologique.

Quant au Jésus qui fait les miracles et les résurrections et qui termine par celle du Joannès-jésus lui-même, il n'existe qu'en vertu du droit mythologique.

I. *Il est de la même essence que Jupiter, Apollon, Sérapis ou Mithra.*

II. *Loin d'être le « fils de Marie », il est son Père et son Époux.*

III. *Il est le Créateur et Protecteur des Juifs*, peuple de Dieu, *à l'exclusion des* nations, *notamment et expressément de la nôtre.*

IV. *Il n'est jamais venu au monde.*

V. *La preuve qu'il n'y est jamais venu, c'est que la France y est encore, car il devait la détruire comme entrée de jeu ainsi que tout l'Occident.*

VI. *C'est une simple Christophanie, une pure* ombre de Christ, *et avant sa fausse* Nativité *introduite dans Luc à la fin du troisième siècle, on n'a pas trouvé de scribes assez impudents pour avancer qu'il y avait eu deux personnes au Jourdain, Joannès et Jésus, on n'en a pas trouvé d'assez sots pour le croire.*

Cela ne veut point dire que la Passion soit un pur mythe, comme l'a écrit M. Salomon Reinach dans un de ces élans d'omniscience qui le soulèvent au-dessus du globe terraqué. Il y a bien eu quelqu'un sur la croix, mais ce n'est pas Jésus, il n'a jamais quitté le ciel, il n'est jamais descendu sur la terre où le Joannès-jésus l'attendait pour la journée du 15 nisan 789.

Mal préparés à ces conclusions, vous prenez en pitié mon outrecuidance, et en moquerie la présomption des Juifs qui espéraient à la pâque de 789 voir tomber du ciel le Christ coiffé de la tiare de Saïtapharnès. De mon outrecuidance vous penserez comme il vous plaira, mais tant que vous croirez qu'un ancien charpentier juif est le Fils de Dieu, qu'il a créé le monde, qu'il dépend de lui de le détruire, de vous sauver ou de vous perdre, vous serez dans de très mauvaises conditions pour vous moquer des Juifs. Je vous engage même à surseoir à ce mouvement de gaieté, bien que les occasions de rire soient rares et qu'il n'en faille négliger aucune.

V.

Fixons maintenant, avec la même brièveté, l'état du préjugé quant aux Écritures produites par l'Église.

Au premier rang se placent les *Évangiles* dont deux ont été écrits par les apôtres Mathieu le publicain et Jean, fils de Zébédée, qui ont vu et connu personnellement Jésus, puisqu'ils ont été mis par lui au nombre des douze. Comment nier que Jésus ait existé? Jean, fils de Zébédée, s'est appuyé sur son sein pendant la Cène.

Les *Actes des Apôtres* sont la suite des *Évangiles*, ils ont la même valeur testimoniale. Parallèlement aux *Actes*, les *Lettres de saint Paul* viennent confirmer l'existence de Jésus, car c'est Jésus lui-même, Jésus de Nazareth, que Paul a prêché, vaincu par l'évidence de sa Résurrection. Les *Lettres de Pierre, de Jude, de Jacques et de Jean* sont également des témoignages d'une impérissable authenticité. Du reste, qui ne sait qu'après avoir été pape à Rome pendant vingt-cinq ans et trois mois, Pierre a expié sur la croix le crime d'avoir prêché la résurrection, tandis qu'à ses côtés Paul payait de sa tête celui d'avoir répandu la même vérité parmi les nations ?

Jésus crucifié, ressuscité et monté aux cieux est également le héros de l'*Apocalypse* que saint Jean, l'apôtre bien-aimé, a écrite en l'île de Pathmos sous le

règne de Domitien, et ce Jean est l'auteur du *Quatrième Évangile.*

Or vous verrez que l'*Apocalypse* est antérieure de plus d'un siècle à toutes les autres Écritures, que toute la mystification évangélique en est sortie, et que le prétendu Jean n'a jamais reposé la moindre tête sur le sein du moindre Jésus. Vous verrez ensuite qu'à part certains endroits de l'Evangile où la vérité passe la main comme par un jour de souffrance, ce qu'on appelle le Nouveau Testament, depuis les *Actes des Apôtres* jusqu'aux *Lettres de Paul*, est une imposture grossière et le plus souvent ridicule. Vous aurez dans les doigts tous les fils de la ruse et toute la trame du mensonge, à commencer par la preuve que jamais Shehimon dit la Pierre n'a mis les pieds à Rome et que jamais Saül dit Paul n'y a prêché la moindre résurrection. D'ailleurs la supercherie ne commence pas à la résurrection du crucifié, elle commence à la *Nativité de Jésus*, faux gigantesque dans ses effets, quoiqu'il n'ait pas coûté plus d'un quart d'heure au faussaire.

Il va sans dire qu'avant de conclure ainsi, nous nous sommes assuré que ce qui a été glissé sur « Jésus-Christ » dans Tacite et dans l'historien juif Josèphe fait partie de la vaste collection des fraudes de l'Eglise. Au surplus, fussent-ils authentiques, ces passages concerneraient le fils aîné de Jehoudda, surnommé de son vivant le jésus et le christ par les disciples de son père.

Mais devons-nous considérer le silence des annalistes sur Jésus comme une preuve suffisante de son inexistence? Nous ne l'avons pas pensé. C'est simplement une preuve que l'homme crucifié par Pilatus n'a rien fait de ce qu'on lui prête, car après une vie marquée par des phénomènes aussi extraordinaires que les miracles et les résurrections, il serait immédiatement et comme par effraction entré dans l'histoire universelle. Nions-nous qu'il y ait des hommes et des choses dont l'existence soit réelle, bien qu'elle ne soit point recueillie par les manuscrits? Nullement. On trouve tous les jours dans la pierre ou dans le bronze la preuve de faits qui ont échappé à l'histoire : une inscription, une médaille, une amphore sont des témoignages autrement positifs que l'allégation d'un historien égaré par le temps et la distance. Ici nous n'avons ni le témoignage de l'histoire, ni l'inscription, ni la médaille, ni l'amphore, nous étreignons le vide éperdument. — Mais la vraisemblance ne se dresse-t-elle pas si impérieuse qu'il n'y ait guère moyen de douter? — Au contraire, elle se montre si faible qu'il n'y a pas moyen de croire. — Mais ne peut-il arriver que le vrai ne soit pas vraisemblable? La vie n'est-elle pas pleine de faits à la fois invraisemblables et réels? — Sans doute, et on en cite qui passent l'imagination la plus extravagante, d'autres qui déconcertent la raison la mieux armée. — En ce cas pourquoi contester que la ville de Jérusalem ait été sous Tibère le théâtre d'événements au-dessus de la compréhension humaine? — Précisément parce qu'ils la dépassent de tant de cou-

dées que toutes les annales juives, grecques, romaines, syriennes, arabes, égyptiennes, en seraient pleines. Or le peu que l'Eglise nous en a laissé enregistre unanimement, sous les couleurs les plus noires, le passage sur la terre juive non d'un être divin par ses miracles ou par sa morale, mais d'un charlatan fort ordinaire justement puni de Dieu pour ses impostures et ses crimes. Il n'a donc rien fait ni rien dit de ce qu'on lui attribue dans l'Evangile. D'autre part, aucun Juif en aucun temps, particulièrement sous Tibère, n'étant monté au ciel, nous avons la preuve qu'à un tournant quelconque l'Evangile est sorti des faits sensibles pour entrer dans l'allégorie d'abord et dans la mystification ensuite.

A quelle époque a-t-on commencé la transfiguration de Bar-Jehoudda ? Pourquoi lui a-t-on incorporé Jésus, le Dieu sauveur des Juifs? N'est-ce point parce qu'aucune des Apocalypses du Joannès ne s'est réalisée que Jésus est descendu dans l'encrier des évangélistes? N'est-ce point pour relever le prophète d'une faillite qui englobait la Judée tout entière ? Après avoir défini le point de départ de la christophanie, nous dirons comment on en est venu à la mystification, de la mystification à l'imposture actuelle, et pour quelles raisons, de Juif xénophobe qu'il était dans les premières versions, le jésus est devenu ami des hommes et finalement si contraire aux Juifs de la Loi qu'il a souvent la mine d'un apostat. En attendant, tenez pour certain que s'il a été ramené de la conception d'un messie triomphant à l'image pitoyable d'un messie martyr, une manière de

pis-aller proposé aux Juifs pour se maintenir dans le monde après abandon de leur rêve glorieux, c'est contre le gré des christiens et au lendemain de désastres irréparables. Après la conquête par l'épée jugée impossible, la conquête par l'esprit, rendue possible par la puissance de prosélytisme qui appartient en propre à la race juive. Après la faillite des prophéties, le concordat de la Résurrection, plaidé sous la forme romanesque des Évangiles.

Car il y avait quelque chose à l'actif de cette faillite, un principe : « Le salut est aux Juifs » ; un commerce : le baptême. Cette spéculation n'a point échappé aux politiciens de l'Eglise — je puis citer Augustin — et si nous ne la percevons plus nettement, c'est que notre vue a baissé.

Mais n'anticipons pas. Je me borne pour le moment à établir que Jésus n'est point *né* et je vous prie de circonscrire dans cet unique objet le champ de votre curiosité. Ne m'accablez pas de questions étrangères à mon sujet, comme de savoir par quelle suite d'événements une mystification aussi énorme est devenue la religion de la partie la plus éclairée du genre humain. Je démontre l'imposture — l'empereur Julien a dit le vrai mot : fourberie ; — pour le reste, adressez-vous aux philosophes, ils vous l'expliqueront, surtout s'ils ne sont pas trop profonds.

VI

Telles sont les conclusions que je développerai dans les volumes qui se succéderont sous ce titre générique de *Mensonge chrétien*, quoique j'aie à m'excuser tout de suite, non du mot *Mensonge*, mais du mot *chrétien*, qui est impropre.

Afin de ne blesser ni l'étymologie ni la vérité, je n'emploie jamais le mot : « chrestiens » pour désigner les Juifs qui ont prêché le Christ. On ne trouvera ici que le mot « christiens », le seul qui leur convienne. Il n'y a pas eu un seul chrestien en Judée pendant les trois premiers siècles. Il n'y a pas plus de rapport entre les Christiens et les Chrestiens qu'entre les Parisiens et les Pharisiens, les Polonais et les Bolonais, les Hollandais et les Bollandistes, les Roumains et les Romains, les Finnois et les Chinois. Lorsque nous rencontrerons des chrestiens, nous le dirons et les appellerons de ce nom.

Quatre siècles après la pseudo-*Nativité de Jésus*, on trouvait encore de parfaits chrestiens, qui n'étaient point baptisés, ne voulaient point l'être, se distinguaient par un antijudaïsme radical, protestaient énergiquement contre l'assimilation possible d'un homme à un dieu, et ne savaient pas le premier mot de la fable jésu-christienne, ou ne la produisaient que pour en dénoncer le scandale.

J'ai donc supprimé le mot « saint » devant le nom des personnages que l'Église a canonisés : l'histoire ne connaît pas de saints. C'est une suppression que la morale commande quelquefois, et elle ne trouble en rien dans leur possession d'état les pieuses gens qui, comme Shehimon dit la Pierre, ont guidé l'humanité dans les voies de Dieu, à travers les brouillards du sang et les fumées du bûcher.

On ne saurait être trop dur pour les christiens dont il est question ici. (Il est des livres qu'on devrait écrire avec une pioche.) Je le suis beaucoup moins qu'on ne l'a été de leur temps, et que Jésus ne l'est lorsqu'il parle d'eux. Comme patriotes, ils appartiennent aux Juifs, et c'est à ceux-ci de les juger. Comme imposteurs et charlatans, ils sont de notre ressort, car nous en avons été les victimes et nous en sommes encore les dupes. Si Dieu avait écouté ces coquins, la terre à laquelle nous sommes attachés ne serait, depuis dix-neuf cents ans, qu'un amas de cendres au milieu duquel on verrait un îlot de verdure où des Juifs éternels se gaudiraient des malheurs publics avec l'indécence de singes gambadant sur des cocotiers.

VII

Voilà des propositions étrangement subversives, et je vois que tous les poils de la tradition contrariée se

hérissent sur votre crâne. Mais ce n'est là qu'un premier mouvement, dans lequel il entre encore plus d'étonnement que d'irritation. Vous êtes chrestien, c'est-à-dire bon, et ce mouvement a vite passé pour faire place à la pitié, à la douce pitié que recommande l'Évangile, revu et amendé par les païens : « Plaignons, dites-vous, plaignons sincèrement ce malheureux qu'enivre le vin de la logique. (Henri Monnier *dixit.*) Il se figure sans doute qu'il va renverser par quelques feuilles de papier noirci un édifice consolidé par la foi de trois cent soixante-cinq millions d'hommes, chiffre accusé par les statistiques. Plaignons, oh! oui, plaignons profondément, puisque nous ne pouvons le brûler, ce grimaud imbécile. (Tst, tst, n'appelez point votre frère imbécile, avant d'avoir réfléchi sur votre cas...) Si ce n'est point un imbécile, quoiqu'étant homme il ait des chances, c'est un gaillard qui manie le paradoxe avec dextérité, se mire dans ses imaginations, jongle avec les hypothèses, ergote sur les textes, exploite les obscurités, jette des pierres dans l'eau pour y faire des ronds et s'amuse à déranger les grenouilles : esprit frivole et désœuvré, comme l'indique assez ce puéril exercice.

« Si Jésus n'avait pas existé, cela se saurait! Quand l'élite de l'humanité, — ne citons personne pour que chacun puisse s'appliquer le bénéfice de cette locution, — les historiens les plus fameux de tous les temps et de tous les pays, les exégètes les plus transcendants de toutes les Académies, ont pris Jésus pour point de

départ ou d'appui de leur système et de leur enseignement ; quand la conscience universelle (oh ! le beau mot !) s'est prononcée ; quand douze ou quinze cents ans de sculpture, de peinture et de gravure déposent authentiquement du type de Jésus, de ses traits, de ses cheveux, de ses yeux, de son nez, de sa bouche et de sa barbe ; quand des millions d'hommes sont allés, rondache au poing, disputer sa tombe aux infidèles et ont pavé de leurs os la route de Jérusalem ; quand d'autres millions d'hommes, taxés d'hérésie pour avoir ou douté ou nié ou discuté, ont, las de souffrir, baisé dans les flammes l'image de cet infaillible Sauveur ; quand, sans héroïsme mais avec la conviction que donne le témoignage ininterrompu des siècles, d'autres millions d'êtres ont vécu, s'incorporant par l'hostie la chair de la Présence réelle, un monsieur, vêtu d'un complet à quatre-vingt-quinze francs, surgit de l'ombre épaisse qui l'enveloppe et crie à cette génération effarée : « Jésus n'est pas né ! » Et ce monsieur n'est même pas officier ministériel ! N'est-ce point un fou ? » (Plût à Dieu que je fusse fou ! Le succès serait assuré.)

Pardon... Ce monsieur vient vous dire : « Ce que vous prenez pour un être ayant eu vie est un produit manufacturé. Confiez-le moi, je vais le démonter sous vos yeux pièce à pièce, comme une montre. Tout en travaillant, je vous dirai comment il a été fabriqué, où, quand et par qui. Le boîtier et le mouvement sont de fabrication juive, le grand ressort a été fait à Rome,

telle pièce a été changée, telle autre a déjà été arrangée. Laissez-le-moi jusqu'à ce soir, je vous le rendrai intact avec le cadran et les aiguilles. Si vous avez peur que je vous l'abîme, asseyez-vous là, je vous prête mes instruments, vous ferez le travail vous-même. » La question n'est plus du tout de savoir si Godefroy de Bouillon a eu tort d'aller à la croisade, ou si Bossuet, Chateaubriand, Benjamin Constant, Strauss, Proudhon, Renan, Peyrat, Havet, Larroque et Jules Soury qui tous croient à l'existence de Jésus, sont l'élite de l'intelligence critique, mais si le monsieur vous a prouvé que Jésus est un produit manufacturé dont il vous a fait voir et toucher le mécanisme. Étant une, la Vérité ne peut être à la fois du côté du monsieur et des trois cent soixante millions d'hommes. Ne l'accablez pas sous le prétexte qu'il est seul, cela n'est pas chevaleresque. Il ne leur fait aucun tort, puisqu'à la fin de son travail il leur rend Jésus en bon état, que dis-je ? fonctionnant mieux, et qu'ils peuvent continuer à s'en servir tant qu'ils le voudront, sans aucun empêchement. Vous ne devez donc lui opposer ni le nombre, ni l'élite, mais seulement, si vous le pouvez, confondre son ignorance et l'écraser sous son erreur.

S'il manque à sa parole, avez-vous songé, trois cent soixante-cinq millions d'hommes, au châtiment terrible dont vous disposez contre lui, sans employer ni violence ni coercition ? Savez-vous bien que depuis la Création du monde, même en la reculant de beaucoup, il n'y aura jamais eu personne de plus ridicule ? Ne

sentez-vous pas qu'à lui seul il va l'être trois cent soixante-cinq millions de fois ? (C'est presque une fortune d'Amérique.) Voyez-vous le cyclone qui de toutes les Universités, depuis Paris jusqu'à l'Harvard, de toutes les Sorbonnes, de toutes les Facultés, de tous les Consistoires, de toutes les Synagogues, de toutes les Églises, va s'abattre, en arguments sans réplique, en démentis sans mesure, en rectifications sans frein, sur un pauvre diable qui ne pourra même pas se consoler de sa solitude par la contemplation domestique de quelques peaux de lapin cousues sur une robe ou de palmes vertes brodées sur un col, et qui va devenir plus célèbre en un instant par sa chute qu'Homère, après trois mille ans, par son génie ? Y a-t-il, dans l'Enfer, une peine plus grande que celle-là ?

VIII

Il se trouvera des gens grincheux pour nous demander le secret d'une assurance qui semblerait un défi à l'opinion publique si nous n'en révélions le fondement.

Avant tout, nous nous sommes demandé quels guides nous devions suivre dans la recherche de la vérité. Les Juifs ? A Dieu ne plaise, car ce sont des déicides et des réprouvés, sur qui la colère s'est depuis longtemps appesantie ! Les païens ? Non, certes, car les païens sont

des êtres orgiaques vautrés sur des peaux de tigre ; et d'une main que l'ivresse fait trembler, ils portent à leur bouche des coupes pleines d'un vin qui incendie leurs sens déjà allumés par la présence de joueuses de flûte, proie facile de leur insatiable luxure ! Les protestants ? Ah ! que nenni, nous connaissons trop ces mauvais fils de l'Église ! Mordant le sein qui les a nourris, ils l'ont ensuite abandonné pour on ne sait quelles spéculations théologiques sous lesquelles ils déguisent hypocritement les ambitions les plus effrénées ! Les libres-penseurs ? Encore moins, car, sollicités par les appétits grossiers du matérialisme, ils sacrifient tout idéal religieux aux théories décevantes du progrès de l'homme par l'homme, et aux conceptions chimériques d'un monde social amélioré par lui-même ! Les exégètes laïques ? Que Dieu nous en préserve ! Nos âmes ne sont que trop battues par le souffle desséchant du scepticisme, et nous ne désespérons point de la raison jusqu'à prendre l'incertitude pour critérium !

A qui nous attacherons-nous donc ? Au Saint-Siège, au seul héritier de la parole divine, au seul dépositaire des vérités éternelles, au seul guide des consciences égarées ! Nous ne suivrons que les textes approuvés par lui, que les dogmes par lui contrôlés, que les interprétations par lui consacrées. Nous ne voulons nous abreuver qu'à ces sources immaculées, nous maudissons, nous détestons comme entachés de vanité mondaine tous les ouvrages qui n'ont point été préalablement revêtus du sceau de la Congrégation de l'Index,

et qui n'ont point été écrits dans le sentiment d'obédience et de soumission dû à l'autorité pontificale, nous les vouons aux flammes dans le foyer de la foi. Ceci fait, nous prenons exactement le contre-pied de tout ce que Rome avance, de tout ce qu'elle dispose, de tout ce qu'elle édicte et, à la condition de ne jamais nous laisser distraire en rien de cette méthode, nous sommes certains d'aller au-devant de la vérité : elle est toujours le contraire de tout ce que Rome édicte, de tout ce qu'elle dispose, de tout ce qu'elle avance, et, nous le proclamons bien haut, non avec des réticences comme font les modernistes, envisagé sous cet angle, d'ailleurs obtus, le Vatican est infaillible : sur mille cas, il ne nous a pas encore une seule fois trompé. Louange à Dieu!

Et, quand nous avons par devers nous la preuve que cette règle de conduite est la seule qui donne des résultats en quelque sorte mathématiques, nous irions la compromettre en suivant toute autre voie? Nous ne ferons pas cela, nous ne donnerons point de démenti à notre système.

Il s'est levé, je le sais, une manière d'hommes qui s'attribuent la haute main sur l'étude du passé. Ils s'appellent exégètes. Autrefois, ils se contentaient du nom un peu commun de critiques, mais depuis que le public ne les comprend plus, ils se disent exégètes, et dans ces dernières années ils en sont venus à des formes de langage qui donnent à leurs livres l'aspect sinistre d'ou-

vrages de médecine incomplètement traduits du grec byzantin. Puisqu'ils se comprennent entre eux sans le secours d'un dictionnaire, on se demande pourquoi ils écrivent dans une langue qui ressemble de temps en temps à du français. J'ai essayé d'éviter ce défaut. Et pourtant, quoique ma rupture avec l'Université date de loin, je suis encore de taille à forger des mots et même des phrases incompréhensibles du vulgaire. Je n'ai pas cru devoir user de cette faculté pour dissimuler mon ignorance.

IX

Le secret de Jésus n'exige pas que pour le percer on s'affuble d'une robe de pédant. Il s'agit ici d'une démonstration au tableau, en bras de chemise, par un homme exempt de tout cabotinisme. Démonstration, oiseau au vol un peu lourd. Bien des pages seraient inutiles, si la force de l'argumentation n'était pas liée à l'abondance des preuves. Je me suis répété, mais vous y gagnerez, car j'ai pu éviter, dans bien des cas, ces annotations encombrantes qui font ressembler le texte au petit Poucet chaussé, — on pourrait presque dire coiffé — des bottes de sept lieues.

Quoique les erreurs soient inévitables en un pareil sujet, du moins n'y en a-t-il point d'assez fortes pour infirmer la conclusion. Ne me signalez pas les défauts

de l'écrivain, je suis résolu à ne m'en corriger point. Au contraire, relevez impitoyablement les erreurs de fait, de date, de lecture, de traduction, de transcription, ou telles autres que vous rencontrerez dans ces travaux. Tâchez surtout d'en trouver de réjouissantes, afin de me délasser. Indifférent à la critique où l'on n'apprend rien, je suis étonnamment sensible à celle qui instruit, et quand elle m'amuse, fût-ce à mes dépens, oh ! alors je vais jusqu'à la reconnaissance. Je rectifierai de grand cœur, les vanités de l'érudition étant d'un faible poids dans la balance de la philosophie.

Pour le fond je ne crains ni démenti ni rectification, étant beaucoup plus sûr de l'inexistence de Jésus que de ma propre existence. Toutefois, n'allez pas trop vite en besogne. Il y a ici des erreurs que je sais et auxquelles j'adhère étroitement. Juif du premier siècle, je ne saurais admettre un seul instant la rotation de la terre. Je ne renonce pas à mon ignorance, elle m'est nécessaire, indispensable même.

Grâce à elle j'ai pu résoudre des problèmes dont un savant n'aurait jamais pu se tirer. Il y aurait apporté des idées cosmologiquement vraies mais théologiquement fausses. Ainsi aurait-il fait des avances au diable et, par conséquent, se serait damné. Je reprends pour mon compte la rétractation de Galilée devant le sacré Concile réuni pour confirmer d'un suffrage unanime la théorie de l'immobilité de notre planète : « A genoux devant vos Éminences, ayant sous les yeux les Saints Évangiles que je touche de mes propres mains, je mau-

dis, je déteste l'erreur et l'hérésie du mouvement de la Terre. » Il est clair que la Terre ne tourne pas dans l'Évangile — c'est plutôt la tête.

Nous aurons à examiner divers thèmes astrologiques qui touchent à Jésus et dont il est le principe. Comme lui, à la face indignée de la science contemporaine, je conteste audacieusement que les signes du Zodiaque se soient déplacés par suite de la précession des équinoxes. Jésus et moi, nous ne tenons aucun compte de ces phénomènes : astronomiquement les signes ont « joué » sur la sphère, mais comme ils sont ici aux ordres de la loi juive, on ne peut admettre qu'ils se soient permis de « travailler » les jours de sabbat.

Quelques personnes, élèves de Prudhomme pour le style et de Jocrisse pour la logique, m'ont déjà reproché de n'avoir pas le ton de l'histoire. Peut-être faudra-t-il le prendre pour parler de Torquemada. Mais de Scapin? Nous couvrirons-nous la tête d'un cilice parce que nous avons été bernés? Rien de plus ridicule que la dupe larmoyante. Quelle puissance dans le rire quand il est du même côté que la raison! Et surtout ne nous croyons pas dignes, ne nous croyons pas nobles, ne nous croyons pas sentimentaux, ne nous croyons pas sensibles lorsque nous nous faisons du chagrin pour des malheurs qui n'ont jamais eu lieu. La tristesse sans objet est une forme du mal, et je me demande ce que vous répondrez à Jésus lorsque, de sa bouche strictement divine, il viendra vous dire, non pas une fois mais

deux ou trois cents : « Je ne suis pas né, je n'ai pas fait de miracles, je ne suis pas mort et le testament qu'on produit de moi est un faux testament. » Oui, vraiment, je suis curieux de voir ce que lui répondra cette Thérèse Humbert qu'on appelle l'Église (1).

X

J'ai trouvé, mais vous eussiez trouvé comme moi. Le seul mérite de ces livres, c'est que tout le monde peut dire : « J'en aurais bien fait autant. » En effet, parmi les Français d'intelligence moyenne, il n'y en a pas un qui ne soit capable de cet effort, à la condition d'avoir du temps, du bon sens et la ferme volonté de ne pas mentir. Du temps surtout, car si pour le talent je demeure au-dessous de tous les écrivains qui m'ont précédé dans ces études, je leur suis supérieur à tous par une patience qui me fait l'égal des anges.

Je n'ai conclu qu'après dix ans de travail et j'ai eu un courage dont manquent presque tous les auteurs : celui de jeter au feu plusieurs volumes dans lesquels, égaré par mes devanciers, je partais de l'hypothèse que Jésus avait réellement existé. C'est une preuve de conscience qui a son prix, étant donné l'importance

(1) Une voix d'en haut : « Elle ne lui répondra rien, mais elle te traitera par le silence, aussi longtemps qu'elle le pourra, et par l'injure, si elle est forcée de le rompre, avec le regret de ne pouvoir t'arracher la langue comme au bon temps! »

que les écrivains attribuent d'ordinaire à leurs erreurs !

Il vaudrait mieux, je le reconnais avec vous, que la vérité tombât du haut d'une chaire — celle de saint Pierre par exemple — ou qu'à défaut d'un roi de l'exégèse, les recherches eussent été conduites par un prince de l'Église. Les conclusions n'auraient pas été les mêmes ! Et pourtant Léon X se moquait ouvertement de cette « belle fable du Christ qui avait été si utile à l'Église romaine » : franchise un peu cynique sans doute, mais qui fait honneur à la pénétration du souverain pontife. Le Vatican semble avoir abandonné cette voie : du moins fait-il montre d'une torpeur extrême, et je vois bien que si quelque individualité sans mandat ne porte pas la question devant le troupeau des fidèles, elle sera encore pendante au vingt et unième siècle de l'Erreur christienne. C'est mon infimité qui me décide.

Le plus difficile sera d'être clair.

Feu de bonne mémoire l'empereur Auguste ne mettait rien au-dessus de la clarté. Je ne sais pas si je vais pouvoir contenter Auguste, car il s'agit ici de la matière la plus obscure en soi et qui, par une fatalité déplorable, a le don de communiquer ses ténèbres aux esprits généralement lucides. De plus, M. Viviani vient d'éteindre au ciel, avec menace de ne pas les rallumer, — est-ce bien prudent ? — les lumières sur lesquelles nous comptions pour suppléer à nos connaissances.

Voulez-vous assoupir les feux les plus brillants, mettre en défaut les éruditions les plus solides ? Pro-

noncez le nom de Jésus. Immédiatement l'embarras se répand sur tous les visages, le trouble agite la conscience, la plume tremble aux mains des plus robustes. Les expansifs font : « Chut! », les hardis, le doigt sur les lèvres : « Mystère ! » Ceux-ci préfèrent qu'on ajourne, ceux-là qu'on se taise tout à fait. Il semble que, si l'on insiste, on va leur enlever leurs décorations, supprimer leurs appointements, faire asseoir à leur place dans les Instituts des personnes plus circonspectes. Au mot : « Christ » dans les dictionnaires qui, paraît-il, résument l'état de la science au vingtième siècle, vous lisez : « Voyez Jésus », comme si le mot n'existait pas avant qu'on en ait fait le surnom de Bar-Jehoudda. Au mot : « Nazaréen » vous lisez : « Nom qu'on donna aux disciples de Jésus Nazaréen », comme s'il n'y avait pas, du temps de Moïse déjà, une catégorie de Juifs naziréens (1) dont les habitudes sont décrites et les devoirs tracés par les plus vieilles Écritures juives.

Tel historien, des plus réservés et des plus méticuleux, vous dira que la croix fut introduite en Judée par les Romains, comme si ce supplice n'était pas tout au long dans la loi juive et n'avait pas été appliqué par les rois, les Asmonéens surtout, avec une libéralité — huit cents crucifiés d'un coup sous Alexandre Jannée — dont les Césars eurent de la peine à approcher. Tel dictionnaire, fort encyclopédique, biffera de traits robustes les noms des trois chefs de l'Église christienne

(1) Et non nazaréens.

d'Antioche pendant la période qui correspond à l'existence imaginaire de Jésus.

Dès qu'il s'agit de Jésus, il y a partout comme un parti pris de croire sans avoir ni vu ni regardé ni même écouté. Jésus a beau crier à chaque instant par la bouche des quatre Évangélistes qu'il n'a jamais revêtu la forme humaine, c'est comme s'il chantait la messe !

XI

« Méfions-nous, dira-t-on.

« Cet homme est un ambitieux. Il sent qu'il va y avoir une place à prendre.

« Au dogme de la Présence réelle, imposé par l'Église, il fait succéder celui de l'Absence réelle. Cet antichristien n'est qu'un pape à rebours. Mais c'est folie que d'espérer fonder une religion sur la Vérité. Le monde veut être trompé, *vult decipi.* » (Encore un mot de pape.)

Le monde, peut-être,... mais Dieu dont vous parlez constamment comme si vous en aviez quelque idée ?

De quelque façon que vous l'imaginiez, que ce soit, comme le veut mon vieil ami Hermès Trismégiste, une circonférence dont le centre est partout et la courbe nulle part, ou bien un sapeur âgé tenant un globe dans la main au lieu d'une hache sur l'épaule, croyez-vous vraiment que vous ayez réussi à le tromper ?

N'est-ce pas trop déjà qu'on mente pour ses intérêts ou pour ses passions? qu'on pousse même le mépris de la vérité jusqu'à se mentir à soi-même? Mais vouloir persuader à Dieu qu'il a eu un fils en Judée sous Auguste, n'est-ce point le livrer sans défense à la risée publique et attirer sur soi tout l'effort de la vengeance céleste? Entre nier Dieu et le diffamer, quelle différence y a-t-il?

Le prix de la consultation? Rien, en dehors des quelques *albezous* (1) qui vous seront réclamés par les libraires.

L'état des finances de mon pays ne me permet pas d'en distraire à mon profit la plus petite partie. N'étant pas juif, je ne puis décemment vous demander de m'élever des autels, de me consacrer des pèlerinages et de m'immoler des hérétiques. N'allez point vous mettre à quêter en mon nom par toute la terre. Point de basiliques, point d'encens, point d'offrandes... Je vous en prie. Inutile d'insister, je n'accepterais pas.

Autre avantage avec moi. Vous pouvez penser autrement et le dire sous telle forme qu'il vous plaira, voire la plus injurieuse, sans que je cherche un seul instant à vous arracher la langue avec des tenailles, à vous verser du plomb fondu dans la bouche, à vous écraser les pieds dans le brodequin, à vous brûler les yeux, à vous ouvrir le ventre, à vous écarteler, à vous

(1) Mot d'argot, mais si bien formé (*albus soldus*, le sou blanc), qu'il pourrait entrer dans la langue des exégètes.

précipiter par les fenêtres, à tuer vos enfants à la mamelle et à jeter leurs mères dans les fleuves. La seule question que je vous applique est la question de fait : vous avez la ressource de me persécuter de ce côté-là.

Ne regrettez pas Jésus. Entre les mains de l'Église il ne nous a pas montré Dieu et il nous a empêchés de nous voir. Son amour pour les Francs ne fut jamais que l'addition de nos centimes, et son berceau n'est qu'une écritoire de publicain.

Au surplus Dieu peut tout. Il n'a jamais dit qu'il n'aurait pas d'autre fils et que les Juives seules auraient le monopole de ses faveurs. Il nous doit un fils qui ne soit pas circoncis, et le patriotisme nous ordonne de croire qu'il le choisira parmi les Français de France. Nous l'avons bien gagné : le premier nous a coûté assez cher.

XI

Je ne m'engage pas seulement à prouver que Jésus n'est pas né, — il s'en chargera lui-même — je veux aussi établir que, pendant les trois premiers siècles de l'Erreur christienne, parmi les gens un peu au courant des choses de la Judée et des procédés de l'Écriture, personne n'a été assez dupe de la mystification évangélique pour croire à l'existence de Jésus. C'est

ce qui me sera le plus facile, étant donné l'énorme quantité de témoins qui nous reste, malgré les efforts de l'Église pour les détruire, les corrompre ou les déshonorer. Car, à partir du second siècle, date de la fabrication de Jésus, deux courants de témoignages se sont établis sans se confondre jamais, les uns par milliers, par millions même, si on y comprend les Manichéens, professant que Jésus n'est qu'une vilaine poupée juive, — comme disait le bon empereur Julien des divinités fabriquées de main d'homme — les autres, non moins nombreux, pour qui le crucifié de Pilate n'est qu'un fort méchant homme justement condamné et exécuté pour ses crimes.

Aucune Écriture juive, aucun auteur païen ne connaît deux personnages, dont l'un, Joannès, aurait été décapité, et l'autre, Jésus, crucifié, mais un seul qui cumule tous les rôles. Tel il est dans Valentin et dans le Talmud, tel il est dans Lucien, dans Apulée, dans Minucius Félix, dans Hiéroclès, dans Celse l'épicurien, dans Celse le platonicien, dans Julien, et dans tous les textes qui n'ont pas été adaptés en temps utile à l'imposture ecclésiastique. Tel il était dans l'Évangile avant que, surprise en plein mensonge, l'Église n'ait, par la *décapitation de Jean-Baptiste*, tiré deux personnes du même individu, un décollé d'un crucifié.

Pendant longtemps nul n'osa prétendre que Jésus fût un personnage historique. La primitive Église ne dissimulait pas que les Evangiles fussent des Ecritures « révélées », par conséquent de la même farine que

les prophéties. On ne contestait ni leur caractère mythologique, ni la liberté qu'on avait de les interpréter, pourvu que les privilèges du peuple juif y fussent sauvegardés. Tout le monde savait que c'était des fables, — les *fables judaïques*, ainsi les nommait-on. Au milieu des christiens de la dispersion, tous juifs, il n'y en eut pas un d'assez sot pour croire que Dieu avait fait un enfant à une femme en Galilée. A travers la christophanie de Jésus tous reconnaissaient le fils aîné de Jehoudda le Gaulonite, le Joannès-christ qui leur avait promis l'empire du monde et qui leur en avait ménagé l'accès par le baptême.

Jésus de Nazareth ne fut le Christ ni du Joannès baptiseur, par la bonne raison que c'est le Joannès baptiseur qui est sur la croix dans l'Évangile, ni de Pierre ni de Paul, ni d'aucun apôtre, ni de Mathieu, ni de Marc, ni de Luc, ni de Cérinthe, l'auteur du *Quatrième Évangile*.

Il n'est le Christ ni de Papias, ni de Polycarpe, ni d'Irénée, ni de Justin, ni de Pantène, ni de Valentin, ni de Clément d'Alexandrie, ni d'Origène, ni de Tertullien, ni de Cyprien, ni d'Arnobe, ni de Lactance, ni de personne peut-être avant Athanase, patriarche d'Egypte. Augustin, le plus grand docteur de l'Église, manichéen tant qu'il fut bien portant, ne plaida l'existence de Jésus qu'à l'âge où l'esprit de domination s'insinue dans le cœur de l'homme et remplace le mal de dents (1).

(1) Nous citerons ses *Confessions* en quatre ou cinq passages.

Léon X, pape, n'y crut de sa vie et quand Bembo, cardinal, lui en parlait, il répondait (1) : « Laissez-moi donc tranquille avec vos fables ! »

XIII

Le plus long, ç'a été d'apprendre à lire l'Évangile, à distinguer entre ce qui est à l'homme et ce qui est au dieu, entre ce qui est à Bar-Jehoudda et ce qui est à Jésus. Il y a dans l'Évangile deux sortes d'allégories à déchiffrer : les allégories astrologiques ou mathématiques, lesquelles ne conviennent qu'au seul Jésus — d'abord *Jésus* lui-même, puis les *Douze Apôtres*, les *Noces de Cana*, la *Multiplication des pains*, le *Lavement des pieds,* la *Cène*, la *Résurrection*, le *Repas d'Emmaüs*, — et les faits allégorisés, où Jésus revit, en dieu, dans le corps de Bar-Jehoudda, les divers voyages et exploits de cet aventurier pendant ses onze dernières années jusqu'à son supplice sur la croix. Tels sont : la Journée des Porcs, les martyres patriotiques transformés par Jésus en Résurrections, les épisodes de la Cananéenne, de la Samaritaine, du Sourd-muet de la Décapole, d'autres encore. Ceux-ci ont un fond réel, on le sent, on le touche, mais il est d'autant plus difficile de leur rendre les couleurs de l'histoire que, par la

(1) Voir le témoignage de Pic de la Mirandole.

substitution du dieu à l'homme dans le même individu, les faits les plus répréhensibles prennent un air de rêve innocent. Si nous ne savions pas que le corps dans lequel Jésus est entré par l'effet de la métempsycose évangélique fut pendant sa vie, non seulement celui d'un imposteur, mais d'un scélérat et d'un brigand (1), nous n'aurions jamais pu l'identifier à travers les fictions que leur demi-obscurité rend parfois aimables comme une aube et poétiques comme un crépuscule.

Mais tout charme cesse où il y a tromperie, et les règles de déchiffrement qui nous ont aidé à fixer le sens des allégories mathématiques nous serviront encore à rétablir la vérité dans la mystification même.

J'ai lu je ne sais où que l'Evangile ressemblait à une maison dont on avait perdu la clef, ce qui en rendait la visite impossible. Erreur : la clef est sous le paillasson. Elle ouvre toutes les portes et tous les tiroirs.

Avant de la prendre et de l'introduire dans la serrure, orientons-nous et demandons-nous qui a élevé cette bâtisse en forme de labyrinthe. Où sommes-nous ? Chez des Juifs. Qui a écrit ? Des Juifs. Pour qui ? Pour les Juifs. Dans quel esprit ? L'esprit juif. Dans quel intérêt ? L'intérêt juif. Comment donc se fait-il qu'ayant affaire à des Juifs, les psychologues aient éliminé les chiffres de leurs études ? Eliminer le calcul, c'est rejeter la clef.

(1) Je suis incapable, croyez-le, d'employer des qualificatifs que je ne puisse justifier au-delà de ce que vous attendez. Ceux-là ne m'appartiennent point, je les emprunte.

L'Évangile n'est, dans ses parties essentielles, autre chose qu'un thème astrologique, fort plat comme vous verrez. Ne faites pas Oh ! Il ne sert à rien de faire Oh ! et suffoquer est vain.

Il y a des chiffres dans l'Évangile, beaucoup de chiffres, et il y en a eu davantage. J'ai pris ceux qui restent et, sans aucune dépense de génie ni même de talent, sans plus d'efforts qu'un contrôleur de tramways ou un commis épicier de seconde année, j'ai reconstitué ce thème — ces thèmes plutôt, car ils sont nombreux — avec une cohésion absolue, une concordance parfaite. Le thème de couche notamment est complet, sans accroc ni couture comme la chemise de Jésus que les Romains ne purent se partager, car il est de la même toile.

L'Église a fait des efforts immenses pour dissiper l'atmosphère astrologique dans laquelle les évangélistes ont enrobé Bar-Jehoudda dès le berceau. Ne pouvant nier que les cieux ne fussent de l'affaire, on a essayé de les réduire à l'unique étoile des Mages comme si la *Vie de Jésus* tout entière n'était pas matière d'horoscope. « Ne cherchez pas hors de l'étoile, s'écrie-t-on, n'allez pas plus loin que l'étoile ! En *naissant* Jésus a aboli les signes. Mars, Saturne, Jupiter, Vénus, Mercure, il a tout tué, ce sont des morts. L'astrologie finit du jour où l'Évangile commence : *Jésus né*, que personne n'interprète plus les Nativités d'après les astres (1) ! » N'en

(1) Voir cela dans Tertullien, *De l'idolâtrie*, 9.

déplaise à l'Église, les signes et les planètes sont si peu morts de Jésus qu'il ne peut faire un seul pas sans eux. L'astrologie est si peu morte de lui qu'elle régit toutes les scènes où il paraît, que sans les douze signes du Zodiaque on n'aurait jamais pu fabriquer ni *Judas*, ni sa *Trahison*, ni la *Cène*, ni la *Fuite des Apôtres*, ni la *Passion*, ni la *Résurrection*, et qu'elle mène Jésus en laisse, même après son *Ascension*, comme un petit toutou de Néchepso ou de Pétosiris.

Mais, dira-t-on, si les thèmes que vous allez déchiffrer sont encore si frappants aujourd'hui, ils auraient été signalés bien avant vous !

Ils l'ont été, soyez tranquilles ; ils l'ont été de tous côtés à la fois et par des gens qui avaient les preuves matérielles sous les yeux, qui voyaient les christiens prier, les yeux tournés vers le Soleil levant, orienter au levant le lieu de leurs assemblées ou églises, se réunir le jour du Soleil ou dimanche, adorer la croix et recevoir le baptême avec bien d'autres sacrements, sans que Bar-Jehoudda y fût pour rien.

Il fallut plus de quatre siècles de persécution et une prodigieuse éclipse de l'intelligence humaine avant qu'on ne réussît à faire accepter cette dégradante opinion que le Christ n'était, en fin de compte, qu'un petit Juif de Gaulanitide dont l'existence avait été des plus louches, même dans les versions les plus favorables. Il fallut changer toutes les définitions du Christ, supprimer toutes les traces du christianisme solaire, et notamment

la preuve que l'*Apocalypse* avait été la charte de tout l'apostolat jusqu'à la chute de Jérusalem et la dispersion des Juifs. L'ancienne Eglise jusqu'au quatrième siècle et bien après Nicée resta farcie de solarité. Les christiens d'Egypte — ceci dans Eusèbe d'Alexandrie — maudissent leur horoscope ou chérissent l'étoile sous laquelle ils sont nés, adorent le Christ dans le Soleil levant, et l'implorent exactement comme faisaient les apôtres : « Aie pitié de nous ! » s'écrient-ils. Et cette adoration du Soleil pris pour le Christ est telle encore sous Léon le Grand, pape, que celui-ci la relève comme une impiété invétérée dans une masse de christiens qui, faisant cela, croyaient agir selon la religion (1). Ces malheureux, à qui la marionnette ecclésiastique ne rapportait que la misère et des coups, n'avaient-ils pas l'impudence de lui préférer le bon soleil de tout le monde ?

Vous verrez tout cela et bien d'autres choses sans que jamais nous nous élevions au-dessus du niveau de la science exigée pour la compréhension de l'*Almanach du bon laboureur*.

Vous verrez enfin que non seulement Bar-Jehoudda n'a jamais sauvé personne en ce monde, mais qu'il aura bien de la peine à se tirer d'affaire dans l'autre, lorsque son identité, cachée sous le pseudonyme du *Joannès-jésus*, apparaîtra au grand jour du Jugement dernier.

(1) *Sermo in Nativitatem Domini*, 3-4.

Je crains que ce jour, qui aura vraisemblablement plus de quarante-cinq degrés, ne lui soit pas favorable, étant donné sa fiche.

Ç'a été une vraie joie pour moi d'apprendre que mes concitoyens de la vieille Celtique ne seraient certainement pas jugés au nom de Iahvé par un tribunal exclusivement composé de fanatiques juifs au milieu desquels trônerait le crucifié de Pontius Pilatus avec ses frères comme lui experts en crimes. Si contre mon attente ce scandale se réalisait, je compte sur Dieu lui-même pour en arrêter les fauteurs. Il est bon, il est prévoyant, il ressuscitera les gendarmes !



LE CHARPENTIER

LE SONGE DE JOSEPH

I

LES JUIFS

De toutes les entreprises dirigées contre Dieu, il n'en est pas de plus odieuse et de plus ridicule que la prétention des Juifs à le représenter sur terre.

« Un seul Dieu, le nôtre ; un seul temple, le nôtre ; un seul peuple, le nôtre », voilà toute la religion des Juifs. On s'explique qu'avec une telle foi, exclusive de tout le reste de l'humanité, les Juifs n'aient jamais pu trouver le chemin du cœur, et que, pour les admettre dans la grande famille sociale, on ait été si souvent obligé d'en appeler de l'instinct à la raison, et du préjugé à la justice.

Dieu a fait la terre pour les hommes, et comme elle est toute petite en comparaison de lui, ils se sont rencontrés dès les premiers jours. Pour des sauvages, se

rencontrer, c'est se battre. Pour les gens civilisés, se battre, c'est se fondre. Les nations se forment de peuplades fatiguées d'être tribus, de tribus lasses d'être familles. Emportées par un mouvement dont nous ne percevons que les effets, elles capitulent selon la loi du plus fort, les unes s'affaiblissant par la victoire, les autres se fortifiant par la défaite, car il n'est pas de règle en ces hautes matières. Entre tous les peuples anciens dont l'histoire nous intéresse ou nous éblouit, un seul nous inquiète et nous étonne : c'est le juif. Le mystère de ses origines est pour peu dans le sentiment de curiosité qu'il nous cause. Il n'importe qu'il vienne de Crète, de l'Inde, de la feue Atlantide ou de plus loin encore. Ce qui nous frappe, absolument comme dans un animal, c'est la faculté qu'il a de se hérisser, de se mettre en boule, et de rouler toujours sans s'user jamais. Avec cela, un pouvoir inouï de résistance et d'envahissement ; c'est là dureté du kyste combinée avec l'avidité du cancer. Presque toujours vaincus sauf quand ils combattent contre eux-mêmes, esclaves ou maîtres, le plus souvent parasites, quelquefois exportés tout entiers comme une cargaison de chair et d'os, ruinés chez eux, ruinant les autres, en quelque état que la fortune les ait mis, les Juifs font carrière dans l'exil et fortune dans la misère. On les opprime, on ne les comprime pas. On les écrase, on ne les détruit pas ; on les humilie, on ne les abaisse pas ; même quand on les dépouille, on ne les appauvrit pas.

Et ce serait un spectacle étrangement beau que l'histoire des Juifs, si l'on y pouvait découvrir une seule page je ne dirai pas d'amour, mais de considération pour les autres hommes. Ils ont répandu autour d'eux une telle

semence de haine que cette semence germe encore après trente siècles écoulés.

Les Grecs sont les premiers qui aient essayé de les réduire autrement que par les armes. Toutefois il leur fallut longtemps pour monter jusqu'à la Ville Sainte où était l'âme des Juifs, enfermée dans le Temple et dans la Loi. On les vit d'abord dans les colonies d'Alexandre comme Pella, Mygdonie, Piérie, Gérasa, Dium, mais la Galilée leur resta close. Lorsque la domination de Rome se fit sentir dans l'Orient, l'influence grecque diminua politiquement, mais elle avait déjà pénétré la langue, malgré la réaction des synagogues. Un peu de la pensée hellénique, plus claire, plus douce, se glissait dans ces têtes aussi dures que la dure assiette du Temple. Il y eut d'heureux scandales : un grand prêtre helléniste ; un autre encore ; une citadelle grecque en face de Sion, avec Jupiter Olympien dans le temple ; puis, malgré les Macchabées, des monnaies judéo-grecques, et, malgré le vieux parti pharisien, une certaine détente d'idées et de mœurs, la joie du boire, du manger et du reste montrant le nez dans des livres à demi sacrés comme l'*Ecclésiaste*. Lorsque la traduction en grec des livres dits saints fut décidée, il se trouva dans chaque tribu six hommes sachant assez la langue pour faire ce travail difficile. Le courant était devenu assez fort, un siècle avant Tibère, pour donner la couleur hellène à une société religieuse d'origine juive, celle des Esséniens. Il semble qu'on y ait enseigné le grec, puisque l'historien Josèphe fut leur disciple pendant trois ans et qu'il les quitta parlant cette langue et l'écrivant comme la maternelle. Semblables pour les mœurs aux caloyers des îles ioniennes, les

Esséniens avaient mis la mer Morte entre Jérusalem et eux, vivant du travail commun dans une commune discipline, pacifique confrérie d'environ quatre mille individus dont on ne soupçonnerait même pas l'existence si deux Juifs hellènes, Josèphe et Philon, et Pline, Romain trempé d'hellénisme, ne nous en avaient curieusement parlé : Josèphe, avec une certaine reconnaissance (1). Les Juifs d'Égypte, les Alexandrins surtout, sans cesser d'être Juifs étaient moins farouches que ceux de Jérusalem. Ceux-ci, par contre, s'étaient rejetés au fond du pharisaïsme, prétendant détenir le secret des textes hébreux, revendiquant le monopole des interprétations vraies, s'indignant au dedans d'eux-mêmes que ceux d'Alexandrie s'ingérassent d'en discuter, de les révéler dans une langue impie. Sans doute, lorsque les Juifs d'Alexandrie venaient au Temple adorer le vrai Dieu, les mains pleines de présents, ils étaient accueillis comme des frères, mais comme des cadets qui ne doivent parler qu'après les aînés, et plus bas, à la table de famille.

II

L'ESPÉRANCE D'ISRAEL

Je n'ai point à chercher si l'exécration encourue par les Juifs — c'est le mot d'Isaïe — a des causes ethniques (2). Mais j'ai à chercher si elle en a de reli-

(1) Herriot, *Philon le Juif.* (Paris, in-8°.)

(2) Quoique je ne sois point de ceux dont l'opinion importe à la patrie, je dois dire que l'antisémitisme professionnel est diamétrale-

gieuses, et j'en trouve une qui rentre dans mon sujet, car elle appartient à l'histoire : c'est l'idée de la prédestination des Juifs à gouverner le monde. Cette idée se traduit au dehors et au dedans par cette formule très simple : « Dieu nous a faits maîtres des hommes, et il le prouvera un jour par son Christ. »

L'idée christienne a varié avec les temps. Elle a été plus ou moins aiguë, plus ou moins lancinante : pour quelques-uns, minorité infime, ère de réparation, mais tellement sûre que les païens eux-mêmes y sont tolérés après circoncision; pour la plupart, ère vengeresse où le Juif tient tous les autres hommes sous le talon. La personne du Christ est souvent absente; Dieu n'a pas besoin de Messie, il fait ses affaires lui-même. Seul son Jugement est certain, jugement fait d'avance, dicté par les prophètes et tout entier en faveur des Juifs, à part quelques apostats et quelques impies équitablement précipités dans l'enfer. Petit à petit, l'idée prend corps dans un envoyé de Dieu qui détient pour plus ou moins de temps, avec des attributions plus ou moins étendues, une parcelle du pouvoir divin, puis grandit dans les imaginations surchauffées, occupe toute la terre et tout le ciel, cachant un peu Iahvé par sa stature colossale. Tout Juif portait en lui l'idée christienne comme

ment contraire à mes principes philosophiques. Mais la vérité est une Muse exigeante. Je prends les Juifs à un tournant de leur histoire où il faut absolument, sous peine de demeurer incompréhensible, mettre en lumière les raisons pour lesquelles ils étaient détestés, sans oublier celles qui leur faisaient détester les Gentils. De plus c'est un devoir de purger mon pays, dans la mesure drastique dont je dispose, de la superstition qui vient d'eux. Il n'est pas vrai que Dieu se soit choisi un peuple dès l'origine du monde et qu'il existe des *trucs* particuliers pour aller au ciel. L'intérêt de la civilisation et celui de la morale commandent qu'il en soit autrement.

en vase clos. Au point où elle était sous Auguste, il ne restait plus qu'à régler protocolairement la réception du Messie *in personâ et specie*. Il était d'autant plus attendu qu'il était nécessaire.

Qu'un Messie dût venir, pas un Juif n'en doutait. Mais sous quelle forme, avec quels pouvoirs, à quelle époque et pour combien de temps? Autant de questions sur lesquelles on se divisait. Et comme toujours on revenait aux prophètes, divisés eux-mêmes sur son rôle et sur sa personne.

Une fois venu, que fera-t-il? Sera-t-il le Christ-Épée, le grand Messie régnant sur le monde enjuivé ? Sera-t-il un peu moins : le Messie pratique qui commence par libérer le territoire, quitte à aviser ensuite ? Sera-t-il le Messie-Juge (partial, bien entendu) qu'a entrevu le *Psalmiste ?* Voilà sur quoi les Juifs pouvaient différer d'opinion selon leur tempérament ou leur éducation. Ce qu'il importe de savoir, c'est si, avant la confection du Jésus des Évangiles, ils avaient entrevu le Christ-Martyr, contraire à toutes leurs Écritures, voire celles d'Isaïe, à toutes leurs espérances, à la définition même du Messie. Nulle part ce pis-aller n'eût été plus déplacé que parmi les Galiléens, chez qui s'incarnait l'idée d'intransigeance patriotique. Là il eût été non seulement anormal, mais impie, injurieux. Un Messie-Martyr eût été un monstre, une Bête comme aucune *Apocalypse* n'en avait entrevu dans ses cauchemars les plus effroyables. Car, dans leur soif de puissance encore plus que de liberté, les Juifs étaient allés jusqu'à donner le nom de messie à un païen qui les avait servis. Dans Isaïe Iahvé appellera Cyrus son soldat et son

christ, bien que Cyrus s'incline devant d'autres dieux ; mais il a obligé les fils d'Israël, il les a renvoyés dans leur maison, cela suffit : « Je te ceins, dit Iahvé, alors même que tu m'ignores ! » Un Juif hardi pouvait donc réclamer pour lui, fils d'Israël ou de Juda, le nom que Iahvé avait donné à un païen par la bouche d'Isaïe, mais ce nom une fois pris, il fallait le mener à la victoire.

C'est surtout pendant les occupations étrangères, les captivités, les servitudes que le christianisme s'exaspère. Lorsqu'avec Pompée, Rome s'établit sur la terre juive, la Louve fut une Bête nouvelle — la Bête de l'*Apocalypse* — dont les Juifs firent le tour avec une curiosité indignée. Les Écritures l'avaient prévue et annoncée, cette Bête vomie par l'Occident, mais il y a des choses qu'on ne croit qu'en les voyant. Toutes les autres Bêtes étaient venues d'Assyrie, de Macédoine ou d'Égypte : on était habitué à leur poil et à leur cri, mais là vraiment, Bête nouvelle, Bête hérissée de crocs, de griffes, armée d'une gueule d'où sortait un bruit atroce, la langue des tribuns, des centurions et des aquilifères. Dans l'arsenal des docteurs et des scribes, aucun christ capable de lutter contre cette Bête-là, contre ce Dragon de pourpre et de fer dont la queue s'appuyait sur la pointe des îles britanniques.

Des trois sectes qui se partageaient la Judée, deux sont avant tout des partis politiques. Nous défalquons les Esséniens qui, vivant reclus, peu nombreux en somme et plus vénérés que puissants, goûtent, au milieu des pires tourmentes juives, les douceurs de la vie

agreste et de la retraite volontaire. Les Saducéens sont un clan de grandes familles, une caste plutôt qu'une secte. Tout leur est bon, le grec et le romain, pourvu qu'ils soient aux places, et que, faisant le sanhédrin, ils le gouvernent. Juifs d'abord, cela est évident, mais de sentiment patricien, étrangers au peuple et cherchant secours n'importe où pour posséder, conserver et conduire. Les Romains trouvèrent en eux des hommes tout prêts à partager les profits et à contenir par en haut ces bourgeois de Pharisiens qui d'en bas, appuyés sur la masse, montaient à l'assaut des charges et gagnaient chaque année quelques échelons. Certains de ces Pharisiens, plongeant dans le peuple par les racines, avaient fini par se nouer avec lui, épousant ses haines, compatissant à ses misères, s'enfonçant en terre juive profondément pour y pomper quelque sève inconnue. Les Pharisiens, qui professaient l'idéal patriotique de toute la nation, se fussent contentés d'un messie davidique, d'un descendant quelconque de ce Napoléon juif à qui Iahvé avait fait de si magnifiques promesses. Un héros guerrier qui ne pactisât point avec Rome eût suffi à toutes leurs ambitions, et même ils lui eussent pardonné quelques-uns des vices d'Hérode pourvu que sa filiation fût régulièrement établie. Voilà le messie qu'attendaient la plupart des Juifs : messie capable de plusieurs choses réservées à Iahvé. Le Dieu des Juifs n'avait certainement pas son compte dans ce messie-là, mais les Pharisiens y eussent trouvé le leur. Ils n'en entrevoyaient pas d'autre qui pût leur rendre le gouvernement du Temple passé aux Saducéens.

Que d'horribles visions Rome avait réveillées ! Le Temple pillé sous Antiochus Epiphane, les sacrifices

abolis pendant plus de trois ans, la circoncision défendue, et, chose pire que tout, la plus impure des bêtes, le pourceau sacrifié sur l'autel au lieu de l'agneau sans tache ; un second Temple bâti dans Héliopolis, comme s'il y avait deux Iahvé, deux peuples juifs ! Jérusalem assiégée de nouveau sous Hircan, cet Hircan obligé de violer la tombe de David qui contenait trois mille talents pour en donner trois cents à Antiochus, et achetant le salut de la ville au prix d'un sacrilège ; Pompée emportant le Temple d'assaut, les sacrificateurs immolés en vaquant aux choses saintes ; les barbares pénétrant dans le Saint des Saints, violant Dieu ; le chandelier, les lampes, la table d'or, les vaisseaux d'or pour les encensements, les parfums, le trésor sacré, souillés par leurs regards profanes ; tout l'or du Temple, avec les deux mille talents que Pompée n'avait pas pris, enlevé par Crassus ; Jérusalem assiégée de nouveau par Félix, puis par Antigone, prétendant assisté des barbares, et cette fois, la bataille livrée en plein marché, le camp ennemi posé en plein Temple, la ville occupée par les Parthes ! Pour comble de misère, Jérusalem assiégée par Hérode pendant cinq mois avec l'appui des Romains ; le roi de Judée obligé de conquérir sa capitale sur d'autres Juifs, puis de défendre le Temple contre l'indiscrète badauderie des troupes romaines associées à sa victoire ! Enfin ne suffisait-il pas d'avoir des yeux pour comprendre qu'Hérode, le dernier roi qui méritât ce titre, n'avait pu constituer son royaume que par la grâce d'Auguste succédant à celle d'Antoine ? La Judée ne se survivait à elle-même que par la pitié des Romains.

III

LE REFUGE DU FANATISME

Blessé par ces spectacles offensants, le fanatisme s'était réfugié soit en Galilée, la vieille Terre promise, la terre de lait et de miel, la terre de vin et d'huile, le Jardin et le Grenier de la Judée, soit dans les districts forestiers de Transjordanie.

Vaillants, batailleurs même, ici bateliers habiles, là rudes bûcherons, les Galiléens étaient bien près de considérer le Carmel, qui avait été à eux avant d'être aux Tyriens, et le Basan, le Basan surtout, comme leurs montagnes saintes, rivales du Garizim samaritain et de Sion. Supportant mal les limites que la politique leur avait assignées, ils aimaient à franchir celles que la nature leur dessinait entre la Phénicie qui leur cachait la mer, les montagnes qui leur barraient la Syrie, le Grand Champ qui les séparait de la Samarie, le lac de Génézareth et le Jourdain qui les baignaient à l'orient. L'idée messianique flambait en Galilée, l'attaque et la fuite étant plus faciles à cause de la montagne au nord, et du désert à l'est. Jamais de révolte au sud, serré entre les légions de Césarée et celles d'Égypte, point de refuge dans les villes du littoral toutes grecques ou toutes phéniciennes et qui avaient l'horreur du Juif; l'émeute gronde toujours dans le pays adossé aux cavernes et aux forêts du Liban, et qui s'ouvre à l'Orient sur l'immensité du désert. Le bûcheron avec sa cognée, le pêcheur avec sa rame, le moissonneur avec sa faux,

voilà les soldats de l'idée ; leur cœur se soulève quand une cuirasse romaine fait une lueur de cuivre sur le fond vert des oliviers. La grande voie qui monte vers Damas traverse le pays avec sa cohue de marchands païens : où qu'on se tourne, c'est Satan qui passe.

Il n'y a pas là que des paysans exaltés. La Galilée n'avait point cessé d'être un repaire de brigands, toujours bien armés de belles armes qu'on trempait au Jourdain. Hérode qui très jeune en avait eu le gouvernement, du temps de César, avait fort agi contre eux, et laissé le souvenir d'un homme qui entendait mal la liberté du pillage. Et plus tard, la figure d'Hérode fut l'épouvantail des montagnards galiléens, un croquemitaine pour les enfants de cette gent émeutière et dévotieuse. C'est en Galilée qu'Hérode avait grandi dans l'esprit des Juifs et s'était insinué dans la confiance des Romains, allant au-devant du tribut par des cadeaux, achetant la couronne sur les produits de la contrée. C'est par la Galilée qu'il rentra en Palestine, quand de Rome il revint roi.

Il retrouva les mêmes hommes de caverne, à qui l'air de l'indépendance semblait aussi important qu'à Hérode la couronne de Judée, bandits luttant à force ouverte contre tout le monde (Romains, Tyriens, Séphoritains et Galiléens de plat pays), rebelles à tous et souvent à leurs chefs, escarpés comme leurs montagnes, altiers comme leurs cèdres : il n'eut raison de ces troglodytes qu'en les murant ou en les faisant cuire.

Tandis que le Temple, reconstruit par lui en la quinzième année de son règne, veillait de loin sur la religion de Moïse, il semblait, à voir les villes nouvelles et

leurs monuments païens, que Jérusalem fût vouée à Auguste et la Judée au Sénat. Les vieux noms hébreux s'effaçaient de la carte et des plans : ce n'étaient que Césaréon, Agrippion, Sébaste, Césarée : à Sébaste un temple d'Auguste s'éleva ; à Panéas, un autre tout de marbre blanc, d'autres encore : la Tour de Straton, hier rade ouverte et battue par les vents d'Afrique, devient, sous le nom de Césarée, un Pirée juif, avec un peu de la splendeur romaine, des statues d'Auguste et de Rome, un théâtre, un amphithéâtre, une ville neuve où Israël se cogne dans Rome et culbute dans Athènes. Magnifique, voire au dehors, Hérode avait comme redoré le blason juif dans les îles, dans les grandes villes de Syrie, de Grèce même. En mourant il laissera aux Juifs le souvenir d'un roi tolérant pour les païens, aux Galiléens celui d'un tyran monstrueux et, qui sait? capable de trahir Sion pour le Palatin. Superbe en tout même en forfaits, aïeul de Barbe-Bleue, avec les neuf femmes qu'il eut, fécond en assassinats, personne ne fut plus criminel envers ses enfants, personne n'eut d'enfants plus criminels envers leur père et envers eux-mêmes. Par le père, par les enfants, par les serviteurs, la famille d'Hérode fut l'école de toutes les cruautés.

La fameuse prophétie de Jacob : « Le sceptre ne se départira point de Juda, ni le Législateur (Moïse, image de la Loi) d'entre ses pieds jusqu'à ce que le Scilo (Christ) vienne », avait reçu des démentis répétés. Depuis la captivité de Babylone, il n'y avait eu de Juda que Zorobabel : après quoi, sceptre et Loi, tout était allé de mal en pis pour la tribu qui pourtant avait absorbé toutes les autres dans le grand nom de Judée.

Le sceptre et la Loi s'étaient départis de Juda pour passer aux Asmonéens et aux Iduméens, on allait voir les Romains réclamer le serment et l'impôt. Et le Scilo ne venait pas ! Il était temps que Iahvé suscitât un messie qui fît cesser cette abomination. C'était bien le moins qu'avant de régner sur les autres hommes le Messie qu'on pourrait appeler constitutionnel, commençât par délivrer les Juifs des Hérodiens et des Romains. On se fût contenté de celui qui aurait commencé par là, un messie libérateur du territoire, Hérode n'étant au fond qu'un préposé de la puissance romaine, vivant à la romaine, le plus souvent hors de Jérusalem ou dans des villes façonnées à la romaine, avec des théâtres et des cirques. Les Juifs, qui avaient le sentiment national, regardaient ce roi nominal comme un vendu, un fermier-général couronné, un roi-publicain. Il y eut de la poussière messianique au-dessus du Jourdain : on en était comme aveuglé. Chacun put espérer se faire roi-prophète pour commencer.

Pour détourner les prophéties de leur sens, il suffisait d'en effacer la date. Alors elles revivaient, rajeunissaient. Les plus vieilles, n'ayant plus d'âge, redevenaient fraîches, dataient d'hier, bonnes pour aujourd'hui et pour demain. Point de Juif de basse naissance qui n'y pût trouver une phrase pour lui, passer ainsi de la charrue à l'épée, sauter de l'étable au palais. Un berger, un gardeur de moutons pouvait, sans ridicule, jeter son bâton au vent et lever des hommes pour assaillir le trône vacant de David. Il y avait toujours dans le village de petits prophètes assez grands pour lui trouver les signes et le proclamer Oint. Messie d'occasion, l'occasion en débarrassait la terre. Coq de

village, il perdait la crête au village voisin où se levait un autre messie : combats de coqs. Le pauvre messie, les yeux crevés, les pattes en sang, gisait devant la haie qui donnait de l'ombre à ses bêtes.

IV

JEHOUDDA LE GAULONITE

En ces temps désespérés, Auguste étant maître du monde, un homme de la tribu de Lévi, nommé Jehoudda eut des Révélations. Il était du même sang qu'Abia, fils de Samuel, et, d'autre part, il descendait du roi David. Juif complet, il pouvait prétendre à la grande-prêtrise et à la couronne.

Né dans un bourg de Gaulanitide, Gamala, nid de vautours haut perché sur la rive orientale du lac de Génézareth, il avait grandi sous Hérode, sa famille avait souffert d'Hérode, gouverneur de la Galilée, elle souffrit d'Hérode, roi de Judée, elle souffrira de tous les fils d'Hérode : l'ennemi, ce n'était pas seulement César, c'était Hérode, l' « esclave iduméen » affranchi par Rome.

Ces Iduméens n'avaient embrassé le judaïsme que par force sous Hircan : c'étaient des profanes et des usurpateurs. On a accusé Antipas, père d'Hérode, d'avoir adoré Apollon dans Ascalon.

Iahvé retirait sa main de son peuple, et il semblait que, condamnant tous les prophètes qui promettaient aux Juifs l'empire du monde, il n'écoutât plus que la voix de Balaam, ce misérable devin de Chaldée. Une fureur

jalouse s'alluma dans le cœur de Jehoudda lorsque, crevant les murs du vieux Temple, Hérode édifia le Iahvé-Palace qui fit l'admiration de tous les Juifs jusqu'à la chute de Jérusalem. Jadis face à l'orient, l'entrée était maintenant au sud, tournée vers le pays natal d'Hérode. Israël passait après Edom. La terrasse orientale, l'aire sacrée sur laquelle s'élevait le Portique de Salomon, c'était maintenant la *Cour des Gentils*. Les païens foulant aux pieds la terrasse par où le soleil entrait dans le Temple, quelle impiété ! Plan, élévation, contenance, tout cela était dans Ezéchiel ; de quel droit, changeant le sens de la construction, l'Iduméen faisait-il de l'entrée principale une porte de côté, de l'aire aux Juifs une cour de Goym ?

Moïse avait tourné le tabernacle vers l'orient, afin qu'à son lever la gloire du Seigneur y lançât ses premiers rayons ; Hérode avait trahi la Loi en le plaçant face au sud, et les prêtres avaient laissé faire ! Au lieu de présenter la figure à l'occident pour adorer, comme le voulait Ezéchiel, on allait la présenter au nord. Ce jour-là, le Seigneur devint, comme dit l'Évangile, *la pierre que les bâtisseurs ont rejetée*, et le Temple hérodien fut la maison maudite sur laquelle il avait à venger l'affront qui lui était fait.

V

LA RÉVÉLATION DU VERBE-CORPS

Evincé du trône et de l'autel par Hérode, entraîné par les doctrines d'un certain Joshua ben Peraia, dont on ne

sait rien sinon qu'il était versé dans toutes sortes de kabbales (1), Jehoudda chercha le sens secret des Écritures juives, le sens de derrière la lettre, celui qui échappait aux Saducéens ou que les Saducéens ne voulaient pas voir.

A côté de la Loi, des Prophètes et de quelques livres historiques, comme les *Rois*, il y avait des livres hermétiques, *joanniques*, des livres d'initiation à certains mystères des Écritures. Ce sont les *Livres d'Ieou ou Iaô* (2), c'est-à-dire les Révélations d'Iaô à ses Iaô-annès — d'où est venu le nom de Joannès — depuis le commencement du monde, avant et après le déluge. Ces livres avaient été faits à l'imitation des livres chaldéens de même nature, avec cette différence que toutes les Révélations d'Iaôannès étaient à l'avantage des Juifs, et on ne les conçoit point autrement. Jamblique parle de vingt mille discours placés sous le nom d'Hermès! Les Juifs n'en avaient mis que deux ou trois sous le nom d'Iaô-annès. C'était peu, mais grâce à leur industrie, tout le christianisme en est sorti.

Dans tous ces Livres même définition de Ieou, la lumière universelle, qui deviendra Iaou, Iahvé, Iaoua, Jehovah ; même définition de son Fils, le Théanthrope solaire, qui deviendra le Fils de l'homme de l'*Apoca-*

(1) L'influence de ce Joshua sur l'idée christienne est constatée par les écritures talmudiques. Elle a été niée par Strauss, dans sa *Vie de Jésus*, pour des raisons de chronologie qui ne sont pas applicables à Jehoudda le Gaulonite.

(2) Valentin, Juif de la fin du second siècle, les nomme dans ses *Sagesses*, que nous citerons souvent d'après la traduction de M. Amélilineau. La *Pistis Sophia* est incompréhensible à première vue, mais la vérité doit beaucoup à Valentin : aussi a-t-il, de bonne heure, été traité d'hérétique ainsi que tous ses disciples, la plus nombreuse et la plus honnête de toutes les sectes christiennes.

lypse et le Jésus de l'Évangile. Tout ce que le Verbe dira dans l'*Apocalypse :* « Je suis le commencement, le milieu et la fin ; je suis celui qui est, qui a été, qui sera; je suis l'Aleph et le Thav » (l'Alpha et l'Omega des traductions grecques), vient des *Livres de Iâo*. Le Joannès de l'*Apocalypse* n'a fait que transcrire sur le papyrus ce que les ouvriers égyptiens stylés par les prêtres avaient partout gravé dans la pierre. Les variations du *Quatrième Évangile* sur le Verbe procèdent de ces formules éternelles (1).

Sur les stèles, le Soleil est le Premier-né, le Fils de Dieu, le Verbe de Dieu. Sur une muraille du temple de Philœ, sur la porte du Temple de Medinet-Abou, on lit, tracée quinze siècles avant Jehoudda, la définition du Verbe par le *Quatrième Évangile :* « *C'est lui qui a fait tout ce qui est, et rien n'a été fait sans lui jamais* » (2).

Quoi de plus clair que cette définition, et comment ne pas voir immédiatement dans Jésus la personnification allégorique du Théanthrope solaire ? A qui les scribes essaient-ils de faire croire que Jésus « est la véritable lumière qui éclaire tout homme venant au monde, que ce monde même a été créé par lui », s'il n'est lui-même le Verbe incarné ? Je m'adresse aux gens de sens rassis et je leur demande s'ils pensent qu'un Juif ait paru sous Tibère, disant de lui-même : « Je suis la lumière et la vie », sans que les autres Juifs engagés dans cette so-

(1) *Quatrième Évangile*, I, 1, 2. « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu. C'est lui qui, au commencement, était en Dieu. »

(2) « Tout a été fait par lui et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui ». (*Quatrième Évangile*, I, 3.) Sur les sources archéologiques, voyez l'*Hermès Trismégiste* de M. Louis Ménard. (Paris, 1867, in-12.)

lennelle proposition n'aient immédiatement compris que ce personnage était descendu tout exprès du ciel pour la démontrer par des miracles allégoriques.

Appuyé sur la vieille cosmogonie chaldéenne, sur l'astrologie et sur les Écritures, Jehoudda codifia en quelque sorte la superstition du Christ céleste.

Que le Christ fût un Verbe-corps, on n'en saurait douter quand on le voit converser dans le Paradis terrestre avec Adam et Ève, avec Caïn, avant, pendant, après le déluge, avec Noé, avec Abraham, avec Moïse et avec tous les prophètes. Que l'homme fût à sa ressemblance, on en pouvait douter quand on regardait un païen, mais on en était sûr quand on regardait un Juif.

Moïse a vu quelqu'un et qui lui a parlé. Le Père ? Non. Qui eût commandé au monde pendant que le Père parlait à Moïse ? Mais le Verbe du Père. Et le Verbe est de chair puisque le Père est vivant. Sa chair est de feu, comme celle du Père. A la fois corps et feu, Homme de feu en un mot. Jehoudda le vit assez distinctement pour décrire sa forme, sa figure, ses vêtements, ses outils et ses armes (1).

Entre Juifs on l'appelait le *Fils de l'homme* comme s'il était de la famille, et en effet il en était le chef. Ces

(1) Dans l'*Apocalypse*. On a très bien vu que l'*Apocalypse* était une allégorie astrologique et un livre d'initiation, mais on s'est trompé en l'attribuant aux phrygiens (Dupuis, *Origine de tous les cultes*). C'est par excellence le livre d'initiation judéo-christienne. C'est par lui que les apôtres ont été initiés au grand mystère du Christ, Roi des Rois et Seigneur des Seigneurs.

L'*Apocalypse* du canon, dont vous avez tous entendu parler, n'est autre que celle de Jehoudda, exploitée par ses fils et remaniée par ses neveux, appliquée d'abord à Auguste et à Tibère, puis étendue à Antonin.

idées nous étonnent, nous avons peine à croire qu'il se soit trouvé des mortels pour les professer. S'ils pouvaient revivre, c'est nous qui les étonnerions. « Dieu est chair *ab æterno!* » s'écrie Apollinaris, au quatrième siècle. Et : « Rien n'est uni à Dieu comme la chair du Christ (1) ! »

Il est distinct du Père, puisqu'il est son Fils, et bisexuel, puisqu'Adam, formé à son image, était mâle et femelle (2). Sans doute Adam n'était pas de la même substance, puisqu'il y a en lui de la terre et de l'eau, mais il avait été créé immortel et il vivrait encore, s'il n'avait point écouté Satan. Le Christ peut refaire ce qu'ont défait Adam-Ève et Satan. Le Père n'a qu'à le lui commander, et il rendra l'immortalité aux Juifs.

VI

LE MILLÉNARISME

A l'instar des Mages Jehoudda estimait que Dieu avait divisé son Œuvre en Douze Cycles millénaires

(1) Irénée le millénariste a dit que Dieu est un feu, Tertullien, un corps. A la fois Corps et Feu, Homme de feu, seul capable de purifier la Terre, tel est le Christ de Jehoudda.

Tertullien, en attribuant un corps à Dieu, suit à la lettre la doctrine dont Jésus est la figure dans les Évangiles. Pour savoir à quel point de théanthropie les premiers christiens en étaient venus, il n'y a qu'à voir par la suite des temps la fortune de l'Homme-Dieu Jésus, de la Consubstantialité, de la Présence réelle, de la Transsubstantiation : ces dogmes sont dans le sang de l'idée première, on les a crus nouveaux, c'est une erreur, ils sont à l'état d'infusoires dans le christianisme primitif.

(2) L'hermaphrodite juif.

Dans la théologie païenne, pour les uns, Hermaphrodite était fils de

divisés eux-mêmes en deux groupes de six mille ans, — l'un avant, l'autre après la création de l'homme, — de manière que la *consommation* de l'Œuvre, l'homme compris, fût renfermée dans les Douze Cycles.

Jehoudda n'inventait rien. Il empruntait ses grandes lignes aux Genèses chaldéennes. Celle des Hébreux n'en est qu'une version plus ou moins fidèle. Ces thèmes de *Création* et de *Consommation* admettent que la Genèse a pris six jours, et que dans ce calcul *mille ans sont comme un jour et un jour comme mille ans.* Ayant été créé le sixième jour, Adam représentait à lui seul le septième Mille, et il aurait vécu éternellement si sa moitié féminine, séparée de lui par Dieu, n'avait pas cédé au Serpent : faute irréparable qui avait amené Dieu d'abord à chasser le couple du Ciel-sur-terre ou Paradis terrestre, et ensuite à noyer ce Paradis dans le déluge.

L'Arbre de l'Eden était éternel, et c'est pour avoir mangé de son fruit qu'Adam n'avait pas atteint mille ans. « Le jour où tu en mangeras, tu mourras », lui avait dit Dieu. Ainsi l'entend Isaïe lorsqu'il prédit un ciel nouveau, une terre nouvelle et le retour des jours de l'Arbre : « les jours de mon peuple seront comme ceux de l'Arbre », des jours de mille ans (1). La Juive que, moins d'un siècle après la mort de Jehoudda, Juvénal décrira lisant dans les lignes de la main, « interprète de l'Arbre », dit-il, c'est la millénariste du pavé de

Vénus et de Mercure, pour d'autres, le premier type formé par Prométhée, le dieu pétrisseur d'hommes. Pour les Juifs, c'est Adam, fils de Dieu, dit l'Évangile (*Généalogie de Jésus*), c'est-à-dire le premier après le Fils de l'homme ou Christ céleste.

(1) Ainsi l'entend l'auteur millénariste du *Dialogue avec Tryphon*, faussement attribué au philosophe Justin.

Rome sous Domitien. Certains *Psaumes* de David s'inspirent de la même théorie (1), point de départ de tout le christianisme. L'Église a rejeté du canon la *Lettre de Barnabé* d'où il résulte que le millénarisme était la doctrine dominante des temps apostoliques, mais nous avons mieux que la lettre de Barnabé; dans l'*Apocalypse* nous avons le manifeste des apôtres, et la *Lettre de Pierre* est d'un millénariste imbu de la tradition jehouddique.

Sur les six premiers Mille correspondant aux six premiers jours, tous étaient d'accord, même ceux qui assignaient treize, quatorze ou quinze mille ans à la durée du monde. En restant avec les Chaldéens et les Sabéens, Jehoudda s'enferme dans le cadre duodécimal qui lui est imparti par le cours du soleil à travers le Zodiaque : douze signes, douze mois, douze cycles.

Ces six mille ans avaient été des temps de lumière, gouvernés par les bons principes, et ils étaient représentés sur le Zodiaque par les signes du printemps et de l'été. Ils étaient dits *Mille d'Ieou*, ayant commencé avec l'*Agneau*, signe du *passage*, *pesach* ou *pâque* du Soleil dans notre hémisphère, et fini avec la *Vierge*, en englobant le *Taureau*, les *Gémeaux*, le *Cancer* et le *Lion*.

C'est entre le sixième signe et le septième que le Monde avait commencé. Or les six Millenia assignés à ce Monde étaient en cours, gouvernés par les mauvais principes, ceux de l'automne et de l'hiver, et représentés sur le Zodiaque par la *Balance*, le *Scorpion*,

(1) Particulièrement le psaume LXXXIX, 4 et 5.

le *Sagittaire*, le *Capricorne*, le *Zachû* (*Verseau*) et le *Zib* (*Poissons*). Ils étaient dits *Mille du Serpent* ou *de Satan*. En effet, c'est entre la *Vierge* et la *Balance* que se trouve placé sur les sphères le vilain Serpent céleste, père des ténèbres, qui chaque année recommence ses méfaits et, chaque année aussi, s'enfuit vaincu quand le soleil passe sous l'*Agneau*, signe du Christ réparateur du mal du monde. Ce Serpent était fort chaldéen, car les Juifs ne se sont pas bornés à dépouiller leurs voisins de leur Dieu, ils les ont dépouillés de leur Diable. C'est Satan qui a tenté Eve, et qui momentanément a battu Dieu. Le ciel a eu avec la terre des relations directes qu'Adam a connues, mais que sa faute a interrompues et le déluge brisées définitivement. Dieu renouera-t-il jamais ?

Ce monde a déjà eu bien des aventures. De premiers cieux ont existé, et une première terre « tirée de l'eau et se tenant par l'eau, grâce au Christ » (1). Ils ont fait naufrage sous l'effort de la cataracte diluvienne, et ils ont été remplacés par les cieux et la terre dont on jouit sous Hérode : Dieu se propose de purifier cette terre par le feu et de la replacer dans la lumière originelle. Il n'a pas pu faire durable une Œuvre sur laquelle les Juifs ne règnent pas définitivement. C'est à recommencer.

Ainsi ce qu'attendait Jehoudda, c'est un troisième Monde, une troisième terre surmontée d'un autre ciel, celui d'alors étant visiblement raté, puisque la lumière propre à Dieu ne le traversait pas d'une manière régu-

(1) Pseudo-*seconde lettre de Pierre*.

lière et continue. On vivait sous un ciel qui gardait encore les traces des épreuves passées et portait la marque de puissances hostiles. Ce ciel, lui aussi, empêchait le Christ de revenir, c'était plus qu'un voile, c'était un obstacle.

Car toute la voûte, c'est-à-dire la couche la plus rapprochée de la terre, était aux mains de Satan et de ses anges qui faisaient un véritable abus de cette mitoyenneté contre les Juifs.

Au-dessus du ciel de Satan il y en avait deux autres, stratifiés. L'un était occupé par l'armée de Dieu à laquelle commandait en chef le Christ-Verbe, entouré des Douze Cycles de Mille ans ou Apôtres (1), ayant sous leurs ordres Trente-six Chefs ou Décans (2), avec douze légions de douze mille anges chacune, formant ensemble Cent quarante-quatre mille puissances qui participaient de la divinité. L'autre, le troisième ciel, était plus spécialement affecté à Dieu, qui y avait son trône et son sanctuaire, et vivait là, Père de toute lumière, au milieu de Vingt-quatre Vieillards ou Presbytres qui représentaient les Vingt-quatre Heures de l'heureux temps où le jour était sans nuit. C'est là sa famille éternelle et son éternel ministère.

Les Hébreux se rattachèrent à cette organisation par les douze tribus auxquelles président d'en haut les Douze Apôtres. Les Juifs de bon jugement reconnaissent volontiers qu'il n'y a jamais eu douze tribus (3),

(1) Les Juifs hellènes désignent les Douze Apôtres sous le nom d'Eons, mais c'est une même chose, il n'y a que des mots de plus.

(2) Les divisions de l'année en trente-six décades.

(3) De ce nombre est M. L. Germain Lévy, rabbin de Dijon : *La Famille dans l'antiquité israélite* (Paris, 1805, in-8°, p. 70). « C'est le Zodiaque, dit-il, et le cours de la lune qui ont communiqué une

mais un certain nombre de clans placés sous la protection des douze signes. Le Père des Juifs, c'est Iahvé, père du Christ. Sujets de Iahvé, enfants du Verbe, par conséquent supérieurs par essence à toutes les nations, tels sont les Juifs dans la pensée créatrice, donc telle est la Loi.

Qu'était-ce donc que l'Apocalypse de Jehoudda? Celle de Jacob et de ses douze fils, celle de Joseph chez Pharaon. Joseph, cet accapareur de grâce et de grains, avait vu, dans une zodiacale vision, le Soleil, la Lune et onze étoiles qui l'adoraient, lui douzième. Qu'est-ce à dire, sinon que le ciel ne s'allumait que pour éclairer la marche des Juifs à travers le monde? C'est de Joseph que Moïse et Aaron tiennent tout ce qu'ils savent. Toute leur Apocalypse, ce sont les Juifs sauvés sous l'*Agneau*, les païens détruits.

Lisez l'*Exode* avec quelque attention (1), et si dépourvu que vous soyez de sens critique, vous verrez que la pâque juive n'est nullement une institution mosaïque, mais un signe de la prédestination. Au milieu des Égyptiens, les Israélites oubliaient leur vieille religion de Mésopotamie, et le sacrifice annuel de l'agneau, symbole du pacte d'éternité que Iahvé avait fait avec eux. La pâque est un rappel de l'*Agneau*, le signe astrologique sous lequel le Christ a donné le monde aux Hébreux. L'année ne commence le 15 nisan que par application de ce principe (2). Ce jour-là le Seigneur

valeur sacrée au chiffre Douze. » Et il renvoie au « songe de Joseph ». Voilà qui est bien vu.

(1) Le chapitre XII.

(2) Nisan est le mois de l'équinoxe du printemps.

passe, et ainsi repassera-t-il jusqu'à ce qu'il ne passe plus. C'est le passage du Seigneur et nullement celui de la Mer Rouge, on n'en est pas encore là. Le Seigneur *passe* la nuit du 14 au 15, et on la passe avec lui, bâton en main, comme des passants. L'agneau est blanc, les pains sont sans levain à cause de la pureté originelle ; la pâque dure sept jours parce que la Création en a pris sept.

Ce n'est pas une fête de circonstance, c'est la fête du passé engageant l'avenir. Le mot *pesach* est chaldéen, comme *nisan* et les autres mois, comme *Zachû* (Verseau), *Zib* (Poissons) et les autres signes, et comme est chaldéenne l'économie des Douze Cycles millénaires.

Les deux Tables du *témoignage* que Iahvé donne à Moïse, il ne faut point les confondre avec les tables de la loi. Les deux Tables écrites des deux côtés par le doigt de Iahvé sont le *Livre des destinées du monde* et le *Livre de vie*. Un côté regarde le ciel, un autre la terre (1). Pourquoi Moïse brise-t-il ces deux Tables devant les Juifs au pied de la montagne? Parce qu'ils sont indignes de ce qu'on y lit, ayant adoré le veau d'or. « Pardonnez-leur cette faute, dit Moïse à Iahvé, ou si vous ne le faites pas, effacez-moi de Votre *Livre* que vous avez écrit. » Le Seigneur répond : « J'effacerai de mon *Livre* celui qui aura péché contre moi ; et au Jour de la vengeance je visiterai et punirai ce péché qu'ils ónt commis (2). »

(1) On retrouve ce livre avec cette disposition dans l'*Apocalypse*. C'est celui qu'a vu Moïse entre les mains d'Iahvé.

(2) *Exode*, XXXII, 31-34.

VII

LE RETOUR DE L'AGNEAU

Le Père a décidé que le monde finirait avec le Douzième cycle. Mais il y a une clause secrète pour les Juifs. Les Juifs sont les enfants de Dieu, le Père anéantira-t-il sa famille terrestre ? Grosse question, résolue déjà dans les conseils du troisième ciel. De même que Jupiter est dit Stator, Capitolin, Ammon, Tonnant, selon les cas, le Christ était dit Iehoschoua — mot hébreu qui signifie Sauveur, dont les Grecs ont fait Iésous, et nous Jésus — lorsque, dédaignant toute autre besogne, il se consacrait spécialement à la défense des Juifs. Tout-puissant pour la destruction, il est tout-puissant pour le salut. C'est celui-là qu'enverra le Père.

Ce que Moïse cache aux profanes, c'est le secret de cette prédestination : secret fort mal gardé que tous les Juifs ont pressenti. Ce qu'Aaron demande à Iahvé, quand il lui immole l'*agneau du passage*, c'est de tenir la promesse qu'il a faite aux Hébreux de les épargner au Jour de la colère et de leur sacrifier les nations. Le costume du Grand Prêtre lorsqu'il se présente devant Iahvé, c'est le *rational* du Jugement, le Jugement confectionné, rédigé d'avance, lisible dans le ciel comme il l'était sur les deux Tables. Ce Mage, car c'en est un, porte, gravé aux épaules sur deux sardoines et répété sur douze pierres précieuses, le nom des Douze fils de Jacob, chefs des douze tribus, car les

deux sardoines représentaient l'une le Soleil et l'autre la Lune, et les Douze pierres les Douze signes du Zodiaque, comme les Douze Pains de proposition représentaient les Douze Cycles de l'Œuvre, et le Chandelier à sept branches les Sept planètes. Ce prospectus astrologique, c'est la vision de Joseph (1). Le Grand Prêtre ainsi vêtu, c'est le *Livre des Destinées du monde*, côté terre. Le côté ciel, c'est, encore plus juif que le Grand Prêtre, le Christ par lequel a été créé le monde. Il sera de la fin comme il a été du commencement, l'Aleph et le Thav (2). Chaque année à Pâque on sacrifie l'agneau ; mais l'*Agneau de Iahvé*, l'Agneau divin qui est à nos agneaux ce que le Christ est à un Juif, l'Agneau astral, en un mot, ne meurt pas. Chaque année à l'équinoxe du printemps, il semble mourir et chaque année il renaît. Il est le principe et la somme de tous les agneaux sacrifiés depuis la première Pâque. Il est l'image du peuple juif, jusqu'ici la victime des nations, mais viendra l'Agneau de la revanche.

Agneau, Pâque, Christ, c'est la même idée d'éter-

(1) L'historien Josèphe dit qu'au moment où il commença son livre, sous Domitien, si l'on veut, il y avait plus de deux cents ans que ces sardoines et ce Rational ne jetaient plus leur éclat légendaire.

(2) Il est à remarquer que la thèse apocalyptique de Jehoudda doit tout à Babylone et rien à l'Égypte. Les thèmes du monde égyptien, il y en a, partaient du solstice d'été.

L'échéance de la Grande Année variait selon les écoles. Elle a été plusieurs fois renouvelée par Dieu. Les Égyptiens, après bien des tâtonnements, l'avaient fixée au lever héliaque du Chien, le premier jour de Thot, premier mois de leur année : phénomène qui n'arrivait que tous les 1461 ans. Quand cette échéance était passée, il y avait comme un renouvellement du Ciel et de la Terre. Les Sabéens connaissaient la Grande Année, mais loin d'être un renouvellement par tacite reconduction, c'était un acte à grand fracas et à grands frais, suivi du « Renouvellement des êtres » et de la résurrection. C'est cette forme-là qu'avait adoptée Jehoudda.

nité. On disait du soleil pascal : « L'*Agneau* est revenu. » Dans l'*Apocalypse*, l'Agneau est représenté sacrifié — c'est-à-dire en croix, tel qu'on le dressait pour la cuisson — au milieu des quatre points cardinaux de la sphère. Il est donc le signe du Christ étendu sur la croix céleste à l'équinoxe du printemps. Dès que ce signe apparaîtra sur la montagne de Sion, les douze tribus, reconnaissant leur marque de fabrique, marcheront à lui et l'environneront, prêtes à le suivre partout. Pour cette raison Jehoudda appelle les christiens *disciples de l'Agneau*.

C'est le nom qu'on aurait pu donner, nonobstant leur idolâtrie, aux Juifs qui, du temps d'Ezéchiel, avaient représenté l'Apocalypse nationale sur les murailles intérieures du Temple. Car ils avaient peint « toutes sortes de figures et de bêtes immondes, et toutes les Idoles de la maison d'Israël (1) », c'est-à-dire les douze signes du Zodiaque et les Douze patriarches célestes, les Douze Apôtres du Christ, prototypes immortels des douze tribus. Et dans le Temple même on avait vu des femmes assises pleurant la Passion de Thammouz — c'est Adonis — comme les bonnes (et aussi les mauvaises) femmes d'à présent pleurent la Passion de Jésus le Vendredi saint (2).

Puisque le Fils de l'homme devait venir des cieux, c'est qu'il y avait un domicile, car s'il est vrai que, dans l'Évangile, il n'a sur terre aucun endroit où reposer sa tête, il habite au ciel un logis magnifique : le Soleil qu'il emporte dans l'espace comme l'escargot en-

(1) Ezéchiel, VIII, 10.
(2) Ezéchiel, VIII, 14.

traîne avec lui sa coquille. Certes on ne peut pas dire que le Soleil soit proprement le Christ, mais il est sa lumière promenée, son tabernacle mobile (1). Logé dans le Soleil, nourri de sa substance, vêtu de sa lumière, le Christ a douze maisons, douze *mansions* plutôt.

Toujours on a comparé la course annuelle du Soleil, croissant et décroissant selon la saison, à la vie d'un homme qui naît et croît, décroît et meurt avec le temps. Il y a, vous le savez, un moment où la comparaison cesse d'être juste : si elle l'était tout à fait, il n'y aurait plus de terre. Conçu sous la *Vierge* à l'équinoxe d'automne, enfant au solstice d'hiver, le Soleil est adulte lorsqu'il passe dans les *Poissons*, vers mars, mais quand, franchissant la ligne équinoxiale, sous l'*Agneau*, il entre dans notre hémisphère, il apparaît vraiment comme l'image sensible de Dieu, et le Roi des Rois, le Seigneur des Seigneurs de la terre lesquels n'ont pu se croire quelque chose qu'en son absence. Je ne veux pas vous atteler avec moi à son char, mais tenez pour certain qu'Hercule, Bacchus, Osiris, Mithra et presque tous les dieux y étaient déjà lorsque les évangélistes y firent monter Jésus. Sous tous les masques qu'il prend on voit étinceler ses regards de feu. Les Égyptiens l'adorent enfant, les Grecs homme, on le célèbre à la moisson, aux vendanges. On le chante dans les jours du printemps et de l'été, on le pleure dans les mélancolies de l'automne, on l' « es-

(1) Le gnostique Hermogène, en plaçant le tabernacle du Christ dans le soleil, est sur ce point un disciple de Jehoudda qui lui-même est un disciple de Zoroastre. De même tous ceux qui voyaient plus ou moins distinctement dans le ciel la forme et la figure du Christ.

père », disent les Marseillais, dans les intimités de l'hiver. Des siècles et des siècles avant que les Juifs ne l'appelassent ou Schilo ou Messiah ou Ieschoua, l'Orient ne connaissait, au-dessous de l'Invisible, d'autre dieu que l'Invaincu, l'éternel tisseur de lumière. Le mystère que les prêtres cachent au fond de leurs tabernacles, c'est ce faux mystère dont tout le monde a la clef. Partout, depuis que l'homme a des yeux pour voir le jeu tournant des nuits et des jours, on tient que le Soleil naît de la substance divine à une date qui correspond à notre 23 décembre. Partout on vénère la céleste *Vierge* dont les flancs immaculés donnent ce beau fruit. Point de doute nulle part, celui-là est bien né des œuvres de l'Invisible. Le joli enfant! vit-on jamais de plus beau sourire et des formes plus pures? Que l'image de cette Vierge féconde se dresse dans les temples et sur les places ! Et que chaque homme en passant s'incline devant la mère immaculée qui presse sur son sein cet Enfant dont on ne nomme le Père qu'avec un tremblement dans la voix!

Qu'on l'appelle Horus ou Adonis, Atys ou Bacchus, Apollon, Sérapis ou Christ, qu'on le fête au moment de sa naissance ou de sa maturité, c'est toujours le Soleil, père du temps, qu'on adore, le dieu aux mille noms, dit Orphée. Qu'il meure comme Adonis, blessé par un sanglier, ou comme Apollon, par le serpent Python, ou comme Osiris par Typhon, ce sont des *Passions* héliaques sur lesquelles on se lamente dans les mystères et d'éclatantes *Résurrections* qu'on célèbre.

VIII

LE ZIB (LES POISSONS) SIGNE DE GRACE

Mais le jour vient où l'*Agneau ne passera plus*, où il ne sera plus en croix. Il y a trop longtemps qu'il s'immole au salut de la terre! Il ne fera plus ce sacrifice annuel, il brisera le *thav*, cette croix sur laquelle il passe depuis le commencement du monde. La grosse affaire pour les Juifs, c'est d'être dans les bras du thav, au delà duquel il n'y aura plus rien qui ne soit à Iahvé. Dans l'écriture juive — au propre et au figuré — la lettre suprême, c'est la dernière lettre de l'alphabet hébreu, c'est le Thav et le thav est une croix. La croix de l'Agneau, ou, si vous préférez, l'équinoxe du printemps, c'est le monde en équilibre périodique. C'est à cet équinoxe que l'équilibre se rompra. Mais cette rupture aura lieu au bénéfice des Juifs.

Le Grand *Agneau* verra l'Accomplissement des temps, la Descente et la Victoire du Christ Jésus.

Il faut donc être en deçà de la ligne, du côté du *Zib*. Les *Poissons* passés, il sera trop tard.

Les *Poissons* étaient donc au premier et au dernier rang des signes du Zodiaque engagés dans le thème christien : au dernier rang, parce qu'ils sont le Mille sous lequel Satan, chef des nations, devait être anéanti par le Christ; au premier rang, parce qu'ils sont le signe précurseur de l'Agneau sous lequel devait commencer le Royaume de Dieu. L'idée du baptême rédempteur était inscrite au ciel dans le *Zib*. Il convenait que

les Juifs fussent de ces Poissons-là. La première condition du salut pour un poisson, c'est d'être dans l'eau. Cette idée, fondement de la pisciculture, est également celui du baptême.

Toute l'eau du ciel s'étant épuisée dans le déluge et le monde devant périr par le feu, il n'y avait de remède que dans l'eau sourdant de la terre, pour cela nommée eau vive. De là le caractère sauveur des sources comme celles du Jourdain, et des fontaines comme Siloë, Ænon, Kaph arnahum.

Contre le Christ la Terre est sans défense, masse énorme, mais immobile et faite pour recevoir ses coups sans pouvoir les rendre. Immobile, je le répète, comme le piédestal de cette croix mouvante qui est le Christ passant par les quatre points cardinaux. Sans la croyance à l'immobilité de la terre, point de croix, et point de Christ (1). Car sur quoi s'appuiera la croix, et où le Christ posera-t-il le pied si la terre est ronde et qu'elle tourne (2) ?

(1) Ce qui caractérise la théorie des millénaristes, c'est l'immobilité de la Terre, mais il ne semble pas qu'ils soient allés jusqu'à nier absolument une sphéricité relative. Les scribes, à qui on doit Jésus de Nazareth, admettent tout au moins le Zodiaque en forme de plat rond.

(2) Lactance, cosmogoniste absolument orthodoxe, a rendu l'orgueilleuse ignorance des christiens en des termes qu'il faut lui emprunter, si on veut égaler ces faux prophètes. (*Institutions divines*, l. II, ch. 10 et l. III, ch. 25.)

« Dieu, dit Lactance, a créé le ciel avant toutes choses, et il l'a *suspendu* dans la partie la plus élevée de l'univers, pour y établir le trône de sa gloire. Il a rempli le lieu de sa demeure de lumière en y *attachant* le soleil. Il a placé les ténebres sur la terre, car cette masse grossière n'a d'autre jour que celui qu'elle reçoit du soleil : elle est le lieu de la nuit, de la mort et du tombeau. Ceux qui tiennent qu'il y a des antipodes ont-ils un sentiment raisonnable ? Comment y a-t-il quelqu'un assez extravagant pour se persuader qu'il existe des

Iahvé négligea d'avertir Jehoudda que la terre était ronde et mobile. Quelle déception en effet si le Fils de l'Homme, au lieu de mettre pied à terre en Judée, allait descendre aux antipodes de Jérusalem, en un lieu où des hommes incirconcis auraient eu les pieds en haut et la tête en bas ! Jehoudda ne se demanda point par où les astres auraient accompli leur révolution si la terre eût été infinie, et il fut convenu que, devant les

hommes ayant les pieds en haut et la tête en bas; que tout ce qui est couché en ce pays-ci soit suspendu en celui-là; que les herbes et les arbres y croissent en descendant, et que la pluie et la grêle y tombent en montant? Telle est pourtant l'erreur des philosophes! Si nous en cherchons la source, nous trouverons qu'elle procède de la même cause que les autres. Quand trompés par l'ombre de la vraisemblance, les philosophes ont admis un faux principe, conséquents avec ce principe ils tombent de faussetés en faussetés et embrassent indiscrètement la première venue au lieu d'examiner la seconde qui se présente. Comment donc se sont-ils engagés à soutenir qu'il y a des antipodes ? En observant le mouvement et le cours des astres, ils ont remarqué que le soleil et la lune se couchent toujours du même côté, s'étant levés toujours du même. Mais ne pouvant découvrir l'ordre de leur marche, ni comment ils passaient de l'occident à l'orient, ils se sont imaginé que le ciel était rond, tel que sa vaste étendue le fait paraître, et que le monde même était rond comme une boule! C'est ce qui les a portés à faire des globes d'airain sur lesquels ils ont gravé des figures monstrueuses auxquelles ils donnent le nom d'astres. Le ciel étant rond, il fallait que la terre, qui est renfermée dans son étendue, fût ronde aussi! Que si elle est ronde, elle regarde le ciel de tous côtés de la même manière, et lui oppose, sur toutes faces, des mers, des plaines et des montagnes. Il suit encore de là qu'il n'y a aucune partie qui ne soit habitée. Et voilà comment la rondeur qu'on a attribuée au ciel a donné occasion d'inventer les antipodes! Quand on demande à ceux qui défendent ces opinions monstrueuses comment il se peut faire que ce qui est sur la terre ne tombe pas vers le ciel, ils répondent que c'est parce que les corps pesants tombent toujours vers le milieu comme les rayons d'une roue, et que les corps légers, comme l'air, les nuées, la fumée, le feu, tendent à s'élever. J'avoue ne savoir que dire de ces personnes qui s'opiniâtrent dans leurs erreurs, sinon que, quand elles disputent, elles n'ont d'autre dessein que de divertir ou de faire de l'esprit. » Et brandissant sa massue : « Il me serait aisé de prouver par des arguments invincibles qu'il est impossible que le ciel soit en dessous de la terre. »

Révélations positives de Iahvé, on mépriserait profondément les sciences naturelles et physiques, source de tous les maux qui affligeaient les Juifs.

On ne saurait en vouloir aux christiens d'avoir ignoré les formes du monde et les lois créées par Dieu. Beaucoup de savants païens et fort honnêtes pensaient là-dessus comme les Juifs. Lucrèce a soutenu qu'il n'y avait point d'antipodes et que le soleil n'était pas plus grand au ciel qu'il ne paraissait à l'œil.

Cette thèse n'a rien de scandaleux dans la bouche d'un homme qui n'y mêle pas Dieu. Mais c'est un blasphème chez des gens qui disent : « Le dieu qui nous a révélé ces belles choses est le vrai Dieu », et qui ne tarderont pas à ajouter : « Si vous ne le croyez pas, nous vous tuerons de sa part. » Le dieu qui a créé les lois de la pesanteur, de la gravitation et de l'attraction, et qui, semble-t-il, est le vrai Dieu, ne leur avait rien révélé du tout. S'il inspira des hommes sous Auguste, ce sont les païens sectateurs de Pythagore et d'où sont issus les Strabon et les Ampélius, que Jehoudda exclut du salut.

La science antique nous a été volée pendant l'invasion christienne ; les paroles de Dieu à ses vrais enfants, les philosophes, ont été submergées par le flot des paraboles juives. Mais ils sont nombreux ceux à qui il avait dit à l'oreille : « Attention ! Je vous emporte à votre insu dans un mouvement rapide. La terre n'est point immobile dans le monde, ni le monde autour de la terre. Vous tournez autour de corps qui tournent autour de vous (1). N'allez pas vous figurer que je des-

(1) Comme le dit Sénèque, résumant ces opinions. (*Questions naturelles*, livre VII, 2.)

cendrai un jour pour faire votre connaissance, et surtout ne m'insultez pas au point de croire que j'enverrai pour juger les hommes un petit Juif de Gaulanitide qu'on va crucifier sous Tibère pour crimes de droit commun. »

IX

LA GRANDE ANNÉE, LE GRAND JOUR

L'*Apocalypse* de Jehoudda résultait et d'une tradition exaltée par le zèle religieux et d'un plagiat astrologique corroboré par quelques observations.

Outre les Douze signes, les Sept planètes jouaient un rôle éminent à raison de la situation qu'elles occupaient au début du monde. Lorsque l'état du ciel les ramènerait à leur point de départ, le Christ prendrait lui-même la direction des Douze Apôtres, et cette Année-là c'en serait fait de Satan qui gouvernait le monde contre les Juifs (1).

Quand viendrait la Grande Année, le Mille du *Zib*, comme disait Jehoudda ? En l'an de Rome 739, il estimait qu'environ cinq cycles s'étaient écoulés depuis Adam, et que le Mille en cours ou Mille du *Sachû* (le *Verseau*) finirait avec le 14 nisan 788 (2). Le Douzième mille ou Mille du *Zib* commencerait le soir même

(1) Nous aurons l'occasion de voir le Christ Jésus, héros des *Sagesses* valentiniennes, rectifier lui-même, de sa pleine science et autorité, les calculs erronés de Jehoudda.

(2) Nisan répond à notre mois d'avril par une convention qui n'a rien de mathématique.

et le Christ viendrait avec l'*Agneau* de la pâque.

Toutefois il ne fallait pas que les Juifs s'imaginassent éluder le Jugement. Les Douze Apôtres jugeraient les douze tribus.

Sur le Jugement de Dieu, toutes les Écritures s'accordaient. L'idée pouvait effrayer, elle ne pouvait pas surprendre. Moïse et les prophètes annonçaient tous cette terrible « journée d'Iahvé », mais tous ne promettaient pas aux Juifs l'empire d'un monde créé exprès pour eux. Beaucoup croyaient qu'en ce jour il y aurait Fin du monde et Jugement sans appel. Il fut révélé à Jehoudda qu'avant cette solution le Christ viendrait renouveler la terre par un Jugement d'attente et pour une période de mille ans après laquelle le Père lui-même prononcerait l'arrêt définitif. Il dépendait des Juifs d'échapper à la destruction partielle en même temps qu'aux conséquences du Premier jugement, lesquelles n'étaient pas minces. En observant la Loi avec autant de rigueur contre les Juifs adultères que contre les païens, ils gagneraient le salut et régneraient mille ans avec le Christ, jusqu'à ce que vînt à son tour le Royaume éternel du Père.

Ceux qui auraient abandonné cette Loi, révélée à Moïse par le Verbe, ceux-là iraient en enfer confondus avec les autres hommes — la plus dure de toutes les punitions !

Ceux qui l'auraient servie sans défaillance iraient dans l'Éden millénaire, et là ils jouiraient d'un bonheur dont ils ne pouvaient se faire qu'une faible idée, étant donné la pauvreté de l'imagination humaine.

Mille ans, cela pouvait sembler long pour des esprits superficiels. Mais quoi ! le Verbe avait, au gré de sa puissance, fait vivre des hommes sept cents, huit cents,

neuf cents ans, il avait modelé de ses mains Hénoch et Élie qu'il avait soustraits à la mort et transportés dans le ciel. A quoi bon pleurer le Paradis terrestre? Iahvé pouvait le rendre à ceux qui croyaient en son Christ. Qu'était-ce, pour lui, de faire qu'on vécût en ce séjour une seconde vie égale à celle qu'avaient vécue les patriarches? Mille ans, qu'était-ce pour celui qui avait créé le temps?

Les Juifs se plaignaient du raccourcissement de la vie, l'attribuant non au premier péché mais à ceux des générations nouvelles. Le premier péché, on l'expiait par la mort, mais celui des générations, par une diminution de longévité. Ah! le bon temps que celui où les hommes atteignaient dix-neuf jubilés, près de mille ans! Mais comme il a passé vite! Quand on pensait qu'Abraham avait eu de la peine à vivre jusqu'à cent soixante-quinze ans! Aujourd'hui on s'estimait vieux quand on arrivait à quatre-vingts! Quelle misère! Mais patience, voilà que Iahvé va faire périr cette terre souillée par l'existence des incirconcis, il la refera pour les Juifs seuls et leurs jours s'allongeront sans fin.

Pendant tout le Mille du *Zib* c'est le Christ Jésus qui régnait (1). Il coupait l'Arbre de la science du bien et du mal dont le fruit avait perdu Adam, le jetait au feu et replantait l'Arbre de vie dont le fruit était éternel. A la fin du Douzième mille, le « songe de Joseph » était accompli, et Iahvé se réunissait à son peuple sur les derniers débris du monde païen.

(1) Quelques-uns, ceux qui donnaient plus de douze mille ans à l'Œuvre de Dieu, faisaient de deux mille ans le règne du Christ. Mais ce sont des gens qui n'y entendaient rien.

HOROSCOPE DES CHRISTIENS

CYCLE DES DOUZE CYCLES	LA CRÉATION	Ier MILLE DE DIEU.	1. L'AGNEAU.	Avril.
		IIe MILLE DE DIEU.	2. *Le Taureau.*	Mai.
		IIIe MILLE DE DIEU.	3. *Les Gémeaux.*	Juin.
		IVe MILLE DE DIEU.	4. *Le Cancer.*	Juillet.
		Ve MILLE DE DIEU.	5. *Le Lion.*	Août.
		VIe MILLE DE DIEU.	6. LA VIERGE.	Septembre.
		VIIe MILLE (ADAM).	7. *La Balance.*	Octobre.
	LE MONDE DE SATAN	VIIIe MILLE (SATAN).	8. *Le Scorpion.*	Novembre.
		IXe MILLE (SATAN).	9. *Le Sagittaire.*	Décembre.
		Xe MILLE (SATAN).	10. *Le Capricorne.*	Janvier.
		XIe MILLE (SATAN).	11. *Le Verseau.*	Février.
	LE MILLE DE GRACE	XIIe **Mille (Jésus).**	12. LES POISSONS.	Mars.

LA FAMILLE DU CHARPENTIER

I

QUELQUES SURNOMS DE JEHOUDDA : JOSEPH, JOANNÈS, ZACHURI

On n'était rien en Judée sans un manifeste prophétique. Jehoudda écrivit ce qu'il avait appris à l'école de Joshua ben Peraïa, l'Apocalypse des Apocalypses, l'*Horoscope des Juifs*, le *Livre des destinées du monde*.

C'est de lui que parle le satirique Lucien comme ayant été le « premier législateur » des christiens (1). Et ses lois, ce sont les fameuses *Paroles du Rabbi* qui devinrent le code de l'apostolat jusqu'à la chute de Jérusalem et au-delà.

Jehoudda est le maître de tous les personnages qu'on appelle disciples dans l'Évangile. C'est la grande figure christienne de la Judée. Qu'il ait annoncé, prêché le

(1) *Pérégrinus*. Lucien est le seul païen qui fasse cette distinction.

Christ, cela se déduit et de l'histoire juive et de l'histoire dite sacrée et de l'histoire romaine ; cela se déduit et de Josèphe et de Tacite et de Suétone, quand ils explorent les dessous prophétiques des révoltes juives ; cela résulte des *Actes des Apôtres* quand Gamaliel, embrassant d'un large coup d'œil le mouvement qui sous Claude amène les christiens devant le Sanhédrin, met à la base Jehoudda et au sommet Theudas (1) ; cela résulte surtout de ce qui va suivre.

Jehoudda n'est pas seulement le père du christianisme, il est le père de l'horrible petit Juif que l'humaine imposture a mué en Jésus-Christ et que trois cent soixante-cinq millions d'hommes civilisés adorent comme étant le Fils de Dieu.

Les Révélations de Jehoudda lui ont valu toutes sortes de surnoms, qui tous rentrent dans le caractère de son système et de ses prophéties. C'est lui que certains Évangiles appellent *Joseph*, d'autres le *Charpentier*, d'autres *Zibdeos*, d'autres *Jonas* ou *Joannès*, d'autres *Zachûri*, jamais Jehoudda, on verra pourquoi.

Le nom de Joseph s'explique tout naturellement. Joseph était fils de Jacob dans la *Genèse*, Jehoudda est fils de Jacob dans sa généalogie. Joseph avait fait le grand songe astrologique des onze signes qui en adorent un douzième ; Jehoudda le refit : il vit le soleil, la lune et les onze étoiles qui, avec la *Vierge*, forment les douze signes du Zodiaque, adorant d'en haut l'enfant oint par Iahvé pour la délivrance d'Israël. Joseph, à

(1) Le texte actuel des *Actes* renverse intentionnellement cette chronologie. Nous mettrons en lumière cette fraude et ses causes.

le bien prendre, n'avait été qu'un Mage : « Ignorez-vous, dit-il (1), qu'il n'y a personne qui m'égale dans la science de deviner les choses cachées ? » Jehoudda disait : « Je veux vous révéler des choses cachées depuis le commencement du monde (2). »

Le nom de Jonas ou Joannès lui est donné quatre fois par les Évangiles, une fois dans Mathieu, trois fois dans le *Quatrième Évangile* (3). Joannès est un équivalent de Joseph.

A l'origine des choses, tous les êtres animés étaient nés de l'eau. Le premier être capable de révéler les secrets de la pensée créatrice était donc en forme de poisson et s'appelait chez les Chaldéens Oannès ou Ioannès. Jonas dans son poisson est un de ces Ioannès. Oannès apparut dès la première année du monde. C'était un confident, un disciple du Soleil, lequel savait tout en sa qualité de lumière universelle. Il se levait dans les flots de l'Orient, comme le Soleil son maître, et s'enfonçait dans ceux de l'Occident pour ne reparaître que le lendemain. Néanmoins on l'avait vu d'assez près pour fixer sa figure, celle d'un homme encastré dans un poisson. Il avait écrit sur les destinées du monde une *Apocalypse* qu'il remit aux Chaldéens (4). Entendez qu'il avait mis la Genèse chaldéenne sous le nom du premier homme, tel qu'on se le figurait, c'est-à-dire tenant du poisson par ses attaches avec la mer d'où la

(1) *Genèse*, XLIV, 15.
(2) Mathieu, XIII, 35.
(3) Dans les écrits juifs où *Maria* est représentée comme ayant eu *Jésus* de ses amours avec le soldat Panther — calomnie imbécile dont l'Eglise est la seule cause — son mari est dit Joannès.
(4) Bérose, dans Eusèbe, *Chron. armen.*, p. 9, éd. Mai. Syncelle, p. 28, fragment 1er dans l'édition Lenormant.

terre était issue. Le premier homme né chez nous, disent les Assyriens, c'est Iannès l'ichthyophage. L'Oannès des Chaldéens ne mange jamais de choses terrestres, le Iannès des Assyriens ne vit que de poissons. Très vieux mythe, vieux comme le monde. Hygin le connaît parfaitement. « Euahanès, que l'on dit être sorti de la mer en Chaldée, a révélé les interprétations astrologiques » (1). Helladios de Bésa rapporte ce même mythe : « Oannès ou Oès a révélé l'astronomie (2). » Le sage Chérémon conte que le quatorzième auteur de l'astronomie chez les Égyptiens fut Ioannès qui arrivait de la zone équatoriale, couvert d'une peau de poisson, et s'avouait fils d'Hermès et d'Apollon (3), en quoi il disait vrai. Au pied de la croix où l'on attache le Joannès de l'Évangile, Jésus, Verbe juif, le déclare nettement fils de Mercure ou Hermès (4). Après Ioannès, quantité d'hommes-poissons, pareils à lui, avaient paru en Assyrie qui, sortant chaque matin de la mer Erythrée et y rentrant chaque soir, avaient expliqué en détail l'enseignement du premier. Bérose, Alexandre Polyhistor, Apollodore ainsi qu'Abydène parlent de cette dynastie pisciforme. C'est assez dire que la cosmogonie et l'astronomie chaldéennes étaient l'œuvre de Révélateurs joanniques, dont l'origine se perd dans la nuit des temps où la terre, soulevée au-dessus de l'abîme marin, avait enfin contemplé la face du soleil.

(1) *Fables*, 274.
(2) *Bibliothèque* de Photius, Codex 279.
(3) Dans Michel Psellos, cité par M. Lenormant, *Origines de l'histoire*, p. 383.
(4) *Quatrième Evangile*. Jésus s'adressant à Maria le mercredi, jour de Mercure : « Femme, voilà ton fils! »

Les Joannès ne différaient entre eux que par les conclusions, et ces conclusions variaient selon les latitudes. Celui de Chaldée promettait l'empire du monde aux Chaldéens, celui d'Égypte aux Égyptiens, Joseph et le Ieou-annès aux Juifs. Indifférents aux systèmes qu'ils ne comprenaient pas, les peuples n'en retenaient que l'affolante moralité. A ce jeu les Joannès gagnaient parfois des couronnes; celui d'Égypte en eut une; Jehoudda doit à ses facultés joanniques d'avoir eu deux fils rois des Juifs pendant une cinquantaine de jours. De toutes les prophéties qui concernaient Israël, une seule était en train de se réaliser, celle de Balaam. Prophétie affligeante: tous les enfants de Seth détruits (1), les chefs d'Italie venant dans leurs vaisseaux, défaisant les Assyriens et ruinant les Hébreux (2). Balaam annonçait bien qu'à la fin ces Italiotes périraient eux-mêmes (3), mais Israël succombait le premier. Balaam ne pouvait donc être qu'un faux prophète: les Écritures christiennes sont pleines d'amertume contre l'erreur de Balaam, l'impudence aveugle de Balaam (4). L'*Apocalypse* du Joannès gaulonite, c'est la réponse à Balaam au nom de tous les prophètes d'Israël. C'est Balaam retourné, l'Orient vainqueur de l'Occident par le Messie davidique : « La Loi et les prophètes jusqu'au Joannès (5) », toute la Parole de Dieu est là.

De même que Joannès est un équivalent de Joseph, Zachûri est un équivalent de Joannès.

(1) *Nombres*, xxiv, 17. Or, circonstance aggravante pour lui, Jehoudda faisait sa Généalogie par Seth. (Mathieu.)

(2, 3) *Nombres*, xxiv, 24.

(4) *Lettre de Jude*, 11. *Seconde Lettre de Pierre*, iii, 15.

(5) Evangile selon Mathieu, xi, 13.

Le nom de Zachûri, qu'on donne à Jehoudda dans la Nativité selon Luc et dans d'autres passages de l'Évangile (1), est tiré du Cycle auquel il appartient et de la situation qu'il occupe sur le Zodiaque millénariste par la nature de ses Révélations. Le radical est *Zachû*, le *Verseau* des sphères chaldéennes et le précurseur des *Poissons*, signe du baptême.

De Zachûri on en est venu à Zacharie. De tous les prophètes Zacharie est le seul qui annonçât en termes exprès la mission baptismale du christ davidique : « En ce jour-là il y aura une fontaine ouverte à la maison de David et aux habitants de Jérusalem, pour y laver les souillures du pécheur et de la femme impure » (2), et c'est ce qui explique l'affluence des paillardes au Jourdain. Il y a d'autres raisons encore et topiques, notamment celle-ci que nous retrouverons dans l'*Apocalypse :* Zacharie est le seul qui annonçât la destruction de la terre par tiers, le parti du milieu demeurant seul, sauvé par le baptême du feu. « Je ferai passer ces derniers par le feu, où je les épurerai comme on épure l'argent et je les éprouverai comme on éprouve l'or. Ils m'appelleront par mon nom et je les exaucerai. Je leur dirai : Vous êtes mon peuple, et chacun d'eux me dira : Vous êtes le Seigneur, mon Dieu (3). »

Avec un zèle égal, quoi qu'avec moins d'autorité, son frère Aggée (Aggaï) prêcha le même christianisme (4). S'appelait-il Aggée de son nom de circoncision ? Est-ce

(1) Luc, I, 7, Mathieu, XXIII, 35.
(2) Zacharie, XIII, 1.
(3) Zacharie, XIII, 8, 9. Et sur la rupture du Mont des Oliviers, XIV, 4.
(4) Hippolyte de Thèbes, cité par Josephus Christianus (*Patrologie grecque* de Migne, t. CVI), dit positivement que Joseph (Jehoudda) avait un frère nommé Aggée.

parce qu'il s'appelait Aggée qu'on a surnommé Jehoudda Zacharie? Est-ce au contraire parce qu'on a surnommé Jehoudda Zacharie qu'on a surnommé son frère Aggée? On ne sait rien, sinon que l'étroite collaboration des deux frères a semblé comparable à celle des deux derniers prophètes d'Israël, transportés du même enthousiasme et associés à la même œuvre.

II

SALOMÉ, FEMME DE JEHOUDDA, ET SON GRAND SURNOM DE MARIA LA MAGDALÉENNE

Vers 739, Jehoudda épousa une jeune fille, comme lui de sang royal et sacerdotal, parvenue à l'âge nubile, soit environ quinze ans. Elle était donc née vers 725. Elle se disait fille de David et du même sang qu'Aaron. Cumul semblable à celui de son mari. Elle s'appelait Salomé, nom davidique par excellence. Jehoudda, son oncle sans doute, fut conduit à la prendre pour femme, parce qu'elle était la seule fille de la maison (1). Mais elle avait deux frères.

La Loi voulait que les filles se mariassent dans leur tribu et, autant que possible, dans leur famille. A neuf cent cinquante ans de leur souche, les deux branches de la postérité de David se nouaient par le mariage. Mais ce qui faisait la grandeur de cette union, c'est son

(1) La tradition la plus ancienne est d'accord sur ce point. Pour les preuves, voyez dom Calmet (*Vie de Jésus,* dissertation sur la Généalogie). L'Église voudrait même qu'elle eût été fille unique. On verra pourquoi.

caractère exceptionnel au point de vue légal et religieux : Jehoudda était du même sang qu'Abia, fils de Samuel, Salomé de la même mère que Moïse. Ce n'est pas seulement la tribu, c'est l'arbre même de Lévi qui refleurissait en eux.

Et comme les enfants d'Aaron étaient morts sans postérité (1), jamais mariage plus significatif n'avait eu lieu depuis la sortie d'Égypte.

On conçoit qu'un tel couple ait eu qualité pour incarner la Loi dans toute sa rigueur xénophobe, dans toutes ses passions jalouses, dans tous ses rites sanglants, sans tenir compte des atténuations que les docteurs y avaient apportées.

L'Église a fait des efforts qui n'ont rien de surhumain pour lui enlever la marque de la tribu sacrée et pour le rattacher uniquement à Juda. Elle y a réussi dans trois Évangiles sur quatre, et à part Luc où Lévi revendique hautement les deux époux (2) il est devenu difficile d'apercevoir la supercherie.

Le premier enfant de Jehoudda et de Salomé fut un garçon auquel ils donnèrent, selon une coutume invariable (3), le nom de son père. Nous l'appellerons Bar-Jehoudda, c'est-à-dire fils de Jehoudda, toutes les fois

(1) Abiu et Nadab. (*Lévitique*, x, 2 ; xxi, 1. *Nombres*, iii. 4 ; xxvi, 61.) Ce n'est pas Abiu qu'il faut lire dans Luc (i, 5), mais Abia. Abiu n'a pas laissé d'enfants.

(2) Cf. aussi l'*Assomption de Moïse* où Jehoudda, sous le nom du Nouveau Moïse, est donné comme étant de la maison de Lévi, sans quoi on n'eût pu lui donner le nom du législateur des Juifs. D'ailleurs nous allons le voir dans Luc monter à l'autel comme feu Aaron. Le doute n'est donc pas permis.

(3) Tout au moins chez les zélateurs de l'ancienne Loi.

que la mystification évangélique ne nous forcera pas à sortir de l'histoire.

C'est le Joannès de l'*Apocalypse*, celui que l'Église appelle Jean-Baptiste, lequel ne fut pas décapité à la demande d'Hérodiade, comme le veut l'Évangile refait au quatrième siècle, mais crucifié par Pontius Pilatus comme Jésus le constate en termes formels. C'est lui qui figure dans l'Évangile sous les pseudonymes de Joannès et du jésus, et qui, sacré roi des Juifs au-delà du Jourdain en 788, est devenu dieu par une invraisemblable suite de fourberies ecclésiastiques. Nous l'appellerons le Joannès-jésus, le jésus, le christ avec la petite lettre ou le Nazir, par opposition au Verbe-Jésus ou Christ céleste, que les scribes ont incarné en lui par droit d'allégorie et qui circule dans la fable juive comme Zeus dans Homère, Apollon dans Virgile, et les autres dieux de l'Olympe dans les fictions païennes.

Une seule fois, Salomé figure sous son vrai nom dans la mystification évangélique (1), une autre fois sous le nom de « la mère des enfants de Zibdeos » (2), et toute l'Église, la moderne comme la primitive, reconnaît que la femme de Zibdeos — un des pseudonymes de Jehoudda, nous le verrons bientôt — s'appelait Salomé. Dans les *Paroles du Rabbi* elle s'appelait Salomé, nom que lui ont conservé les Évangiles originaux dits des Naziréens, des Ébionites, des Hébreux ou des Égyptiens, rudiment des Évangiles actuels. Un écrivain ecclésiastique, Clément le Romain, dont on a fait un

(1) Marc, xv, 40.
(2) Mathieu, xx, 20.

pape, — le propre successeur de Pierre ! — et dont on produit deux *Épîtres* apocryphes mais anciennes, ce Clément savait et disait que la mère de Bar-Jehoudda s'appelait Salomé (1). Julius Cassianus, auteur du second siècle, la nomme (2) ; Clément d'Alexandrie également en deux passages que nous reproduisons plus loin (3). L'Église s'est bornée à supprimer le nom de Salomé dans Clément le Romain, le lien de parenté dans Cassianus et dans Clément d'Alexandrie, mais si maladroitement qu'on la reconnaît aussitôt. La mère du jésus s'appelle Salomé dans Hippolyte de Thèbes (4) et dans l'*Histoire ecclésiastique* de Nicéphore (5).

On la trouve deux fois sous le nom composé d'Eloïschabed, (double jeu de mots qui signifie Promesse de Dieu, Serment d'Éli) une fois dans l'Évangile, une fois dans les *Sagesses* valentiniennes (6). Mais son pseudonyme le plus fréquent est Maria la Magdaléenne ou Maria tout court, car ces deux Maria, que l'Église fait distinctes dans l'intérêt de son industrie, sont une seule et même personne. Rien de comique comme l'embarras de l'écrivain ecclésiastique Josephus, citant Hippolyte de Thèbes, lequel disait que Maria s'appelait Salomé. « Il veut parler de la sage-femme, insinue Josephus, de celle qui a accouché la Vierge ! » Les deux *Sagesses* valentiniennes, qui sont de la fin du second

(1) Épître II, 12, dans la *Patrologie grecque*.

(2) Cité par Clément d'Alexandrie, *Stromata*, l. III.

(3) Clément d'Alexandrie, *Stromata*, III.

(4) Cité, avec toutes les sophistications nécessaires, par Josephus Christianus (*Patrologie grecque* de Migne, t. CVI, p. 142).

(5) Nicéphore, *Histoire ecclésiastique*, II, 3.

(6) Dans Luc, I, 5, et dans la Ire *Sagesse* de Valentin (*Pistis Sophia*, édit. Amélineau).

siècle, l'appellent Salomé, toutes les fois qu'elles ne la désignent pas sous son pseudonyme de Maria Magdaléenne. Agapius, qui dénonça le mensonge constitutif de l'Évangile, dit qu'elle ne s'appelait pas Maria ; mais Photius, patriarche de Constantinople, par qui nous connaissons Agapius, se garde bien de nous dire quel nom elle avait dans cet auteur (1). Le rabbin cité par Celse le platonicien et qui avait protesté par un écrit public contre cette même fourberie, nommait certainement de son vrai nom la femme de Jehoudda, car l'écrivain ecclésiastique qui lui répond la désigne encore par cette épithète expressive : la Fanatique (2), et c'est précisément cette qualité de passion qui vaut à Salomé le pseudonyme de Maria la Magdaléenne dans l'Évangile.

Du jour où dans leur roman les évangélistes ont donné à Salomé le nom de Maria, sœur de Moïse et d'Aaron, ils n'ont pu lui refuser l'épithète de Magdaléenne. L'hommage qu'ils voulaient lui rendre n'eût pas été complet, s'ils ne l'avaient pas assimilée pour la violence de son zèle religieux à la grande prophétesse de la sortie d'Egypte et du camp de Magdala (3). La femme du nouveau Moïse rappelait la sœur de l'ancien, laquelle, debout sur les sables du désert, les cheveux au vent, le tambour à la main, l'hymne guerrier aux lèvres, avait entraîné les femmes juives et quelque peu les hommes

(1) *Bibliothèque* de Photius dans la *Patrologie grecque*, article Agapius.

(2) *Anticelse*, II. Ecrit faussement attribué à Origène et placé dans ses Œuvres.

(3) *Exode*, XV, 20.

au passage de la Mer Rouge. Mahomet, qui a pour le païen, pour le *roumi*, la même haine que la seconde Maria Magdaléenne, s'est senti, lui aussi, attiré vers ce beau type d'énergumène (1). Il salue en elle la fille d'Amram (2) et la sœur d'Aaron (3), il connaît donc la raison d'être du pseudonyme que Salomé porte dans les Évangiles : les *Nombres* disent qu'entre autres fils, Lévi eut Caath, lequel eut Amram, « qui eut pour femme Eloï-schabed, fille de Lévi, née en Égypte. Eloï-schabed eut d'Amram, son mari, deux fils, Aaron et Moïse, et Maria, leur sœur (4). »

Dans tout cela, l'effort des évangélistes ne fut pas colossal : appeler Joseph un homme qui, comme dans la *Genèse*, était fils d'un Jacob, c'était le désigner aussi clairement que possible : les initiés reconnaissaient immédiatement Jehoudda. Donner à sa femme le nom de Maria la Magdaléenne n'avait rien de particulièrement génial, puisque son objectif était de « sortir d'Égypte » (5) et qu'elle avait elle-même des Révélations, car elle fut, avec son fils aîné, le meilleur disciple de Jehoudda.

(1) Au fond, il savait l'imposture qui gît au fond de l'Evangile. Nous en fournirons plus d'une preuve, notamment par la lettre du calife de Bagdad à Nicéphore Phocas, un chef-d'œuvre d'ironique sagesse.

(2) *Le Koran*, ch. LXVI (*La Défense*, 12).

(3) *Le Koran*, ch. XIX (*Marie*, 29).

Le commentaire Zamchascar se trompe complètement sur Aaron qu'il fait contemporain et frère de la seconde Maria. A la vérité, la seconde Maria eut un frère, et Zamchascar le reconnaît implicitement; mais il ne s'appelait pas Aaron.

(4) XXVI, 57, 58 et 59. Amram avait donc épousé sa sœur tout au moins de père, ce qui n'a rien d'anormal dans la descendance d'Abraham. Eloï-schabed est aussi nommée Iaô-schabed, c'est la même chose. (Promesse avec serment d'Iaô, Iaô-Schebag.)

(5) Equivalent de sortir de servitude.

J'ai longtemps cru sur la foi des apparences, et aussi des traductions où Maria est dite « de Magdala' », que Salomé était née dans ce petit village, aujourd'hui Medgdel, assis en Galilée sur les bords du lac de Génézareth, en face et au-dessus de Gamala. C'est une erreur. Il faut lire : « Maria Magdaléenne. » En effet, il était dit dans le *Discours de Vérité* de Celse que les païens ou les Juifs — il n'importe — ayant cherché à savoir si les gens de ce pays avaient conservé le souvenir de cette Maria, ceux qui auraient été ses voisins si elle eût habité Magdala, avaient répondu qu'ils ne la connaissaient pas du tout sous ce nom-là (1).

III

LES GÉNÉALOGIES

Il est de mode aujourd'hui de négliger les deux *Généalogies* conservées dans l'Évangile comme des pièces entièrement supposées. C'est un grand tort, elles ne sont que refaites. L'une est la généalogie de Jehoudda, l'autre est celle de Salomé. Dans l'une, Jehoudda descend de David par Salomon lui-même ; Salomé, par Nathan, demi-frère de Salomon.

Jehoudda et Salomé insistaient fortement sur leur double davidisme : leur premier-né ne pouvait passer pour christ qu'à la condition de cumuler toutes les

(1) Il reste encore quelque chose de cette enquête dans l'*Anticelse*, qui est un essai de réfutation du *Discours de Vérité*, préalablement vidé de toute sa partie documentaire. C'est là que nous avons trouvé ce renseignement.

promesses faites à Juda par Jacob et à David par Iahvé lui-même. Très certainement les généalogies qu'ils invoquaient étaient conservées dans le Temple au Livre des titres. Peut-être formaient-elles un rouleau spécial, car on lit en tête de la Généalogie selon Mathieu : *Livre de la Généalogie* du christ jésus. Elles étaient beaucoup plus étendues qu'aujourd'hui. Au mépris des règles de l'art, l'Église y a biffé les noms qui sonnaient mal et les personnages contre lesquels il y a malédiction.

Elle est forcée de le reconnaître aujourd'hui (1). Après avoir fait Bar-Jehoudda dieu et consubstantiel au Père, elle ne pouvait avouer publiquement que ce Juif était, en autres tares originelles, consubstantiel à des escarpes comme Achab et à des mégères comme Athalie.

Voici d'abord la Généalogie de Bar-Jehoudda par son père, le *Joseph* de Mathieu.

Livre de la Généalogie du christ jésus, fils de David, fils d'Abraham.

2. Abraham engendra Isaac. Isaac engendra Jacob. Jacob engendra Juda et ses frères.

3. Juda engendra, de Thamar, Pharès et Zara. Pharès engendra Esron. Esron engendra Aram.

4. Aram engendra Aminadab. Aminadab engendra Naasson. Naasson engendra Salmon.

5. Salmon engendra, de Rahab, Booz. Booz engendra, de

(1) La note qu'on trouvera plus loin, au verset 8 de la Généalogie selon Mathieu, est le résumé de celle qu'on lit dans le *Nouveau Testament* approuvé par le Saint-Siège.

Ruth, Obed. Obed engendra Jessé. Et Jessé engendra David, roi.

6. David, roi, engendra Salomon, *de celle qui fut femme d'Urie.*

7. Salomon engendra Roboam. Roboam engendra Abias. Abias engendra Asa.

8. Asa engendra Josaphat. Josaphat engendra Joram. Joram engendra Ozias (1).

9. Ozias engendra Joatham. Joatham engendra Achaz. Achaz engendra Ézéchias.

10. Ézéchias engendra Manassé. Manassé engendra Amon. Amon engendra Josias.

11. Josias engendra Jéchonias et ses frères vers la transmigration de Babylone.

12. Et après la transmigration de Babylone, Jéchonias engendra Salathiel. Salathiel engendra Zorobabel.

13. Zorobabel engendra Abiud. Abiud engendra Eliacim. Eliacim engendra Azor.

14. Azor engendra Sadoc. Sadoc engendra Achim. Achim engendra Eliud.

15. Eliud engendra Eléazar. Eléazar engendra Mathan. Mathan engendra Jacob.

16. Et Jacob engendra *Joseph*, époux de *Maria*, de laquelle est né *Jésus*, qui est appelé *christ*.

Voici maintenant sa Généalogie par sa mère, la *Maria Magdaléenne* de l'Évangile :

Maria était fille d'Héli, qui fut fils de Mathat,

(1) « Ozias n'était pas fils immédiat de Joram. Joram fut père d'Ochozias, qui le fut de Joas ; et Joas eut pour fils Amasias, père d'Ozias. On a passé Ochozias, Joas, Amasias, et Joakim à cause de leur impiété, ou plutôt de l'arrêt prononcé contre la maison d'Achab, dont ils étaient descendus par Athalie, leur mère » (III *Rois*, XXI, 21). Enfin telles ont été les suppressions faites qu'à partir de Zorobabel les générations jusqu'à Joseph se réduisent à neuf, alors qu'on en compte dix-huit dans Luc.

24. Qui le fut de Lévi, qui le fut de Melchi, qui le fut de Janné, qui le fut de Joseph,

25. Qui le fut de Mathathias, qui le fut d'Amos, qui le fut de Nahum, qui le fut de Hesli, qui le fut de Naggé,

26. Qui le fut de Mahath, qui le fut de Mathathias, qui le fut de Séméi, qui le fut de Joseph, qui le fut de Juda,

27. Qui le fut de Joanna, qui le fut de Résa, qui le fut de Zorobabel, qui le fut de Salathiel, qui le fut de Néri,

28. Qui le fut de Melchi, qui le fut d'Addi, qui le fut de Cosan, qui le fut d'Elmadan, qui le fut de Her,

29. Qui le fut de Jésu, qui le fut d'Eliézer, qui le fut de Jorim, qui le fut de Mathat, qui le fut de Lévi,

30. Qui le fut de Siméon, qui le fut de Juda, qui le fut de Joseph, qui le fut de Jona, qui le fut d'Eliakim,

31. Qui le fut de Méléa, qui le fut de Menna, qui le fut de Mathatha, *qui le fut de Nathan, qui le fut de David*,

32. Qui le fut de Jessé, qui le fut d'Obed, qui le fut de Booz, qui le fut de Salmon, qui le fut de Naasson,

33. Qui le fut d'Aminadab, qui le fut d'Aram, qui le fut d'Esron, qui le fut de Pharès, qui le fut de Juda,

34. Qui le fut de Jacob, qui le fut d'Isaac, qui le fut d'Abraham, qui le fut de Tharé, qui le fut de Nachor,

35. Qui le fut de Sarug, qui le fut de Ragaü, qui le fut de Phaleg, qui le fut d'Héber, qui le fut de Salé,

36. Qui le fut de Caïnan, qui le fut d'Arphaxad, qui le fut de Sem, qui le fut de Noé, qui le fut de Lamech,

37. Qui le fut de Mathusalé, qui le fut d'Hénoch, qui le fut de Jared, qui le fut de Malaléel, qui le fut de Caïnan,

38. Qui le fut d'Hénos, qui le fut de Seth, qui le fut d'Adam, qui fut de Dieu.

IV

FALSIFICATION DES GÉNÉALOGIES

Or on lit aujourd'hui dans Luc : « Le jésus était, comme l'on croyait, fils de *Joseph*, qui le fut *d'Héli* (1). » Voilà une adultération manifeste et qui rend les Généalogies respectivement incompréhensibles.

Avec une ascendance différente elles sont aujourd'hui celles d'un même individu, donc inconciliables. Joseph est fils de Jacob dans l'une (2) et d'Éli dans l'autre (3) ; dans l'une il descend de David par Nathan, dans l'autre par Salomon. Il n'en a pas toujours été ainsi. L'auteur anonyme du *Dialogue avec Tryphon* a connu la généalogie originale qui faisait descendre Maria de David par Éli et il l'allègue (4). Celse, au quatrième siècle, connaît une généalogie qui est indubitablement celle de Maria par Éli, et en effet Maria était fille d'Éli : d'où le pseudonyme d'Éli-Schabed qu'elle porte dans certains thèmes. C'est l'arbre que l'Église présente aujourd'hui dans Luc comme étant aussi celui de

(1) Luc, III, 23. Ce verset débute par un mensonge qui en date la composition (quatrième siècle) : « *Jésus*, dit le scribe, avait, quand il commença (de prêcher), environ trente ans. » Le jésus qui a existé en chair avait quarante-deux ans lors de ses débuts, comme nous le montrerons quand nous en viendrons à l'*Apocalypse* qu'il a lancée sous le pseudonyme de Joannès.

(2) Mathieu, I, 1-17.

(3) Luc, IV, 23-38.

(4) XLVIII, 100. Nous n'essaierons pas d'augmenter l'autorité de cet écrit en disant, comme le fait l'Église, qu'il est de Justin : ce serait un mensonge.

Joseph. Il en résulte que, privée de généalogie et devenue au choix épouse de Dieu ou de l'énigmatique « charpentier » qui répond au nom de Joseph, Maria cesse d'être fille de David, ce qui permet à l'Église d'étendre à la mère le prétendu mystère de nativité qui enveloppe son premier-né : « Si la femme du charpentier, dit l'Église, avait été d'un sang si illustre, c'est-à-dire si elle eût été la descendante des anciens rois des Juifs, elle ne l'aurait pas ignoré. (1) Or (je continue le raisonnement) comme, grâce à nos sophistications on ne sait plus que son père s'appelait Éli et était de sang royal, c'est qu'elle n'en savait rien elle-même. Ceux-là sont donc des imposteurs qui l'identifient avec Salomé descendante de David et femme de Jehoudda. »

C'est donc justement et équitablement — *verè dignum et justum est, æquum et salutare* — que nous avons rendu à Maria Magdaléenne la généalogie rapportée dans Luc. L'Église moderne n'est pas loin de faire comme nous. Je ne parle pas de ces affreux modernistes qui perdent tout en croyant tout sauver, mais du Saint-Siège lui-même. « Il y a deux sentiments sur les généalogies, dit le *Nouveau Testament*, approuvé par la sacrée Congrégation de l'Index (2). Le premier tient que saint Mathieu a donné la généalogie de saint Joseph, et saint Luc celle de la sainte Vierge. Cette hypothèse semble plausible. » Il serait fâcheux qu'elle ne le fût pas, car dans le cas contraire le pauvre Joseph eût été hors d'état de nommer son père, et l'infortunée Maria hors d'état de nommer son beau-père. Mathieu

(1) *Anticelse*, II, 32.
(2) *Appendice*, p. 773.

dit que c'était Jacob, et nous devons le croire, puisque son écriture est de Dieu. Luc dit que c'était Héli, et foi lui est due, puisque c'est Dieu qui tient la plume. Ainsi à tous les préjudices que l'Église cause à Jehoudda sous le nom de Joseph, il faut encore ajouter celui-ci : le malheureux ne savait ni comment s'appelait son père ni de qui était son premier-né ! Nous lui avons rendu l'honneur en lui rendant son nom de circoncision : son père s'appelait bien Jacob et son premier-né Jehoudda (1).

L'Empereur Julien qui sut tout sur « l'imposture et la fourberie des Évangiles » n'est pas dupe des généa-

(1) Nous ne croyons pas pouvoir priver le lecteur des commentaires que l'ensemble des généalogies inspire au Saint-Siège, et nous les rapportons textuellement. « Saint Joseph était, comme nous l'apprend l'Évangile, de la tribu de David, et exerçait un métier pour gagner sa vie. C'était, d'après la tradition, le métier de charpentier. Il vivait à Nazareth, et c'est là qu'il épousa la sainte Vierge. Le choix que Dieu fit de lui pour être le gardien de la virginité de Marie et le père adoptif de Notre-Seigneur, nous montre quelle était sa vertu et sa sainteté. On ne sait pas à quelle époque il mourut, mais tout porte à croire que ce fut avant la vie publique de Jésus-Christ. — Marie, en hébreu *Miryam*, signifie probablement *maîtresse*, *dame*, de sorte que le titre de Notre-Dame, donné à la sainte Vierge, n'est sans doute que la traduction de son nom. Exemptée du péché originel par un privilège spécial, et destinée à être la mère de Dieu, elle devait dépasser en sainteté toutes les créatures. Son père fut saint Joachim, et sa mère sainte Anne. Elle était de la tribu de Juda et de la race de David. La tradition nous apprend qu'elle fut présentée à l'âge de trois ans au temple de Jérusalem et employée au service de Dieu. Elle épousa saint Joseph à Nazareth, où eut lieu le mystère de l'Annonciation. L'Évangile nous fait connaître sa visite à sa cousine Élisabeth, comment elle mit son fils Jésus au monde à Bethléem, s'enfuit avec lui en Égypte, habita avec lui à Nazareth, le perdit dans le temple de Jérusalem quand il avait douze ans, l'accompagna dans une partie de ses courses apostoliques, le suivit au Calvaire. Elle était avec les apôtres au Cénacle le jour de la Pentecôte. Elle habita ensuite avec saint Jean, que Jésus lui avait donné à sa place. Les uns la font mourir à Ephèse, les autres à Jérusalem. Elle rendit son âme à Dieu dans un âge avancé, et son corps fut transporté miraculeusement dans le ciel. L'Eglise honore ce mystère le 15 août, dans la fête de l'Assomption. »

logies sophistiquées. Il résulte de son argumentation que, de son temps déjà, on les avait terriblement brouillées pour ne plus rien y laisser qui rattachât tout ce monde à la maison de Lévi. « *Jésus n'est point de Juda*, puisque vous prétendez qu'il n'est pas né de Joseph, mais du Saint-Esprit. Et pour Joseph lui-même, vous avez beau le rattacher à la généalogie de Juda, *vous ne pouvez pas réussir dans cette imposture*, et l'on prouve que Mathieu et Luc sont tout à fait en désaccord sur cette *Généalogie*. Comme nous devons examiner avec soin l'authenticité de ce fait dans le second livre, laissons-le de côté pour le moment (1). » Il va sans dire que Cyrille d'Alexandrie, de qui nous tenons ce passage transcrit, on peut en être sûr, avec la plus grande infidélité, ne revient plus jamais là-dessus. Julien, ou plutôt Celse, prouvait dans le second livre de son ouvrage qu'outre sa prétention d'être de David, le père du jésus se disait surtout de Lévi, ce que l'Église ne voulait plus reconnaître, à cause des sacrifices sanglants institués par Aaron.

Établissons d'une manière positive, irréfutable, la situation de chacun des époux au double point de vue lévitique et davidique.

Dans Luc Jehoudda, sous le nom de Zacharie, est de Lévi par Abia.

Nous ne trouvons qu'une seule personne de ce nom dont Jehoudda ait pu descendre, c'est Abia, fils de Samuel et juge d'Israël avec son père et Joël son frère dans Bersabée (2). Samuel était de la maison de Lévi

(1) Cyrille, *Contra Julianum.*
(2) *Rois,* I, VIII, 2.

et descendant par Suph de Caath (1). Dans ces conditions Jehoudda doit descendre d'Abia par Bethsabée, fille d'Éliam (2), qui aurait été fils d'Abia. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est de Lévi et qu'il n'entre dans la maison de David que par Bethsabée. Il semble donc que Bethsabée fût de Lévi. Mais comment se fait-il, si elle est de Lévi, qu'elle ait épousé d'abord Urie, chef hittite qui certainement n'en était pas ? Bethsabée serait doublement adultère, une première fois pour s'être mariée hors de sa tribu et même de sa race, une seconde fois pour avoir copulé avec David du vivant de son mari. D'où le nom de Sotada, fils de l'Adultère, donné à Jehoudda et qu'il ne méritait qu'à la condition de remonter à près de mille ans (3).

Lévitiquement Jehoudda descend par Suph de Caath dont sa femme descend, de son côté, par Amram (4). Judaïquement il se greffe sur David par l'adultère de Bethsabée, Salomé par une des nombreuses concubines qui donnèrent à David dans Jérusalem les treize enfants dont parlent les *Rois* et dont fut Nathan (5). C'est l'adultère qui fait Jehoudda fils de David, c'est le sérail qui fait Salomé fille de David. Nous défendrons l'honneur de Salomé à la fois contre l'Église et contre un parti qui a trouvé plaisant de l'accuser d'adultères répétés, on ne nous reprochera donc pas de chercher le scandale en fixant indiscutablement ces deux points. Il fallait montrer que si Jehoudda descendait de Lévi, il pouvait

(1) *Rois*, I, I, 1.
(2) *Rois*, II, XI, 3.
(3) Voir plus loin, p. 175, à l'endroit où nous tirons au clair les conséquences de cette accusation.
(4) Cf. plus haut, p. 54, verset 31.
(5) Livre II, V, 14-17.

être de David par Bethsabée et que si Salomé descendait, elle aussi de Lévi, elle pouvait être de David par la femme dont le roi eut Nathan.

V

LA DATE EXACTE DE LA NAISSANCE DU JÉSUS (739)

L'Église déclare qu'il a été impossible jusqu'à présent de déterminer avec certitude la date de la Nativité. Si on l'avait cherchée, on l'aurait trouvée — « Cherchez et vous trouverez » est un précepte évangélique ; — elle est trois fois dans l'*Apocalypse*, elle est chez Mathieu, elle est chez Luc. Dans la maison de Salomé comme dans celle de Jehoudda on conservait pieusement l'Apocalypse qui visait le premier fils à naître de leur conjonction. Son succès dépendait d'une opération arithmétique, une simple addition dont Jehoudda était maître avec la collaboration de sa femme et l'aide de Dieu. Il y préluda en épousant Salomé dans l'année 739. Jehoudda considérait que, si par la chair il était le père de son premier-né, celui-ci préexistait dans l'idée de Iahvé depuis le commencement des temps : en le produisant, sa femme et lui n'avaient été que les deux agents d'exécution mis en mouvement par la grâce.

L'année 739 était *sabbatique* et *jubilaire*.

On appelait sabbatique la dernière année d'une période de sept années ordinaires, et jubilaire la dernière année d'une période de sept années sabbatiques.

Toute quarante-neuvième année à commencer de la Création était jubilaire.

L'année jubilaire était toujours *doublée*, de manière que par fractions de cinquante (le demi-siècle) et de cent (le siècle) le compte des temps restât toujours soumis à la mesure millénaire dans la main de Dieu. Pour les Juifs, qui suivent en cela les Chaldéens, rester sur un impair, c'était la fin du monde. Iahvé n'est pas seulement le Père, il est le Pair éternel.

Mais la *double année* 739-740 sortait du commun en ceci, qu'elle était, selon Jehoudda, l'avant-dernier jubilé du Millénium en cours. Le calcul des jubilés échus depuis le temps que Jehoudda assignait à la Création du monde était dans Mathieu, il a disparu. Si on l'eût laissé, les goym se seraient immédiatement aperçus que le Révélateur des destinées du monde s'était abominablement joué de ses contemporains et que le sauveur n'avait pu se sauver lui-même.

Mathieu compte six Jubilés de générations depuis Abraham jusqu'au jésus, c'est-à-dire six générations de sept générations. Nous ignorons de quelle durée il fait chacune d'elles et pourquoi, après en avoir compté quatorze d'Abraham à David pour une période approximative de sept cent cinquante ans, il en compte vingt-huit de David au jésus pour une période de même durée (1). On a donc touché à son texte. Mais, malgré la radiation de facteurs essentiels, on comprend que le dernier Jubilé de générations s'ouvre avec 739, qu'un Cycle de

(1) « Il y a en tout d'Abraham jusqu'à David quatorze générations ; de David jusqu'à la transportation de Babylone, quatorze générations ; et de la transportation de Babylone jusqu'au christ, quatorze générations. » (Mathieu, I, 17.)

mille ans, le *Zachû*, se ferme sur l'année 788, et que le premier jour de l'année 789 verra la Grande Année dont la génération jubilaire 739-740 n'est éloignée que de sept fois sept ans.

Cinquante ans séparaient les Juifs du terme après lequel Dieu allait envoyer son Christ pour renouveler la face du monde, géographiquement par la suppression de l'Occident, politiquement par la restauration de la monarchie davidique. C'est à la pâque ouvrant le Cycle du *Zib* que le sceptre, selon le dessein de Iahvé et la prophétie de Jacob, rentrerait dans la famille pour n'en plus jamais sortir ; et c'est le fils aîné de Jehoudda qui du seul fait de sa naissance jubilaire se trouvait être fatidiquement le christ libérateur promis à la patrie, moyennant qu'il vécût encore à la pâque de 789.

C'est pour cela que dans l'allégorie de la Nativité selon Mathieu, les Mages viennent du fond de la Chaldée saluer l'enfant qui, d'après leurs propres calculs et leur expérience des cycles, a dû naître en l'année 739, car vous n'admettez pas, j'imagine, que le Roi des Juifs rois de la terre pût naître en une année ordinaire ou simplement sabbatique (1).

(1) Sur la date de sa naissance nous avons par celle de sa mort une certitude en quelque sorte mathématique. Nous ne pouvons pas nous tromper. En effet, Bar-Jehoudda a été crucifié le dernier jour de l'année 788 qui était à la fois *sabbatique* et *jubilaire*, et à cette date il avait cinquante ans, ce qui est indiqué dans le *Quatrième Évangile* et confirmé par Johanan le Presbytre, Irénée et toute la tradition d'Asie. D'autre part, nous savons par l'*Apocalypse* où il produit lui-même, sous le pseudonyme de Joannès, son *thème de nativité* (la *Nativité* du *jésus* dans les Évangiles dits de Mathieu et de Luc, en est la reproduction et prouve l'absolue identité des deux personnages), nous savons, dis-je, qu'il est né sous le signe du Capricorne, au solstice d'hiver de 739. Nous examinons en détail tous ces points au chapitre des *Nativités* et dans nos commentaires de l'*Apocalypse*.

Ce n'est pas seulement un prophète que Jehoudda, c'est un sophiste (1) dans le mauvais sens, un homme habile aux feintes politiques, fécond en arguments captieux et en raisonnements charlatanesques, un homme qui entend exploiter son système. Si Jehoudda tient tant à ce que Dieu ait un Fils là-haut, c'est qu'il a un intérêt dans la combinaison.

Avant de venir, le Christ Jésus a oint dans la famille de David, dont est Jehoudda, un Précurseur chargé de lui préparer les voies et admis d'avance aux privilèges de la divinité. Ce précurseur ne mourra pas que Jésus ne vienne, donc il ne mourra pas du tout.

C'est l'enfant-christ, attendu par tous les Juifs, c'est l'héritier, le syndic de toutes les promesses. Dieu n'aurait pas menti ! Le Christ, à sa venue, lui donnera un corps de feu semblable au sien : de dieu stagiaire il en fera un dieu définitif.

La Sibylle était d'accord avec Jehoudda sur le signe qui annoncerait le retour de l'âge d'or, de la vieille ère de Saturne rajeunie. Ce serait *la Vierge*, et dans le temps même où Jehoudda appliquait à sa femme et à son fils les prophéties judaïques, Virgile appliquait les sibyllines à la femme d'Auguste et à l'enfant mâle que le peuple romain attendait d'elle. « Voici venir le dernier âge prédit par la Sibylle de Cumes : un nouvel ordre va naître des siècles épuisés ; c'est le retour de *la Vierge* et avec elle va revenir le règne de Saturne ; déjà du haut des cieux descend une race nouvelle. L'enfant qui doit bannir le siècle de fer et ramener l'âge

(1) Ainsi le qualifie Flavius Josèphe, le grand historien juif, que nous citerons souvent.

d'or sur l'univers vivra de la vie des dieux, il verra les héros mêlés aux Immortels, ils le verront lui-même admis à leurs honneurs et il gouvernera l'univers (1). »

La grande autorité d'Élie vient de ce qu'il avait consigné la doctrine des Cycles millénaires dans des livres de prophéties qui, soit authentiques soit apocryphes, ont été au nombre des écrits connus parmi les anciens Juifs. Ce n'est point sans raison ni par caprice qu'on attendait Élie avant le jour du Jugement, c'est en souvenir de ses Révélations. « Élie reviendra, disait-on, c'est dans l'ordre. » Le prophète Jonas, je ne parle pas du Ninivite, mais de celui qui était de Geth en Opher (2), Jonas n'avait guère pu prendre ce nom qu'à cause de Révélations analogues à celles d'Élie et peut-être assignait-il au christ davidique le rôle d'avertisseur que certains Juifs retardataires assignaient encore à Élie. Dans le système de Jehoudda, le précurseur n'est plus Élie, c'est le christ davidique, c'est son propre fils. Élie n'a plus de place dans les préliminaires du Jugement : si on le revoit, et on le reverra, ce sera au milieu des patriarches, à son rang avec Jésus. Quand les pharisiens qui l'attendaient iront au Jourdain demander à Bar-Jehoudda s'il est Élie, il répondra : « Je ne suis pas Élie. » En effet il le remplace.

(1) Virgile, *la Quatrième Eglogue*. L'enfant attendu fut une fille, mais ce n'est certes pas une fille que la Sibylle annonçait au monde, c'est le Christ latin.

(2) *Rois*, l. IV, XIV, 25.

VI

LES SEPT FILS DE JEHOUDDA

Pendant les vingt-deux ans qu'a duré leur mariage (1), Jehoudda et Salomé n'eurent pas moins de neuf enfants, sept fils et deux filles, ce qui n'a rien d'excessif dans leur race et pour le temps. Sur ces sept fils deux prirent le nom de leur père, deux celui de leur grand-père Jacob.

Le premier, nous l'avons vu, c'est Bar-Jehoudda. Outre la disposition légale qui concerne son nom, nous avons par l'Évangile lui-même la preuve qu'il s'appelait bien comme son père. Un de ses frères, appelé Jehoudda, fut surnommé Toâmin *le jumeau,* — dont les Juifs hellènes ont fait Thomas *didumos*, — uniquement pour qu'à distance on ne les confondît pas, car ils étaient jumeaux *de nom.* Dans le *Quatrième Évangile* (2), un Jehoudda, qui n'est ni Thomas, présent à la scène, ni Jehoudda Is-Kérioth, reçoit l'assurance, devant Philippe et Thomas, les scribes qui ont transmis *les Paroles du Rabbi*, que Jésus et son Père viendront habiter chez lui lors du Renouvellement des choses. Cet homme privilégié, c'est Bar-Jehoudda lui-même, c'est le jésus et il est cité le dernier par ordre d'ancienneté. C'est Jehoudda *le bon*, par opposition à Jehoudda Is-Kérioth le mauvais, chez qui Jésus ne viendra pas.

(1) Jehoudda fut tué pendant la révolte qui succéda au Recensement de 760, comme on le verra au chapitre *Apothéose de Jehoudda*, p. 237.
(2) xiv, 22 et suiv.

Le second, c'est Shehimon, surnommé dans l'Évangile Képhas ou la Pierre, crucifié à Jérusalem par Tibère Alexandre, sous Claude, en 802. C'est celui que l'Église appelle saint Pierre et dont elle a fait le premier pape, ce qui lui aurait été impossible, si jamais il avait mis les pieds à Rome.

Le troisième, c'est Iacob senior, surnommé Oblias ou Force du peuple, crucifié sous Claude, par Tibère Alexandre, dans le même temps que Shehimon. C'est le saint Jacques de l'Église.

Un quatrième fils est implicitement avoué par l'Évangile, où il est dit frère de Shehimon : c'est Jacob junior, dit Andréas, lapidé par Saül en 787 (1). C'est le saint André et en même temps le saint Étienne de l'Église (1), car il cumule deux béatifications.

Le cinquième s'appelait Philippe (2).

Le sixième s'appelait Jehoudda comme son frère aîné. Sous ce nom il n'est cité ni de Papias, ni de Valentin (3), ni de l'auteur de la *Seconde Sagesse valentinienne*, mais il leur est connu sous le nom de Thomas que le *Quatrième Evangile* lui donne également. Toute la tradition syrienne tient que Thomas s'appelait Jehoudda, comme son aîné.

(1) Sous le nom de Stéphanos, *la Couronne* (*du martyre*). Saül est celui dont on a fait l'apôtre Paul.

(2) Les *Actes des Apôtres* l'ont mis au nombre des sept diacres de leur invention. Toutefois ce chiffre répond indiscutablement à l'apostolat formé par les sept fils de Jehoudda. Parmi ces diacres on retrouve encore un autre fils de Jehoudda, Jacob-Andréas. Si on ajoute ce Jacob et Philippe aux quatre frères que l'Évangile reconnaît à Bar-Jehoudda, c'est-à-dire Shehimon, Jacob senior, Jehoudda junior et Joseph (Ménahem), on reconstitue complètement la postérité mâle de Salomé.

(3) L'un, Juif millénariste, évêque d'Hiérapolis de Phrygie au second siècle et commentateur des *Paroles du Rabbi ;* l'autre, Juif d'Alexandrie, à ce qu'il semble, anti-millénariste avéré.

Le septième et dernier est celui que les Synoptisés (1) appellent « Joseph » Il n'est cité ni du *Quatrième Evangile*, ni de Papias, ni de Valentin, ni de l'auteur de la *Seconde Sagesse* valentinienne, — d'où il ne faut pas inférer qu'ils ne l'aient point connu. Au contraire, plus ils savent moins ils disent. Le petit Joseph, étant donné que le grand « Joseph » n'est autre que Jehoudda, c'est Ménahem, roi des Juifs en 819, et qui périt de la main même de ses partisans révoltés contre sa tyrannie. Aucun scribe christien, évangéliste ou non, ne cite Ménahem, parce qu'historiquement Ménahem est le plus célèbre des sept et que si on l'eût nommé il eût été inutile d'avoir caché Jehoudda sous Joseph, Salomé sous Maria la Magdaléenne, Bar-Jehoudda sous le Joannès ou le jésus, Shehimon sous la Pierre et ainsi de suite. De Ménahem on remontait à Jehoudda le Gaulonite et toute la mystification évangélique tombait à plat (2).

Papias, évêque millénariste d'Hiérapolis de Phrygie nommait certainement Ménahem. Papias mourut sous Marc-Aurèle, sans avoir connu les douze apôtres : on était en train de les faire. Mais il résulte d'un prologue de lui (3), cité par Eusèbe avec toutes les falsifications préalables, qu'il reconnaissait les sept fils de Jehoudda comme constituant le ministère primitif du Christ en Judée, et qu'il les citait par leurs noms ou leurs surnoms : « André, Pierre, Philippe, Thomas Jacques, le Joannès... et Mathias » (4). On a la preuve par là que son

(1) Mathieu, Marc, Luc.

(2) En effet, l'histoire de Ménahem est dans Josèphe.

(3) Le prologue des *Paroles du Rabbi* (Jehoudda et ses fils) expliquées par ledit Papias.

(4) Mathias était fils de Jehoudda dit Toamin. Il était Bar-Toamin d'où l'on a fait Barthélemi.

texte a été remanié, et Ménahem remplacé dans la liste par Mathias, son neveu (1). En effet, à cette liste il manque celui des frères du jésus que l'Évangile appelle Joseph. Ce Joseph manque également dans les listes valentiniennes corrigées par l'Église, mais on est d'autant plus sûr qu'il se confond avec Ménahem que, s'il en était autrement, il y aurait huit fils de Jehoudda au lieu de sept.

VII

LE CHARPENTIER, ZIBDEOS OU BEEL-ZIB-BEEL

Réunissant en lui l'autorité morale de l'autel et du trône, Jehoudda ne quitta point les rives du lac de Génésareth, les bourgs de Gamala et de Bethsaïda. Bethsaïda veut dire « maison de pêche ». C'est là qu'il construisit et lança la barque du baptême (2).

(1) Si les *Paroles du Rabbi* eussent nommé douze apôtres, Papias n'aurait pas manqué de les nommer à son tour, car personne n'admettra qu'il se serait permis d'en disqualifier cinq. Il est parfaitement clair que Papias n'a rien soupçonné des douze, qu'il ne savait pas un mot de la Constituante apostolique, de la conversion de Saül à Bar-Jehoudda, des beaux discours de Pierre et de Jacques aux Conciles de Jérusalem et en général de toutes les jolies choses consignées dans les *Actes des Apôtres*.

(2) Ce qui fait croire qu'il habita Bethsaïda, c'est que, selon l'Église, le *Quatrième Evangile* serait d'un certain Johanan, lequel est de Bethsaïda, dont sont également le baptiste Joannès, Shehimon dit Képhas, (Pierre) et Philippe, apôtres. Or le pseudo-Johanan ne fait qu'un avec le Joannès baptiste, lequel ne fait qu'un avec le jésus lequel ne fait qu'un avec Bar-Jehoudda dont Shehimon et Philippe sont les frères. Les scribes disent de Bethsaïda que c'était un bourg de la Galilée; l'expression n'est exacte qu'à la condition d'ajouter : « transjordanique ». Bethsaïda était l'ancien nom de Julias et la capitale de la Gaulanitide dont Gamala est une des villes principales. Le scribe le

Aucun nom peut-être, si ce n'est celui de Zibdeos, ne convenait mieux à Jehoudda que celui de Charpentier.

Le premier Charpentier dans le sens où l'entend l'Évangile, ç'avait été Noé à qui Iahvé commanda de bâtir une arche contre l'eau. « La terre était corrompue devant Iahvé et remplie d'iniquité. Voyant donc cette corruption de la terre (car la vie que les hommes y menaient était toute corrompue), Iahvé dit à Noé : « J'ai résolu de faire périr tous les hommes. Ils ont rempli toute la terre d'iniquité et je les exterminerai avec la terre. Faites-vous une arche de pièces de bois aplanies... J'établirai mon alliance avec vous; et vous entrerez dans l'arche, vous et vos fils, votre femme et les femmes de vos fils avec vous (1). » Jésus fit le même commandement à Jehoudda en lui révélant le mystère du Renouvellement du monde. Aussi habile Charpentier que Noé, Jehoudda se construisit une arche, mais à la différence de celle de Noé, il construisit la sienne contre le feu. Ceux-là seraient sauvés qui y monteraient, après avoir reçu le baptême ignifuge. Le Charpentier fabriqua, charpenta, et quand il fut mort ses enfants n'eurent plus qu'à jeter leurs filets pour pêcher les Juifs. Dans la christophanie évangélique, lorsque Jésus passe sur les bords du lac de Génésareth il trouve la barque toute prête : elle est là depuis Auguste. Mais le pauvre Charpentier, le constructeur de la barque qui sert à porter les poissons baptismaux, — d'où ce surnom de Zibdeos qui

sait mieux que personne, mais il ne lui plaît point de serrer autour de l'Évangile le nœud géographique qui rattache tout ce monde à Jehoudda de Gamala.

Rien ne prouve que les premiers enfants de Jehoudda ne soient pas nés à Gamala même.

(1) *Genèse*, VI, 11-14 et 18.

lui est donné dans certains Evangiles et que nous examinons plus loin — l'illustre Jehoudda, pour lui rendre enfin son nom de circoncision, est mort depuis le Recensement de Quirinius « avec ceux qui travaillaient pour lui », dit mélancoliquement l'Évangéliste. On l'appelle Joseph quand on le montre tirant l'horoscope de son fils aîné dans la Nativité, le Charpentier quand on salue en lui le constructeur de l'arche contre le feu, le Zibdeos quand on montre ses fils utilisant sa barque, mais l'homme ne change pas, c'est toujours Jehoudda le Gaulonite.

Alors que dans tous les Évangiles Jehoudda est dit le Charpentier par une allusion évidente à la barque baptismale, l'Église a tout fait pour donner le change sur cette signification. Ceux-ci le font Charron (1), encore entre-t-il du bois dans ce métier. Mais d'autres le disent Serrurier (2). D'autres encore le disent Forgeron, travaillant avec le vent et le feu (3), et il se peut bien qu'il ait été désigné ainsi dans certaines versions allégoriques. Pas une de ces images qui ne convînt à celui qui avait été le père du millénarisme, l'initiateur des apôtres et le rude ouvrier de la première heure christienne.

Maintenant que vous savez pourquoi Jehoudda est dit le Charpentier, le *Zachûri*, vous ne vous étonnerez plus qu'inspirés par le Verbe Créateur des mots et des choses, les évangélistes l'aient également surnommé Zibdeos, le Donneur ou le Faiseur de poissons (4), ni

(1) Le *Dialogue avec Tryphon* et l'*Anticelse*.
(2) Hilaire et Pierre Chrysologue.
(3) Ambroise de Milan.
(4) Mot formé de *Zib*, le signe des *Poissons* dans le Zodiaque chal-

qu'ils aient donné à ses fils le très joli nom de Zibdéens ou pêcheurs d'hommes. « Ce Zibdeos était, dit la grave exégèse, un pêcheur aisé du lac de Génézareth. » Il faut que la grave exégèse en fasse son deuil : Zibdeos n'a jamais pris un seul poisson à nageoires et à écailles ; et les « pêcheurs d'hommes » n'ont jamais eu d'autre filet que celui de leur langue.

Personne parmi les Juifs, ni dans la primitive Église, ni chez les talmudistes de Tibériade, personne, vous entendez bien, n'a pu être dupe de ces jeux de mots sur le *Sachû*, l'Homme-Verseau qui annonce et précède les *Poissons*. Ce sont les Juifs du Temple qui ont contribué les premiers à la formation du nom de Zibdeos, le Faiseur de Zib. Comme Jehoudda montrait Jésus sous l'emblème des *Poissons*, ils lui reprochèrent de tomber dans l'idolâtrie spéciale des Philistins qui, notamment à Ekron, avaient adoré les divinités de l'eau, Dagon et Dercéto, couple de dieux-poissons, que les évangiles appellent de ce mot composé : le Beel-Zib-Beel. On voyait encore dans les villes de Philistie des temples où les habitants faisaient leurs lustrations et demandaient des oracles à ce couple puissant, car ce n'est pas de leurs notions archéologiques que les Pharisiens et les Saducéens tirèrent ce qualificatif « Beel-Zib-Beel » à l'adresse de Jehoudda.

déen (v. Bouché-Leclercq, *Astrologie grecque*) et *deos* ou *daos*, par hellénisation de *da* ou *das* qui répond en araméen à une idée de relativité difficile à rendre avec précision. Zibda ou Zebda, dans la plaine d'Abilène s'appelle ainsi de ce qu'il y avait eu jadis un lac : Es-Zebedani, dit-on encore aujourd'hui. Nous voyons également Zabdi employé dans le sens de famille, et il est certain qu'il y a dans le mot Zibdeos un jeu de mots où Zib est entré avec son sens à la fois astrologique et baptismal. Famille de Joannès et de Zibdeoi.

C'est ce Beel-Zib-Beel dont l'Église a fait, sous le nom de Beelzebuth, une divinité infernale et comme la figure du Diable lui-même, alors qu'au contraire il remonte au principe même de la Révélation christienne.

Je sais bien ce que dit le Saint-Siège à propos de ce Beel-Zib-Beel, je connais l'arrêt de l'exégèse catholique, j'en suis touché plus que personne, et je me demande s'il est bon qu'on se permette sinon un jugement opposé, du moins un avis différent, car « l'Écriture sainte est la parole même de Dieu, son divin Testament, le dépôt de ses secrets et de ses divines volontés, et elle ne saurait être profitable qu'autant qu'on la lira avec une foi vive, une humilité profonde, une soumission parfaite et une entière pureté d'intention » (1). Or le Saint-Siège dit par l'organe de ses exégètes : « Les Juifs donnaient ce nom au démon, parce que les faux dieux sont des démons. Beelzebub veut dire Dieu des mouches. Voyez le IVe Livre des *Rois*, I, 2, 3, 16. » Je me suis reporté au IVe livre des *Rois*, I, 2, 3, 16, comme le Saint-Siège m'y invite, et là j'ai trouvé que le roi Ochozias étant tombé d'une plate-forme et en ayant été fort malade, avait envoyé des gens à Ekron pour consulter Beel-Zib-Beel que je m'obstine à orthographier ainsi en dépit de la sacrée Congrégation de l'Index, car à moins qu'Ochozias ne soit tombé de sa plate-forme en attrapant des mouches, — le passe-temps favori de Domitien — je ne vois pas pourquoi il aurait demandé un remède à leur dieu. Je préfère croire qu'en sa qualité de démon guérisseur, le

(1) M. l'abbé Glaire, Avertissement de la seconde édition du *Nouveau Testament*.

Beel-Zib-Beel avait révélé à ses prêtres quelques secrets relatifs à la cure des maladies ou au traitement des fractures et qu'il importait à Ochozias de les connaître. On ne peut donc traduire Beel-Zib-Beel par Dieu des mouches qu'à la condition d'écrire « Beel-Zeboub » (1). Encore faudrait-il que les Philistins, piqués d'on ne sait quelle mouche amie de la versatilité, eussent tout à coup délaissé Beel-Zib-Beel pour Beel-Zeboub, le culte des Poissons pour celui des mouches. Sans doute on remarque de ces volte-face subites dans l'histoire des peuples, surtout ceux qui sont exposés aux sautes de vent par le voisinage de la mer. Mais que penserait le Zibdeos, oui, que penserait le Faiseur de Zib si nous adoptions, fût-ce par soumission et humilité, l'interprétation du Saint-Siège en disant à ces Poissons : « Je vous baptise mouches » ? Dame ! le Faiseur de Zib ne serait pas content. Encore moins son fils aîné qui eut à repousser, non seulement pour lui mais pour toute sa famille, cette épithète malsonnante de Beel-Zib-Beel, comme il appert de la déclaration suivante (2) « : En vérité, je vous le dis : vous n'aurez pas fini *d'évangéliser* toutes les villes d'Israël jusqu'à ce que vienne le Fils de l'homme. Le disciple n'est point au-dessus du maître, ni l'esclave au-dessus de son seigneur. Il suffit au disciple qu'il soit comme son maître, et à l'esclave comme son seigneur. *S'ils ont appelé le père de famille Beel-Zib-Beel, combien plus ceux de sa maison!* Ne les craignez donc point : car il n'y a rien de caché qui ne sera révélé, et rien de secret qui ne sera su. »

(1) Mais il y a Beel-Zeboul dans le texte le plus ancien, et l'on sent bien que le mot a été corrompu par les copistes.
(2) Mathieu, x, 23-26.

Est-ce le Dieu-mouche ou le Dieu-poisson, Beel-Zeboub ou Beel-Zib-Beel que les Philistins adorent dans Gaza, lorsque Samson renverse sur eux leur temple ? En appelant ce dieu Dagon l'Écriture ne dit-elle pas expressément que c'est le dieu-poisson (1) ? Est-ce Beel-Zeboub ou Beel-Zib-Beel que les Philistins vénèrent dans Azot, lorsque vainqueurs des Juifs, ils déposent l'Arche de Dieu, trophée de la bataille, dans le temple de Dagon, à côté de Dagon, que le lendemain on trouve le visage tourné contre terre, et un jour après, la tête et les mains coupées, le tronc seul étant resté en place (2) ? Est-ce dans l'ancien sanctuaire du dieu-poisson ou dans un nouveau temple élevé au dieu-mouche que les gens de cette même Azot s'étaient réfugiés, lorsque Jonathas emporte la ville et brûle le temple de Dagon avec tous ceux qui étaient dedans (3) ?

Est-ce du Beel-Zeboub ou du Beel-Zib-Beel que parle l'auteur inconnu de la *Déesse de Syrie* lorsqu'il dit avoir trouvé le dieu-poisson dans tous les temples de la Phénicie (4) ?

Évidemment c'est un témoignage méprisable que celui de cet auteur, puisqu'il est païen, mais vu la concordance des Écritures de Dieu, alors que tous sont en faveur du poisson et pas un seul en faveur de la mouche, je demande au Saint-Siège un indult spécial afin d'être autorisé dorénavant à lire Beel-Zib-Beel là où il y a Beel-Zib-Beel qui aide à comprendre les sur-

(1) *Juges*, XVI, 23. Dag veut dire poisson en hébreu.
(2) *Rois*, I, v. 1-8, L'idole était sans doute en bois.
(3) *Machabées*, L. I, x, 83, 84 et XI, 3, 4.
(4) Le traité de la *Déesse de Syrie* est faussement attribué à Lucien.

noms de « Faiseur de Zib, mère des fils du Faiseur de Zib, fils du Faiseur de Zib » que l'Évangile donne tour à tour à Jehoudda, à sa veuve et à ses sept enfants mâles, comme il éclaircit l'épithète de Beel-Zib-Beel dont les Juifs raisonnables ont chargé l'initiateur de tout ce monde (1). Car « la barque des fils du Zibdeos » c'est celle que Joseph avait construite en tant que Charpentier. Dans Marc « Jésus dit à ses disciples qu'ils lui tinssent là une barque, afin qu'elle lui servît à ne pas être accablé par la foule du peuple (2) ». Dans Mathieu on supprime comme trop transparent le détail de Zibdeos « laissé dans sa barque avec ceux qui travaillaient pour lui » — ils sont dans celle de Caron, les pauvres ! — mais qu'importe ? vous voilà fixés sur le Faiseur de Zib.

Plus on avancera dans la lecture de ce livre, plus l'on verra les raisons de politique et de conservation personnelle pour lesquelles les évangélistes ont été forcés de produire leurs personnages, tout au moins le père, la mère, le fils aîné et plusieurs autres, sous des masques imperméables. Aux hommes ils ne pouvaient pas laisser leurs noms de circoncision, il y avait une révolte sous

(1) « Pour ce qui est de Beel-Zeboub, dit M. Germain Lévy (*La Famille dans l'antiquité israélite*, in-8°, 1905), Zeboub dans l'espèce ne signifie pas « mouche », c'est le nom d'une localité comme dans Baal-Hermon, Baal-Peor, etc. » M. G. Lévy renvoie aux tablettes d'El-Amarna, à J. Halévy, *Revue Sémitique*, 1893, p. 23, à Benziger, *Zeitschr. d. deutschen Palaest. Vereins*, 1894, p. 161. « D'autres, au lieu de Zeboub, lisent Sapouna. (Cheyne, *Encyclop. biblica*, I, p. 407.) D'après lui, le dieu se serait appelé Baal-Zeboul, dieu de la haute maison, et les Israélites par mépris auraient déformé le nom. » Evidemment le mot nous est arrivé déformé, mais s'il ne veut pas dire mouche, il ne signifie pas davantage la haute maison.

(2) Marc, III, 9.

chacun d'eux : une sous Auguste au Recensement, signée Jehoudda (1); une sous Tibère, signée Bar-Jehoudda (2); une sous Claude, signée Jacob et Shehimon (3); une sous Néron, signée Ménahem (4), la dernière avant la prise de Jérusalem par Titus. C'était comme une chaîne de rébellions dont chaque anneau était formé par un membre de la même famille. C'est pourquoi, de son côté, l'évangéliste primitif n'a pas signé son œuvre, non plus que ses successeurs, et pourquoi l'Évangile est resté pendant si longtemps — trois siècles — un livre secret dont les seuls christiens juifs avaient la clef et qu'on se glissait de main en main sous le manteau avec toutes sortes de mystères. Ceux qui le colportaient étaient les premiers à le considérer comme dangereux pour leur sécurité.

Mais il faut immédiatement vous faire à cette idée que c'est Jehoudda qui domine tout l'Évangile. Il s'en faut de peu qu'il n'y soit le Père avec la grande lettre. Si on ne le voit pas, s'il ne parle pas, il est dans le jésus. Personne ne bouge qu'il n'inspire et ne règle tous les gestes. Même mort, et Salomé lui a survécu pendant vingt-sept ans au moins, il est le mari, le Maître. Quoique son fils aîné eût cinquante ans lors de sa crucifixion, si l'ombre du père se dresse devant lui, c'est un mineur et qui plie. Lorsque Jésus commande au Joannès et à Pierre, morts depuis un siècle, d'aller préparer l'*Agneau* dans Jérusalem détruite, c'est à la

(1) Josèphe, *Antiquités judaïques*, l. XVIII, ch. I, 1, et *Guerre des Juifs*, ch. VIII, 1.

(2) Josèphe, *Antiquités*, en dépit des falsifications que nous montrerons le moment venu.

(3) Josèphe, *Antiquités*, l. XX, ch. V, 1.

(4) Josèphe, *Guerre des Juifs*, II, 17, 8 et 17, 9. *Vie de Josèphe*, 5.

condition qu'ils se mettront derrière l'Homme à la cruche (1), le *Verseau* sans lequel il n'est pas de *Poissons* sur la sphère et de Pêcheurs d'hommes dans la fable !

VIII

LES SEPT DÉMONS DE MARIA LA MAGDALÉENNE

L'Évangile en effet est une fable faite pour le monde, et le monde, c'est tout ce qui n'est pas le peuple élu, ce sont les goym, c'est nous. L'auteur de cette fable, un arrière-neveu de Jehoudda, a fait au Rabbi Bar-Jehoudda l'honneur d'incarner en lui le Verbe-Jésus. A partir de ce moment, et quoiqu'il demeure le fils de Joseph et de Maria, le jésus devient par transfiguration l'Époux de celle qu'on lui donne pour mère et le Père tout à la fois de celle qu'on lui donne pour mère, de celui qu'on lui donne pour père, et de ceux qu'on lui donne pour frères et pour sœurs. Dans cette étrange composition les hommes n'ont plus qu'un père, Jésus, les femmes n'ont plus qu'un Époux, Jésus : devant le Générateur suprême, il n'y a plus que des frères et des sœurs.

C'est Jésus qui a extrait des flancs de Maria les sept puissances mâles qui composent l'apostolat primitif et qui ont propagé la doctrine de Jehoudda. Et quelle doctrine ? Celle-là même dont le fils aîné de Joseph est la preuve dans la fable, à savoir que tout Juif est fils de

(1) Marc, xiv, 13 et suiv. Reproduit par Luc.

Dieu. Voilà l'économie, la clé du mythe évangélique, grâce auquel Jésus, le père spirituel et le créateur originel de tout ce monde, finit par avoir l'air d'être le fils de Maria. Il n'y a là qu'une pure apparence, un faux semblant, un travail de compères, une mystification dont l'Église a fait une religion par la ruse, tant qu'elle a été faible, par la force, dès qu'elle a été puissante.

Le grand principe de Jehoudda, son axiome fondamental, était celui-ci : à l'*Aleph* des choses le Verbe-Créateur est le Père de tous les Juifs et l'Époux de toutes les Juives. Au *Thav* des choses, il sera le Verbe-Jésus et il viendra sauver ses enfants et ses femmes. C'est pourquoi Jehoudda dit à ses disciples par la bouche de Jésus : « N'appelez personne en ce monde votre père, car vous n'avez qu'un Père, qui est au ciel. » D'où cette conséquence inéluctable : « Vous êtes tous frères. » La formule nous a été conservée par Mathias. C'est en vertu de cette formule que Marc et Luc ont dit : « Jésus avait extrait sept *démons* du corps de Maria la Magdaléenne (1). » Jamais Marc et Luc n'ont voulu dire que Maria eût été possédée de sept démons qu'un être humain nommé Jésus aurait chassé d'elle par exorcisme. Ses sept démons sont ses sept fils. *Daimon* qui signifie avant tout *puissance* est employé ici dans le sens le plus honorable, et pour l'entendre autrement, pour accuser la mère du jésus d'avoir recélé dans ses flancs toute une troupe de diables, — n'a-t-on pas nommé les sept péchés capitaux et tous les attributs de l'hystérie? — il faut être possédé soi-même du démon de la bêtise et de la diffamation. S'il n'est pas de

(1) Marc, xv, 40; Luc, viii, 2.

folles adulations dont Salomé ne soit entourée aujourd'hui sous le nom de Maria, il n'y a pas d'insultes et de soupçons injurieux dont elle n'ait été assaillie sous le nom de Magdaléenne. Les « sept *esprits malins* de Maria Magdaléenne » sont une calomnie introduite par l'Église dans Luc pour dissimuler le sens original du mot *daimones*. Les premiers évangélistes avaient laissé percer le plus de vérité possible en disant que Jésus *avait extrait sept puissances du corps de Maria Magdaléenne*. L'Église, en traduisant *daimones* par *démons,* n'a eu d'autre but que d'éterniser ses mensonges. Il y a démons et démons. Ceux que Jésus avait mis dans le corps de Maria étaient de bons, d'excellents démons et d'un surjudaïsme éprouvé.

Dans l'*Apocalypse*, le messager — c'est Jehoudda — qui ordonne au Joannès de prêcher le Verbe-Jésus laisse après lui sept initiés, sept disciples, qui, pour le bruit qu'ils font, sont comparés à sept tonnerres. Ce sont les sept « démons de Maria. »

Dans l'*Assomption du Nouveau Moïse*, nommé dans d'autres écrits Panthora, c'est-à-dire Toute la Loi, le père — c'est Jehoudda — qui se consacre au Christ avec sa postérité mâle a sept fils, sept nazirs. Ce sont les sept démons de Maria.

Papias, évêque millénariste d'Hiérapolis, commentateur des *Paroles* de Jehoudda sous Antonin, ne lui connaît que sept disciples, les sept démons de Maria.

Valentin, correcteur des dogmes de Jehoudda sous Septime Sévère, ne lui connaît que sept disciples (1), les sept démons.

(1) Dans la première *Sagesse*, celle de Valentin, où Bar-Jehoudda est

L'auteur de la seconde *Sagesse* valentinienne ne connaît que sept disciples (1), les sept démons de Maria.

Enfin avant que par le caractère mathématique de leur fable les évangélistes n'aient été amenés à entourer la christophanie de Jésus des douze apôtres triés sur le volet de l'histoire zélote, « le ministère du Verbe (2) » en Judée ne se composait après la mort de Jehoudda que des sept démons de Maria. Et c'est en ce sens que l'un d'eux, Philippe, celui qui a transmis à la postérité les Écritures de la famille est dit « l'Évangéliste et l'un des Sept » dans les *Actes des Apôtres* (3).

Tels sont les sept fils de Jehoudda, les sept démons de Maria, les sept fils du Zibdeos, les sept fils du Charpentier, dont l'aîné est dit lui-même le Charpentier (4) pour avoir mené la barque du baptême après la mort du

désigné par son pseudonyme de Joannès, il est presque toujours dit le Vierge. Maria baise le plus souvent les pieds de Jésus et l'adore. Après le Joannès les disciples se présentent dans cet ordre : Pierre, Jacques, Thomas, *Mathieu*, André et Philippe. Mathieu remplace Ménahem qu'encore une fois on ne nomme jamais.

(1) Dans la seconde *Sagesse* (*Extrait des Livres du jésus*), les sept disciples sont Thomas, André, Jacques, Simon le Cananéen (le Kannaïte, c'est Pierre), Philippe et Barthélemy (Bar-Toâmin, fils de Thomas) ; un seul Joannès, qui est le crucifié de Pilate, une seule Maria qui est Maria Magdaléenne, parfois désignée par son vrai nom de Salomé. Point de Ménahem, bien entendu. Point de Mathias ici, mais Bar-Toâmin. C'est la preuve de leur identité. Mathias était fils de Jehoudda dit Toâmin, *le jumeau*, autrement dit Thomas *didumos*, il était donc neveu du crucifié de Pilate et petit-fils de Jehoudda.

(2) C'est le terme employé dans l'Avertissement de l'Évangile dit de Luc pour définir la mission de cette famille.

(3) *Actes*, XXI, 8. C'est de ce chiffre sabbatique que l'Église a tiré les sept prétendus diacres qu'elle fait élire à Jérusalem par les prétendus douze apôtres. Nous tirerons au clair cette grossière imposture lorsque nous en viendrons aux prétendus *Actes des Apôtres*, et si toute source de gaieté n'est pas tarie en vous, vous ne vous ennuierez pas un seul instant.

(4) Dans Marc.

constructeur. On le dit aussi avec son frère Jacob junior le « fils du Zibdeos ou Faiseur de Poissons », et l'on peut se demander pourquoi il semble ici qu'au lieu d'être sept comme dans la réalité, les fils du Zibdeos n'aient été que deux, Jacob junior et le Joannès (pseudonyme de Bar-Jehoudda dans l'*Apocalypse*). C'est que pendant la phase historique embrassée par les Évangiles — phase qui ne dépasse pas quatre ans dans le plus étendu (1) — il n'y eut que deux martyrs du Christ Jésus parmi les fils du Zibdeos : Jacob junior lapidé, comme nous le verrons, en 787 et Bar-Jehoudda crucifié par Pilatus le 14 nisan 788 (2).

Jamais il n'a existé d'autres démons que ceux-là dans le corps de Maria la Magdaléenne, qui joue un rôle égal, souvent supérieur à celui des hommes de la secte : le rôle d'une Zélote ardente qui dressa ses fils à la xénophobie aiguë, d'une éducatrice exaltée, assidue et prépondérante dans les conseils de la communauté. Dans la *Sagesse* de Valentin elle porte avec le Joannès tout le poids du débat sur le dogme et les mystères, au point que son second fils Shehimon en est jaloux et la menace secrètement, « car, dit-elle, il déteste notre sexe ». Jalousie pieuse, jalousie de fils qui cherche un moyen

(1) Le *Quatrième Évangile*.

(2) En ce qui concerne Joannès et Jacob junior, fils du Zibdeos, Papias n'a pas connu deux Joannès, dont, selon l'Eglise, l'un aurait été fils d'un certain Zacharie et l'autre fils d'un certain Zibdeos, mais un seul Joannès lequel est Bar-Jehoudda. Il n'a pas connu deux Jacob junior dont l'un aurait été fils de Joseph et l'autre fils du Zibdeos. Valentin non plus n'a point connu deux Joannès, l'un fils de Zacharie et l'autre fils du Zibdeos ; mais un seul Joannès, le plus grand des disciples de Jehoudda. Comme Papias il n'a connu ni Zacharie ni Zibdeos, mais un seul fondateur de secte, celui que Maria appelle « mon homme de lumière » dans les *Sagesses* et qui est tour à tour Joseph, le Charpentier, le Zibdeos et Zacharie.

de rendre hommage à son père sans le nommer, puisque le nommer, c'est trahir. Mais Maria va au-devant de ce désir, et jamais elle ne répond sans consulter intérieurement l'homme qui fut avec elle, qui reste en elle, qui l'inspire, — mon *Homme de Lumière*, dit-elle, *son homme*, dit Mathieu — et qui l'a précédée au ciel (1).

Jamais, étant donné l'esprit tout zélote de l'Évangile primitif, jamais à l'admirable Juive dont les flancs généreux et toujours tendus avaient donné sept fils à Jehoudda et sept défenseurs à la Judée, Jésus n'eût préféré une vague Maria dont personne ne sait rien, sinon qu'elle aurait été peuplée d'esprits impurs. L'Église a poussé la précaution contre la vérité jusqu'à supprimer de l'Évangile cette phrase qui est l'irréfutable preuve morale de l'identité des deux Maries et qu'on retrouve dans Valentin : « *Maria Magdaléenne et Joannès seront supérieurs à tous les disciples.* »

Après quelques controverses dont la dispute entre les grands fils de Zibdeos, les trois crucifiés, porte la marque, (2) les évangélistes s'accordent à reconnaître que le plus habitable, sinon le plus glorieux de tous, fut l'aîné, à cause de la virginité qu'il garda jusqu'à la fin. Comment Jésus s'y est-il pris pour s'introduire dans Maria et en extraire non seulement le Joannès-jésus, mais les six autres puissances qu'elle a portées dans ses flancs? Il s'est rappelé simplement qu'il était le Verbe dans la doctrine de Jehoudda comme dans celle d'Isaïe, dans celle d'Isaïe comme dans la *Genèse*. Le Verbe Jésus fécondant Maria et en tirant le jésus

(1) Jehoudda, ainsi qu'on le verra par la suite, p. 252 et suiv., est mort plus de vingt-sept ans avant elle.

(2) Mathieu, xx, 20; Marc, x, 35.

d'abord, puis ses six frères, voilà le plus ancien dispositif, celui que les premiers christiens avaient accepté de la main de leurs scribes et qui dispense Marc, comme le *Quatrième Évangile*, de toute espèce de Nativité. C'est ce dispositif que Valentin a critiqué, censuré, corrigé comme une spéculation outrecuidante et dangereuse. Jésus y figurait déjà, mais c'était une simple christophanie, et si peu déguisée, que dans les *Sagesses* valentiniennes il nous dira tout à l'heure comment et pour quelles fins il a fécondé sa « mère selon le monde ».

IX

LES FILLES ET LES GENDRES, LES PETITS-FILS ET LES PETITES-FILLES

Outre ces sept garçons, Jehoudda et sa femme eurent encore deux filles, dont l'aînée prit le nom de la mère (1) comme l'aîné avait pris celui du père. Elle suit sa mère dans le pseudonyme de Maria, mais pour la distinguer de la Magdaléenne les évangélistes lui donnent le nom de son mari, Cléopas, lequel était son oncle. Quelques-uns disent qu'elle s'appelait Esther (2). L'autre est Thamar, dont les évangélistes ont retourné le nom pour faire Martha.

(1) Epiphane (*Contra hæreses*, 78) dit qu'elle était fille de Joseph seulement, lequel, en ce cas, l'aurait eue d'un précédent mariage, ainsi que plusieurs de ses autres enfants. C'est par de telles manœuvres qu'on a confectionné la virginité de Maria. On est arrivé à ne lui laisser que son fils aîné lequel, étant de Dieu et Joseph n'y étant pour rien, l'a purifiée en l'habitant.

(2) Hippolyte, cité par Nicéphore, livre II, ch. II.

La plupart de ces fils et de ces filles ont laissé des enfants, ce qui compose une postérité respectable, même en tenant compte des retranchements que les guerres civiles y ont opérés. Shehimon a eu des fils (1), Philippe a eu des fils et des filles (2), quatre filles, disent les *Actes des Apôtres* (3) et mariées (4). Thomas a eu au moins un fils. Absalom, qui fut supplicié avec Ménahem, était soit un fils de celui-ci, soit un neveu. Maria, femme de Cléopas, a eu au moins deux fils, nommés Jacob et José dans l'Évangile. Thamar non plus n'est pas morte sans postérité; son mariage avec Eléazar, fils de Jaïr (Jarrhaï), le ressuscité de l'Évangile et l'un des christiens les plus redoutables de la Bathanée, ne fut point infécond. Ce Jaïr était lui-même un chef de synagogue riche et puissant. Et il n'avait pas qu'un fils, il avait une fille que le Christ Jésus a jugée digne de résurrection, d'où il appert qu'elle fut mariée à l'un des frères de Bar-Jehoudda et tuée dans une révolte (5). Comment d'ailleurs ne pas se perdre dans les surnoms qu'on donne à tout ce monde? Un des frères de Bar-Jehoudda est dit Sidonios par Hippolyte de Thèbes (6). C'est qu'il habitait Sidon où Bar-Jehoudda l'ira voir en 788 pour concerter avec lui la révolte où il périt. C'était, je pense, Ménahem.

(1) Clément d'Alexandrie, *Stromata*, l. III, ch. I.
(2) Clément d'Alexandrie, *Stromata*, l. III, ch. I.
(3) *Actes*, XXI, 8.
(4) Clément d'Alexandrie, *in eodem loco*.
(5) Josèphe est formel. Eléazar, fils de Jaïr et lieutenant de Ménahem pendant la guerre de 819, était « de la race » du grand Jehoudda, peut-être par Thamar, femme d'Eléazar I[er], ou par la femme de Jaïr, si elle était sœur de Jehoudda.
(6) Cité par Josephus l'ecclésiastique (*Patrologie grecque* de l'abbé Migne, t. CVI, p. 142).

Aggaï (Aggée), le frère de Jehoudda, qui figure dans l'Évangile sous le nom d'Alphée, n'eut pas moins d'un enfant que le même Évangile appelle Jacob (1), et Jehoudda avait peut-être d'autres frères. Voilà toute une tribu, tout un clan dont chaque membre a coopéré de la tête et des bras à l'œuvre du Rabbi.

L'habitude juive des surnoms, le principe des pseudonymes évangéliques et le travail de l'Église ont rendu certaines identifications impossibles dans les cadres inférieurs de l'apostolat, mais sur les sept fils de Salomé, sur ses deux filles et sur ses deux gendres, nous sommes sûrs de n'errer point.

Mû par toutes sortes de scrupules, habitué à ne conclure qu'après avoir parcouru toutes les hypothèses, incapable pour grossir sa maternité de donner à Salomé des fils qui ne seraient point à elle, je me suis demandé si les scribes n'auraient pas fait à Maria Cléopas et à Thamar l'honneur inespéré de les mettre au nombre des sept démons et s'il ne faudrait pas réduire à cinq les puissances mâles émises par Jésus. En effet, les Évangiles ne citent que quatre des frères de Bar-Jehoudda : Shehimon, un Jacob, Jehoudda junior et Joseph. Nous ne comptons pas Thomas, puisque Thomas est le surnom de Jehoudda junior. Mais nous sommes obligés de compter Andréas, indiqué à diverses reprises comme étant frère de Shehimon, partant de tous les autres. Cela nous mène à six. Comme nous ne pouvons éliminer ni Ménahem qui nous est donné par Flavius Josèphe, ni Sidonios qui nous est fourni par Hippolyte

(1) Mathieu, x, 3; *Actes des apôtres*, i, 13. Alphée, comme son nom l'indique, fut, avec Jehoudda, « l'homme du commencement ».

de Thèbes, ni Philippe qui fut le secrétaire intime du jésus et le scribe officiel de toute la famille (1), nous trouvons deux démons mâles de plus que Jésus n'en a émis. Nous apprenons par cette épreuve que Sidonios et Andréas font double emploi avec deux des sept démons. Si nous ajoutions Maria Cléopas et Thamar à ces neuf démons, nous en trouverions onze. Contre quoi protesterait Salomé. De quelque côté que nous nous tournions, nous sommes ramenés au chiffre de neuf enfants, parmi lesquels sept démons, ainsi nommés de ce qu'ils appartiennent au sexe fort.

X

L'ÉGLISE CONTRE LA LETTRE ET CONTRE L'ESPRIT, CONTRE LA NATURE ET CONTRE DIEU

On comprend parfaitement les détours des Juifs pour rendre hommage, sans se faire prendre, aux martyrs de leur indépendance et aux révélateurs de leur prédestination divine. Ce n'est point un abus de confiance. C'est une fourberie au contraire, et misérable, que le travail de l'Église pour rompre le lien, essentiellement ombilical, qui rattache le jésus à Pierre, à Jacques, à André, à Thomas, à Philippe et à Ménahem, à Maria Cléopas et à Thamar.

En ce qui touche notamment Shehimon, plus tard présenté sous le nom de Pierre comme le principal *témoin* de la résurrection de son frère, — il n'en a été

(1) *Sagesses* valentiniennes (la 1re).

qu'un des auteurs — il n'y a pas de ruses de renard par lesquelles l'Église n'ait essayé de tourner la vérité. Dans tous les Évangiles primitifs Shehimon était donné comme un des frères de Bar-Jehoudda, et cette qualité lui est conservée par tous les Évangiles actuels, nommément Mathieu (1). Dans ce même Mathieu son père est appelé Jonas, et dans le *Quatrième Évangile* par trois fois, Joannès. L'imposteur Hégésippe ayant dit, on devine pourquoi, que Shehimon était fils de Cléopas, l'Église moderne ne craint pas, pour soutenir cet Hégésippe, d'aller contre Mathieu dans lequel Shehimon est donné comme étant le frère du jésus et contre les quatre mentions dans lesquelles il est donné comme étant le fils de Jonas ou Joannès, *aliàs* Joseph, *aliàs* Jehoudda.

Salomé mit tout son orgueil dans sa postérité mâle, dans ce sabbat de fils qui faisait d'elle une Semaine Pascale en marche. On l'eût scandalisée, humiliée profondément si on eût insinué qu'elle n'était pas au degré convenable la mère de ces sept apôtres du Verbe, de ces sept Zélateurs de la Loi. D'ailleurs, aucune prétention à la virginité n'était possible chez cette robuste matrone que par neuf fois les sages-femmes avaient délivrée en la forme ordinaire et chez qui les circonciseurs se succédaient à des intervalles rapprochés. Ce n'est pas seulement son fanatisme qui la fait grande, c'est sa promptitude à concevoir, son exactitude à produire. A la patriote juive ce nom de Maria la Magda-

(1) Mathieu, XIII, 55 : « N'est-ce pas là le fils du Charpentier? Sa mère ne s'appelle-t-elle point Maria? Et ses frères, Jacob, Joseph, Shehimon et Jehoudda (junior, surnommé Thomas)? »

léenne qui n'a pas été porté depuis Moïse ; à la femme ce nom de « mère des fils de Zibdeos » qu'on lui donne pour marquer sa fécondité d'un trait significatif. L'Évangile ne la dit pas « femme du Zibdeos », non, mais « la mère de ses fils » (1). « Si ces frères, dit la sainte Église, avaient été ses véritables frères selon la chair, il serait très singulier que jamais Maria n'eût été appelée leur mère (2) ? » Certes ce serait singulier. Aussi n'y manque-t-on jamais dans Marc, dans Mathieu et dans Luc, soit qu'elle y figure anonymement, soit qu'elle porte le nom de mère des fils du Zibdeos, et nous venons de citer le verset 55 du chapitre XIII de Mathieu dans lequel elle est proclamée mère de Jacob, de Joseph, de Shehimon et de Jehoudda junior. Or, l'identité de Joseph et du Zibdeos est certaine, et si l'Église se rebelle contre cette évidence, au moins convient-elle que la femme du Zibdeos s'appelait de son vrai nom Salomé... comme la femme de Jehoudda-Joseph. « Maria, mère du jésus et ses *frères* », disent les *Actes des Apôtres* (3). L'existence de ses six frères et de ses deux sœurs est un fait si patent que, dans la fable faite pour le monde, Jésus est obligé de les endosser comme il endosse le père et la mère. « Vos frères et vos sœurs vous demandent », disent Marc et Mathieu. « Les *frères* du Rabbi, dit la *Lettre de Paul aux Galates*. Il était l'aîné de plusieurs *frères*, dit la *Lettre aux Romains*. »

Avec une impudence qui lui ferme à jamais les

(1) C'est aussi parce qu'au moment où l'action se passe, c'est-à-dire 788, Salomé est veuve depuis vingt-sept ans, comme on le verra bientôt.

(2) Le Nouveau Testament selon la sacrée Congrégation de l'Index, p. 785.

(3) *Actes des Apôtres*, I, 14.

portes du ciel, l'Église soutient que ces frères et ces sœurs ne sauraient avoir été les frères et les sœurs du Juif consubstantiel au Père. « Ses frères, ses sœurs, c'est-à-dire des cousins, des cousines, des proches. On l'entendait quelquefois ainsi dans les Écritures hébraïques : on y trouve appelés frères des personnes qui ne sont que neveux, oncles ou cousins. » Hé ! sans doute. On y trouve même des gens qui sans être parents sont dits frères par rapport à la race tout entière. « Vous êtes tous frères », dit Jésus aux Juifs par application de ce principe. Mais dans le cas de Bar-Jehoudda, il s'agit si apertement de frères et de sœurs utérins que le doute n'est pas permis. C'est ainsi que le prend Jésus lui-même. Par opposition avec le lien de chair qui rattache ces personnages à la même mère, il étend la main vers le cercle des Juifs et des Juives formé autour de lui, en disant : « Voici ma mère, mes frères et mes sœurs. » En d'autres termes : « Maria, ses fils et ses filles sont la mère, les frères et les sœurs de l'homme dans lequel les évangélistes m'ont incarné, mais ma famille à moi, c'est la race juive sans distinction de nom. » Si l'Évangile avait considéré que ces frères et ces sœurs fussent des cousins et des cousines, il ne dirait pas des sept qu'ils sont sortis du corps de Maria sous la pression de Jésus, il n'en citerait pas quatre à plusieurs reprises, Shehimon, Jehoudda junior, Jacob et Joseph (Ménahem), comme étant les frères du christ, et Flavius Josèphe n'en citerait pas trois, Shehimon, Jacob et Ménahem, comme étant fils de Jehoudda. Enfin si les évangélistes avaient voulu dire que ce fussent des cousins, des *ben dôd*, les Juifs hellènes n'auraient pas rendu cousin par *adelphos*, frère,

mais bien par le mot grec qui correspond à cousin, *suggenès* ou mieux *anepsios*.

« Nous avons pour nous, dit l'Église, toute l'antiquité chrétienne, qui a toujours cru que Marie avait conservé sa virginité après avoir enfanté Jésus-Christ. Or, un pareil témoignage, si on consulte la vraie critique, doit l'emporter sur toutes les hypothèses, même les plus séduisantes (1). » Je suis tout disposé à croire qu'une femme, à la condition d'être Juive, peut conserver sa virginité après son premier accouchement, voire après son neuvième, et la foi m'éclaire assez sur cette matière pour que je me dispense de consulter la vraie critique. Malheureusement l'antiquité christienne a toujours soutenu la proposition contraire. Je suppose que les Évangiles font partie de l'antiquité christienne et même qu'ils la dominent, ayant été révélés par Dieu lui-même.

Or, nous trouvons dans ces révélations que Jésus a extrait sept puissances du corps de Maria, et nous savons que ces puissances étaient masculines. A ces sept puissances Maria en a ajouté deux qu'à raison de leur caractère féminin, donc diabolique, Jésus ne reconnaît pas, mais qui n'en comptent pas moins. De ces neuf puissances une seule fut considérée comme vierge par l'antiquité christienne, c'est Bar-Jehoudda, c'est le Joannès-jésus. Ni Marc, ni Mathieu, ni Luc, ni l'auteur du *Quatrième Évangile* n'ont dit ou prétendu dire que Maria, incontestablement vierge lors de son mariage (Mathieu et Luc), le fût demeurée après son accouche-

(1) *Nouveau Testament* de MM. les abbés J.-B. Glaire et F. Vigouroux. Seule édition approuvée par le Saint-Siège, Appendice, p. 787.

ment, car Marc et Mathieu, petits-fils de Maria, Luc et l'auteur de la *Lettre aux Galates* citent en les nommant six de ses fils et ses deux filles. Nous avons vu également dans la *Lettre de Paul aux Romains,* fausse évidemment et pour cette raison appartenant à l'antiquité christienne, que le jésus était l'aîné de plusieurs frères.

J'en conclus que, parmi les contemporains de Maria et les christiens qui se sont succédé pendant plusieurs siècles, aucun n'a pensé qu'elle eût conservé sa virginité après avoir eu du même homme sept fils et deux filles.

Les évangélistes n'ont jamais voulu pousser leur allégorie jusqu'à l'absurde. Joseph est dit le père en cinq ou six endroits. « Son père et sa mère allaient tous les ans à la pâque, dit Luc... L'enfant demeura dans Jérusalem sans que son père ni sa mère s'en aperçussent... Sa mère lui dit : Mon fils, voilà votre père et moi qui vous cherchions (1). N'est-ce pas là le jésus, fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère (2) ? »

L'expression de « premier-né » n'arrête point l'Église. Qu'est-ce qui arrête l'Église ? Dieu n'a jamais pu. « Le terme hébreu *békôr* rendu dans le texte grec par *prôtotokos* et dans la Vulgate par *primogenitus,* signifie proprement, comme *phéter réhem* (ou simplement *phéter* qui lui sert souvent d'explicatif), *fente, ouverture,* et *ce qui fend, ce qui ouvre un sein* (*quod aperit vulvam*). Or il n'y a rien là qui prouve que la très sainte Vierge ait eu d'autres enfants après Jésus-Christ (3). » C'est là une erreur grave, car lorsque

(1) Luc, III, 41, 43, 48.
(2) *Quatrième Évangile*, VI, 42.
(3) Nouveau Testament, Appendice, p. 785.

longtemps après la mort d'une femme on dit que tel de ses enfants était le premier-né, c'est qu'elle en a eu d'autres. Lorsqu'elle n'en a eu qu'un, on dit de lui qu'il est unique, surtout lorsqu'on veut démontrer que sa mère est restée vierge après l'accouchement comme pendant la grossesse. Enfin lorsqu'on veut prouver qu'une femme est vierge, on commence par ne pas poser en principe qu'elle a eu la vulve ouverte par un enfantement. Salomé avait-elle neuf vulves? Si nous admettons que Salomé ait conservé sa virginité après la rupture de la première, nous ne pouvons nous faire à l'idée que les huit autres aient résisté.

Après la naissance de son aîné comme après celle de ses six autres fils, Salomé fut dans le cas d'impureté majeure pendant sept jours, et dans le cas d'impureté mineure pendant trente-trois jours, elle demeura séparée des choses saintes et n'entra point dans le Temple que les quarante jours de sa purification ne fussent accomplis (1). Après quoi elle porta à l'entrée du tabernacle « un agneau d'un an pour être offert en holocauste, et pour le péché le petit d'une colombe ou une tourterelle » qu'elle donna au prêtre qui les offrit à Iahvé et pria pour elle. Quand une femme n'avait pas le moyen d'offrir un agneau, elle donnait deux tourterelles ou deux petits de colombe (2). Dans Luc qui seul rapporte la cérémonie de la purification l'agneau a disparu, parce qu'à l'époque où cette écriture a été faite on avait déjà

(1) Après la naissance de Thamar et de Salomé, impureté majeure pendant quatorze jours, impureté mineure pendant soixante-six jours, soit quatre-vingts jours pour chacune, le double de la durée impartie pour la purification après l'enfantement d'un mâle.

(2) *Lévitique*, XII, 1-8.

enlevé la généalogie davidique de Salomé pour la donner à son mari et que sous le nom de Maria — on lui avait ôté aussi l'épithète honorifique de Magdaléenne — la pauvre femme du charpentier Joseph était censée n'avoir pu faire la dépense de l'agneau.

XI

LE NAZIRÉAT DU PREMIER-NÉ

Conséquents avec la Loi et les Apocalypses dont ils se réclamaient, Jehoudda et Salomé avaient voué d'avance leur premier-né au Christ, ils l'avaient fait Nazir (1).

« Tout békôr est à moi », dit Iahvé. Et : « Consacre-moi ton premier-né, tout ce qui naît le premier parmi les enfants d'Israël, tant des hommes que des bêtes, car tout cela est à moi. » (2) Le roi Achaz passe son fils au feu pour apitoyer le ciel. Mescha, roi de Moab, sacrifie son fils aîné à Kémosch, frère d'Iahvé, lequel est frère de Moloch, lequel est frère de Melkart, lequel est frère de Melkom, car ils sont nombreux les Dieux-Soleils ! Ce n'est pas brûler les gens, c'est les « faire *passer* », les envoyer à Dieu. Est-ce qu'Abraham avait hésité à sacrifier Isaac, et Jephté sa fille ? Michée dit : « Offrirai-je mon premier-né pour expier mon crime — le fruit de mes entrailles pour le péché de mon âme (3) ? »

(1) Suidas conte bien des folies, mais c'est en lui qu'est la bonne leçon : Naziréen et non Nazaréen. Dans le Talmud le radical est « Nazir ».

(2) *Exode*, XIII, 2; XXII, 29. *Nombres*, III, 13.

(3) Michée, VI, 7.

Dans les temps obscurs où les hommes se confondent avec les dieux, Kronos avait donné l'exemple en immolant au ciel son fils unique.

Il y avait des degrés dans le naziréat. Les nazirs, voués par la volonté paternelle ne pouvaient se reprendre. Tout en eux est à Iahvé, le corps et l'âme. Après avoir consacré à Dieu les prémices et les décimes (1), on pouvait se consacrer soi-même. Cela s'appelait le Grand Vœu, car quoi de plus précieux que la personne ? Bar-Jehoudda était plus complet, il avait été consacré dès le ventre. Un tel nazir, quand il était de la maison de Lévi, pouvait se croire supérieur au grand prêtre. Mais ici il y avait plus. Bar-Jehoudda était voué à la virginité pour pouvoir servir de médiateur entre Dieu et son peuple : le Grand Jour venu, Jésus retrouverait dans le Nazir le premier homme sinon tel qu'il l'avait fait, du moins tel qu'il l'avait voulu, ignorant la souillure de la femme.

L'institution des Nazirs remontait aux temps où les Hébreux adoraient le Soleil. Ils existaient avant que Moïse promulguât la Loi. La solarité des Nazirs n'est pas douteuse. Ils ont en eux la force et la pérennité du Soleil. Samson, comme son nom l'indique — c'est une corruption de Shamasch — a du soleil jusqu'au bout des cheveux. Divisés en sept touffes, ils sont sabbatiques, et par la multiplication jubilaires. Samuel garda ses cheveux tous les jours de sa vie. Le Joannès-jésus, comme le dit son père sous la figure de Zacharie (2), est

(1) Philon, *De Sacrificiis.*
(2) Luc, I, 78.

un Soleil levant dont les premiers rayons sont les cheveux qui pousseront sur la tête héliaque du nouveau-né. Le petit Jehoudda sera plus grand que Samson, qui connut la souillure de la femme, voire de la femme étrangère, plus grand que Samuel qui eut des enfants. Il est le Nazir par qui Dieu reconnaîtra les siens, le Nazir jésus.

Les nazirs devaient laisser pousser leurs cheveux d'absalonienne façon jusqu'à ce qu'ils se présentassent eux-mêmes devant le Tabernacle, et ne boire ni vin ni aucune autre boisson fermentée, ces boissons conseillant des actions contraires à la pureté de l'âme et du corps. Point de vinaigre, point de raisins, ni frais ni secs, point de boisson fermentée, quelle qu'elle soit. Consacré à Dieu selon les rites, Bar-Jehoudda les a respectés. Il s'est séparé du monde jusqu'à ce que vienne le Christ. Pour satisfaire à son naziréat, il s'est astreint à une discipline rigoureuse, à une alimentation spéciale, à des jeûnes répétés. D'où sa puissance spirituelle.

Sur les rites du jeûne, Jehoudda voulut que son fils aîné rompît avec les pharisiens. Le Nazir observa les jeûnes à des jours qui ne sont ni le second jour de la semaine (lundi) ni le cinquième (jeudi), mais le quatrième (mercredi) et le sixième (vendredi, veille du sabbat). Cela n'a l'air de rien. Mais s'il n'avait pas jeûné le mercredi, quatrième jour (création du Seigneur Soleil dans la *Genèse*) et le sixième (préparation au jour du Père), jamais Jésus n'aurait consenti à le ressusciter le premier jour de la semaine, jamais, jamais (1) ! Jeûneur de la stricte observance, Bar-Je-

(1) Dès le moment que Jésus ressuscite la fille de Jaïr, le fils de la

houdda traite les pharisiens d'hypocrites. Il aurait pu les traiter d'imbéciles, puisqu'ils passaient volontairement, deux fois par semaine, à vingt-quatre heures de la résurrection !

Durant la consécration, sa tête ne connaîtra le froid des ciseaux que si elle vient à être souillée. Il ne s'approchera pas d'un mort, ce mort fût-il son père ou sa mère, son frère ou sa sœur, il ne suivra pas ses funérailles, il ne s'appartient pas, il est à Dieu, Dieu est sur sa tête. De là sa parole cruelle, révoltante même — il y en a plus d'une dans l'Évangile — au disciple qui veut le quitter un instant pour aller rendre les derniers devoirs à son père : « Laisse les morts enterrer leurs morts. » (En d'autres termes : « Laisse ces pratiques à ceux qui n'ont pas la vie éternelle en eux. ») Si quelqu'un vient à mourir subitement devant lui, il se purifiera immédiatement, car il sera souillé : le jour même, il se rasera les cheveux et il recommencera le septième ; le huitième (1), il offrira deux tourterelles ou

Veuve, et Eléazar dans l'Évangile, c'est qu'ils sont en règle de ce côté. Les baptistes de la *Didachè* sont sur ce point disciples du Nazir, ils jeûnent aux mêmes jours que lui, et appellent, eux aussi, les pharisiens des hypocrites. Comme lui, ils méprisent d'avance l'enseignement évangélique où l'on voit Jésus se moquer du régime, du jeûne et des jeûneurs. (Voir la parabole du pharisien et du péager dans Luc, XVIII, 12, le péager plein de Dieu et le pharisien plein de lui-même et disant d'un ton satisfait : « Je jeûne deux fois la semaine. ») Ce pharisien jeûne deux fois la semaine, mais aux mauvais jours. Les pharisiens jeûnaient le jeudi, parce que ce jour-là, disaient-ils, Moïse était monté sur la montagne pour y recevoir les tables de la Loi, et le lundi, parce qu'il en était redescendu.

Dans Mathieu (VI, 16-18) Jésus semble admettre le jeûne, mais c'est par simple tolérance et pour ne pas s'aliéner les sectes où l'on jeûne, les disciples du Nazir par exemple. D'autres sectes ne jeûnent point (Mathieu, IX, 14), cela est positif.

(1) Lendemain du sabbat.

deux tourtereaux au prêtre dans l'entrée du Témoignage de l'Alliance, l'un qui sera sacrifié pour le péché — car malgré lui le nazir aura péché par les yeux, — l'autre en holocauste : le prêtre priera pour lui et consacrera de nouveau sa tête à Dieu. Les premiers jours ne compteront point, car il y a deux fautes à laver, celle du mort pour s'être permis de mourir devant un nazir, et celle du nazir pour avoir vu cette honte. Le nazir tient quelque chose de l'immortalité tant que personne n'a eu l'audace de mourir devant lui.

Ne croyez pas que les nazirs eussent tous une chevelure en forme de comète ou semblable à la queue d'un de ces moutons de Syrie à qui l'on est forcé de mettre des roulettes ; les nazirs qu'aucun accident n'avait souillés présentaient seuls ce spectacle agréable à Dieu. Ne croyez pas non plus que Bar-Jehoudda se soit abstenu toute sa vie de viandes, car à ce compte il se serait abstenu de l'Agneau et il aurait rompu l'alliance avec Dieu. Ce qui lui est défendu sous peine de mort, c'est de manger des viandes consacrées aux dieux étrangers ou provenant soit de bêtes mortes d'elles-mêmes, soit d'animaux immondes.

C'est bien longtemps après l'ère apostolique que Jésus lève l'interdiction sur certaines viandes et autorise les christiens à manger indifféremment de « ce qui sera mis devant eux ». Cela ne peut s'adresser qu'à des églises dans lesquelles les étrangers se sont progressivement substitués aux Juifs. Des christiens juifs, sous Auguste, autorisés à manger du porc, c'est l'abomination de la désolation chronologique ! Il se peut que, dans ses retraites forcées au désert, — ce sont des

fuites, — Bar-Jehoudda n'ait vécu que de miel et de sauterelles. Mais il a pris sa part de toutes les viandes sacrifiées dans les grandes fêtes de l'année auxquelles il a assisté.

Jehoudda et ses fils tiennent résolument pour le sacrifice d'Abel, le sacrifice sanglant. Il est possible qu'à la fin du quatrième siècle, leur secte (1) ne sacrifiât plus d'animaux — en quel Temple aurait-elle pu le faire? — mais la Loi de Moïse et par conséquent celle de Jehoudda exigeait qu'au jour de l'accomplissement d'un vœu on offrît trois victimes votives, un agneau pour l'holocauste, une brebis pour le péché, un bélier pour le salut. La « corne de salut » vient de là. Axiome : tant qu'il y eut un Temple à Jérusalem, tous les apôtres, y compris Ménahem, ont sacrifié. C'est ennuyeux pour l'Église et pour la Réforme, mais c'est comme cela.

XII

CLÉOPATRE, FEMME D'HÉRODE, ET BETHSABÉE, FEMME DE DAVID

Il est impossible de lire l'Évangile sans y trouver gravée en traits de feu la marque non seulement de la

(1) Celle des Naziréens, ainsi nommée de ce qu'elle suivait étroitement les préceptes du grand Jehoudda, notamment en ce qui touche les jeûnes. Epiphane (*Contra hæreses*) dit que, de son temps, elle ne tuait plus de victimes et ne se nourrissait pas d'animaux. En tout cas, ces disciples des Nazirs tenaient Jésus pour ce qu'il est, une pure Christophanie. Comment d'ailleurs eussent-ils pu être dupes de la mystification évangélique? Elle partait de chez eux, ils habitaient la Gaulanitide et la Bathanée.

lutte politique engagée par la famille de David contre l'usurpateur Iduméen, mais encore d'une haine spéciale et terrible contre certains membres de cette famille entrés en adultère avec celle d'Hérode. Et telle est dans la fable l'inquiétude de Jehoudda et de Salomé, lors de la naissance de leur fils aîné, que pour le soustraire au fer ou au poison ils s'enfuient en Égypte où ils demeurent jusqu'à ce que la mort d'Hérode réduise ces maudits à l'impuissance.

Hérode eut neuf femmes, ce qui n'est pas pour surprendre un observateur, même superficiel, des mœurs royales en Judée. L'une d'elles s'appelait Cléopâtre, elle était de Jérusalem et nous avons toutes raisons de croire que Salomé en était aussi. Il fallait qu'elle fût de grande maison pour qu'Hérode, au comble de la puissance, l'eût prise pour femme. N'était-elle pas de la famille de David ? Hérode en eut deux fils, Hérode Lysanias, tétrarque de l'Abilène, et Philippe, tétrarque de Bathanée, Trachonite et Gaulanitide, pays natal de Jehoudda (1).

Le père de Salomé s'appelait Héli (2), mais sa mère comment s'appelait-elle ? Voilà ce qui nous intéresse davantage. N'était-ce pas une Cléopas ? Ou plutôt Cléopâtre elle-même qu'Hérode aurait épousée à la mort

(1) Josèphe, *De bello judaico*, l. XXVIII, chap. IV. Tout cela est fort confus, mais une revision sévère des divers textes de Josèphe où il est question des généalogies hérodiennes si compliquées, — il manque un *Guide à travers les différents ménages d'Hérode* — m'a mis sur la bonne voie.

(2) Luc (*Généalogie*); le Talmud au *Traité du Sanhédrin*. (Celui de Babylone alors? car je n'ai rien trouvé de pareil dans celui de Jérusalem.) Cette note provient de dom Calmet. Dans d'autres écrits on dit que le père de Salomé s'appelait Joachim.



d'Héli? Un fait certain, c'est que Salomé avait un frère nommé Cléopas (1), et que sa fille aînée nommée Maria dans l'Évangile, devint une Cléopas par un mariage avec un membre de cette famille (2), son cousin sans doute, qui était de Jérusalem et y habitait encore en 788, lors de la proclamation de Bar-Jehoudda comme roi des Juifs.

Notons la rareté de ce nom parmi les Juifs : on n'en trouve qu'un cas dans leur histoire, celui de Cléopâtre, femme d'Hérode ; on le retrouve, au contraire, et avec une persistance remarquable, dans la davidique famille de Salomé. Les combinaisons ecclésiastiques faites pour échapper à l'étreinte de la vérité disent Cléopas senior frère de Jehoudda, alors qu'il était celui de Salomé, et on lui donne Maria Cléopas pour fille alors qu'elle était sa bru.

Mais Salomé n'eut pas qu'un frère, elle en eut deux. L'un d'eux s'appelait Ménahem, comme son septième fils dont il fut certainement le parrain. Or ce Ménahem, est dit à la lettre dans les *Actes des Apôtres* (3) « frère de lait du tétrarque Hérode » et cet Hérode ne peut être que Lysanias, tétrarque de l'Abilène. L'Église a tota-

(1) *Généalogie de Jésus* dans Jean Damascène souvent citée par dom Calmet.

(2) Luc et le *Quatrième Évangile*.

(3) *Actes des Apôtres*, XIII, 1. Il y a deux Ménahem dans l'histoire christienne et il est impossible de les confondre. Le premier est né en même temps qu'Hérode Lysanias, soit environ 730. Le second, dernier des six frères de Bar-Jehoudda et roi des Juifs en 819, est né un peu avant le Recensement, vers 759.

De Mariamne, fille du grand sacrificateur Simon, le roi de Judée eut un autre Hérode, de sorte qu'il est impossible de savoir positivement lequel, du fils de Mariamne ou de celui de Cléopâtre, eut l'Abilène et fut surnommé Lysanias. Ce fut très vraisemblablement le fils de Cléopâtre, et c'est l'explication de l'accueil relativement favorable que Bar-Jehoudda trouvera en Abilène et chez Philippe.

lement supprimé Ménahem senior de ses combinaisons et c'est en vain que vous chercheriez son nom dans les encyclopédies religieuses (1). Il ne nous en est que plus cher. Frère de lait, cela veut dire frère du côté de la mère. Si Ménahem est fils de Cléopâtre, comme il ne l'est point d'Hérode, c'est que Cléopâtre a été mariée une première fois. N'était-elle pas veuve d'Héli, père de Cléopas, de Ménahem et de Salomé ?

Pour que le lien qui unit les Hérodes aux Cléopas ait été relevé si longtemps après leur disparition, il faut qu'on en ait été tout enveloppé dans la famille, les facultés galactogènes de sa mère ne suffisant point par elles-mêmes à faire entrer Ménahem dans la postérité.

On ne peut s'arrêter un seul instant à l'hypothèse de Ménahem nourri dans le palais d'Hérode en même temps que Lysanias par une nourrice commune aux deux enfants. Il faudrait pour cela que Cléopâtre fût entrée dans le lit d'Hérode, enceinte des œuvres de son premier mari; qu'elle eût accouché d'abord de Ménahem, puis neuf mois après de Lysanias, et que sans désemparer elle eût confié les deux enfants à la même nourrice, ou bien qu'ayant déjà Ménahem elle se fût bornée à emmener la nourrice de celui-ci chez Hérode pour lui confier à son tour Lysanias. On ne peut davantage admettre que la mère de Ménahem — une fille de David ! — ait été simple nourrice chez Hérode. Non, les *Actes* visent un lien plus étroit : il s'agit d'une commune mère, après un intervalle de parturition plus ou moins long. Ce qu'ils veulent dire ou plu-

(1) Celle de Lichtenberger notamment. Suppression complète également de Ménahem, septième fils de Salomé, mais quoi ! n'a-t-on pas supprimé Salomé elle-même?

tôt cacher, c'est que Ménahem était le demi-frère des tétrarques Lysanias et Philippe et que Salomé était leur demi-sœur. Elle avait chez eux un autre parent très rapproché : Chusaï, intendant du tétrarque Hérode (Lysanias), et dont la veuve, car on ne voit point Chusaï, aide de son argent Bar-Jehoudda en 788. Et n'est-il pas curieux qu'elle l'aide au moment où il se dit roi-christ ? Voilà les membres épars d'un clan davidique que Cléopâtre a profondément divisé, déshonoré même par son mariage avec l'Iduméen Hérode. Lorsque dans un élan d'orgueil ou dans un calcul d'intérêt Cléopâtre s'unit à Hérode, ne vit-on pas sa famille se couper en deux, les uns se pendant à la robe de la nouvelle reine, les autres, au contraire, restant avec la Loi qui leur parut plus belle ? N'est-ce point à cette occasion que la fille commença d'être contre le père, le gendre contre le beau-père, et le frère contre la sœur et la sœur contre le frère, comme il est dit dans l'Évangile, et que Cléopas, Ménahem et Salomé se dressèrent contre ceux de la famille qui avec Cléopâtre avaient accepté l'alliance hérodienne ?

Nous ferons une observation capitale aux deux extrémités de la vie de Bar-Jehoudda. Lorsqu'il naît, c'est à cause d'Hérode Antipas, plus tard tétrarque de Galilée, qu'Hérode le fait rechercher pour le tuer. Lorsqu'il se lève comme prétendant au trône, c'est à ce même Antipas qu'il en a tout d'abord, c'est contre lui qu'il opère dans les plaines de Gamala, c'est à sa poursuite et diligence qu'il sera condamné par le Sanhédrin avant que, révolté contre l'Empire romain, il ne tombe sous le coup de la loi Julia. Au contraire, il trouve

un refuge, presque un appui chez les deux fils de Cléopâtre qui occupent les tétrarchies transjordaniques. Son père et sa mère se sentent assez à l'aise auprès d'eux pour s'installer dans Bethsaïda qui est de la tétrarchie de Philippe ; c'est aux sources du Jourdain qu'il baptisera, et jusqu'en Abilène qui est du gouvernement de Lysanias.

D'où vient donc cette haine d'Antipas enfant contre Bar-Jehoudda ? Cette rancune de Bar-Jehoudda quinquagénaire contre Antipas ? De ceci qu'Antipas, fils de Malthacé la Samaritaine — pouah (1) ! — avait les bonnes grâces d'Hérode au moment où naquit Bar-Jehoudda et que son père lui léguait par testament le trône de Judée. Le roi de Judée désigné par Hérode, c'est Antipas ; le roi des Juifs désigné par les prophéties, c'est Bar-Jehoudda.

Il n'appartenait qu'à Iahvé de faire des rois sur Israël. « Si vous venez à dire : Je choisirai un roi pour me commander, comme en ont toutes les nations qui nous environnent, vous établirez celui que le *Seigneur aura choisi* d'entre vos frères ; vous ne pourrez prendre pour roi un homme d'un autre pays, et qui ne soit point votre frère. » Hérode n'était point frère d'Israël. Celui-là était roi qui était oint de Dieu, christ, et ce christ était tout, prêtre, juge et roi en l'absence du Prêtre des Prêtres, du Juge des Juges et du Roi des Rois. Jadis Samuel avait demandé que le christ du Christ fût

(1) Les Juifs et les Samaritains s'étaient voué une exécration inextinguible. Personne du côté des Juifs ne la porte plus loin que Bar-Jehoudda. Outre Antipas, Hérode eut de Malthacé Archélaüs qui fut ethnarque de Judée et que les davidistes fuiront comme ils ont fui son père.

désigné par le sort dans la tribu qui tomberait elle-même au sort parmi les tribus, mais Dieu avait prononcé son arrêt depuis bientôt mille ans : il avait nommé David. Même élu par le peuple, un roi pris hors de la famille de David n'était point légitime dans la théorie de Jehoudda. Dieu est au-dessus du peuple et son choix est fait. Samuel avait dit : « Vous crierez contre le roi que vous vous serez élu, et le Seigneur ne vous exaucera point, parce que c'est vous-mêmes qui avez demandé d'avoir un roi. » Depuis Moïse jusqu'au Nazir Samuel les princes d'Israël ont été les Juges, mais à partir de David, les fils de David sont oints, et seul en Judée, Bar-Jehoudda l'est doublement. De plus il est Nazir, voué à Dieu jubilairement; Dieu consulté n'en choisirait pas d'autre.

Si Jehoudda n'accorde le titre de Roi qu'au Christ, ce n'est pas qu'il refuse de le prendre pour lui-même ou pour son fils, à la condition qu'on l'élargisse encore, qu'on l'élève au degré supérieur, le sacerdoce et la judicature suprêmes. Prince, mais de droit divin, voilà l'idéal. Qu'est l'Empereur sans l'armée et sans le Sénat ? Rien. Il n'y a pas de nom qui convienne au despotisme christien : Jehoudda, Bar-Jehoudda son premier-né, Ménahem son dernier-né, furent des vice-dieux. On s'emporte ou on s'esclaffe quand on lit dans les Clément de Rome ou dans les Ignace d'Antioche : « *L'Église est Dieu sur terre.* » Cette impudence révolte ou fait rire. Au moins qu'elle n'étonne pas ! Elle est tout le dogme de Jehoudda et de ses fils. Ignace et Clément n'ont pu dire mieux. Voyez la conséquence. Quand un christ commande, c'est à Dieu qu'on obéit. Quand on résiste à un apôtre, on se soulève contre

Dieu. Quand un apôtre frappe, c'est Dieu qui se venge.

Accusés d'adultère envers la Loi, les gens du Temple hérodien trouvaient une réplique écrasante contre Jehoudda dans sa généalogie même. S'il descendait de David — et l'épithète qu'on lui asséna montre qu'on ne le contestait pas — c'était précisément par l'adultère de Bethsabée, femme d'Urie, le chef hittite, volé de sa femme et privé de la vie par le grand roi dans des circonstances également abominables. Ceux à qui il prétendait donner des leçons de légalité lui reprochaient aigrement et péremptoirement de ne pouvoir fonder ses prétentions au trône que sur cette éclatante violation de la loi mosaïque et du droit conjugal par son ancêtre. « Toi qui prodigues à toute la Judée l'épithète d'adultère, qu'es-tu toi-même, sinon un fils de l'adultère, un Sotada ? »

C'est même une chose remarquable qu'on ne lui tient aucunement rigueur pour les trois autres femmes dont il se réclamait, Ruth qui était Moabite avant d'entrer par effraction dans le lit de Booz, Thamar, bru de Juda, qui avait eu deux jumeaux de son inceste avec son beau-père, et Rahab qui ne serait célèbre que par sa prostitution si elle n'y avait ajouté la trahison envers sa ville natale pour servir Josué. C'est contre Bethsabée que se réunissent tous les efforts, l'adultère paraissant à lui seul pire que la prostitution de Rahab, l'inceste de Thamar et l'indécent assaut de Ruth. Mathieu a rayé son nom de la Généalogie, laissant au mari trompé et assassiné le soin de défendre sa mémoire. Il n'est plus question que de « celle qui fut femme d'Urie ».

On voit tout de suite le parti que les Hérodiens en tiraient « Vous nous contestez nos droits au trône parce que nous ne sommes pas de Juda, mais vous n'en êtes, de votre côté, que par *sotadisme* » et ils en faisaient remonter l'indignité à David qui en était le complice comme à Salomon qui en était le fruit.

XIII

ZÉLOTES ET SICAIRES

Politiquement Jehoudda est le produit des assemblées ou *églises*, des banquets ou *agapes* que le patriotisme juif avait renouvelés sous Hérode. Comme rançon des travaux qu'il dédiait partout à la gloire de Rome, — la construction des temples à Auguste, particulièrement celui de Panéas qui souillait tout le Jourdain à sa source — Hérode avait remis au peuple un tiers de ses impôts. Par ce moyen il avait obtenu une paix de surface, mais la rébellion grondait parmi les purs. En vain avait-il interdit par un décret sévère les églises et les agapes. En vain avait-il mis sur pied une police secrète qu'il apostait à Jérusalem et sur les grands chemins pour arrêter et châtier ceux qui contrevenaient à ses ordres. Jehoudda excita toute cette masse contre l'usurpateur. Fils de David, il voulait un roi davidique, réduction terrestre du Christ qu'il annonçait.

Sous la pression des éléments contraires, le parti vieux-juif s'était replié sur les articles de la Loi tombés en désuétude à cause de leur outrance, sur les coutumes abandonnées pour leur rudesse. C'était l'arsenal de

Dieu : on y trouvait des armes contre l'esprit nouveau, l'esprit de capitulation qui perçait dans les basses flatteries d'Hérode. Observés par les Grecs et par les Romains, divisés par les faux frères de Samarie et d'Idumée, ces Zélateurs rétablirent dans les bourgs la table commune du peuple juif, cherchèrent des symboles dans la religion du désert, un exemple dans les jalouses passions des Juges. On se reconnut dans les assemblées longtemps négligées, on s'exalta dans les repas publics longtemps abandonnés. Tous les coups qu'on porta contre les Hérodes et leur Temple — on disait : leur Temple ! — partirent de là. Varus, quand il débouche en Judée par la Galilée, sait qu'il met le pied sur la tête des révoltes. Les assemblées devinrent des jurandes religieuses et politiques ; le pain rompu dans les repas contient un symbole d'unité, la croix. On fit des vœux plus forts que le serment. Le naziréat, état de vœu, offrait des formules toutes prêtes : on les prit. On recula vers les temps où le peuple juif vivait agressivement séparé d'avec les nations, formait camp dans le monde.

Tandis que les Hérodes, Antipas, Philippe lui-même, sont envoyés à Rome où on les élève presque sous l'œil d'Auguste, les Cléopas restent au pays avec les pharisiens davidistes. Salomé, par son mariage avec Jehoudda, s'est engagée plus étroitement encore dans les liens de la Loi. Voilà toute une maison qui conspire dans l'ombre, en attendant qu'après la mort du roi et la répartition de ses États par Auguste, nous la retrouvions dans l'Évangile, les hérodiens d'un côté, les davidistes de l'autre : deux partis irréconciliables qui vont se disputer les pharisiens lesquels presque tous

finiront par aller avec les Hérodes parce que les Hérodes sont les maîtres de par Rome.

Dès ce moment on peut dire que les deux Bêtes de l'*Apocalypse* étaient fixées dans la rétine de Jehoudda : Hérode, dans la peau de la Bête qui monte de la terre ; César Auguste, dans la peau de la Bête qui vient de la mer. On peut dire aussi qu'il y eut deux sortes de Juifs, les politiques du Temple qui inclinaient la Loi devant l'Empire et les jehouddistes qui la relevaient contre tous. Ces exaltés furent dits Kannaïtes, Zélateurs de la Loi, ensuite Sicaires, plus tard Millénaristes quand on voulut les distinguer d'avec les sectes gnostiques. Kannaïtes, Zélotes, Sicaires, on peut employer indifféremment tous ces mots pour désigner les Christiens : ce sont des équivalents. Les Zélotes de l'histoire ne sont pas tous christiens, mais tous les christiens furent et Zélotes et Sicaires.

Le premier article du programme, c'était naturellement de « sortir d'Égypte », autrement dit se libérer des Hérodes et des Romains leurs protecteurs. La révolte contre l'Hérode et le César en fonctions est toujours au premier plan de l'histoire christienne, et celle-ci, considérée à ce point de vue, n'est nullement antipathique. L'exercice d'un droit naturel est toujours respectable. Il ne paraît pas que les Juifs fussent créés et mis au monde pour être esclaves des Romains et leur payer tribut. On ne peut leur demander non plus un enthousiasme incoercible pour les Gaulois de la garde d'Hérode qui participaient à la répression des troubles. Toutefois, j'ai cherché en quoi les rébellions christiennes pouvaient intéresser plus spécialement la civilisation et je n'ai pas trouvé. Je ne vois pas que

Jehoudda et ses fils soient des héros d'une trempe plus forte que Tacfarinas en Mauritanie, Florus ou Sacrovir dans les Gaules. En revanche, ils sont supérieurs à tous les révoltés du globe pour la profonde scélératesse de leurs sentiments et pour la stupéfiante imbécillité de leurs prophéties.

XIV

CONDITIONS SEXUELLES DE L'ENTRÉE DANS LE ROYAUME DU CHRIST JÉSUS

Nonobstant la tare de Bethsabée, Jehoudda faisait école. Un premier vent de folie messianique souffla sur les pharisiens qui prêchaient le salut par la Loi. L'année 746 était sabbatique, circonstance toujours favorable à la propagande, le travail de la terre chômant et les esclaves rendus à la liberté devenant une matière aisément excitable. Les Apocalypses firent rage, particulièrement celle de Jehoudda. La nouvelle se répandit partout qu'Hérode mourrait bientôt — il régnait depuis trente-trois ans — et que le Messie, Roi des rois prédit par tous les prophètes, se levait à l'Orient. L'historien Josèphe distingue fort nettement entre ce pharisaïsme ombrageux et le pharisaïsme indolent dont était fait le commun du peuple. Ambitieux des charges, et ennemis de tous ceux qui les occupaient, habiles à jouer des textes et des astres, à comploter et à nuire, les pharisiens de l'espèce jehouddique essayèrent leur pouvoir sur les esprits faibles. Tout le monde des

femmes fut avec eux (1), comme plus tard au Jourdain pendant la prédication de Bar-Jehoudda. Depuis son aventure avec le Serpent, Ève avait trop à craindre du Christ Jésus pour faire la sourde oreillle : il allait falloir rentrer dans Adam, et ce ne serait peut-être pas si facile qu'on croyait.

Le grand problème à résoudre pour l'homme et la femme, tous deux condamnés à la mort éternelle par leur péché, c'est de revenir à la conformation génésique d'Adam-Eve, c'est-à-dire de ne faire qu'un comme avant le Serpent. Le Christ, c'était le retour à ce principe physique (2).

Vous vous rappelez ce que dit la Genèse : Dieu profite du sommeil d'Adam pour lui arracher une côte ou mieux un côté avec lequel il façonne la femme. Toute la tradition juive jusqu'à Maïmonide admet qu'Adam était à la fois mâle et femelle, et que c'est son côté femelle qui a été séparé de lui pendant qu'il dormait. Et c'est ce côté femelle, cette *moitié* — le mot est resté — que Dieu lui a présenté ensuite comme un être nouveau. Il en résulte que le véritable auteur du péché originel, c'est Dieu qui, au lieu de laisser Adam tel qu'il était, lui a donné, en le séparant, l'éternelle tentation de se rejoindre. L'Évangile, si profondément imprégné des *Paroles du Rabbi*, s'est bien gardé de les contredire sur la conformation physique du premier homme.

Les disciples ne pouvaient aller contre l'autorité de

(1) Josèphe, *Antiquités*, l. XVII, ch. II, 4.

(2) Sur l'androgynisme originel tous les christiens sont d'accord. Le Juif Salomon, — pour l'Église saint Irénée — en qui se reflétait exactement le millénarisme du Jourdain, dit que le Seigneur n'est ni mâle ni femelle, c'est-à-dire qu'il a les deux sexes.

Jehoudda, et pour eux comme pour lui, le premier homme était androgyne. Eusèbe de Césarée interprète le texte biblique exactement comme Jehoudda : il connaissait le récit de Platon sur les androgynes primitifs, d'une création antérieure à la nôtre, et concluait que Platon s'accorde sur ce point avec les livres juifs (1).

A Salomé qui l'interrogeait sur la question de savoir jusqu'à quand durerait la mort, le Rabbi répondait par la bouche de Jésus : « Tant que vous ferez des enfants, vous autres femmes (2). » Réponse conséquente avec son système. Sans blâmer en rien ni sa femme ni lui-même, qui avaient largement usé de l'union des sexes, Jehoudda ne pouvait pas ne pas annoncer que la génération cesserait avec le *Verseau*, et les *Paroles du Rabbi* purent sans aucune intention restrictive du mariage enregistrer cette réplique frappée au coin du plus pur millénarisme (3). Jésus se l'est appropriée dans l'Evangile (4) : « Les fils de ce Cycle se marient et sont donnés en mariage, mais ceux qui seront trouvés dignes du Cycle à venir et de la résurrection des morts ne se

(1) Voir Fr. Lenormant, *les Origines de l'histoire d'après la Bible*. (1880, in-12.)

Après Eusèbe (*Præparatio evangelica*, XII, p. 535), plusieurs théologiens ont soutenu et développé la même interprétation, entre autres Augustin Steuco, de Gubbio, préfet de la Bibliothèque vaticane, choisi par Paul III comme un de ses théologiens au Concile de Trente (*Cosmopoeia vel de mundano opificio*, in-fol., Lyon, 1535, pp. 154-156), et le P. Francesco Giorgi, de l'ordre des Frères mineurs (*In Scripturam sacram et philosophiam tria millia problemata*, l. I, *Sectio de Mundi fabricâ*, probl. 29, Paris, 1522, in-4° p. 5).

(2) Clément d'Alexandrie, *Stromata*, III.

(3) Une fois isolée, privée de son explication millénariste, elle a provoqué de répugnantes hérésies.

(4) Celui de Luc seulement, xx, 35, 36. On invente une discussion avec les pharisiens dans laquelle le scribe s'appuie sur les *Paroles du Rabbi* incontestablement.

marieront pas et n'épouseront pas de femmes; car ils ne pourront plus mourir [donc, inutile de se survivre par des enfants], parce qu'ils sont égaux aux anges et *fils du Dieu de la résurrection* (1).

« Mon règne aura lieu, disait Jésus à Salomé dans l'*Evangile* des Millénaristes d'Egypte, le même que celui des Naziréens et le plus ancien par conséquent (2), mon règne aura lieu quand vous aurez foulé aux pieds le vêtement de la pudeur, quand le dehors sera vers le dedans, l'homme avec la femme, deux en un, ni homme ni femme. » Est-ce à dire qu'il faille se mettre à deux par anticipation pour redevenir androgyne ? Non certes, et si beaucoup de christiens ont vu là comme une consigne (3), — laquelle n'était pas précisément de ronfler — le Rabbi ne l'entendait point ainsi. Il entendait que le jour où Jésus les remettrait dans la gaine de peau dont il les avait revêtus avant leur division en deux sexes, ce jour-là ils redeviendraient tels qu'Adam-Eve avant le péché. Et c'était si bien le sens de la parole que, voyant Salomé elle-même placée hors du salut par la doctrine de son mari, l'Eglise, après lui avoir enlevé

(1) C'est l'ancien texte tel qu'il était dans les Evangiles au temps de l'auteur du *Dialogue avec Tryphon*, (voir ch. LXXXI *in fine*). On lit aujourd'hui dans le Luc du Saint-Siège : « Fils de Dieu et fils de la résurrection », ce qui a un tout autre sens : la pseudo-résurrection de Bar-Jehoudda devient la garantie offerte. Le bon billet !

(2) Cité dans Clément d'Alexandrie, *Stromata*, III. Il est à remarquer que Salomé, en Evangile Maria, a toutes les confidences de Jésus sur cette question. La femme de Jehoudda, la mère des sept démons, mérite cette préférence.

(3) Interprétée en ce sens par les Nicolaïtes, cette parole était dans les *Paroles du Rabbi*. Supprimée des Evangiles canoniques, elle a donné lieu de la part des christiens aux excès les plus honteux et de la part des docteurs aux explications les plus saugrenues. Nous y viendrons, le moment venu.

tous ses enfants, sauf le jésus, lui fait dire avec un sang-froid imperturbable dans Clément d'Alexandrie interpolé : « Bien m'en a pris de rester vierge (1) ! » On ne peut douter qu'il s'agisse de la mère de Bar-Jehoudda, la seule femme que, soit dans l'*Evangile des Naziréens* soit dans les *Sagesses* valentiniennes, Jehoudda et ses fils admettent aux discussions sur les dogmes qui intéressent son sexe. On en peut d'autant moins douter que, dans l'interpolation ecclésiastique de Clément d'Alexandrie, on la qualifie de vierge, et que la seule vierge de cette histoire est celle dont le bilan utérin, grâce à l'énergique intervention de Jehoudda, se solde par sept fils et deux filles. La doctrine dont elle est ici le truchement explique cette épithète d'*accoupleuse de femmes* que certains commentaires talmudiques donnent à Maria, et qui est restée jusqu'à présent une énigme irritante le plus souvent interprétée dans le sens ignominieux.

Pour les christiens un hermaphrodite était un type sacré, puisqu'il échappait au péché dont était mort Adam-Ève.

Quel bonheur lorsqu'il en naissait un en conformité des horoscopes ! Phénomène de mauvais augure pour les païens, c'en est un de bon augure pour les christiens. Heureux auspice, gage d'un retour prochain de l'humanité à sa forme primitive, à l'édénique félicité d'avant la déchéance ! Jésus est dans l'air, il vient ! « Vénus et Mercure seront-ils en conjonction, leur demande ironi-

(1) *Stromata*, l. III.

quement *Philopatris* (1), et produiront-ils beaucoup d'hermaphrodites dont la naissance vous cause tant de joie ? »

Selon les fins de Dieu, l'état de nature ne comportait point la génération : c'était une invention du Diable-Serpent à qui Iahvé avait eu le grand tort de donner la parole, un corps, des pieds, et peut-être d'autres membres, mais Iahvé n'avait admis l'enfantement qu'à titre de pénalité : d'où cet accident avait été flétri du nom de travail. Et dans le *Millénium du Zib* on ne travaillait plus.

Les mères avaient commis le grand péché de génération qui faisait obstacle au Christ, car comment redevenir hermaphrodite quand on est trois et qu'on a dans l'enfant un témoin à charge ? La femme de mauvaise vie, il est vrai, a commis le petit péché de fornication, mais elle n'a point enfanté, l'herbe, comme dit Lamennais, ne poussant pas sur les grandes routes. Elle est donc plus androgynisable. On comprend qu'atteintes dans leur fonction la plus haute, blessées dans leur sentiment le plus noble, les mères aient été si peu nombreuses autour de Bar-Jehoudda, lors de ses baptêmes. Ce pseudo-sacrement ne semblait fait que pour avantager les monstres, volontaires ou non, de la nature. Les paillardes et les filles de mauvaise vie (2) ont composé tout l'entourage féminin de cet homme vierge.

(1) Dialogue faussement attribué à Lucien et dirigé contre les christiens millénaristes dont la doctrine envahissait l'Egypte.

La sainteté originelle des hermaphrodites est une opinion aussi ancienne que le chaos dont le Jéhovah et l'Elohim ont tiré l'être humain. On la trouve auprès des Indiens et des Chaldéens, dans les Védas et dans Bérose, auprès des Phéniciens, auprès des Grecs. Platon la met dans la bouche d'Aristophane.

(2) Ce sont les propres expressions du *Quatrième Évangile*.

Hermaphrodite à la façon de Prométhée, créateur d'un androgyne dont il a le regret d'avoir fait deux moitiés que Satan a perverties, le Verbe-chair ne consent à régner que sur des êtres semblables au type originel. Toutefois on se divisa sur cette théorie. Alors que les hommes organisés attendent un Roi qu'ils croient se concilier, les uns par des croisements répétés, les autres par des chastetés obstinées, inversement les eunuques en attendent un qui leur permettra de laisser de la famille.

Tel fut Bagoas, eunuque d'Hérode, au temps du Massacre des Innocents. Bagoas n'avait cru à Jésus que persuadé, sur la foi des Révélations, qu'il se marierait sous le régime futur et qu'il aurait des enfants.

Il n'y a qu'un Roi en état d'assurer de tels privilèges, c'est le Roi du Millénium, le roi-hermaphrodite qui, cumulant les deux sexes, en gratifie à son tour tous ses sujets. Mais si c'est pour avoir des enfants qu'il se marie dans le Royaume, Bagoas s'illusionne grandement, car il rejoint une femme à qui Jésus interdit précisément d'en faire. Et puis, s'il en eût fait, il en serait mort comme Adam. Au contraire, son eunuchisme augmentait ses chances de salut. « Il y a, dit Jésus, des eunuques qui sont nés tels dans le sein de leur mère ; il y en a que les hommes ont faits eunuques ; et il y en a qui se sont eux-mêmes rendus eunuques [tel Bar-Jehoudda par son naziréat] à cause du Royaume des cieux. Que celui qui peut comprendre comprenne (1). » Mon Dieu ! on peut y arriver, mais il faut connaître le système. Bagoas n'avait pas très bien compris, ou plutôt il avait inter-

(1) Mathieu, xix, 12. Gloses sur les *Paroles du Rabbi* où elles étaient mises, comme ici, dans la bouche du Seigneur Jésus.

prété dans le sens de ses désirs, étant sans doute de ceux « que les hommes ont faits eunuques ». Il fut cruellement puni de son ambition démesurée, car Hérode, avec quelque brusquerie, le mit à mort, et le Roi qui rend féconds les eunuques ne vint pas.

XV

LE MASSACRE DES INNOCENTS ET LA FUITE EN ÉGYPTE

A la vérité, Bagoas avait commis d'autres fautes. Il était des six mille pharisiens qui refusèrent de prêter serment à Auguste.

On lit aujourd'hui dans Josèphe qu'ils tenaient en secret pour Phéroras contre Hérode, et Phéroras était frère du roi (1). Mais Hérode n'était pas tendre pour ceux qui conspiraient, surtout quand ils étaient ses proches. Or il a fait égorger les six mille, tandis qu'il a laissé à Phéroras le commandement de ses troupes et la vie. J'en conclus que ce n'est pas Phéroras que les six mille attendaient du fond de l'Orient : il habitait Jéricho et n'annonçait aucune disposition pour régner sur l'univers.

Tel fut le Massacre des Innocents dont parle l'Évangile de Mathieu (2) : persécution des Juifs hérodiens contre les Juifs christiens, persécution entre frères, la

(1) C'est l'explication que l'Eglise a trouvée d'un événement qui aidait à comprendre le massacre des Innocents, et elle l'a glissée dans Josèphe. Le texte de Josèphe a été remanié en cet endroit et en vingt autres au cours du cinquième siècle.

(2) Mathieu, II, Nativité.

plus cuisante de toutes. Les *nouveau-nés* que tua Hérode avaient tous des barbes de patriarches, mais par leur obéissance à la Loi ils étaient dignes de l'Éden que le Christ allait rétablir en 789. (1) De près ou de loin Jehoudda, Cléopas et Ménahem avaient la main dans ce mouvement, Hérode n'eut pas de peine à l'y trouver. Le fils de Malthacé la Samaritaine, Antipas, l'héritier présomptif, dénonça les projets délirants que Jehoudda et Salomé nourrissaient pour leur fils aîné. Hérode le fit rechercher pour l'englober dans le procès de sang qu'il fit à ses propres enfants et qui se termina par l'exécution des plus coupables ou des plus confiants.

Pris de peur, Jehoudda et Salomé se réfugièrent en Égypte, emmenant avec eux le petit christ âgé de sept ans, tandis que Ménahem, compromis dans le même mouvement, se réfugiait à Antioche (2).

Où emmena-t-on Bar-Jehoudda? A Héliopolis, dit une légende. Peut-être plus avant dans le désert. On reçoit de l'*Apocalypse* l'impression qu'il a remonté le Nil jusqu'à l'endroit où la terre semble ouvrir la bouche pour l'avaler. Certes il ne s'agit pas des sources, mais nous sommes loin d'Alexandrie, où la terre ouvre la bouche pour le rendre. (3) Si l'on savait où habitait la famille de Joshua ben Peraïa, on saurait où Bar-

(1) Une dernière fois avant la mort d'Hérode, le zélotisme se réveilla en Jehoudda et en Mathias qui instruisaient la jeunesse de Jérusalem : à leur voix on arracha l'Aigle d'or qu'Hérode avait fait placer sur la principale porte du Temple : Hérode fit brûler Mathias et Jehoudda, puis mourut.

(2) En ce qui touche Ménahem, c'est ce qu'on croit pouvoir conclure des *Actes des Apôtres* où l'on rencontre parfois des traits involontaires de vérité.

(3) Voir plus loin, p. 127.

Jehoudda a passé son enfance, a été initié aux mystères du ciel et de la terre, à cette Kabbale messianique dont son père est le représentant le plus achevé.

Le père kabbaliste de Jehoudda, c'est ce Joshua ben Peraïa que le Talmud associe à l'éducation de Bar-Jehoudda en Egypte. Si ce Joshua ne peut avoir été le maître du fils, il a été celui du père. Jehoudda a mené son fils dans la maison de Joshua, où sans doute il avait été lui-même. Leur *Apocalypse*, c'est du chaldaïsme macéré dans le Nil. « J'ai ramené mon fils d'Egypte », dit l'Evangile à propos de Bar-Jehoudda. C'est d'Egypte et de la maison de Joshua ben Peraïa que Jehoudda et son fils ont ramené l'idée du Dieu qui s'engendre lui-même en la personne d'un Fils, c'est-à-dire le « Fils de l'homme » sous la forme qu'il a dans leur Apocalypse.

Sozomène, historien de l'Église, rapporte qu'à l'arrivée du jésus en Égypte, un arbre nommé Persis — lui aussi venait de Chaldée — s'abaissa jusqu'à terre comme pour l'adorer. L'imposteur Athanase (1) dit qu'à la vue de ce Juif exorbitant les idoles et les simulacres s'écroulèrent. Il est vrai que les jésu-christiens d'Égypte, notamment ceux d'Alexandrie, ont souventes fois pillé, brûlé, saccagé les temples et renversé les idoles, voire les simulacres, mais ce ne fut point en ce temps-là. Par cet exemple à plaisir inventé Athanase encourageait ses troupes à renouveler dans leurs exploits le miracle qu'il attribuait au Maître.

Je vous dis que ces fils de Dieu ne descendaient même pas des bons singes !

(1) Patriarche d'Alexandrie, au fond le premier pape.

NATIVITÉ SELON L'APOCALYPSE

I

LES TROIS PREMIÈRES LETTRES DE L'APOCALYPSE

Nous laissons Jehoudda en Égypte avec sa femme et les enfants qu'il en pouvait avoir à cette époque. L'ordre des matières appelle ici les trois Nativités de Bar-Jehoudda, en Évangile le Joannès-jésus. Bien que de ces trois « documents » deux soient postérieurs au premier siècle, ils ont la valeur de procès-verbaux établissant d'irréfutable manière qu'il est né au mois de décembre 739. Nous réservons, pour l'étudier à part, la Nativité selon l'Église — *Nativité de Jésus au Recensement de Quirinius* — faux monstrueux introduit dans l'Évangile dit de Luc au troisième siècle et qui se détruit par lui-même, le Recensement étant au plus tôt de 760 et le jésus étant né depuis vingt et un ans.

Vient d'abord la Nativité du Joannès-jésus contée par lui-même dans l'*Apocalypse* de 782, qui est une mise au point de l'*Apocalypse* paternelle, laquelle fai-

sait partie des *Paroles du Rabbi* transmises par Philippe, Jehoudda junior dit Thomas et Mathias.

L'*Apocalypse* du Joannès-jésus se divisait en vingt-deux chapitres, qui répondent aux vingt-deux lettres de l'alphabet hébreu. La version grecque, dite de Pathmos, reproduit encore cette division : ses trois premiers chapitres sont consacrés à l'*Envoi aux sept églises d'Asie*; ils remplacent donc un texte ancien, également composé de trois chapitres qu'on ne pouvait donner sans dénoncer ouvertement toute la fourberie évangélique (1).

En sa qualité de Verbe, le Christ Jésus était l'auteur de l'alphabet hébreu, composé de vingt-deux lettres. C'est pourquoi la Révélation qu'il avait faite à Jehoudda se compose de vingt-deux parties. Dans la copie de Philippe on trouvait, en tête de chaque division, la lettre qui y correspond dans l'alphabet, depuis l'Aleph jusqu'au Thav. Ce plan avait en soi quelque chose de divin. Et aussi de davidique (2). Ce qu'on lit dans les Écritures : « Je suis l'Aleph et le Thav (l'Alpha et l'Oméga), le commencement et la fin, qui est, qui était et qui doit venir (3), » c'est à la fois la déclaration du Christ qui est le commencement et la fin de toutes choses, et le manifeste de l'oint judaïque en qui Dieu a mis sa complaisance. Ce qu'il y avait de personnel au Joannès et à sa prédestination en tant que Précurseur

(1) On trouvera le texte et la critique de cet Envoi dans le chapitre intitulé : *Les Paroles du Rabbi*, qui ne fait pas partie du présent volume.

(2) Le psaume CXVIII est divisé en vingt-deux parties, composées chacune de huit versets et précédées des vingt-deux lettres suivantes : Aleph, Beth, Gimel, Daleth, He, Vau, Zain, Heth, Teth, Jod, Caph, Lamed, Mem, Nun, Samech, Ain, Phe, Sade, Coph, Res, Sin, Thav.

(3) *Apocal.* (*Envoi*, I, 8).

occupait les trois premières parties (lettres Aleph, Beth et Gimel). Ces trois parties préludaient à ses Révélations, à ses Visions célestes, mais comme elles comprenaient la Nativité, les Généalogies et la Descente de la colombe, aujourd'hui transportées dans l'Évangile, elles ont disparu pour faire place à l'Envoi qui se trouve actuellement en tête de l'adaptation judéo-hellène dite de Pathmos. « Qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Églises (1) ! » L'Esprit leur commande énergiquement de supprimer tout ce qui établit l'identité du Joannès et du christ.

Pour justifier sa mission, Bar-Jehoudda invoquait deux choses : sa double origine davidique et l'investiture céleste. L'origine davidique d'abord, par conséquent les deux Généalogies qui sont aujourd'hui, l'une par le père dans Mathieu l'autre par la mère dans Luc. Venait ensuite sa Nativité astrologique (2), puis, sous la lettre Gimel, son investiture par la colombe, avant que les temps n'entrassent dans le dernier septénaire du monde (3). Luc a pieusement conservé la date de l'*Apocalypse* du Joannès-jésus : 781, quinzième année du règne de Tibère en style juif (4), et il ne peut

(1) Ch III, 22 de l'*Envoi*. Sur quoi commence ce qu'on a pu conserver de l'*Apocalypse* du Jourdain.

(2) Transposée par l'adaptateur grec et placée au ch. XII, lettre Lamed.

(3) La dernière période sabbatique (782-789) avant le Millénium.

(4) Tibère a régné vingt-trois ans et est mort en 790. L'année commençant à la pâque (équinoxe de printemps) pour les Juifs, et au solstice d'hiver (fin décembre) pour les Romains, les trois premiers mois de 782, consulat des deux Geminus, appartiennent encore à l'année 781 chez les Juifs. L'année 788, sabbatique, et première du dernier Jubilé, fut celle de la *Manifestation* de Bar-Jehoudda comme christ politique.

la tenir que du Joannès lui-même, elle n'était que dans l'*Apocalypse*, elle y est encore.

II

LE SONGE DE JOSEPH RÉALISÉ MALGRÉ SATAN (DÉCEMBRE 739, ÈRE DE BAR-JEHOUDDA)

Nous avons donné les deux Généalogies de Bar-Jehoudda, donnons maintenant ce que l'Église nous a laissé de sa Nativité (1) :

1. Et un grand prodige parut dans le ciel : une femme revêtue du Soleil, ayant la lune sous ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles.
2. Elle était enceinte, et elle criait, se sentant en travail, et elle était tourmentée des douleurs de l'enfantement.

C'est *la Vierge*, signe dans lequel le Soleil géniteur est conçu chaque année à l'équinoxe d'automne, sous l'influence du *Lion*, signe de la tribu de Juda et en même temps de Jehoudda. Elle a laissé faire la *Balance*, le *Scorpion* et le *Sagittaire*, qui sont sous l'influence de Satan, mais la voici qui prépare des temps meilleurs pour le prochain retour de l'*Agneau*, signe témoin de la Création. Elle est dans le *Capricorne* lorsqu'elle accouche, par conséquent au solstice d'hiver, et c'est sous ce même signe qu'au jubilé de 739 Salomé a accouché de son premier-né.

Dans cet horoscope Jehoudda réclamait pour son fils aîné le bénéfice du *Songe de Joseph*, — et c'est bien

(1) *Apocalypse*, XII, 1-6.

pour cela que les évangélistes ont donné le nom de Joseph à ce modèle de modestie. Joseph avait vu le Soleil, la Lune et onze étoiles du Zodiaque qui l'adoraient, lui douzième étoile, *les Poissons*, et lui promettaient l'empire sur ses onze frères. La Nativité de l'*Apocalypse*, c'est le songe de Joseph écrit par Iahvé dans le ciel avant même que Joseph existât. Parvenue au solstice d'hiver, *la Vierge* est au bout de sa mission, elle réunit sur sa tête les douze étoiles du Zodiaque. C'est la figure de Salomé au terme de sa gestation ; en accouchant, elle aussi, sous le *Capricorne* elle a donné un corps de chair au songe de Joseph.

3. Et je vis un autre prodige dans le ciel : Un grand Dragon roux, ayant sept têtes et dix cornes, et sur ses sept têtes, sept diadèmes.

4. Or sa queue entraînait le *tiers* des étoiles, et elle les jeta sur la terre (1) et le Dragon s'arrêta devant la femme qui allait enfanter, afin de dévorer son fils, aussitôt qu'elle serait délivrée.

Commencé au ciel dans le signe de la *Vierge*, le drame se poursuit sur la terre dans la vierge de Sion, mère de Bar-Jehoudda, et sous le signe du *Capricorne* transformé par la politique internationale en Dragon cornu. Ce Dragon, c'est Satan lui-même, groupant les attributs de Rome, de César Auguste et d'Hérode.

Les sept têtes sont les sept collines, et les dix cornes, les villes de la Décapole soumises au protectorat de

(1) Elles tombent sur l'Occident qui bientôt en recevra une seconde bordée. Nous verrons quand nous en serons aux Révélations proprement dites de Bar-Jehoudda que la destruction du monde païen s'opère par tiers, un tiers pour l'Occident, un tiers pour l'Orient, un tiers pour le Milieu. abstraction faite de la Judée qui naturellement ne périt pas, puisque c'est la Terre sainte.

Rome, très païennes par tradition, et qui entraient comme autant de coins, étaient comme autant de pierres de scandale dans l'ancien royaume de David que le fils de Salomé prétendait reconstituer aux dépens de l'Empire et des voisins. Elles étaient de l'héritage de David, à raison de leur passé historique, quoiqu'elles fussent devenues par le malheur des temps les dix postes avancés de la civilisation occidentale dans cette zone géographique. Quant au Dragon, s'il est roux, c'est qu'il porte les couleurs d'Hérode, lequel était Edomite, du pays d'Edom, à savoir *roux* par étymologie.

5. Elle enfanta un fils mâle qui *devait* gouverner toutes les nations avec une verge de fer [*et son fils fut enlevé vers Dieu et vers son trône*].

Ce verset, qui succède au glorieux horoscope du fils de David d'après l'état du ciel au solstice d'hiver, a été profondément modifié en raison de la fâcheuse issue de ces pronostics.

Bar-Jehoudda ne faisait point de doute qu'il ne dût régner sur toutes les nations de la terre pendant mille ans, c'était l'opinion de son père, de sa mère, de ses frères et de ses sœurs. Quant à son Assomption, qui d'ailleurs ne date guère que de Trajan, elle n'était nullement prévue, puisqu'au contraire il devait paître les païens avec sa verge de fer à compter du 15 nisan 789. On est donc certain que la phrase entre crochets est une ecclésiastique addition.

6. Et la femme s'enfuit dans le désert où elle avait un lieu préparé par Dieu pour l'y faire nourrir [l'enfant] pendant quarante-deux *mois* [*d'Agneau*, années].

Ici, que celui qui a des oreilles entende, comme disait en son vivant le Joannès ! Au lieu de quarante-deux *mois d'Agneau* ou années (1), on a mis *mille deux cent soixante jours*. De plus, au lieu de montrer que c'est l'enfant qui a sa retraite et sa nourriture préparée par Dieu dans le désert, l'*Apocalypse* du Saint-Siège essaie de nous faire croire que c'est la mère (2). Mais c'est l'enfant, et nul autre, qui demeure dans un désert jusqu'à l'heure marquée, et cet enfant, c'est si bien celui-ci que Luc lui emprunte presque textuellement ce verset dans sa *Nativité du Joannès-jésus* et dit : « L'enfant croissait et se fortifiait en esprit ; et il demeurait dans les déserts, jusqu'au jour de sa manifestation devant Israël (3). » Ce jour, on le connaît par l'*Apocalypse*, c'est 782, dernier septénaire avant la pâque de 789. Luc précisera en disant : « l'an quinzième de Tibère ». D'où Luc tire-t-il sa date, sinon de l'*Apocalypse* elle-même? Nous sommes donc certains qu'il n'y avait pas « mille deux cent soixante jours » dans le texte primitif, mais *quarante-deux mois* comme dans le chapitre XI (4). Ce chiffre de 1.260 jours a été substitué à celui de 42 mois (30 $\times$ 42 = 1.260) pour empêcher qu'on ne traduisît « mois » par *années*.

En effet il ressortait indubitablement de ce passage, rapproché de celui du chapitre XI, que le Joannès avait quarante-deux ans lors de son *Apocalypse*. Il était donc né, comme nous l'avons dit, au Jubilé de 739.

(1) Nous dirions *quarante-deux printemps*.

(2) On lit en effet dans cette traduction que la femme s'enfuit au désert « pour y être nourrie ». Jusqu'alors on avait toujours dit, en parlant de l'enfant : « pour l'y faire nourrir. »

(3) Luc, II, 80.

(4) *Apoc.*, XI, 2.

7. Alors il se fit un grand combat dans le ciel : Michel et ses anges combattaient contre le Dragon, et le Dragon combattait, et ses anges aussi :

8. Mais ils ne prévalurent pas ; aussi leur place ne se trouva plus dans le ciel.

9. Et ce grand Dragon, l'ancien Serpent (1) qui s'appelle le Diable et Satan, et qui séduit tout l'univers, fut précipité sur la terre, et ses anges furent jetés avec lui.

10. Et j'entendis une voix forte dans le ciel, disant : C'est maintenant qu'est accompli le salut de notre Dieu, et sa puissance et son règne, et la puissance de son Christ, parce qu'il a été précipité, l'accusateur de nos frères, qui les accusait devant Dieu jour et nuit.

Maintenant que le voilà par terre, ramené à la condition mortelle d'un Hérode et d'un César, le christ davidique va pouvoir lui régler son compte. L'Archange Michel et ses anges le lui ont livré, il n'échappera pas. « J'ai vu, dit le jésus dans l'Évangile, j'ai vu Satan tomber du ciel comme un éclair. » Or qui, en son vivant, disait avoir vu cela ? Le Joannès d'après la présente *Apocalypse*. On est donc certain qu'à cet endroit de l'Évangile ce n'est pas le Verbe Jésus qui parle, mais simplement le Joannès-jésus. Ensuite de quoi, Jésus donne pouvoir aux disciples de marcher sur les scorpions. Quels scorpions? Ceux que le Joannès décrira dans la suite, les scorpions d'Hérode Antipas, de Kaïaphas et de Pontius Pilatus. Là encore Jésus ne fait que répéter ce que disait le Joannès pour exciter les Juifs à la confiance en soi.

11. Et eux l'ont vaincu par le sang de l'Agneau et par la

(1) Celui de la *Genèse*, mais dans la forme qu'il avait sous Auguste.

parole de leur témoignage; et ils ont méprisé leurs vies jusqu'à souffrir la mort (1).]

12. C'est pourquoi, cieux, réjouissez-vous, et vous qui y habitez. Malheur à la terre et à la mer, parce que le Diable est descendu vers vous, plein d'une grande colère, sachant qu'il n'en a que pour peu de temps.

13. Or après que le Dragon eut vu qu'il avait été précipité sur la terre, il poursuivit la femme qui avait enfanté l'enfant mâle (2).

14. Mais les deux ailes du grand Aigle furent données à la femme, afin qu'elle s'envolât dans le désert en son lieu, où elle est nourrie (3) [un temps et des temps et la moitié d'un temps], hors de la présence du Serpent (4).

15. Alors le Serpent vomit de sa bouche, derrière la femme, de l'eau comme un fleuve, pour la faire entraîner par le fleuve.

16. Mais la terre aida la femme; elle ouvrit son sein, et elle engloutit le fleuve que le Dragon avait vomi de sa bouche (5).

17. Et le Dragon s'irrita contre la femme et il alla faire la guerre à ses autres enfants qui gardent les commandements de Dieu [*et qui ont le témoignage de Jésus-Christ*] (6).

(1) Addition au texte original, mais antérieure de beaucoup aux fourberies ecclésiastiques. Il s'agit ici des fils, petits-fils, gendres, neveux et petits-neveux de Jehoudda et de Salomé, depuis Jacob junior dit Andréas lapidé en 787, Éléazar tué pendant la révolte de Bar-Jehoudda, Bar-Jehoudda crucifié le 14 nisan 788, Jacob et Shehimon, crucifiés en 802 par Tibère Alexandre, Ménahem et Absalom suppliciés en 819, jusqu'à Eléazar II forcé dans Massada par les soldats de Vespasien.

Il n'était pas question en 782 de désarmer Satan par le martyre. Satan en avait pour trop peu de temps, comme il est dit au verset 12!

(2) Ici c'est Hérode seul.

(3) Avec l'enfant; elle n'est pas seule.

(4) Les temps ne sont plus évalués à quarante-deux ans. Quant au désert où a vécu Bar-Jehoudda, c'est celui d'Égypte.

(5) Le Nil lui-même.

(6) Interpolation ecclésiastique.

18. Et il s'arrêta sur le sable de la mer (1).

L'oiseau qui emporte au désert la femme et l'enfant n'est point un aigle ordinaire, c'est le Grand Aigle, précurseur de la Grande Année, c'est proprement l'aigle Phénix, annonciateur-né du Renouvellement des Cycles. Il date, lui aussi, la Nativité ; comme l'enfant, il est jubilaire et si on pouvait retrouver ses ailes dans quelque hypogée on y verrait marquée comme sur celles des pigeons-voyageurs la date du départ avec le nom et l'adresse de l'envoyeur.

Cette Nativité, qui commence au ciel pour finir sur la terre, vaut qu'on s'y arrête. C'est l'archétype de la Nativité selon Mathieu : une mère, qui était vierge quand elle a été épousée, l'enfant jésus et point de père. Car cet enfant a ceci de commun avec l'enfant de Maria qu'on ne lui voit point de père. Au milieu des Mages qui marchent au *signe* dans Mathieu, nous retrouvons la vierge davidique sous le nom de Maria, l'enfant sous le nom de *Jésus*, le père charnel sous le nom de Joseph, le Serpent rouge sous le nom d'Hérode, et la retraite au désert sous le nom de fuite en Égypte. Malgré tout, le Joannès a eu un père et très en vue, puisque nous assistons plus loin (2) à son Ascension en pleine place publique.

Pour dessiner l'horoscope de son fils, Jehoudda n'avait eu besoin de personne. Il est vrai qu'on envoyait

(1) Le rivage de Phénicie, nommément Césarée de la mer, où, après la déposition d'Archélaüs en 760, la Bête romaine débarqua et s'installa. Ce fut la résidence de tous les procurateurs de Judée, Pontius Pilatus compris. Grâce à Satan, Jupiter et Auguste y eurent des temples. D'autres dieux que Iahvé, quelle ignominie !

(2) *Apocalypse*, XI, et, dans le présent volume, *Apothéose de Jehoudda*.

chercher l'astrologue un peu comme on envoyait chercher la sage-femme ; l'astrologue consultait ses tables et sans sudation divinatoire, sans fatigue pour ses méninges, il apportait à la famille, qui le communiquait aux voisins, l'horoscope du nouveau-né. S'agissait-il d'une ville assiégée ou d'une nation en transes? Même procédure, avec cette nuance qu'on sonnait de la trompe afin d'impressionner la nation ou la ville dans le sens et dans le but qu'on poursuivait. Quand l'astrologue était en même temps mathématicien, médecin, et qu'il s'y connaissait en métaux ou en pierres, il était à lui seul toute l'Académie des sciences juives. On citerait cent cas dans lesquels l'astrologie a décidé du sort de tout un pays, et fait sortir de ses chiffres la paix ou la guerre. Et même on faisait des thèmes de géniture pour un peuple, des horoscopes pour une ville plus facilement encore que pour un individu, car c'est des généralités de l'histoire que la plupart du temps on tirait les particularités de l'avenir.

Le thème de géniture de Bar-Jehoudda escompte son immortalité. (Les Juifs ne détestent pas l'escompte et on leur attribue l'invention de la lettre de change.) En mariant le thème de conception annuelle du Christ solaire dans le sein de *la Vierge* avec la conception de Bar-Jehoudda dans le sein de Salomé, on trouvait le moyen de dire que le Précurseur incarnait le Verbe Jésus.

Dès 739 ce thème eut la forme qu'il a dans l'*Apocalypse*, et il repose sur un calcul astrologique établi d'après les règles du genre. De l'*Apocalypse* il a passé dans l'*Évangile* où il s'est conservé intact pendant deux siècles, et sous Septime-Sévère il n'y a

encore d'autre Joannès, d'autre jésus, d'autre christ, que Bar-Jehoudda, né sans père charnel apparent, sous Hérode, au Jubilé de 739.

Toutefois, entre les mains de l'Église, la Nativité selon l'*Apocalypse* a subi de profondes modifications dont le texte actuel porte la marque. Dans l'ancien le Précurseur y disait *lui-même* (1) en quelle année, dans quelles circonstances il était né sous Hérode. Il ne cachait pas que Iahvé ne fût son père mais à la mode de Judée seulement, comme il l'était de tous les Juifs. Iahvé ne s'en cachait pas non plus, et il envoyait « deux anges » sur la terre pour préparer la naissance de son fils. Ces deux anges ont disparu pendant la translation de la Nativité apocalyptique dans l'Évangile de Mathieu. Mais on retrouve le premier dans la *Généalogie du jésus* par son père et le second dans la *Généalogie* par sa mère.

III

RENVERSEMENT DES SORTS CHALDÉENS ET CONVERSION DU ZIB EN SIGNE FAVORABLE

Il n'y avait point de Mages autour de son berceau, mais des Chaldéens, grands experts en astrologie, et c'est guidés par le *signe*, qu'ils venaient l'adorer comme un dieu. Le jésus ajoutait que les Chaldéens

(1) Cela est constaté dans la *Réplique d'un rabbin* aux premiers Évangiles, écrit cité par Celse. (*Anticelse*, I, 58, dans les œuvres d'Origène. *Patrologie grecque* de l'abbé Migne.)

avaient averti *le tétrarque* Hérode (1) à la demande de qui on avait fait égorger tous les *nouveau-nés*, tant sa peur était grande d'être renversé un jour par l'Enfant du ciel.

Mais le trait le plus remarquable de cette auto-biographie, c'était le voyage des Chaldéens à Jérusalem. Ce voyage qui n'a jamais eu lieu, sinon dans l'esprit détraqué du Joannès, est une véritable abdication de la Chaldée. C'est le renversement de toutes les prédictions que les Joannès de Babylone et de Ninive avaient faites en faveur des Assyriens et des Perses. Effrontément dépouillés, mobilisés à contre-cœur, le Messie davidique les embrigade, les immatricule dans cette armée qui doit subjuguer toutes les nations, y compris la leur. L'empire du monde va passer des Assyriens aux Juifs, et les Chaldéens capitulent devant cette inéluctable destinée.

C'était le décret des Apocalypses perses que les Juifs disparussent à jamais en un même jour, sous le même signe, le *Zib* ou *les Poissons*, la veille du premier jour du douzième mois dit Adar, afin qu'ils ne vissent plus la pâque, la lumière de l'*Agneau*, sous lequel avait commencé et devait être renouvelé le

(1) Il s'agit ici d'Hérode Antipas, que son père, dans son premier testament, désignait pour lui succéder au trône de Judée. Par un retour de dispositions fréquent chez les vieillards, Hérode ne lui laissa plus qu'une simple tétrarchie, la Galilée, sous l'ethnarchat d'Archélaüs. L'Evangile de Mathieu a fait disparaître Antipas pour lui substituer son père, comme si la rivalité avait été entre le vieux roi et le petit enfant. alors qu'elle était entre celui-ci et l'héritier présomptif. Un ange descendait du ciel opportunément et ordonnait aux parents d'emmener l'enfant en Egypte pour le mettre à l'abri de cette jalousie meurtrière.

monde (1). Consultés par les Mages, les sorts en avaient décidé ainsi pour toutes les provinces soumises à l'empire de Darius jusqu'à l'Éthiopie (2). Mais, dans les deux journées plus imaginaires qu'historiques des 14 et 15 adar, les Juifs avaient renversé les sorts et, prenant les devants, massacré leurs ennemis : d'où leur était venue cette fête des Phurim, par laquelle ils préludaient à la pâque annuelle (3).

Pas plus que la pâque elle-même, cette fête n'est une fête commémorative, les Phurim ne tiennent pas plus à un massacre de Perses dans Suse que la pâque au passage de la Mer Rouge : de toute évidence ce sont des fêtes cycliques, celle de l'*Agneau* dans laquelle les Juifs affirment leur privilège d'éternité, l'autre par laquelle ils convertissent en signe favorable cette funeste étoile du *Zib* ou *Poissons* sous laquelle devait s'achever, au sens chaldéen, leur misérable vie. Qu'est-ce donc que le songe de Mardochée ? C'est en son genre le songe de Joseph avec quelque chose de plus qui vient de la *Genèse* et que nous retrouvons dans l'Eden millénariste : cette petite fontaine qui devient un grand fleuve aux eaux abondantes, cette lumière qui envahit tout, la bassesse des justes qui s'élève au sommet et dévore ceux qui sont dans l'éclat (4). Est-ce que Zacharie n'a pas vu cette fontaine de vie que Iahvé fera sourdre, lors de l'embrasement final, pour le salut des Juifs de la Loi ? A leur retour de captivité, ils baptisent du nom de *Poissons* la porte qu'ils ouvrent dans la nou-

(1) Le livre d'*Esther* n'est que l'affabulation anecdotique de cette Apocalypse.
(2) *Esther*, III, 7, 8, 13.
(3) *Phur*, en hébreu, le sort. (*Esther*, IX, 21-23.)
(4) *Esther*, XI, 5-12. *Apocalypse*, XXII.

velle muraille de Jérusalem, en face de Babylone. D'où le Joannès a-t-il tiré la figure du baptême? Pourquoi son père est-il dit dans l'Évangile *Zibdeos*, le *faiseur de poissons?* Pourquoi les Juifs du Temple l'appelaient-ils Beel-Zib-Beel? Pourquoi le *Zib* est-il désormais le signe du Christ Jésus? C'est que par son horoscope le fils de David a renversé définitivement les sorts. Ces Jannès, ces Mambrès qui jadis traversèrent les destins des Hébreux et s'inscrivirent en faux contre l'Apocalypse de Moïse (1), les voilà confondus! Balaam, du fond de son tombeau, déchire sa prophétie : l'étoile de Juda ne pâlira point devant celle de Rome, et, si par la complicité de Satan l'Italie semble l'emporter sur la Judée, ce sera bientôt son tour d'être asservie. Dès le moment que le Joannès montrait les Chaldéens marchant au signe, c'est qu'il indiquait la coïncidence de sa Nativité davidique avec le jubilé de 739; les Chaldéens n'avaient marché qu'à cause de cette coïncidence. La date était dans l'*Apocalypse*. Le Joannès donnait la date, elle était dans les copies que Philippe, Jehoudda dit Thomas et Mathias ont laissées de ses écrits. Elle y était puisque nous allons la retrouver dans l'Évangile, authentique en cela, qu'on a mis sous le nom de Mathias.

IV

UN SEUL ENFANT, LE JOANNÈS-JÉSUS, ET NON DEUX

Voilà cette Nativité autobiographique, cette Nativité du christ racontée par lui-même en la quarante-deuxième

(1) *Deuxième de Paul à Timothée*, III, 8.

année de son âge. Il n'y a pas deux enfants mâles, l'un nommé Joannès, qui ne serait né que pour être le précurseur de l'autre nommé Jésus, mais un seul enfant qui est le précurseur du Christ céleste, lequel doit descendre le premier jour du Jubilé Millénaire ou Millénium du *Zib*, à savoir le 15 nisan 789. Il est proprement l'Antéchrist, Celui qui vient devant le Christ, car, à son époque, le mot n'avait pas le sens défavorable qu'il a pris dans la suite. Le Joannès disait du Christ : « Celui qui vient après moi (1). »

En 782, date de l'Apocalypse du Jourdain, à la veille du Grand Jour dont nous ne sommes séparés que par un septénaire, nous n'avons devant nous qu'un seul homme : le Joannès-jésus. Nous sommes en la quinzième année de Tibère, Dieu adresse la parole au Joannès, et Jésus n'est pas né ! Il ne naît pas davantage dans les deux Nativités qui nous sont parvenues sous le nom de Mathias et de Luc et qui sont celles de Bar-Jehoudda. Avant que l'Eglise ne lui fabriquât par un faux inexpiable l'extrait de naissance qu'elle a introduit dans Luc (2) au commencement du quatrième siècle, Jésus n'était pas encore *né;* de son côté, le Joannès n'était pas encore mort *décapité* par Hérodiade ; voilà le fait, le fait absolu, irréfragable. Le précursorat de l'enfant-Joannès devant l'enfant-Jésus est une fourberie postérieure de beaucoup à l'apparition des premiers Evangiles qui semble dater d'Hadrien.

(1) Mathieu, IV, 11. Marc, I, 7. *Quatrième Evangile*, I, 30.

(2) Je parle ici de la Nativité du pseudo-Jésus au Recensement de 760. Nous l'examinerons dans l'ordre chronologique des faux sur lesquels est fondé le jésu-christianisme.

V

QUE BAR-JEHOUDDA AVAIT CINQUANTE ANS LORS DE SA CRUCIFIXION

Quand on lit l'Evangile sans savoir que la personne humaine de Jésus est autre que sa personne divine, en un mot quand on est dupe de la fable, on en emporte cette impression que le crucifié de Pilatus mourut très jeune : le plus qu'on puisse lui donner sur la croix, c'est trente-trois ans. Or il en avait cinquante. Là-dessus le *Quatrième Evangile*, la tradition d'Asie et Irénée, évêque millénariste de Lyon, sont unanimes. L'histoire confirme : le mariage d'Antipas avec Hérodiade étant de 787, la prédication du Grand jour ne pouvant être que de 788, et Pilatus n'étant plus en Judée à la pâque de 790, date de la mort de Tibère, Bar-Jehoudda n'a pu être crucifié qu'à la pâque de 789, car il n'a point paru à celle de 788. Le propos que le *Quatrième Evangile* prête aux Juifs de Jérusalem : « Tu n'as pas encore cinquante ans », ne pouvant appartenir qu'à l'une des dernières fêtes de 787, Bar-Jehoudda avait atteint lors de son supplice les cinquante ans que tout le monde lui donnait avant l'irruption de l'Eglise dans la chronologie.

A la fin du second siècle, Irénée, en termes qui ne laissent aucune place à l'équivoque, professait que la prédication du Rabbi avait duré jusqu'aux environs de sa cinquantième année (1). Il professait cela conformément

(1) *Contra hæreses.*

à Polycarpe, évêque de Smyrne, et Polycarpe le tenait de Jochanan le Presbytre, lequel le tenait de l'Evangile, c'est-à-dire ici des *Paroles du Rabbi* (1). Telle est la tradition qu'on appelle à tort la tradition d'Asie, car elle est avant tout celle de Judée. Il n'y en a pas d'autre, et elle est fondée sur les écrits de Philippe, de Thomas et de Mathias, les deux premiers, frères du crucifié, le dernier, son neveu. « Tous les anciens qui avaient vécu avec Jochanan en Asie confirment qu'il enseignait cela, poursuit Irénée (2)... Plusieurs même d'entre eux avaient vu non pas seulement Jochanan, mais d'autres apôtres aussi, et c'est là ce qu'ils ont entendu d'eux, et ils attestent que c'était là leur enseignement. »

Il ne faut point mépriser le faux quand il sert à connaître le vrai. A propos des *Lettres*, combien fausses ! d'Abgar, roi d'Edesse, à Jésus, et de Jésus à Abgar (3), Eusèbe donne 340 des Grecs comme date de la crucifixion, ce qui fait 789 de Rome.

(1) Philippe, pour les avoir le premier transmises, était dit l'Evangéliste (*Actes des Apôtres*, XXI, 8).

(2) Il s'agit de Jochanan dit Marcos dont on a fait l'évangéliste Marc.

(3) Honnêtement et savamment avoué par M. L.-J. Tixeront, prêtre de Saint-Sulpice (*les Origines de l'Eglise d'Edesse et la légende d'Abgar*, Paris, 1886, in-8°).

NATIVITÉ SELON MATHIEU

I

CALQUÉE SUR CELLE DE L'APOCALYPSE

Remaniée et contée à la troisième personne, la Nativité du Joannès dans l'*Apocalypse* est devenue la *Nativité du jésus* dans l'Evangile. Nous l'examinerons d'abord dans Mathieu où elle a le mérite de fixer la date avec une précision qui manque à Luc. Vivant, le jésus avait exploité la coïncidence astrologique de sa naissance avec celle du Soleil. C'est cette rencontre que les Evangélistes ont à leur tour exploitée dans leur fable où on le voit suivre mathématiquement la même carrière que le flambeau du Verbe, calculée sur un semestre depuis la *Vierge* Conceptrice jusqu'à l'*Agneau* Résurrecteur (1). D'autres scribes sont venus, qui ont complété, créant des épisodes, mais sans s'écarter un seul instant de l'*argument mathématique*. En dépit de tout ce qui

(1) On sait que les trois Synoptisés seuls ont suivi ce plan dont Cérinthe s'est écarté dans le *Quatrième Evangile*.

a été ajouté à l'Evangile et de tout ce qui a été retranché, la trame astrologique subsiste intacte jusque dans les détails. L'inexistence de Jésus, déjà supposée par le silence de l'histoire, est établie par toutes les Ecritures. Les autres preuves viendront, tirées du témoignage des hommes — et elles sont accablantes pour l'Eglise.

Inspirée, si l'on veut, mais pour des besoins hermétiquement juifs, mystification pure jusque sur la croix, la fable évangélique n'est qu'une mythologie pour chef-lieu de canton.

Rien de grand dans la cause : un intérêt de secte, moins encore, un intérêt de famille. Maria accouchant d'une marionnette dont l'Eglise tire les fils depuis seize cents ans. Car c'est l'Eglise seule qui a fait de Bar-Jehoudda Jésus, et de ce juif le Fils de Dieu. Jamais il n'a émis pareille prétention, ni pour lui les premiers évangélistes. C'était un de ces fils de Dieu comme Iahvé en faisait tous les jours parmi les Juifs. Il se disait fils de Dieu, et non le Fils de Dieu, fils d'homme et non le Fils de l'homme, christ selon David et non le Christ (1), sauveur par le baptême et non le Sauveur. « Si tu dis que tout homme qui naît selon l'ordre de la Providence est fils de Dieu, lui objecte le rabbin de Celse, quel avantage as-tu sur les autres (2) ? » Aucun.

La présence de Dieu dans cette région n'a point été signalée : grave lacune dans la fable évangélique, car il s'agit évidemment du Dieu des Juifs et on avouera

(1) « Je ne suis pas le Christ », dit-il aux pharisiens (*Quatrième* *…ngile*, I, 20). Cela se voyait bien ! Cela se vit encore mieux lorsqu'on le descendit de la croix.

(2) *Anticelse*, I, 57.

bien que les Juifs étaient seuls compétents pour voir Dieu, puisque depuis la création il ne s'était montré qu'à eux. Si Dieu s'était de nouveau montré et dans la tribu de Zabulon, cet événement n'eût point passé inaperçu, étant donné les rivalités qu'il y avait entre les douze tribus d'Israël. Si Dieu s'était tout à coup prononcé pour Zabulon, il y aurait eu mouvement au moins dans Juda, Benjamin et Ephraïm. Le seul Dieu qui apparut vraiment en Judée, c'est Jupiter Capitolin, raflant de sa dextre puissante les deniers du tribut, tandis que le Iahvé du Temple, de sa senestre vigoureuse, empoignait les didrachmes !

II

ENCORE LE SONGE DE JOSEPH

Tout en proclamant dans la *Généalogie* que le jésus est fils de Joseph — sinon il n'eût pu l'être de David, et c'est à quoi les Juifs tenaient le plus — Mathieu, dans la Nativité proprement dite, se refuse à appeler Joseph « père » de l'enfant. Luc fera de même. Pour Mathieu, Joseph est simplement le mari selon le monde. Pour Luc, moins encore, le fiancé. L'Époux, c'est un autre et qu'on ne voit pas.

On ne pouvait rendre un hommage plus direct au grand-père de Mathias, au grand Jehoudda qui avait dit :

> Ne vous faites point appeler maîtres, car vous n'avez qu'un seul Maître, et vous êtes tous frères.

Aussi *n'appelez personne sur la terre votre père*, parce que vous n'avez qu'un Père qui est dans les cieux (1).

Jehoudda ne se singularisait pas. Il répétait ce que disaient toutes les Écritures. Iahvé ne disait-il pas dans Isaïe : « Je suis dans le ventre des mères d'Israël lorsqu'elles conçoivent ? » Et Jésus ne dit-il pas des Juifs, après avoir défendu aux apôtres d'aller chez les goym : « Il est écrit : Vous êtes dieux ? »

Or la génération du christ était celle-ci : Maria, sa mère, après avoir été fiancée à Joseph, se trouva grosse avant qu'ils eussent été ensemble, ayant conçu de l'Esprit-Saint.

Elle était grosse parce que, comme dit plus explicitement Luc, le Verbe Jésus l'avait regardée et qu'un regard du Verbe, c'est la fécondité immédiate. Désignée par les prophéties comme devant être la servante du Seigneur, il lui a suffi d'être fiancée à un homme du même sang qu'elle pour être par avance grosse des œuvres du Verbe. Joseph n'a fait que le geste.

Or, Joseph, son mari, étant *juste*, [c'est-à-dire fidèle observateur de la Loi] et ne voulant pas la diffamer, résolut de la renvoyer sans éclat.

Joseph connaît son *Deutéronome* sur le bout du doigt, et plus il est *juste*, plus le scandale est grand, car il est écrit : « Si un homme ayant épousé une femme... et cherchant un prétexte pour la répudier, lui impute un crime honteux en disant : J'ai épousé cette femme, mais m'étant approché d'elle j'ai reconnu qu'elle n'était point vierge... son père et sa mère la prendront,

(1) Mathieu, XXIII, 8 et 9.

et ils représenteront aux anciens de la ville qui seront au siège de la justice les preuves de la virginité de leur fille... et les anciens de la ville prenant cet homme lui feront subir la peine du fouet... parce qu'il a déshonoré par une accusation infâme une vierge d'Israël... Et si ce qu'il objecte est véritable, s'il se trouve que la fille quand elle l'épousa n'était pas vierge, on la chassera hors de la partie de la maison de son père, et les habitants de cette ville la lapideront et elle mourra, parce qu'elle a commis un crime détestable dans Israël, étant tombée en fornication dans la maison de son père, et vous ôterez le mal du milieu de vous (1). » Voilà donc à quoi s'expose Joseph : ou recevoir le fouet et payer l'amende, s'il diffame Maria; ou la livrer à la mort s'il dit vrai. Mathieu le place entre la thèse de Jehoudda sur la filiation divine des juifs et la terrible disposition de la Loi.

Comment comprendre que, le Lévitique lui ayant imposé l'obligation de n'épouser qu'une vierge, Joseph ait eu l'impudence de faire nazir dès le ventre, de consacrer à Dieu le fruit avéré du déshonneur de sa femme? Il y a là un faisceau d'illégalités sacrilèges comme il ne s'en est jamais rencontré dans la vie d'un juste. Joseph prend le parti le plus modeste qu'on puisse prendre quand on se moque des goym avec cette désinvolture, il se tait.

Mais comme il réfléchissait à ces choses, voilà qu'un ange du Seigneur lui apparut en songe, [*le songe de Joseph*] et lui dit : « Joseph, fils de David, ne craignez point de pren-

(1) *Deutéronome*, XXII, 13-22.

dre Maria votre épouse, car ce qui est né dans elle est du Saint-Esprit.

Elle enfantera un fils, et vous appellerez son nom *jésus*, car il *sauvera* son peuple de ses péchés. »

Et, en effet, *le nom* de Bar-Jehoudda fut appelé *jésus*, en d'autres termes il fut surnommé *jésus*, parce qu'à partir de 782, il remit les péchés dans l'eau du baptême.

Observons que l'Annonciation est à Joseph et non à Maria, comme dans Luc, parce que dans Mathieu la généalogie de Bar-Jehoudda est par Joseph. L'ange (Gabriel) fait à Joseph l'application de son propre système génésique. C'est une flatterie qui n'a pas été comprise. Le seul tort de Mathieu, c'est d'avoir présenté son allégorie sous des dehors si grossiers que le bon renom de Maria, épouse irréprochable, s'en est trouvé terni. Mais si l'on réfléchit que Mathias, sous le nom de qui on a mis cette Nativité, était le petit-fils de Salomé, tout soupçon d'irrespect s'évanouit. Tout soupçon d'imposture aussi, car, fils de Jehoudda dit Thomas, jamais Mathias n'aurait prétendu dire que son oncle, le Nazir, se fût appelé Jésus de son nom de circoncision, ni que son grand-père se fût appelé Joseph. *Jésus* est une simple épithète, Mathieu l'indique bien. Chez un juste comme Jehoudda, le premier-né, le békôr, s'appelait toujours comme son père, et si celui-ci se fût appelé Joseph son premier-né se fût appelé Joseph. L'ancienne Loi était formelle, à ce point que, si quelqu'un venait à épouser la veuve de son frère, il était obligé de donner le nom du mort au premier fils qu'il avait d'elle.

Or, tout cela s'est fait pour accomplir ce que le Seigneur avait dit par le prophète, en ces termes : Une Vierge conçevra, et elle enfantera un fils, à qui on donnera le nom d'Emmanouël, c'est-à-dire Dieu avec nous.

Les scribes, avec leurs feintes habituelles, nous disent qu'ils tiennent d'Isaïe l'idée de la Vierge-Mère (1). Ils se moquent agréablement de nous. Ils la tiennent de l'*Apocalypse* qui la tient du *Thême* de Jehoudda. Mais comme l'Apocalypse a avorté misérablement, il faut donner à *la Vierge* un sens autre que le sens millénariste, afin d'égarer les recherches du goy. Isaïe, comme bien on pense, n'a jamais voulu parler de Maria et de son *békôr*, mais bien de sa propre femme et de son propre fils : il est formel sur ce point.

Au moment où Isaïe fit cette prophétie, Achaz, roi de Juda, pour qui il la faisait, était assailli par de puissants ennemis et sur le point de perdre la couronne. Isaïe, pour consoler le roi, annonce la naissance d'un Enfant miraculeux qui naîtra d'une vierge et qui donnera la victoire aux Juifs. Ce signe ne se réalisant ni chez Achaz ni ailleurs, Isaïe se décide, pour conserver son crédit, à s'approcher de sa propre femme, dont la virginité n'était sans doute pas contestée, et à lui faire un enfant : « J'ai pris, dit-il, de fidèles témoins (Isaïe ne recule devant aucune preuve) et me suis approché de la prophétesse (comme qui dirait de la bourgeoise), laquelle a conçu et enfanté un fils. » A peine est-il besoin de dire qu'Achaz, une des pires canailles qui aient jamais régné, fut en fin de compte abominable-

(1) *Isaïe*, VII, 14. Je ne reproduis pas les interprétations que les docteurs ont ajoutées de leur propre mouvement au texte des Évangiles. Elles ne sont point de mon sujet, et plusieurs confinent à la folie.

ment rossé. Bar-Jehoudda ayant fini comme Achaz et plus mal encore, Mathieu lui applique la prédiction que Jehoudda et Salomé, en cela semblables à Isaïe et à sa femme, n'avaient pu réaliser que dans la même mesure.

II I

COMMENT ON DISSIMULE A LA FOIS LE NOM DE CIRCONCISION ET LE NAZIRÉAT DU NOUVEAU-NÉ

Pendant qu'ils chercheront dans Isaïe, les goym ne seront pas tentés d'identifier l'individu qu'on surnomme ici jésus avec l'auteur de l'*Apocalypse*. C'est une identité qu'on laisse à deviner, mais qu'on n'avoue plus au moment où on écrit, elle mène trop loin. Mais que celui qui a des oreilles entende !

Joseph s'étant donc éveillé fit ce que l'ange du Seigneur lui avait ordonné, et prit sa femme.

Et il ne l'avait point connue, quand elle enfanta son fils premier-né, *à qui il donna le nom de Jésus* (1).

Ce dernier membre de phrase est un faux caractérisé, dont aucun disciple de Jehoudda et de ses fils n'a pu être dupe. Pour le reste le scribe s'est rigoureusement conformé à la loi formulée par le Rabbi. Il ne pouvait pas appeler père du jésus un homme qui avait dit : « N'appelez personne sur la terre votre père ». Et voilà pourquoi le scribe passe sous silence la circoncision qui fut pratiquée sur le nouveau-né au huitième

(1) Contradiction flagrante avec le verset où il est dit : « Vous le surnommerez jésus ».

jour, car c'est dans cette cérémonie qu'on choisissait le nom de l'enfant; en l'espèce Jehoudda et nul autre.

Pour la même raison on cache aux goym cette chose essentielle que, dans cette famille où la Loi régnait despotiquement, le jésus, en sa qualité de *békor*, avait été naziréé avant sa naissance, c'est-à-dire voué au dieu des Juifs par anticipation.

Cela se comprend, il existe des écrits, notamment celui que Luc a arrangé, où le Nazir (dont on a fait Naziréen) est nommément Joannès :

Il (Joannès) sera grand devant le Seigneur ; il ne boira point de vin ni de ce qui peut enivrer; et il sera rempli du saint-esprit dès le ventre de sa mère (1).

Et alors c'est l'identité avouée ! Car il n'y a pas deux enfants Nazirs dans l'Évangile, mais un seul alternativement appelé le Joannès ou le jésus. Or on se réserve d'inventer le bourg de Nazareth pour expliquer autrement que par la vocation religieuse un des surnoms ordinaires du Joannès-jésus. De plus l'état de Naziréen n'entraîne pas qu'un régime alimentaire particulier, il engage étroitement dans les liens et dans les cérémonies de la Loi ; tous les sentiments s'en ressentent, ils s'exaltent jusqu'à la passion. Chez un Nazir qui a conscience de son état le vœu couvre le crime. Or les temps viennent, et ils sont venus, où transfiguré en Jésus, Bar-Jehoudda cesse d'avoir été un criminel.

Aux termes de la Loi, le premier-né devait être présenté au Seigneur dans la première année, afin que les lévites homologuassent pour ainsi dire son naziréat.

(1) Luc, I, 15.

Donc Ben-Jehoudda fut apporté au Temple quelque temps après sa circoncision. Les Nativités anciennes contenaient cette Présentation, Valentin en a eu connaissance, ainsi que des allégories de Siméon et Anna, témoins mythologiques de l'acte (1).

IV

L'ÉTOILE DES MAGES

La date de la naissance est fixée mathématiquement par les Mages :

Jésus étant donc né à Betléhem de Juda (2), aux jours du roi Hérode, voici que des mages vinrent d'Orient à Jérusalem.

Et ils demandèrent : « Où est *celui qui vient de naître Roi des Juifs?* Car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer. »

Ce que le roi Hérode ayant appris, il en fut troublé, et toute la ville de Jérusalem avec lui.

Hérode étant mort en mars 750, c'est en deça que se place la naissance du roi-né que le Dieu des Juifs oppose à Antipas l'héritier présomptif. Mais le règne

(1) Cet épisode a été conservé par Luc. L'Église s'est bornée à le transporter après la fausse *Nativité de Jésus* qu'on place au Recensement de 760, pour des raisons de haute diplomatie ecclésiastique sur lesquelles nous nous expliquerons en temps voulu.

(2) Observons que le scribe connaît parfaitement la géographie, car il ne confond pas Betléhem de Juda avec Betléhem de Galilée citée dans *Josué* (xx, 15) comme étant l'une des douze villes attribuées à la tribu de Zabulon. C'est auprès de cette Betléhem qu'a été bâti le village de Nazareth au huitième siècle.

d'Hérode ayant été long de trente-sept années, comment trouver celle de la Nativité? Rapprochée des indications de l'*Apocalypse,* l'intervention des Chaldéens — car ce sont bien des Chaldéens, des calculateurs de périodes astronomiques — va nous permettre de fixer la date. La naissance de l'enfant a coïncidé avec une mesure de temps connue de ces mathématiciens. Ce n'est pas à cause de son étoile qu'ils ont entrepris ce voyage, — ils étaient blasés sur l'étoile, elle était annuelle — c'est à cause de l'année, et cette année a la même signification pour les Chaldéens que pour les Juifs. Hérode en est troublé et tout Jérusalem avec lui. Quelle est donc cette année exceptionnelle?

Et ayant assemblé tous les princes des prêtres et les scribes du peuple, il s'enquit d'eux où devait naître le christ?

Ils lui dirent : « Dans Betléhem de Juda », selon ce qui avait été écrit par le prophète (Michée) :

« Et toi, Betléhem, terre de Juda, tu n'es pas la moindre d'entre les principales villes de Juda, car de toi sortira celui qui doit conduire mon peuple d'Israël. »

Sur la maison d'où le messie doit sortir, aucun désaccord entre les Juifs, voire talmudiques, c'est la maison de David. On a cité Michée, on aurait pu citer tous les prophètes. Hérode n'avait à consulter personne.

Alors, ayant fait venir les mages *en secret* (c'est assez dire que personne ne les a vus), Hérode s'enquit donc avec grand soin du *temps auquel l'étoile leur était apparue.*

Et les envoyant à Betléhem, il leur dit : « Allez, informez-vous exactement de cet enfant et lorsque vous l'aurez

trouvé, faites-le moi savoir, afin que moi aussi, j'aille l'adorer. »

Hérode ne conteste pas les prophéties, ce n'est pour lui ni une question de principe, ni une question de lieu : c'est une question de période, et ce que les Chaldéens lui ont dit du « temps auquel l'étoile leur est apparue » l'a fortifié dans le sentiment général.

Le *signe* est apparu dans un *temps* marqué sur leurs tables, ils ont marché à l'étoile, parce que la pénultième année jubilaire est venue. Ils ne se sont pas trompés dans leurs calculs, et quand ils arrivent le christ est né.

Ayant entendu ces paroles du roi, ils partirent. Et en même temps l'étoile qu'ils avaient vue en Orient allait devant eux, jusqu'à ce qu'étant arrivée sur le lieu où était l'enfant, elle s'y arrêta.

Lorsqu'ils virent l'étoile, ils furent transportés d'une joie extrême. Et entrant dans la maison, ils trouvèrent l'enfant avec Maria, sa mère, et se prosternant, ils l'adorèrent ; puis, ayant ouvert leurs trésors, ils lui offrirent des présents : de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Et ayant reçu, pendant qu'ils dormaient, un avertissement de ne point aller retrouver Hérode, ils s'en retournèrent dans leur pays par un autre chemin.

Ceci pour la bonne marche de l'allégorie, et afin qu'Hérode, apprenant d'eux en quelle maison de Betléhem était l'enfant, ne pût le faire périr au lieu d'aller l'adorer comme il l'avait dit tout d'abord.

Cette étoile, qui marque la Nativité d'un sceau astrologique indélébile, a fort embarrassé l'ancienne Église. D'autant plus que, dans le texte primitif, elle ne guidait

pas de Mages vers Betléhem, mais des Chaldéens. Les scribes avaient donc été médiocrement inspirés en introduisant un signe zodiacal dans leur thème et en lui faisant accomplir des cascades telles qu'aucun observatoire n'en avait enregistrées dans les temps les plus troublés de l'histoire babylonienne.

Comment l'Église s'est-elle tirée de là ? En soutenant qu'il ne s'agit pas d'une étoile classée qui s'est levée normalement et mathématiquement : « Ce fut, dit l'Église, un phénomène lumineux du genre des comètes et des météores, comme ceux qui précèdent les événements dont la face du monde est bouleversée. Ce ne fut donc pas, guidés par une constellation déjà existante, mais émus par un prodige inconnu d'eux-mêmes que les Chaldéens ou les Mages, il n'importe, sont venus à Betléhem adorer le Sauveur du monde ! (1) » En un mot, il n'est pas question d'un de ces vulgaires signes dont se servent les astrologues dans leurs thèmes de géniture, mais d'un phénomène exceptionnel et pressant qui a fait capituler toute l'astrologie devant le jésus !

Mais pensez-vous vraiment qu'au mois de septembre, date astrologique de leur départ pour Betléhem, les Mages aient pu voir au ciel une autre étoile que celle qui y était de par l'*Apocalypse?* Si vous le croyez, c'est que vous n'avez pas le sens de l'allégorie. Le signe céleste qui monte sur l'horizon ces nuits-là n'était et ne pouvait être que la *Vierge*, cette Vierge que les plus vieilles traditions sidérales nous montrent prési-

(1) C'est la défaite qu'a trouvée l'*Anticelse*. D'où l'on peut conclure hardiment que le vrai sens de l'allégorie évangélique n'avait point échappé à Celse et à Julien.

dant à la naissance du soleil, et les plus vieilles sphères, allaitant un jeune enfant *nommé par quelques-uns Jésus et par les Grecs Christos* (1).

Pour les christiens, tout au moins pour ceux qui ont composé l'Évangile, le monde postadamique ayant commencé en automne, le Christ Jésus avait remis entre les mains de *la Vierge* comme une synthèse des œuvres de vie qu'il contenait en lui. On la concevait à la fois comme le plus virginal et le plus fécond de tous les signes, puisque, d'une part, elle appartient aux six Mille de Dieu, et que d'autre part, après la révolution de l'année, elle avait reparu pleine de tous les fruits de la récolte. Telle avait été Salomé, la plus pure assurément de toutes les filles de Judée quand elle avait épousé Jehoudda, et par son mariage la plus féconde de toutes les femmes de la maison de David.

Mathieu, très rudement, dit que Maria « porta dans le ventre » : lourde expression mais juste, si l'on songe que dans un canon astrologique fort répandu, la Vierge, placée sur le Zodiaque déroulé, occupait la région du ventre et par conséquent y présidait. Le ventre de la Vierge est célèbre. Elle est représentée assise sur un trône, signe de sa majesté, et tenant entre les mains deux épis et des raisins, signe de la fécondité dont en son vivant la mère des apôtres avait donné neuf preuves solidement constituées. L'étoile des Mages, c'est donc la Vierge qui se lève à l'équinoxe d'automne avec son camarade le *Bouvier*. Les scribes ont incarné le Bouvier dans Joseph. Maria et Joseph ne sont point un faux ménage, comme les méchants l'ont insinué, ils

(1) L'arabe Albumazar décrivant la sphère des Mages, sans aucune [illegible]te d'excommunication.

sont mariés en justes noces — en équinoxes, si vous aimez mieux. C'est un ménage où il n'y a ni époux ni épouse, mais une constellation-femme et une constellation-homme en relations familières. Le Bouvier s'appelait communément l'Homme de la Vierge — *son Homme*, dit fort bien Mathieu. Or, l'Homme de la Vierge n'est point assez fat pour s'imaginer qu'il puisse contribuer à la géniture de Jésus, il est trop au-dessus du cercle zodiacal qui traverse la Vierge en ce moment. En revanche, il est assez naturel que l'Ange avertisse le Bouvier avant la Vierge : le Bouvier est toujours levé avant elle.

Il ne faut pas faire porter à Joseph la peine de notre ignorance. Ce n'est pas sa faute si on n'a pas reconnu immédiatement en lui le Bouvier, dans le Bouvier Janus, l'antique et vénérable constellation qui, se levant à minuit — l'heure de l'arrivée des Mages à Betléhem — lors du solstice d'hiver, lève son bâton pour fermer l'année qui finit et pour ouvrir l'année qui commence. Peut-être aurions-nous compris tout de suite si les experts en Dieu ne s'en étaient mêlés. Bon portier de lumière, tous les hommes te vénèrent, et sans l'Église jamais tu ne leur aurais semblé ridicule !

Il ne connaît que la consigne. Pour épouser la Vierge il veut être sûr qu'elle est grosse — il sait de quelles œuvres. Concierge et accoucheur à la fois, il ne veut lui tirer le cordon qu'après le lui avoir ombilicalement noué ! Au besoin il emploierait les grands moyens, car l'instrument qu'il tient à la main sur les sphères ressemble tout aussi bien à un forceps.

Le Bouvier a fait lit à part dès le premier jour. Levé

à minuit, tout à ses portes, pendant que la Vierge donne un nouveau Soleil au monde, comment pourrait-il être « son homme » autrement qu'en allégorie ?

Grâce à de patientes recherches dans les archives de l'état civil du firmament, je pourrais vous dire très exactement quel jour et à quelle heure il s'est astrologiquement marié, quels furent ses témoins et ses invités. La cérémonie fut célébrée un 24 décembre, à 23 heures 59 secondes — heure de l'Europe centrale — si le Bouvier a été exact, et à minuit tout était terminé. Les étoiles ne furent nullement étonnées de voir accoucher la fiancée au bout d'une seconde de présentation, elles clignèrent de l'œil d'un petit air qui ne cachait aucun sous-entendu. Il en était venu de plusieurs milliers de lieues à la ronde, parées de leurs plus beaux diamants, avec des robes dont la queue filait en comète. L'échoppe de Joseph brillait de plus de feux qu'un parterre de rois. Telles furent, si la nuit du 25 décembre était claire, les noces de Joseph et de Maria. Pour éviter les disputes et les coups on n'avait pas invité de théologiens.

Mathieu n'a donc fait que son devoir de reporter sidéral et un peu sèchement, lorsqu'il a dit dans la note envoyée à la *Gazette de Gamala :* « Comme Maria sa mère eut été *fiancée* à Joseph, *avant qu'ils fussent venus ensemble* (la voilà bien la joyeuse conjonction !), il advint qu'elle porta dans le ventre de *par l'Esprit Saint.* » Il n'y a rien à reprendre dans ce compte rendu, il est parfait, et même il rappelle Tacite, sauf que, la concision ne lui paraissant pas une vertu juive, Jehoudda l'a remplacée par la circoncision.

La Vierge ne devant Jésus qu'aux œuvres de Dieu, il n'est point nécessaire que le Bouvier l'épouse pour qu'elle

engendre. Elle est enceinte quand Joseph la prend, et malgré ses feux il « ne la connut point jusqu'à ce qu'elle eût enfanté son Fils. » Il ne la connut pas davantage (dans le sens où l'entend Mathieu) après la naissance de Jésus. Il n'en est pas moins fort honoré de la voir en cet état, comme ces seigneurs de l'ancien régime qui n'épousaient les filles qu'enceintes des œuvres du roi. Il fait bien un peu la grimace, au début, et même il rumine, pour ménager le préjugé humain, le projet de quitter cette pauvre Vierge dont la grossesse n'éclate pas moins que la virginité, mais un examen superficiel de la sphère céleste le ramène au sentiment de ses devoirs. Il se garde donc bien de lever sur elle la massue dont il est armé. On le représente toujours avec cette massue qui, je vous prie de me croire, ne fut oncques fabriquée par un charpentier galiléen et qui est, si j'ose m'exprimer ainsi, du bois dont on fait les astres. Et non seulement il ne s'en servira pas contre la Vierge, mais s'il le pouvait, il descendrait du ciel pour assommer tous les théologiens qui se permettent de discuter la nonuple maternité de Salomé.

A propos, ne vous faites pas trop d'illusions sur la jeunesse des conjoints. Certes ils sont beaux, même à présent qu'ils ont deux mille ans de plus, ils le seront longtemps et d'une beauté qui ne passera point, mais ils ne sont plus de la première fraîcheur : *la Vierge* et *le Bouvier* ont le même âge, celui qu'on donnait au monde dans l'école de Jehoudda — cinq mille ans, je pense. Quoiqu'ils ne soient jamais en conjonction franche, ils se voient depuis la Genèse ; il ne s'agit donc pas d'un mariage de fiancés, mais d'une vieille habitude. Des gens qu'on n'a jamais vus l'un sans l'autre... vous compre-

nez... l'opinion publique... autant régulariser, et chaque année, le 25 décembre, on régularise ! Il n'y a de nouveau, chaque fois, que le nouveau-né. C'est lui, chose curieuse, qui fait le voyage de noces à la place des parents, et pour son coup d'essai il visite la Judée : il s'y trouve si bien qu'il n'en sort plus. Il est là parmi les siens, dans l'élément qu'il a créé, dans son peuple, chez lui, dit le *Quatrième Evangile*. Tous les Juifs sont les fils du Christ Jésus, il les a faits jadis dans son premier voyage. Ce peuple est son chef-d'œuvre. Je m'arrête, ne voulant pas que le Soleil m'accuse de flagornerie.

La Vierge n'est pas le seul signe auquel les Chaldéens aient eu affaire. Ils sont arrivés sous le *Capricorne*, dont Hérode est le correspondant en Judée. C'est la Vierge, capricornée comme dans l'Apocalypse, qui les conduit à Bethléem. La fausse *Nativité de Jésus* qu'on a superposée dans Luc à celle du jésus décrit avec beaucoup de soin la situation respective des principales constellations appelées à former le signe. Et c'est une chose curieuse de voir que dans leur travail de mensonge les faussaires ont respecté pieusement la donnée astrologique de la Nativité selon l'Apocalypse.

La *Nativité de Jésus* est en harmonie avec le signe agreste, *le Capricorne*, sous lequel elle se produit. La Vierge y demeure avec tous ses attributs et tous ceux du Bouvier. Les bergers de Bethléem qui sont surtout de Chaldée en savent tout autant là-dessus que les anges descendus pour leur apprendre la grande nouvelle. « Voyez le Signe ! » c'est tout ce que peuvent dire les anges. « Nous le connaissons bien, pourraient répondre les bergers, il y a assez longtemps que nous gardons

les troupeaux du Capricorne ! » C'est sur de la paille arrachée à son brillant *Epi* que la *Vierge* dépose le céleste nourrisson, mais comme elle a dû sortir de sa propre « maison » avec le *Bouvier* pour mettre Jésus au monde, il n'y a plus de place pour eux dans celle où l'évangéliste les amène. C'est d'ailleurs pour son Fils un simple lieu de *passage* — on dit le mot : une hôtellerie. Ce n'est pas Jésus qui n'a pas de place dans cette hôtellerie — Jésus a douze maisons plutôt qu'une ! — ce sont eux, les pauvres ! Lisez vos textes, messieurs les exégètes, lisez vos textes.

C'est tout naturellement que l'âne et le bœuf sont venus dans la suite des temps se grouper autour de la crèche et réchauffer le petit enfant de leur haleine. Ce bœuf était en puissance dans le Bouvier, et l'âne — nous le verrons bientôt — avait des titres non moins célestes à la vénération des Juifs (1).

Bar-Jehoudda n'est pas né à Betléhem. Est-ce qu'il y naît dans l'Apocalypse ? Il n'avait point à y naître ; par son père et par sa mère il en est depuis bientôt mille ans. C'est si peu une condition qu'avant de conférer avec les scribes et les docteurs, les Chaldéens accourus

(1) Dès le cinquième siècle l'Eglise a commencé son travail contre tous ceux qui, ayant percé à jour les fourberies évangéliques, niaient que Jésus fût venu en chair et que la prophétie de Michée suffit à démontrer qu'il était né à Bethléem. « Que celui-là songe, s'écrie l'*Anticelse*, qu'on montre à Betléhem la *grotte* où il est né (plus d'hôtellerie) et dans cette grotte la crèche où il fut enveloppé de langes (les langes eux-mêmes peut-être ?) Tous les récits de la naissance *qui sont dans l'Evangile* sont d'accord là-dessus. » (*Anticelse*, I, 51.) Mais celui qui est dans l'*Apocalypse ?*

Quant à la grotte de Betléhem, elle existait bien. C'est celle où, à la fin du quatrième siècle, les femmes du pays continuaient à adorer Tammouz, lequel était le nom syriaque d'Adonis.

au signe ignorent complètement en quel endroit le roi des Juifs doit prendre naissance.

S'il était né à Betléhem, dans une maison qui devait être classée parmi les monuments historiques, un enfant descendant de David par son père et par sa mère, circoncis le huitième jour devant témoins, présenté au Temple le quarantième et désigné à l'attention publique par une ambassade venue du fond de la Chaldée, Hérode n'aurait pas eu besoin du rapport des Mages pour trouver son adresse et assouvir la jalousie de l'héritier présomptif Antipas. Il va sans dire également que si le seul fait de naître à Betléhem avait été une cause de mort pour l'enfant, Jehoudda n'aurait pas attendu l'accouchement de Salomé pour fuir les hérodiens.

Bar-Jehoudda ne naît à Betléhem que juridiquement. A chaque jubilé le bien patrimonial fait retour à son premier maître (1). Dépossédé par la force, le fils de David rentre dans sa maison par la loi de reintégrande. La postérité d'Hérode doit céder la place, Dieu le veut. Ce n'est pas à ce jubilé-ci, parce que le pouvoir est encore aux hommes, ce sera pour l'autre, le jubilé du Rétablissement de toutes choses, la dernière des réintégrandes, celle d'Eve dans Adam. Ce jour-là, ce n'est pas seulement la ville d'où David est sorti que Dieu restituera, c'est tout son royaume.

Si les scribes n'étaient pas libres de changer la date à laquelle Bar-Jehoudda était né — l'*Apocalypse* les liait à 739 — au moins dépendait-il d'eux de le faire naître

(1) *Lévitique*, xxv, 10, 13, 28. Les Evangiles ont été faits par des Juifs qui connaissaient à fond le droit mosaïque, ils sont le plus souvent examinés par des gens qui l'ignorent absolument.

ailleurs qu'à Gamala. Étant donné ce parti, Betléhem était tout indiqué, et même ils ne pouvaient élire un autre lieu, les prophéties le leur défendaient. Betléhem, berceau de David et en même temps de Bar-Jehoudda, c'est une figure comme tout le reste, mais une figure qui en dit long sur l'esprit qui préside à ce choix. Le jésus nait dans la maison d'Israël la plus heureuse en conquêtes, la plus glorieuse que le peuple juif ait connue. La première chose qu'il dût faire, c'est de sauter sur l'épée de David, arme faible en comparaison de celles du Christ de l'*Apocalypse*, mais la terre d'Israël ne lui en fournissait pas d'autres. Si quelque Français, prophétisant sur la Revanche, annonçait que le Libérateur doit naître dans la maison de Napoléon Ier, en concluriez-vous que c'est un homme pacifique ? Point ne le crois. Il est donc insensé de dire que dans l'*Évangile* original le jésus était un christ de paix. Betléhem est une belliqueuse image. Et pour compléter la pensée de Mathieu, prenez-moi dans Luc la prophétie de Zacharie, après l'avoir mise au futur comme toute prophétie doit être et comme tout christien l'entendait : « Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, de ce qu'il visitera son peuple et le délivrera, de ce qu'il nous suscitera, dans la maison de David, son serviteur, un sauveur qui nous délivrera d'entre nos ennemis et des maux de nos haïsseurs, *pour témoigner sa faveur à nos pères* et nous rappeler sa sainte alliance, le *serment* qu'il a fait à notre père Abraham, en nous permettant à *nous*, arrachés à la main de nos *ennemis*, de le servir *sans crainte* » (1) ; et dites-moi s'il a paru

(1) Luc, Prologue.

sous Auguste et sous Tibère un homme qui commandait aux Juifs de tendre la joue gauche après la joue droite!

Pour le reste, l'évangéliste n'a jamais prétendu dire que des Mages Perses fussent venus à Betléhem adorer le Roi des Juifs. C'est comme s'il eût représenté M. Édouard Drumont répandant l'or, l'encens et la myrrhe aux pieds d'un petit Rothschild nouvellement né. Ce serait d'une exécution difficile, même si, contre toute attente, M. Drumont se laissait tenter par l'appât d'une récompense.

V

DISSIMULATION DES VRAIES CAUSES DU SÉJOUR EN ÉGYPTE

La mystification continue après le départ des Mages.

Après qu'ils furent partis, un ange du Seigneur apparut à Joseph, pendant qu'il dormait, et lui dit : « Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, fuyez en Égypte, et n'en partez point jusqu'à ce que je vous le dise, car il arrivera qu'Hérode cherchera l'enfant pour le mettre à mort. »

Joseph, s'étant levé, prit l'enfant et sa mère durant la nuit, et se retira en Égypte où il demeura jusqu'à la mort d'Hérode, afin que fût accompli ce que le Seigneur avait annoncé par le prophète (Osée), disant : « J'ai rappelé mon Fils d'Égypte. »

Le prophète Osée n'a rien dit qui se rattache à cette situation. Mais il importe extrêmement que les goym ne puissent savoir à quelles études Bar-Jehouda s'est

adonné en Égypte, quel genre de Fils de Dieu il en a ramené, quel *signe* il en a rapporté qui explique son surnom de jésus, quelles Apocalypses il a répandues à son retour qui justifient son pseudonyme de Joannès. Si l'on avoue qu'il est tout à la fois le Joannès et le jésus, si surtout on avoue qu'il a été marqué au bras du signe de la vie éternelle, cette croix dont l'Occident par Pontius Pilatus a fait l'instrument de sa mort, inutile d'aller plus loin, il n'y a pas d'Évangile possible.

Il faut toujours entendre le contraire des prophéties utilisées par les scribes évangéliques. Mathieu allonge ou raccourcit les citations à sa fantaisie, selon le parti qu'il en tire. Osée faisait allusion au *retour* d'Égypte sous Moïse : « Dans sa jeunesse, j'aimai Israël et d'Égypte je ramenai mon fils, disait Osée. » Mais combiné avec Osée, Isaïe donne son vrai sens à la citation, car Isaïe avait affirmé les droits d'Israël sur l'Égypte et il avait voulu que le dieu des Juifs y eût un temple.

En ses rêves de gloire, Isaïe embrassait trois terres pour le compte de Iahvé, terres promises à Abraham et qui, toutes les trois, par le malheur des temps, avaient échappé à ses fils. Mais Jésus refera dans l'unité ce que les hommes ont séparé. Les trois temples sont tombés. Tombé le premier, celui du Garizim, abandonné par les Juifs purs ; tombé le second, celui de Sion, ruiné par Titus ; tombé le troisième, celui d'Héliopolis d'Égypte, fermé par ordre de Rome. Que reste-t-il aux Juifs ? Rien que Jésus. Jésus, voilà le temple de l'avenir pour tous les Juifs qui ont foi dans la promesse. Trois temples en un, l'inaltérable *Corpus Judæorum ;* trois terres sous la même Loi, l'impéris-

sable *Lex Judæorum*. Les Chaldéens, c'est Abraham parti du Harran : première étape du peuple de Dieu ; Betléhem, c'est la postérité d'Abraham établie en Judée : seconde étape du peuple juif ; l'Égypte, c'est Joseph régnant sur Pharaon, puis, après la servitude, Moïse ramenant les Juifs en Judée : troisième étape du peuple de Dieu, la dernière avant la promulgation de la Loi que Jésus vient rappeler aux Juifs de la dispersion, s'ils veulent vivre et vaincre.

Tel est et non autre le sens religieux de ce voyage qui a valu tant de médailles aux peintres académiques.

En allant en Égypte, Bar-Jehoudda retourne à la source d'où Moïse a jadis ramené Jésus. C'est une indication pour tous les Juifs d'avoir à le suivre dans la voie où son père a retrouvé l'Être méchant et jaloux qu'il a proposé à la nation juive pour son Créateur. Jérusalem n'est plus, mais Alexandrie reste. Sérapis se serrera un peu pour faire place à Jésus, comme Pharaon s'est serré pour faire place à Joseph. Les Juifs d'Alexandrie ont deux quartiers sur cinq, que diable !

(1) « Il y aura un autel à Iahvé, au milieu de la terre de Mizraïm (Égypte), et un cippe (solaire) pour lui sur la frontière. Ce sera pour Iahvé-Sabaoth un signe et un témoignage dans le pays d'Égypte, quand Ils (les Juifs) crieront vers lui contre les oppresseurs, lui demandant un Libérateur et un homme puissant qui les délivre.

... En ce jour-là il y aura un chemin battu de Mizraïm en Asschour (Assyrie), de sorte qu'Asschour viendra en Mizraïm, et Mizraïm en Asschour (les Juifs d'Assyrie communieront avec ceux d'Egypte), et Mizraïm adorera avec Asschour. Alors Israël (les Juifs de Judée) sera de tiers avec Mizraïm et Asschour. Ce sera sur terre une bénédiction que Iahvé-Sabaoth donnera en ces termes : « Béni soit Mizraïm, mon peuple, et Asschour, l'œuvre de mes mains, ainsi qu'Israël, mon héritage. »

VI

LA DATE DE LA NATIVITÉ SELON MATHIEU (739)

Alors Hérode, voyant que les Mages s'étaient moqués de lui (beaucoup moins que l'évangéliste ne se moque de nous) entra dans une grande colère, et il envoya tuer dans Betléhem et dans tout le pays d'alentour tous les *enfants de deux ans et au-dessous, selon le temps dont il s'était soigneusement enquis des Mages.*

C'est donc bien sur une période de temps mathématiquement déterminée qu'aurait porté la consultation des Mages ; cette période, c'est un jubilé, une *année de deux ans*. En faisant tuer tous les enfants qui sont nés *au-dessous*, c'est-à-dire *en dedans* de ces deux années, Hérode se croit assuré de ne pas manquer son coup, car il ne sait pas encore que Joseph, après un songe de nuit, a emmené l'enfant et sa mère en Égypte.

On vit alors s'accomplir ce qui avait été dit par le prophète Jérémie :
Une voix a été entendue dans Rama, des plaintes et de grands gémissements : Rachel pleurant ses enfants, et ne voulant pas recevoir de consolations parce qu'ils ne sont plus.

Le Massacre des « Innocents au-dessous de deux ans », on le sait, est inconnu de l'histoire et il ne saurait en aucune façon s'entendre de la punition des fils d'Hérode en révolte plus ou moins ouverte contre leur père. Cette

exécution fut vue d'un fort bon œil par Jehoudda et par tous les davidistes, elle ne fut même pas trop antipathique à ceux des fils d'Hérode qui furent épargnés et qu'elle débarrassa de concurrents redoutables. La citation de Jérémie n'est pas moins déplacée que celle d'Osée. C'est la suite de la mystification qui a pour but de nous cacher les vrais motifs et les véritables dates du départ de Bar-Jehoudda pour l'Égypte et surtout l'emploi qu'il a fait de son séjour en ce pays de divination et de thaumaturgie. Au surplus n'y a-t-il mystification qu'à l'endroit des goym, car Rachel étant femme de Jacob dans la *Genèse* et mère de Joseph, c'est ici la mère de Jehoudda dont le père s'appelait Jacob et qui pleure sur toute cette lignée d'enfants et de petits-enfants qui, depuis le mouvement de 746 jusqu'à la révolte de Ménahem en 819, sont morts martyrs de la Loi. L'allusion est d'autant plus directe que dans la *Genèse* Juda, chef de la tribu dont Betléhem dépend, est également fils de Jacob. Tous les Juifs ont compris.

Lorsque Mathieu fait tuer par Hérode tous les enfants de la *double année*, il ne veut pas dire que Bar-Jehoudda avait deux ans à son départ pour l'Égypte, mais que tous les enfants nés à Iahvé dans les deux années jubilaires (739-740), « selon le temps (le calcul) dont Hérode s'était enquis auprès des Mages », ont été, à un moment donné, massacrés par les Hérodes.

Si ces deux ans eussent été l'âge des Innocents qu'Hérode fait massacrer, l'enfant cause de cette hécatombe aurait eu lui-même deux ans lors de l'arrivée des Chaldéens. Avec le naturel sanguinaire que lui

prête Mathieu, Hérode n'eût jamais laissé vivre le petit christ jusqu'à cet âge. Or il combine tout pour assurer la précieuse existence de ce roi-né, et même il attend qu'il soit en fuite pour faire tuer tous les Innocents de Betléhem et dépendances.

C'est une des choses qui nous indisposeraient le plus contre Hérode, s'il n'était constant, d'autre part, que ces poupards de la double année étaient six mille et avaient des barbes comme on n'en a qu'au-dessus de trente ans (1).

Jamais Hérode ne s'inquiéta des petits enfants qui naquirent dans la Judée sur la fin de sa vie : les femmes de Judée, pourvu qu'elles ne fussent pas les siennes, pouvaient faire tous les enfants qu'elles voulaient. Jamais il ne massacra d'enfants innocents, en dehors des siens, en supposant que ceux-ci fussent innocents, ce qui est douteux, et la chose eut lieu fort loin des environs de Betléhem sur des jeunes gens en âge d'intriguer pour la couronne.

Quelle qu'ait été la confiance de l'Évangéliste dans l'imbécillité de ses compatriotes, il n'a jamais eu la prétention de leur faire croire qu'Hérode avait mis à mort,

(1) Au septième ou huitième siècle on a recompté les Innocents mis à mort par Hérode : ils étaient devenus quatorze mille !

Macrobe avait conté un mot d'Auguste qui peut fort bien avoir été dit. Auguste, apprenant qu'Hérode avait fait tuer son fils Antipater comme conspirateur, s'était écrié : « Mieux vaut être le porc d'Hérode que son fils ! » On pensa que c'était l'occasion ou jamais de donner un air de vérité au Massacre des Innocents et on fit dire à Macrobe qu'Auguste avait eu ce bon mot, en apprenant que *parmi les enfants au-dessous de deux ans* dont Hérode, roi des Juifs, avait ordonné la mort *en Syrie* (en Syrie !), son fils s'était également trouvé. Antipater ayant environ quatorze ans à sa mort, treize mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf enfants au-dessous de deux ans avaient été tués par une erreur regrettable évidemment, mais irréparable. Auguste, insensible à cette perte, n'a de larmes que pour Antipater. Auguste est un païen.

en son temps, tous les petits Juifs de « deux ans et au-dessous ». Plus l'Église rapproche du temps de Tibère la composition de l'Évangile, plus elle expose l'auteur à rencontrer des coreligionnaires qui lui disent : « Pardon, je n'avais pas trois ans quand Bar-Jehoudda est né et pourtant me voici ! » Peut-être l'auteur lui-même eût-il été du nombre. Toute sa génération se trouve dans le même cas. L'Évangéliste trahit ici, et de façon irréfutable, le parti pris arithmétique qui préside à son œuvre. En effet, du décret qu'on attribue à Hérode il résulte qu'en dehors du jésus il n'y aurait pas eu un seul Juif de trente-trois ans en l'an 30 de l'Erreur christienne, et ainsi de suite, de décade en décade, jusqu'à la prise de Jérusalem par Titus. Il n'y aurait eu en Judée qu'un seul homme de cet âge-là, le jésus. Étant le seul enfant qui eût échappé au décret sanguinaire d'Hérode, les mères de famille lui auraient fait une renommée bien dangereuse pour sa sécurité ! Le seul fait d'exister était sa condamnation à mort !

VII

RETOUR D'ÉGYPTE

Le lecteur sagace — trop longtemps on l'appela candide — a pu tirer de Mathieu cette conclusion que, sans la double année, les Mages n'auraient rien su de la naissance du jésus. C'est la preuve qu'en dehors du fait et de la date la Nativité est manifestement une allégorie astrologique. D'où provient cette allégorie ? De l'*Apocalypse*, où nous avons déjà vu une Femme à qui il ne

manque que le nom de Salomé pour être celle de Jehoudda, accoucher d'un enfant à qui il ne manque que le nom de Bar-Jehoudda pour être le jésus, lequel est obligé de fuir, en un désert auquel il ne manque qu'un nom pour être celui d'Égypte, un Serpent Rouge à qui il ne manque qu'une étiquette pour être le roux Iduméen Hérode.

Vous vous rappelez cet affreux Satan qui guette l'Enfant pour le dévorer au sortir de *la Vierge ?* Ce drame commencé au ciel ne se termine point par la chute de Satan sur la terre. Il se poursuit en Judée dans des personnages réels. Trompé dans ses espérances, le Serpent roux, sous les traits d'Hérode, d'Auguste et de Tibère, persécute la vierge de Sion, sous les traits de Salomé, et essaie de lui tuer son fils aîné — le mâle, est-il dit, par opposition au Verbe Jésus qui, vous le savez assez, est des deux sexes.

Dans sa peau de pourpre le Serpent joue tour à tour le rôle de la Bête romaine qui vient de la mer et celui de la Bête protéiforme qui vient de la terre. Mais, malgré l'effort qu'il déploie, la postérité de Jehoudda lui échappe. Le grand Aigle — qui se moque des aigles romaines autant que le Verbe du Serpent — le grand Aigle prête ses ailes à la femme de Jehoudda. Le Serpent « jette comme un fleuve d'eau après elle pour qu'elle en soit emportée », mais, « aidant la femme, la terre ouvre sa propre bouche et engloutit le fleuve que le Serpent avait vomi de sa gueule » — détail où nous apprenons que Salomé s'est retirée avec sa famille en un lieu assez éloigné des bouches du Nil.

Ici une indication fort précieuse dans l'*Apocalypse*. Bar-Jehoudda occupe ce lieu pendant une période, deux

périodes et une demi-période, et on ne peut guère douter qu'il ne s'agisse de périodes sabbatiques qui semblent avoir été séparées par des intervalles. Son séjour ou ses séjours successifs en Égypte ont donc duré en tout vingt-quatre ans et demi.

Après la mort d'Hérode, survenue en mars 750, Joseph et Maria reviennent avec l'enfant : « Lève-toi, dit l'ange du Seigneur à Joseph, prends l'enfant et sa mère (l'ange connait la doctrine de Jehoudda, il ne dit pas : *ton fils*) et t'en va au pays d'Israël, car ceux qui voulaient la vie de l'Enfant sont morts. »

Observons que Dieu envoie à Joseph un ange fort mal renseigné sur les affaires de son peuple, et qu'il lui tend un piège abominable. Car non seulement ceux qui voulaient la vie de l'enfant ne sont pas morts, mais ils sont plus altérés que jamais de son précieux sang. Au lieu du vieux roi, qui a facilité si benoîtement sa fuite en Égypte, Bar-Jehoudda va trouver à son retour trois fils d'Hérode tellement acharnés contre tout prétendant qu'ils ne peuvent se supporter eux-mêmes. Il va trouver notamment cet affreux Antipas qui naguère voulait se ceinturonner de ses entrailles. A l'arrivée, on s'aperçut qu'on avait été trompé par l'ange : le perfide Archelaüs, fils d'Hérode, et de la même humeur massacrante, « régnait en Judée à la place de son père. »

Il s'est écoulé plus d'une année avant qu'Auguste ne décidât en faveur d'Archelaüs, et Mathieu emploie un mot assez impropre en disant que ce prince « régnait en Judée ». Archelaüs ne fut qu'ethnarque à portion congrue pour la Judée, l'Idumée et la Samarie : les autres provinces, Galilée, Transjordanie et Abilène, avaient été

attribuées à Antipas, à Philippe et à Lysanias, ses frères. Mais ce que Mathieu veut dire, c'est qu'Archelaüs régnait sur Betléhem et la tribu de David.

Entre la mort de son père et l'acceptation d'Auguste, Archelaüs eut le temps de massacrer trois mille insurgés dans le Temple, comme don de joyeux avènement, et d'aller à Rome pour y plaider sa cause ; ses frères eurent le temps de l'y suivre et d'intriguer abondamment ; un parti eut le temps de se former et d'envoyer une ambassade à Auguste, demandant que la Judée fût annexée à la Syrie, mais il faut croire que la visite des Mages à Betléhem n'avait pas eu un retentissement durable, car personne ne se leva pour proposer Bar-Jehoudda comme roi des Juifs. C'était pourtant le candidat qui divisait le moins, qui eût coûté le moins cher, puisqu'il était oint d'avance, et qu'il retenait par devers lui tous les éléments d'un sacre en bonne forme, or, encens et myrrhe. Et déjà il avait annexé la Perse par ses Mages. Vaste entreprise où aurait échoué David en son meilleur temps.

Varus, proconsul de Syrie, eut le temps de réprimer une première révolte après la Pâque de 750, de laisser une légion dans Jérusalem, de retourner à Antioche, et, considérant l'affaire comme terminée, de laisser la lieutenance à Sabinus. Sabinus eut le temps de soutenir un siège dans Jérusalem à la Pentecôte suivante. Trois chefs de révoltés, Judas, Simon, Atrongœus, eurent le temps de se dire rois dans Sephoris, dans Jéricho, dans Emmaüs. Varus eut le temps de revenir avec les légions de Syrie auxquelles se joignirent d'enthousiasme les Arabes d'Arétas, de dégager Sabinus, de faire campagne en Galilée, de crucifier deux mille

hommes, de pacifier momentanément la Judée par le fer et par le feu, de favoriser, d'organiser peut-être l'ambassade des Juifs qui, traversant les desseins des hérodiens, vinrent demander à Auguste la réunion de la Judée à la Syrie. Auguste attendit que le calme fût rétabli pour accepter Archelaüs, et, les compétitions qu'il eut à trancher, les révoltes que ses lieutenants eurent à réprimer n'ayant pas duré moins d'un an, le jésus n'en avait guère moins de douze lorsque son père et sa mère purent apprendre qu'Archelaüs régnait sur Betléhem.

Archelaüs ne fut pas plus roi de Judée que son frère Antipas ne fut roi de Galilée, comme le veut l'Église dans un autre chapitre de Mathieu (1). Pour des gens qui refusent le titre de roi à tout ce qui n'est pas le Verbe, c'est le prodiguer avec une légèreté fâcheuse. Et ces erreurs qu'aucun christien du premier âge n'eût commises sont de nature à affaiblir l'autorité des scribes évangéliques.

Jehoudda et Salomé attendirent certainement que Varus eût évacué la Galilée pour la traverser. Nulle région n'avait été plus ravagée, plus incendiée, plus crucifiée. C'était se réfugier dans des ruines fumantes, autour des gibets. On avait le choix entre vingt résidences plus favorables. On eût été cent fois plus tranquille à Betléhem ou sous l'aile romaine, à Césarée. Aussi Mathieu ne nous mène-t-il pas dans la Galilée proprement dite, mais dans certaines *parties de la Galilée*. Il ne s'explique pas davantage sur cette Galilée *in partibus*, parce que tous les christiens de son temps savaient que

(1) La pseudo-décollation du Joannès.

ces parties étaient situées au-delà du Jourdain, et galiléennes de fort récente étiquette. Elles ne furent dites galiléennes qu'après la prise de Jérusalem par Titus, et la réduction de toute la Palestine en province romaine. Pour un christien un peu informé elles sont bathanéennes et gaulonites, elles dépendent non de la tétrarchie d'Antipas, fils de Malthacé la Samaritaine, mais de celle de Philippe, fils de la davidique Cléopâtre.

VIII

NAZARETH EN ÉVANGILE ET COMMENT UN VŒU DEVIENT UNE VILLE

Comme vous l'avez vu dans Mathieu et dans la citation de Luc, c'est bien avant 750 que le Joannès-jésus a été fait nazir, puisqu'il l'a été dès le ventre de sa mère et que celle-ci a accouché en 739.

Or, voici ce que nous lisons dans Mathieu :

Hérode étant mort, un ange du Seigneur apparut à Joseph en Egypte, pendant qu'il dormait (c'est-à-dire en songe)

Et lui dit : « Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, et retournez dans le pays d'Israël ; car ceux qui cherchaient l'enfant pour lui ôter la vie sont morts.

Joseph s'étant levé, prit l'enfant et sa mère, et il se mit en chemin pour revenir dans le pays d'Israël.

Mais ayant appris qu'Archelaüs régnait en Judée, en la place d'Hérode, son père, il appréhenda d'y aller ; et ayant reçu, pendant qu'il dormait, un avertissement du ciel, il se retira dans les parties de la Galilée [qui sont au-delà du Jourdain],

En y venant, il habita dans une ville *appelée Nazareth,* afin que fût accompli ce qui avait été dit par les prophètes : « *Il sera appelé Nazaréen.* »

L'intention de tromper est ici manifeste. Ouvrez les prophètes, vous n'y trouverez pas trace d'une telle prédiction applicable au Joannès. Eludant le motif légal pour lequel le jésus avait été naziréé, on feint qu'il tenait ce nom de la topographie galiléenne. Ce qu'on veut cacher, c'est ce qu'avoue Luc, dans la Nativité du Joannès : l'identité de Joannès le Naziréen avec Jésus de Nazareth. Nazareth est une ville imaginaire que les scribes ont forgée de la qualité du Joannès et dont aucun Juif n'a entendu parler avant le huitième siècle. Et puis, ce n'est pas après la mort d'Hérode, à une date indéterminée de l'ethnarchat d'Archelaüs, que le Joannès-jésus, alors âgé d'une douzaine d'années, a été appelé Naziréen ; c'est douze ans plus tôt, en 739.

Rappelons encore une fois le verset de Luc sur le Joannès : « Il sera grand devant le Seigneur ; il ne boira pas de vin, ni rien de ce qui peut enivrer, et il sera rempli du Saint-Esprit dès le ventre de sa mère (1). »

Vous voyez où l'Eglise veut en venir (Mathieu et Luc n'y sont pour rien). Ses scribes essaient de nous faire croire qu'à côté du Joannès-jésus, qui ne sera plus appelé *Naziréen* ni dans Mathieu ni dans Luc ni dans le *Quatrième Evangile*, il a existé un certain Jésus, lequel était de Nazareth, à cause de quoi il a été dit Nazaréen. Encore faudrait-il dans ce système que Nazareth existât. Mais le nom seul de Naziréen dépose contre

(1) Luc, II, 15.

cette hypothèse. Si Nazireth eût existé quelque part, ses habitants n'auraient point été dits Naziréens, mais Naziréthains, et personne n'eût toléré qu'à la faveur d'un calembour offensant pour la religion les Naziréthains pussent se présenter partout comme en état de naziréat perpétuel. « Naziréen » est très régulièrement formé, au contraire, comme dérivé de nazir. Aussi est-ce le nom qu'ont pris après la chute de Jérusalem les disciples de Bar-Jehoudda. Et c'est celui qu'ils ont gardé dans l'histoire des hérésies, car leur bouche s'étant licenciée à traiter Jésus de « fantoche (1) », les disciples du Nazir ont été mis au rang des hérétiques! Il est bon que vous sachiez cela, et si vous ne l'admirez point sincèrement, c'est que vous n'avez aucun sens de l'esthétique. Nous vous avons déjà montré que le surnom de Nazir ne tenait point à la topographie mais à la vocation tout individuelle du premier-né que ses parents consacraient à Iahvé. Né à Betléhem, c'est à Betléhem même que l'enfant aurait été voué à Iahvé, dès sa naissance ou tout au moins dès sa circoncision le huitième jour.

Puisqu'il était békôr, Joseph et Maria n'eussent point attendu sa douzième année pour le naziréer. Mais comme dans la mystification que patronne Jésus, le Joannès était dit à bon droit le Nazir, les scribes lui ont pris ce nom qu'il méritait par son régime pour le transporter à Jésus qui ne le mérite en rien.

Les scribes, gens d'Egypte ou de Syrie, qui ont fabriqué ce verset, montrent une ignorance extraordinaire des rites juifs ou plutôt un furieux mépris du public.

Impossible d'être moins naziréen que Jésus. C'est un

(1) Epiphane, *Contra heræses*, et mieux les *Philosophumena*. Nous en parlerons au chapitre *Les Paroles du Rabbi*.

de ces naziréens qui passent leur vie à ne point distinguer entre les viandes pures et impures — si bien que le porc se trouve autorisé — à boire du vin avec les publicains, les douaniers et les gens de mauvaise vie, comme il le fait dans Kapharnahum, et même à en mettre là où il en manque, comme il le fait dans Cana : contradiction énorme, violation perpétuelle de la Loi et qui fait éclater jusque dans la lie du tonneau la supercherie des scribes ecclésiastiques.

Le Joannès n'ayant été dit de Nazareth qu'à cause de son naziréat et Nazareth n'existant pas plus que Jésus, on ne voit pas bien comment il aurait pu y habiter. En revanche, on ne voit pas comment, étant le Verbe de Dieu dans la fable, Jésus aurait pu descendre ailleurs que dans la Gê-Nazareth, la Terre des Voués, la terre natale de Jehoudda et de ses sept fils (1).

On a dit du Nazir qu'il était de Nazareth pour lui créer un alibi hors de son état religieux. Pour le même motif on a dit de son frère Shehimon le kannaïte (2), qu'il était de Cana, avec cette différence que Cana existe. Même jeu de mots dans le fond et dans la forme. Si on eût fait Shehimon kannaïte, on aurait avoué que son frère aîné l'était plus que lui et qu'à ce point de vue ils étaient bien fils de leur père.

Ce n'est donc point par ignorance que pèchent les scribes. Il y a chez eux parti pris de dérouter, de désorienter le lecteur, ce qui est bien différent. Il n'a pas plus été possible, malgré le zèle des intéressés, de retrou-

(1) A un degré moindre que le Nazir, tous étaient voués, v. p. 267.
(2) Le Zélote.

ver, sur la rive gauche du lac de Génézareth, l'emplacement d'un Kapharnahum où l'Evangile montre une synagogue, un poste commandé par un centurion, un péage et un bureau de publicains, qu'il ne l'a été de retrouver le nom de Nazareth dans aucun Talmud. Autant Bar-Jehoudda est à l'aise dans les « parties de Galilée » situées à l'orient du Jourdain, autant il est à l'étroit dans la partie occidentale du lac de Génézareth. Le Kapharnahum de la rive gauche est comme Nazareth un village du pays de féerie, où Jésus prêche insaisissablement. Kapharnahum était sur la rive droite, près de Bethsaïda, et il n'a été transporté sur la gauche qui par une décision des cartographes ecclésiastiques consécutive à la construction de Nazareth.

De même que Jehoudda, Salomé, Bar-Jehoudda et ses frères, Gamala, ville natale de Jehoudda et peut-être du Nazir, tout ce pays est baptisé d'un nom qui le rend méconnaissable. La terre que baigne la rive orientale du Jourdain et du lac a pour capitale Nazareth, cela dispense de nommer le berceau de la famille.

C'est un pays d'Attendeurs, de Désireurs, de Souhaiteurs, de Cuideurs de Christ, et aussi de jésus au petit-pied, qui s'étend de Gamala aux sources du Jourdain, en passant par Bethsaïda et Kapharnahum.

Tous les noms géographiques sont ou supposés ou changés. Une province, la Bathanée, une ville, Bathanea, sise au-delà du Jourdain (1) et qui est le lieu où Bar-Jehoudda fut sacré roi des Juifs en 788, deviendra Béthanie, village si voisin de Jérusalem que, lors de sa

(1) Nommée avec Gadara et Abila par Polybe de Mégalopolis, et par Josèphe (*Antiquités judaïques*, livre XII, ch. III). C'est Bathanea, vieille capitale de la Bathanée.

manifestation, il n'y eût pas tenu une demi-heure contre les gens de Pontius Pilatus et ceux du Temple.

Quant à la ville que les scribes sanctifient en y faisant habiter Jésus, des gens qui, à aucun prix, ne veulent prononcer le nom de Gamala, berceau des apôtres, ne peuvent l'appeler autrement que Nazareth. Ils ont créé ainsi dans l'esprit des dupes une Ville Sainte, une Ville immaculée, dont les Marchands de Christ (1) du huitième siècle ont donné le nom au village qu'ils ont construit à l'opposite de la Nazireth des évangélistes. Où était la Nazireth des Naziréens ? Mathieu répond : « Le temps ancien a traité comme viles la terre de Zabulon et celle de Nephtali ; mais l'avenir glorifiera les abords de la mer (de Galilée), *au delà du Jourdain, la contrée des nations* (2). »

Ce n'est donc pas à l'occident du Jourdain qu'il fallait construire Nazareth, mais à l'orient où sont Gamala, bourg natal de Jehoudda, et Bathanea, bourg-capitale de Bar-Jehoudda. C'est une autre folie de chercher Kapharnahum sur la rive occidentale du lac, où d'ailleurs on n'a jamais pu le trouver. Kapharnahum était aux confins de Zabulon et de Nephtali. L'historien Josèphe qui y est allé, qui y a séjourné, place Kapharnahum au même endroit que Mathieu appliquant Isaïe, et non selon le bon plaisir de l'Eglise interprétant à rebours l'Evangile.

Nazareth n'en était pas moins très bien trouvé pour y loger la christophanie de Jésus. Nom céleste et qui n'avait point servi ; excellent nom pour le Verbe en visite chez les disciples du Nazir. Le Temple détruit,

(1) *Christemporoi*. Le mot est du philosophe Justin.
(2) D'après Isaïe, VIII et IX.

Sion aux Romains, où vouliez-vous qu'il descendît sur cette terre envahie ? Il a Douze logis là-haut, mais en Judée, hélas ! où reposera-t-il sa tête ? Dans la maison du Seigneur, sa maison? Demandez à Titus et à Hadrien ce qu'ils en ont fait !

IX

LE SOLDAT PANTHER

Je ne veux point passer à la Nativité selon Luc, sans vous faire voir quelles conséquences ont eues, pour l'honneur de Jehoudda et de sa femme, ces étranges façons de présenter les choses.

C'est la récompense des héros juifs de se survivre dans un surnom qui évoque l'œuvre ou caractérise l'idée maîtresse de leur vie. Le nom de famille s'efface devant celui que les scribes décident.

Auprès des christiens de Transjordanie, dans cette région où le grec se mêle à l'araméen pour composer une sorte de sabir, Jehoudda s'appelle Panthora (1), Toute-la-Loi, et le plus grand honneur qu'on puisse faire à son fils aîné, c'est de l'appeler Bar-Panthora. De même le plus grand éloge qu'on puisse faire de la mère, — éloge inusité, presque une apothéose civique — c'est de désigner son grand fils sous le nom de Bar-Salomé. Permis aux évangélistes pour dépister l'histoire, cette ennemie, de masquer Jehoudda sous Joseph, Salomé sous Maria, Bar-Jehoudda sous Joannès et en-

(1) Du grec *pan*, tout, et de l'hébreu, *thora*, loi.

suite sous Jésus, c'est de bonne guerre. Mais le nom patriotique de Jehoudda, c'est Panthora.

Alors que, saluant en lui la Loi martyre, les chrétiens lui décernaient ce glorieux nom, les Juifs talmudiques continuaient à le traiter de Sotada, produit de l'adultère, par allusion à la façon dont Bethsabée était entrée dans le lit de David ; et ces deux épithètes en antagonisme absolu faisaient parallèlement leur chemin dans le monde, les Juifs christiens appelant le fils de Jehoudda Bar-Panthora, les talmudistes, au contraire, Ben-Sotada. Ces deux épithètes sont cause de la plus sotte calomnie qui ait jamais atteint l'honneur d'une femme.

Sous le nom de *Maria*, mère du *jésus*, l'innocente Salomé, mère de Bar-Jehoudda, porte dans quelques récits juifs et païens la peine d'avoir trompé *Joseph* avec un individu qu'ils appellent par corruption, les uns *Panthera*, les autres *Pandira*, les autres *Pandera*.

Voici l'étymologie de cette énormité. Le livre de la Mischna qui traite des épouses suspectes d'adultère s'appelle *Sota* (1). Le héros de l'Évangile étant dit *Ben-Sotada* dans le Talmud de Tibériade (2), les ignorants et les médisants (c'est presque toujours la

(1) J.-C. Wagenseil, *Sota, hic est liber Mischnaicus de uxore adulterii suspectâ*, etc. (Altdorfi Noricorum, 1674, in-4°.) Vous pouvez vous offrir la lecture de cet ouvrage, il a 1.234 pages sans compter les corrections et additions, mais peut-être êtes-vous assez puni par la lecture de celui-ci : il vaut mieux pour vous que les peines se confondent.

Sur le mot *Sota*, voyez les *Nombres*, v, 25, et toute l'ancienne Loi.

(2) Dans le traité *Nazir* il n'est pas nommé autrement : « le fils de l'Adultère ». Tout le monde sait de qui il s'agit.

même chose) en ont conclu que le *jésus* était *né d'une femme adultère*. Ce coq-à-l'âne fantastique a d'autant plus de crédit que les christiens sont les premiers à proclamer Panthora père du jésus. Celse le platonicien fait d'après eux le jésus fils de Panthora (1). Épiphane le jésu-christien corrompt légèrement la leçon primitive en faisant Panthora père de *Joseph* (2), mais Jean Damascène (3), qui habite Jérusalem au huitième siècle et qu'on a canonisé, introduit sans aucune difficulté Panthora dans sa *Généalogie du jésus*. Le père du jésus, c'est Panthora. Entre les christiens, les païens et les Juifs l'accord est complet, car sous le nom de Joannazir (le Joannès nazir), le Talmud de Babylone fait le jésus fils de Panthora et de Maria (4).

Que se passe-t-il alors ? Une chose dont l'Église avec ses fourberies superposées est absolument responsable. Les païens, ennemis de l'imposture qui monte à l'Orient, voient que dans la fable Joseph avait pris sa fiancée si pompeusement enceinte des œuvres d'autrui qu'il avait eu l'intention de la chasser (il ne la garde que pour ne pas faire esclandre) ; ils voient que Maria est une gaillarde dont le corps était rempli de sept démons qui sont pour le moins les sept péchés capitaux, le plus fort chez elle devant être la luxure, puisqu'elle n'a même pas pu se retenir étant fiancée. Le doute est d'autant moins permis que les Juifs du Talmud désignent l'enfant sous le nom de Ben-Sotada, fils de l'adultère.

(1) Voir dans l'*Anticelse* ce que l'Église nous a laissé de la *Vérité sur les christiens*.
(2) *Contra hæreses*, 78.
(3) Livre IV, ch. xv. *De fide*.
(4) Traité du *Sanhédrin*.

On a cherché l'homme avec qui *Maria* avait si scandaleusement trompé *Joseph*, et alors on a trouvé qu'elle avait eu des relations fort étroites (neuf enfants) avec un certain *Panthora*. *Jésus*, premier enfant de *Maria*, est né d'un adultère ; sa mère était sota, et *Joseph* sotada, le Talmud le constate officiellement, puisque le *jésus* y est dit Ben-Sotada. Dans ces conditions, de qui est-il donc fils ? Il ne peut l'être que de *Panthora*, puisque les Écritures christiennes elles-mêmes confessent qu'il était fils de Maria, d'une part, et de Panthora, de l'autre. Reste à savoir qui était ce séducteur de si haute envergure, dans lequel personne n'est allé chercher ce qui y était en puissance, c'est-à-dire Joseph lui-même. On découvre qu'il a vaillamment porté les armes dans des circonstances obscures. On fait de ce Panthora un soldat romain, une manière de pandour dont le vrai nom est plutôt Pantéros, Tout amour :

Je suis Michel dit Puits d'amour
Au troisième major-tambour (1).

Ce *miles gloriosus*, à qui la guerre laisse des loisirs, a porté les feux de Suburre jusque dans la maison de Joseph, il a fait la facile conquête de la facile Galiléenne. Et comme, une fois l'enfant né, on ne voit plus Joseph auprès de sa femme ; comme, au contraire, on la montre errant de village en village, à la poursuite de son fils qui la repousse avec insolence, on suppose qu'elle a été définitivement expulsée par son mari à la suite de nombreux adultères, et on la transforme en

(1) *Le Caïd*, paroles de Sauvage, musique d'Ambroise Thomas, acte II.

une dévergondée qui fait publiquement commerce de ses vices. La légende de l'irrésistible Pantéros et de la galante Maria s'élargit, s'étend, flatte le goût de scandale qui est au fond de toutes les polémiques, et voici que la tragique figure de Jehoudda-Toute la Loi s'efface devant le soldat Panther, personnage de Tout à la Joie pour gradins supérieurs de petit théâtre romain.

Mais laissons cette atellane entrée dans la tradition païenne par la porte que lui ouvre un thème de géniture trop risqué. Le soldat Panther a ceci de commun avec Jésus qu'il n'a jamais existé. Nous sommes d'accord avec les calomniateurs de Maria, à la condition de rendre aux personnages leur nom et leur identité : *Maria* n'a trompé *Joseph* qu'avec son mari. C'est ce que je ne cesse de vous dire sous cette forme qui vous semble beaucoup trop simple pour être vraie : Salomé a eu neuf enfants dont le premier fut Bar-Jehoudda, avec le même homme, Jehoudda le Gaulonite.

Je n'ai pas encore pu déterminer avec certitude l'époque à laquelle l'absurde légende du soldat Panther est entrée en circulation et à quelle catégorie d'imbéciles elle doit être attribuée. Je trouve, il est vrai, ce Panther dans Celse le platonicien, auteur du *Discours véritable*, contemporain et ami de Julien, et on l'y met sur le compte du rabbin dont Celse invoque l'autorité. Mais je flaire là une des mille supercheries de l'Église pour sophistiquer le témoignage de ce rabbin. Il est trop bien renseigné sur les faits et gestes de Jehoudda, de sa femme et de leurs fils, il a contre eux trop de bons arguments tirés de l'histoire pour descendre à de pareils procédés de discussion.

Salomé n'a jamais été soupçonnée. Son incorruptibilité conjugale et son opiniâtre fécondité sont la cause même de sa glorification. Les Juifs et les païens, qui sont tombés d'accord pour dénoncer l'imposture évangélique, n'avaient pas l'ombre d'un prétexte pour mettre en doute la vertu de Maria. Au surplus, les anciens apologistes de l'Église n'ont jamais eu à la défendre (1). La stupide histoire du soldat Panther semble bien n'avoir été lancée qu'au Moyen Age par quelque Juif exaspéré des mauvais traitements que les juridictions ecclésiastiques faisaient subir à toute sa race. Elle a été introduite dans Celse par l'*Anticelse* lui-même, par le gagiste qui a composé cette prétendue réfutation de l'irréfutable écrit rabbinique dans lequel le philosophe païen s'était documenté. Sa présence dans Celse et dans l'écrit juif ne peut s'expliquer que par une fraude ecclésiastique. On a commencé par vider Celse de toute sa documentation sur Bar-Jehoudda, ses origines, sa famille, son usurpation et sa fin. Et puisque Celse s'était appuyé sur le rabbin, il fallait ruiner son témoignage. On raconta que ce qui en faisait la matière, c'était l'histoire scandaleuse de Panther : « la mère du jésus chassée par le charpentier, son mari, pour avoir commis adultère avec le soldat Panther (2). » Calomnie idiote à laquelle aucun rabbin des premiers siècles n'a pu songer, surtout le garant de Celse à qui la vérité toute nue suffisait pour disculper les Juifs d'avoir condamné un dieu. « Ceux qui ont fabriqué ces fables ont

(1) C'est même la seule façon d'expliquer qu'au huitième siècle Jean Damascène, plus tard canonisé, n'ait pas craint d'introduire Panthora dans sa *Généalogie de Jésus*.

(2) *Anticelse*, I, 28.

été bien aveuglés », dit ici le gagiste qui en fait état (1). Certes! Aussi n'y en a-t-il aucune trace dans tout le reste du *Discours véritable*. Celse n'a pas pu les connaître, ni son rabbin, parce qu'elles dérivent d'une expression juridique mal interprétée et que le Talmud de Tibériade, où se trouve cette expression, est un travail du quatrième siècle. L'interprétation seule du mot Sotada montre que cette calomnie ne peut être d'un Juif instruit. Si Bar-Jehoudda eût été considéré par le Talmud comme le fruit de l'adultère maternel, on l'eût appelé Mamzèr, et non Sotada, qui veut dire simplement « produit de la déviation » que l'adultère de David avec Bethsabée apporte dans son arbre généalogique (2).

Vous ne voulez pas me croire parce que je suis Français et que je ne viens pas d'assez loin pour vous mentir impunément. Vous ne voulez croire ni les Juifs, parce qu'ils sont Juifs, ni les païens, parce qu'ils sont païens. Vous ne voulez croire ni les évangélistes, lorsque par hasard ils ne vous trompent pas, ni Jésus lorsqu'il vous dit la vérité, ni l'histoire, lorsque ses témoignages sont concordants, ni la chronologie, lorsque ses dates sont arithmétiques, ni la raison, lorsqu'elle ne se double d'aucun intérêt. Ah! vous êtes bien fils de l'Église!

(1) *Anticelse*, I, 28.
(2) L. Germain Lévy, *La Famille dans l'antiquité israélite* (1905, in-8°) aux mots Mamzèr et Sôtah.

NATIVITÉ SELON LUC

I

UN MÉNAGE MÉTAPHYSIQUE

Voici maintenant la Nativité mise sous le nom de Luc.

Nul n'a jamais su qui était Luc.

Sa Nativité ne lui appartient pas plus que le reste. Toutefois elle est très ancienne, plus ancienne peut-être que celle de Mathieu. Valentin, qui ne connaît pas Luc — ni Marc d'ailleurs ni le pseudo-Jean l'Évangéliste — connaît sa Nativité avec des détails, les allégories de Siméon et d'Anna, qui ne sont pas dans les autres Évangiles.

Disons tout de suite qu'on distingue nettement deux Luc dans l'Évangile mis sous son nom, l'un qui avoue l'identité du Joannès et du jésus, l'autre qui a fait de Jésus par sa fausse *Nativité au Recensement* un être distinct du Joannès et qui par là est le véritable auteur de la superstition jésu-christienne. Nous n'aborderons

le second Luc qu'après avoir épuisé le premier (1).

Le Joannès a ici la très haute mine qu'il doit avoir. C'est un premier-né dans la famille sacerdotale d'Aaron, dans la famille royale de David. Il est Nazir et il n'est pas de Nazareth. Avant de revêtir comme dans Marc et dans Mathieu son vêtement camélique et de se ceindre de cuir — pure allégorie d'ailleurs — le Joannès a pour demeure la maison de David; il a porté de beaux habits, étudié les Écritures, il est *Rabbi* (*Maître*) parmi les hommes (2). Luc est le seul qui lui ait conservé cette physionomie. Dans les autres Évangiles, le Joannès est victime de sa transfiguration en Jésus. On lui enlève sa double origine davidique, son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, son naziréat, son corps même pour les donner à Jésus qui d'ailleurs n'en veut pas. On ne sait plus qui il est ni d'où il vient. C'est lui qui a l'air d'être descendu des cieux.

La Nativité selon Luc est un marivaudage dangereux pour qui ne connaît pas à fond la mythomanie judaïque. C'est encore le Songe de Joseph, mais combien compliqué, alambiqué !

Avant de se présenter sous son pseudonyme de Joseph, Jehoudda paraît sous la figure de Zacharie le prophète. Avant de se présenter sous son pseudonyme de Maria, Salomé paraît sous la figure d'Eloï-schabed.

La figure de Zacharie convenait merveilleusement à

(1) C'est pourquoi je laisse de côté pour le moment l'Avertissement placé en tête du Prologue. Il est certainement de Luc II, et postérieur au Prologue lui-même.

(2) Le Talmud de Jérusalem (trad. Schwab), au traité *Nazir*, dit que le Nazir est entouré d'une vénération particulière ; il est « Maître parmi les hommes ».

Jehoudda et même elle ne convenait qu'à lui. Zacharie était avec Aggée le prophète de la reconstruction du Temple par Zorobabel. Or Jehoudda avait un frère qui s'appelait Aggée et il descendait de Zorobabel (1). Comme Zorobabel il avait eu sept enfants mâles, et il avait tenu, on sait avec quel zèle, pour le Temple tel que l'avait voulu Zacharie contre le Temple tel qu'Hérode l'avait fait. Enfin comme nous l'avons montré, Zacharie, dernier anneau de la chaîne des prophètes, est le seul qui annonçât la mission baptismale du christ davidique.

Toutefois nous pensons que l'évangéliste n'a nullement eu en vue le vieux prophète. Dans Zacharie il y a le *Sachûri*, père zodiacal du *Zib* et qu'il s'agit précisément de dissimuler sous une étiquette pour goym.

Quant à Eloï-schabed il n'y avait en Judée qu'une femme autorisée à prendre sa figure.

Eloï-schabed est la mère de Maria la Magdaléenne et vous savez assez que Maria est le pseudonyme évangélique de Salomé. Le jeu de mots qui se cache dans le nom d'Eloï-schabed est double. Eloï-schabed veut dire Serment d'Eloï, Promesse de Dieu, et depuis la mère de Maria, sœur de Moïse, personne dans l'histoire juive n'a porté ce grand nom. D'autre part, Salomé est dite fille d'Eli dans sa généalogie, en sorte qu'Eloï-schabed, quand on orthographie Eli-schabed, veut dire Serment d'Eli.

5. Il y avait sous le règne d'Hérode (2), roi de Judée, un

(1) Revoyez, si vous le jugez bon, sa *Généalogie* dans Mathieu.

(2) Les quatre premiers versets sont occupés par l'Avertissement. Nous n'avons pas le noir dessein d'en priver le lecteur. Nous les réser-

prêtre, nommé Zacharie, de la famille d'Abia, l'une de celles qui servaient dans le Temple, chacune en leur rang (1); et sa femme était *aussi* de la race d'Aaron, et s'appelait Eloïschabed.

Ils étaient donc l'un et l'autre de la tribu de Lévi.

vons pour les mettre en tête de la fausse *Nativité de Jésus au Recensement.*

(1) Dans ces dernières années le Saint-Siège — car je ne me commets pas avec les hérétiques, moi! — a remplacé le mot « famille ou sang » par le mot classe et on lit aujourd'hui dans la version officielle que Zacharie était de la classe d'Abia, avec la glose que voici : « David avait partagé les prêtres en vingt-quatre classes ou familles, qui remplissaient les fonctions sacrées à tour de rôle dans le Temple, une semaine chacune, d'un sabbat à un autre sabbat. I *Par.*, XXIV, 4; II *Par.*, VIII, 14; II *Esd.*, XIII, 10. Zacharie appartenait à la huitième classe, qui était celle d'Abia. Nous ne savons, du reste, sur lui que ce que nous apprend l'Évangile. — Nous ne connaissons non plus d'Élisabeth que ce que nous raconte S. Luc. »

Je me suis donc reporté aux *Paralipomènes*, I, XXIV, 4, et j'y ai trouvé qu'en effet David avait partagé les prêtres en vingt-quatre classes, mais je n'ai trouvé ni qu'il existât un Abia, ni que cet Abia fit partie de la huitième classe. Du livre I, XXIV, 4, je me suis reporté au livre II, VIII, 14, et j'y ai trouvé que Salomon avait tenu la main aux ordonnances de son père sur le fonctionnement des classes, mais je n'y ai trouvé ni qu'il existât un Abia, ni que cet Abia fît partie de la huitième classe. Du livre II, VIII, 14, des *Paralipomènes*, je me suis reporté au livre II, XIII, 10, d'*Esdras*, et j'y ai trouvé diverses choses d'un intérêt fort médiocre, étant donné qu'il n'y existe point d'Abia et qui appartienne à la huitième classe. J'en conclus que cet Abia est une invention récente en tant qu'individu, et par conséquent c'est lui qui descend de Zacharie.

Au surplus par la Généalogie de Jehoudda nous avons celle de Zacharie, et si nous n'y trouvons rien qui le rattache à Lévi, quoiqu'il fût prêtre au dire de Luc lui-même, au moins sommes-nous certains qu'il ne descend d'aucun Abia, lévite de la huitième classe, puisqu'il est fils de David par Salomon qui engendra Roboam, lequel engendra Abias. Conclusion : s'il ne peut descendre d'Abiu, fils d'Aaron, puisqu'Abiu n'a pas laissé d'enfants, c'est qu'il descendait d'Abia, fils de Samuel, lequel avons-nous dit, était de Lévi. On en est à un tournant de l'imposture jésu-christienne où l'on veut bien que Jehoudda ait été de Lévi sous le nom de Zacharie, mais où on ne veut plus qu'il en ait été sous le nom de Joseph. En effet, dans la Généalogie actuelle, Joseph ne descend plus que de Juda. Mais, comme dit l'empereur Julien déjà cité, on ne peut réussir dans cette imposture.

Outre leurs droits à l'héritage davidique, Jehoudda et Salomé faisaient sonner bien haut leurs prétentions à celui de Moïse et d'Aaron. L'homme qui, dans l'*Assomption de Moïse*, consacre ses sept fils à Dieu est de la tribu de Lévi (1). Zacharie en est également. Quant à Eloï-schabed, on ne peut être davantage de Lévi, puisqu'elle est la mère de Moïse, d'Aaron et de Maria la Magdaléenne.

6. Ils étaient tous deux justes devant Eloï (2), marchant dans tous les commandements et toutes les ordonnances du Seigneur d'une manière irrépréhensible.

Dans le langage des Écritures christiennes — rappelez-vous Mathieu — être *juste*, c'est observer la Loi sans défaillance : Circoncision, Sabbat, Sacrifices sanglants, Fêtes mosaïques, Droit d'esclavage, Exclusion ou pour mieux dire Excommunication des étrangers dans le mariage et à la pâque, nous en passons. Ils étaient donc en droit d'attendre qu'Eloï tînt le serment qu'il avait fait à tous ceux qui garderaient ses ordonnances. Ce serment est à toutes les pages de la Bible.

7. Ils n'avaient point de *fils*, parce qu'Eloï-schabed était stérile, et qu'ils étaient déjà tous deux avancés en âge.

Ce n'est point parce qu'Eloï-schabed était *stérile* qu'ils n'avaient point de fils : Eloï-schabed aurait pu avoir des filles sans cesser pour cela d'être stérile au sens de Zacharie. Mais elle ne pouvait être qualifiée de

(1) C'est, avons-nous dit, Jehoudda. On en trouvera la preuve plus loin, au chapitre *Apothéose de Jehoudda*.

(2) El, Eloï, Elohim, Dieu. Le texte araméen portait certainement Eloï, comme dans le fameux *Eloï, lamma sabachtani*, Seigneur, pourquoi m'avez-vous abandonné ?

féconde qu'à la condition d'avoir un fils. Ce n'est pas une fille, c'est un fils que le prophète Zacharie avait annoncé et qui devait entrer dans Jérusalem, « chevauchant sur l'âne et sur le poulain, fils des ânesses » (1), appareil pacifique du conquérant après la victoire.

Il est très vrai d'ailleurs que Zacharie et Eloï-schabed étaient tous deux fort avancés en âge : Zacharie remontait à Darius. Quant à Eloï-schabed elle était beaucoup plus vieille encore, puisqu'elle était fille de Lévi et mère de Maria la Magdaléenne (2).

D'ailleurs n'oublions pas que c'est ici la Nativité du Joannès, *jésus* par le baptême d'eau, le seul article qui soit à l'actif de sa faillite au moment où écrit Luc. Les signes convertissables (3) jouent certainement un rôle essentiel dans l'allégorie. Leur incapacité de génération n'est qu'apparente et temporaire, elle va céder devant le signe de la Rénovation, les *Poissons*, et devant celui de la venue du Christ, l'*Agneau*. Éloï-Schabed est froide et rigide comme la polaire, Zacharie, triste et larmoyant comme l'Homme-Verseau, mais le *Verseau* est le précurseur des *Poissons* et les *Poissons* les précurseurs de l'*Agneau*. Or le *Verseau* s'appelait, il vous

(1) Zacharie, IX, 9. C'est en exécution de cette prophétie que dans la christophanie évangélique, Jésus, parvenu sous les murs de Jérusalem, envoie les disciples chercher l'âne et l'ânon symboliques.

(2) Le Gelaleddin au ch. XIX du Coran (*Marie*) dit que Zacharie était âgé de cent vingt ans et sa femme de quatre-vingt-dix-huit. Mahomet ne nomme pas Eloï-schabed. En revanche, il ne nomme pas Joseph. Nous obtenons ainsi le couple Zacharie-Maria, qui à lui seul produit et Joannès et Ischa, nom sous lequel Mahomet désigne le jésus. Donc identité du Joannès et d'Ischa. Mahomet a pris ce nom d'Ischa aux Ischaïtes, Ischéens ou Jesséens, noms des premiers disciples de Jehoudda. Ischaï était le père de David. (V. la *Généalogie* dans Mathieu.)

(3) Jadis classés parmi les mauvais signes, ils allaient être convertis en bons par le baptême.

en souvient, *Zachû* (1) — dont les scribes ont formé Zachûri — comme les *Poissons* s'appelaient *Zib*, d'où ces mêmes scribes ont formé Zibdeos.

II

VISION DE ZACHARIE DANS LE TEMPLE

8. Or Zacharie faisait sa fonction de prêtre devant Éloï dans le rang de sa famille.
9. Il arriva par le sort, selon ce qui s'observait entre les prêtres, que ce fut à lui d'entrer dans le Temple d'Éloï pour y offrir les parfums.
10. Cependant toute la multitude du peuple était dehors, faisant sa prière à l'heure où on offrait les parfums.

La chose n'a donc eu aucun témoin, elle est entre Zacharie et Eloï. En effet, à l'autel des parfums, Zacharie est devant le *tabernacle du témoignage*, « le lieu où je vous apparaîtrai, dit Éloï à Moïse (2). »

11. Et un ange du Seigneur lui apparut, se tenant debout à la droite de l'autel des parfums.

(1) Toutefois on n'est pas certain qu'il ne s'agisse pas du *Capricorne*, Epping et Brown ne proposent que des conjectures sur ce point. Le nom qu'on donne ici à Jehoudda permet d'identifier le *Verseau* avec le *Zachû*. Nous retrouverons le *Verseau* dans deux allégories caractéristiques, la Multiplication des Pains et surtout la Préparation de la Cène, où l'on voit Jésus ordonner aux Zibdéens Joannès et Pierre de suivre l'Homme à la cruche — c'est leur père — jusqu'à l'*Agneau* de la pâque. Nous examinerons ces allégories en leur temps. D'une façon générale nous regrettons d'avoir été obligés de faire passer les Nativités avant l'*Apocalypse* qui leur est antérieure d'au moins un siècle comme rédaction et qui les explique.

(2) *Exode*, xxx, 36.

Cet ange est nommé plus loin, c'est Gabriel. Il est classique comme messager d'Éloï, voyez-le plutôt dans *Tobie*.

12. Zacharie, le voyant, en fut troublé, et la frayeur le saisit.

13. Mais l'ange lui dit : « Ne craignez point, Zacharie, parce que votre prière sera exaucée;

En effet, qu'est-ce que Zacharie avait demandé à Éloï ? De tenir son serment en donnant un fils à Joseph, et, portée par la fumée des parfums, la prière de Zacharie avait été entendue : pour *destériliser* son *schabed* Éloï a fécondé Maria.

Et Éloï-schabed, votre femme, vous enfantera un fils *auquel vous donnerez le nom de Joannès.*

Gabriel est formel : Zacharie reçoit l'ordre d'appeler son fils Joannès sans consulter personne, alors qu'il aurait dû l'appeler Zacharie pour obéir à la Loi. Mais comme Jehoudda ne s'appelait pas Zacharie et qu'au contraire il était surnommé Joannès, à cause de son Apocalypse, ainsi que nous l'avons montré par quatre passages de l'Évangile, il se trouve que Gabriel ne lui commande aucune irrégularité en lui disant d'appeler son fils Joannès. On a l'Esprit-Saint ou on ne l'a pas.

14. Vous en serez dans la joie et dans le ravissement, et beaucoup de personnes se réjouiront de sa naissance ;

15. Car il sera grand devant le Seigneur; il ne boira point de vin, ni rien de ce qui peut enivrer par ferments (1) ; et il sera rempli du Saint Esprit dès le sein de sa mère. »

(1) La Sacrée Congrégation de l'Index traduit par *cervoise*. Pourquoi pas bière, pendant qu'on y est? Pline dit « cervisia » pour certaine boisson fermentée, mais en l'absence de toute indication sur le fer-

En un mot, il sera Nazir. Son père n'a pas attendu qu'il fût né pour le vouer à Éloï. Le Joannès est son premier-né, il n'appartient pas à son père, il est à Éloï dès le ventre. C'est la Loi, et personne ne la connaît mieux que Zacharie, puisque sa femme et lui descendent de ceux qui l'ont faite (1).

Luc, à ce moment de son allégorie, se garde bien de prononcer le nom de *Naziréen* qui mettrait le goy sur la voie de l'identité du Joannès et du jésus. Mais c'est bien le Joannès qui est le Naziréen de l'Évangile, et non un second personnage nommé Jésus lequel n'existe point en chair, ce qui lui permet de déblatérer impunément, au milieu même des disciples du Joannès, contre le régime que celui-ci leur a légué. Ce n'est point pour être né à Nazareth que le Joannès fut dit Nazir, puisqu'il l'était avant de naître et que Nazareth n'existe pas avant le huitième siècle. Il est dit ainsi parce qu'il était né Nazir, qu'il a vécu Nazir et que, malgré la soif qui le tourmentait sur la croix, il est mort Nazir, ayant refusé de boire l'éponge de vinaigre

ment de cette boisson il convient de réserver le mot cervoise pour le produit de la fermentation du houblon, et ce n'est certainement pas ce produit-là que vise Luc.

(1) Quand on compare la Nativité du jésus dans Luc à celle de Samuel dans les *Rois* (L. I, I, 5 et suiv.), il est impossible ne pas être frappé de l'analogie qu'elles présentent, étant donné que dans les deux cas il s'agit de femmes qualifiées de stériles et qui promettent à Eloï de lui consacrer le premier enfant à naître d'elles.

Ces analogies se poursuivent jusque dans l'histoire des Jehouddistes. Le père de Samuel s'appelait El-Kana, qui veut dire Zèle de Dieu et Jehoudda est le fondateur de la secte des Kannaïtes ou Zélateurs de Dieu, et le Zèle de Dieu le dévore, comme dit le *Quatrième Évangile*, II, 17, bien avant qu'il ne dévore le jésus et ses frères. L'allégorie des Noces de Kana ne se passe dans Kana qu'en raison du Zèle que tous les personnages présents à la scène, la mère de Bar-Jehoudda, Bar-Jehoudda lui-même, ses frères et ses partisans, ont montré pour la défense de leur dieu.

que les soldats de Pilatus lui tendaient. Il a de même observé les jeûnes spéciaux qui lui étaient commandés par la Loi, jeûnes tellement rigoureux que Jésus, descendu dans les Écritures, se voit forcé d'en affranchir les Naziréens du second siècle (1).

16. Il convertira plusieurs des enfants d'Israël à Eloï, leur Dieu.

17. Et il marchera devant lui dans l'esprit et dans la vertu d'Élie, pour réunir les cœurs des pères avec leurs enfants, et rappeler les désobéissants à la prudence des *justes* [dans le sens légal, toujours] pour préparer à Eloï un peuple parfait. »

Cette préparation, le Joannès l'avait faite par l'*Apocalypse* de 782 et le baptême qui s'en suivit, mais en pure perte, car le Verbe-Jésus ne vint pas au rendez-vous que le Précurseur lui avait assigné.

18. Zacharie dit à l'ange : « A quoi connaîtrai-je ce que vous me dites ? [Quelle sera la preuve qu'Éloï-schabed aura un fils] car je suis vieux et ma femme est déjà avancée en âge?

19. L'ange lui répondit : « Je suis Gabriel qui me tiens devant Dieu, et j'ai été envoyé pour vous parler et pour vous annoncer cette heureuse nouvelle.

20. Et dans ce moment vous allez devenir muet, et vous ne pourrez plus parler jusqu'au jour où ceci arrivera, parce que vous n'avez point cru à mes paroles, qui s'accompliront en leur temps.

Si Zacharie devient muet, c'est par décret de Luc, ce n'est nullement pour n'avoir point cru aux paroles de Gabriel, puisque tout à l'heure Gabriel lui a annoncé

(1) Revoir à ce sujet la *Nativité selon Mathieu*, pp. 171 et 172.

que sa prière avait été exaucée. Mais ce n'est pas à Zacharie de parler en cette circonstance, c'est aux *signes* du *temps* que Gabriel vient d'annoncer et que les Chaldéens de Mathieu connaissent si bien. Les signes sont précisément la preuve demandée. Éloï va les fournir.

21. Cependant le peuple attendait Zacharie, et s'étonnait de ce qu'il demeurait si longtemps dans le Temple.

Comme il était là depuis Darius, le temps pouvait sembler long aux Juifs.

22. Mais étant sorti, il ne pouvait leur parler et ils connurent qu'il avait eu quelque *vision* dans le Temple, car il ne s'expliquait à eux que par *signes*, et il demeura muet.

En effet, la parole est à Éloï pour réaliser par des signes la vision de Zacharie, car Zacharie a vu quelque chose. Mais quoi ?

23. Quand les jours de son ministère furent accomplis, il s'en alla dans sa maison.
24. Quelque temps après, Éloï-schabed, sa femme, conçut, et elle se tenait cachée pendant cinq mois, disant :
25. C'est ainsi que le Seigneur en a usé avec moi, lorsqu'il m'a regardée pour me tirer de l'opprobre où j'étais devant les hommes.

C'était une punition en effet, que de n'avoir point d'enfants, de mâles surtout, quand Israël en avait tant besoin. Mais un regard d'Éloï avait suffi pour tirer de l'opprobre sa servante Maria.

Nous avons assez dit, et l'Evangile le répète assez, que dans la théorie de Jehoudda, le Verbe d'Eloï était l'unique Père des Juifs et l'unique Epoux de leurs femmes. A leur âge, et étant donné leur constitution mé-

taphysique, Eloï-schabed et Zacharie ne sont pour rien dans la confection de Joannès. Le peuple a bien jugé : c'est une *vision*, une pure vision qui a retenu Zacharie dans le Temple. En quoi consiste-t-elle ? Et quel *signe* Eloï a-t-il montré dans le Temple davidique, représenté par Zacharie, à la Judée, représentée par Eloï-schabed? Voici : le sénile Zacharie s'est vu puissant sous les traits de Joseph, la stérile Eloï-schabed s'est vue féconde sous l'image de Maria. La vision qu'a eue Zacharie, c'est le *Songe de Joseph* en voie de réalisation depuis six mois dans Maria.

III

ELOÏ-SCHABED LA STÉRILE ENCEINTE DE SIX MOIS DANS MARIA LA FÉCONDE

26. Or, comme elle était dans son sixième mois, l'ange Gabriel [à qui incombe le soin de préparer le *signe*] fut envoyé d'Eloï en une ville de Galilée appelée *Nazareth* [nom évangélique de la ville où naquit le Nazir],

Ce signe, l'évangéliste le connaît par l'*Apocalypse :* Gabriel ne peut le préparer que dans *la Vierge*.

27. A une vierge qui était fiancée à un homme de la maison de David, nommé *Joseph ;* et cette vierge s'appelait *Maria*.

A la bonne heure ! Voilà un homme en état d'engendrer, voici une femme en état de concevoir ! C'est à la vierge de Sion qu'il appartient de réaliser charnellement le *schabed* d'Eloï.

28. L'ange, étant entré où elle était, lui dit : Je vous salue, ô pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes.

29. Mais elle, l'ayant entendu, fut troublée de ces paroles, et elle pensait quelle pouvait être cette salutation.

30. L'ange lui dit : Ne craignez point, Maria, car vous avez trouvé grâce devant Eloï.

31. Vous concevrez dans votre sein, et vous enfanterez un fils à qui vous donnerez le nom de *jésus* [sauveur].

32. Il sera grand, et sera appelé le fils du Très-Haut ; le Seigneur-Dieu lui donnera le trône de David, *son père ;* il régnera *éternellement* sur la maison de Jacob.

33. *Et son règne n'aura point de fin.*

C'est bien cela, c'est ce qu'on croyait du sauveur, c'est ce que le Joannès disait de lui-même : il ne mourrait pas que le Christ Jésus ne vînt et que la Judée ne fût délivrée.

34. Alors, Maria dit à l'ange : Comment cela se fera-t-il ? Car je ne connais point d'homme.

C'est parfaitement exact. Maria était vierge lorsque Gabriel a annoncé à Eloï-schabed qu'elle enfanterait. Il n'en est pas moins vrai que sous le signe de *la Vierge* où Gabriel nous transporte, la vierge de Sion qui lui correspond sur terre était enceinte des six mois dont Eloï-schabed est grosse *par destérilisation* et nous allons en avoir la preuve.

35. Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre : c'est pourquoi le saint [le Nazir] qui naîtra de vous sera appelé le fils de Dieu.

36. Et sachez qu'Eloï-schabed votre *parente* (1) a conçu

(1) Et non *cousine*, comme on le lit dans certaines traductions. Gé-

elle-même un fils dans sa vieillesse [Luc sait que c'est un fils, il écrit au milieu du deuxième siècle] et que c'est ici le sixième mois de la grossesse de celle qui est appelée *Stérile*.

37. Parce qu'il n'y a rien d'impossible à Eloï.

La Promesse d'Eloï est stérile tant qu'Eloï lui-même ne lui donne point de corps, la Judée est appelée la Stérile par Isaïe quand l'Epoux ne lui suscite point de fils. Mais cette fois Eloï a parlé en Maria : sa Promesse est enceinte de six mois.

38. Alors, Maria lui dit : Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole. Et l'ange se sépara d'elle.

Ce curateur au ventre la laisse enceinte du même laps de temps, jour pour jour, qu'Eloï-schabed, il n'en peut être autrement.

Celui qui mène tout le thème est l'ange Gabriel, à cause de la grande habitude qu'il a de faire les commissions de Dieu sur la terre. Gabriel est quelque peu Mercure. Gabriel est de style, nous l'avons déjà vu opérer anonymement dans Mathieu. Il précise la fiction dans le sens astrologique, et pour l'entendre autrement, il faut avoir de ces pensées qui confinent à la petite hystérie. Puisque pour tous la *Vierge* conçoit le Christ à l'équinoxe d'automne, pourquoi Luc n'évoquerait-il pas le phénomène qui permet à Dieu de la féconder d'une façon qui la protège contre la médisance ? Ne sait-on pas qu'il y a un jour d'automne où Dieu consent à partager

néalogiquement Eloï-schabed est la *mère* de Maria. *Parente* ici vient de *parere*, engendrer. On verra dans quel but le mot *cousine* a été introduit.

sa lumière avec l'ombre sur le pied de la plus parfaite égalité ? Et que l'Enfant qu'il fait dans ces conditions n'est ni un ouvrage d'homme ni un ouvrage de femme, mais un fruit d'équinoxe ? « Comment cela se fera-t-il, dit Marie, *vu que je ne connais point d'homme ?* — Le Saint-Esprit, répond Gabriel, viendra sur toi et la vertu du Très-Haut *te couvrira de son ombre ;* aussi l'Enfant Saint sera-t-il nommé Fils de Dieu. »

Donc, le 23 septembre environ, Maria apprend par Gabriel qu'un nouveau soleil est en elle (1). Maria, pourquoi fais-tu l'étonnée ? Tu sais tout cela mieux que Gabriel, car il fut un temps où la nouvelle année commençait quand le Soleil entrait dans *la Vierge*. Luc, pourquoi feins-tu la surprise ? Tu connais parfaitement ce canon astrologique. Tu sais que dans l'ombre de la nuit où palpite le sein brillant de la Vierge, Dieu à temps mesuré prépare un nouvel Horus, ou — puisqu'en notre qualité de christiens nous sommes entre Juifs — un nouveau Jésus.

L'Ombre de Dieu et la Vierge forment donc un couple qui ne dépend point de la physiologie. Par privilège céleste, la Vierge doit concevoir et enfanter dans les *trois* mois. Il n'en est pas ainsi du ménage tout humain que représentent Zacharie et Eloï-schabed, par procuration de Joseph et de Maria. La gestation de Maria doit donc être entendue comme l'ont fait les sages-femmes d'alentour. Elle a duré neuf mois. Aussi Gabriel a-t-il pris soin de prévenir Eloï-schabed, six mois avant la *Vierge*, soit quand Jésus passe sous les *Poissons*, signe du baptême sauveur que le Joannès apporta jadis

(1) Vous verrez, dans un instant, que l'évangéliste compare le Joannès-jésus à un soleil levant.

à la Judée. Sinon, ce serait la fécondité de l'Impossible.

Quelle aventure! Et quel singulier mari tu fais, mon bon Zacharie! Tu fécondes ta femme et te voilà muet jusqu'à la fin du neuvième mois. Eloï-schabed, ma mie, quelle épouse bizarre! Tu te sais grosse et te voilà muette jusqu'au cinquième mois. Est-ce ainsi qu'on fête l'espoir d'un enfant tardif dans un ménage si tendrement uni que, pour imiter le mari, la femme devient muette et juste dans la proportion où une bonne *moitié* doit savoir se tenir? D'où vient qu'avant de donner naissance au Joannès-jésus, vous deveniez tout à coup tous deux muets comme le signe qu'il représente, *muti sicut duo Pisces?* Vous êtes donc tellement soumis à l'influence des astres que, sur un mot de Luc, vous vous croyiez obligés de les singer jusque dans leur réputation? Qu'est-ce que tout cela signifie? Et si nous prenons les choses au pied de la lettre, quelle ne sera pas l'étrangeté du résultat!

N'ayant pas conçu sans macule, Eloï-schabed n'a guère pu être certaine de sa grossesse avant l'époque où ce phénomène se manifeste chez les primipares, d'autant plus que sa stérilité invétérée l'oblige à plus de scepticisme. Joannès n'a donc pas moins de quatre à cinq mois de vie *intra-utérine* lorsque sa mère s'aperçoit qu'elle est grosse de lui, et comme elle s'en cache pendant cinq mois, il a bien près de dix mois lorsque l'ange Gabriel va en avertir Maria qui accourt. Celle-ci de son côté, ne restant pas moins de trois mois chez Eloï-schabed et ayant le temps de rentrer chez elle avant la naissance du Joannès, il en résulte que celui-

ci ne peut pas avoir moins de quatorze mois lorsqu'il vient au monde !

Luc qui, paraît-il, était médecin, ce dont pour ma part je doute, n'a pu songer un seul instant à innover de telle sorte en matière gynécologique qu'il faille quatorze mois à Eloï-schabed pour accoucher ! Un médecin sait très bien que le terme ordinaire est de neuf mois, et l'ange Gabriel lui-même se charge de rectifier le compte que nous avons dressé sur les indications de Luc. Le jésus naîtra dans les conditions requises pour les gestations régulières, après neuf mois. C'est l'étude des signes et pas autre chose qui permet à Luc, messager céleste sous le pseudonyme de Gabriel, d'annoncer à *la Vierge* que le précurseur du futur *Agneau* est conçu déjà depuis six mois, et que bientôt il aura le plaisir de voir sa naissance coïncider avec celle du Soleil, sous le *Capricorne*, comme le veut sa propre Apocalypse.

Enlevons du thème Gabriel qui, comme tous les anges, nous empêche de voir clair : je le connais, il ne dira rien — un ange, cela s'enlève à volonté, comme cela descend. Zacharie étant muet et Eloï-schabed s'étant tue, personne hormis Luc n'a su que Maria était enceinte de six mois lorsque *la Vierge* apprit qu'à son tour elle allait le devenir. Ce chiffre de six mois est donc de Luc. Ou plutôt il est de l'*Apocalypse*, source de Luc et de Mathieu. Placé en face de la même difficulté que Mathieu par la faillite de l'Apocalypse en 789, Luc abandonne la signification millénariste de *la Vierge aux douze étoiles*, et il n'en retient plus que la réalisation de fait, Maria enceinte de six mois sous *la Vierge* et accouchant sous le *Capricorne*.

Du reste, l'enfant lui-même va trancher la question avant même qu'elle ne se pose.

IV

OU L'ENFANT D'ÉLOÏ-SCHABED RECONNAIT INTRA-UTÉRINEMENT MARIA POUR SA MÈRE

39. Maria partit en ce même temps et s'en alla en diligence vers les montagnes en la *ville de Jehoudda.*

Il n'est pas douteux que le scribe primitif n'ait fait un jeu de mots, compréhensible aux seuls initiés, sur la ville de Juda d'où le Messie devait sortir, c'est-à-dire Betléhem, et la ville natale de Jehoudda le Gaulonite, c'est-à-dire Gamala. Il désigne la ville par le nom de celui qui l'habita, c'est assez clair. Le goy est mystifié comme il convient.

40. Et étant entrée dans la maison de Zacharie, elle salua Eloï-schabed.

Elle ne salue pas Zacharie, c'est inutile. Zacharie est muet depuis Darius, et il est condamné à ne point parler jusqu'à ce que sa métaphysique épouse, la Promesse d'Eloï, ait accouché par le canal de Maria. Quant à l'enfant, il se refuse à faire le jeu de cet allégoriste enragé qu'est Luc. Voué à Eloï avant de naître, il sait qu'il faut honorer ses parents dès le ventre sous peine de malédiction, et que c'est là le premier commandement.

Il reconnaît immédiatement sa mère lorsqu'elle vient saluer Eloï-schabed. Et il tressaille, il s'agite comme

pour aller rejoindre les entrailles qui l'ont porté. Le ventre de papier où les scribes l'ont enfermé n'a point la douce chaleur des flancs maternels. Il ne peut rien dire, puisqu'il n'est encore qu'au sixième mois, mais comme c'est mal à un enfant de ne pas saluer sa mère, même quand on la lui présente dans ces conditions, il fait tout ce qu'on peut faire à son âge : en la voyant de l'intérieur, il remue.

41. Aussitôt qu'Eloï-schabed eut entendu la voix de Maria qui la saluait, son enfant tressaillit dans son sein, et elle fut remplie du Saint-Esprit.

42. Et élevant la voix elle s'écria : Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de votre sein est béni ;

43. Et d'où me vient ce bonheur que la *mère de mon Seigneur* vienne vers moi ?

Il suffit pour comprendre ce mot étrange « la mère de mon Seigneur » de savoir que dans la fable faite pour le monde, c'est-à-dire pour les goym dont nous sommes, les scribes ont incarné le Verbe Jésus dans le Joannès. C'est en vertu de ce parabolisme qu'Eloï-schabed appelle Maria la servante de son fils. L'idée d'incarner Jésus dans un homme ne serait peut-être pas venue aux évangélistes, si cet homme ne leur eût lui-même montré le chemin en s'infusant le Verbe dans le sang par la croix qu'il portait au bras, tatouée.

44. Car votre voix n'a pas plutôt frappé mon oreille, lorsque vous m'avez saluée, que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein.

45. Et vous êtes bienheureuse d'avoir cru, parce que ce qui vous a été dit de la part d'Eloï sera accompli.

Au moment où la Promesse d'Eloï profère ces mémo-

rables paroles, la mère du Rabbi joue depuis longtemps devant le monde le rôle de *la mère du Seigneur*, ce qui permet à Luc d'affirmer, sans crainte d'erreur, que le premier enfant né d'elle était du sexe masculin et qu'il avait six mois de vie utérine lorsqu'elle parvint sous *la Vierge* en 739. Eloï-schabed sait au sixième mois ce qu'il est impossible de savoir avant le neuvième. Maria est mère du Rabbi depuis deux siècles, lorsqu'elle se rencontre avec la Promesse d'Eloï dans l'allégorie de Luc. De plus — exactement comme dans Mathieu — Joseph n'y est pour rien. Eloï-schabed a lu toutes les Nativités : la vierge anonyme de l'*Apocalypse* est devenue femme de Joseph et Épouse du Verbe Jésus « selon le monde ». Et même elle a sous les yeux les fameuses *Paroles du Rabbi* que Philippe, Thomas et Mathias ont transmises aux disciples.

46. Alors Maria dit : « Mon âme glorifie Eloï.
47. Et mon esprit est ravi de joie en Eloï mon Jésus.
48. Parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante, et désormais je serai appelée bienheureuse dans la succession de tous les siècles.
49. Car il a fait en moi de grandes choses, lui qui est tout-puissant et de qui le nom est Saint.

Il en a extrait sept puissances, sept fils, dont le premier, Bar-Jehoudda, et le dernier, Ménahem, furent christs-rois des Juifs pendant une cinquantaine de jours.

50. Sa miséricorde se répand d'âge en âge sur ceux qui le craignent.
51. Il a déployé la force de son bras. Il a dissipé ceux qui s'élevaient d'orgueil dans les pensées de leur cœur.

52. Il a renversé les grands de leur trône et il a élevé les petits.

53. Il a rempli de biens ceux qui étaient affamés, et il a renvoyé vides ceux qui étaient riches.

54. Il a pris sous sa protection Israël, son serviteur, se ressouvenant de sa miséricorde,

55. Selon la promesse qu'il a faite [avec serment, Eloï-schabed] à nos pères, à Abraham et à sa postérité, pour toujours (1). »

56. Maria demeura avec Eloï-schabed environ *trois mois;* et elle s'en retourna ensuite.

57. Cependant le temps où Eloï-schabed devait accoucher arriva ; et elle enfanta un fils.

58. Ses voisins et ses parents ayant appris qu'Eloï avait signalé sa miséricorde à son endroit, s'en réjouissaient avec elle.

Quant à Maria, elle n'accouche pas, quoiqu'elle soit à terme. *Non bis in eadem.* C'est la Promesse d'Eloï qui a accouché pour elle, car six et trois faisaient déjà neuf dans l'obstétrique de ce temps-là. Dès le moment que le Verbe Jésus l'a regardée, il l'a du même coup fécondée. Dans la Nativité de l'*Apocalypse* comme dans celle de Mathieu, c'est bien sous Hérode mort en mars 750, que Maria a accouché du jésus. Dans Luc c'est bien sous le même Hérode qu'Eloï-schabed a accouché du Joannès par le ventre de Maria. Aucun doute ne peut se glisser dans notre esprit, il n'y a qu'une mère, Eloï-schabed-Maria, et qu'un enfant, le Joannès-jésus.

(1) Ce petit cantique n'a aucun caractère d'originalité. C'est un composé doucereux de lieux communs bibliques, un pur travail de scribe.

V

INGÉNIEUX MOYEN DE DIRE LE NOM DE CIRCONCISION DU JOANNÈS-JÉSUS SANS L'ÉNONCER

59. Et étant venus le huitième jour pour circoncire l'enfant, ils le nommèrent Zacharie, *du nom de son père.*

Ainsi l'eût voulu la Loi, si le père se fût appelé Zacharie et ne fût pas devenu muet depuis son colloque avec Gabriel.

Mais ici l'observation de la Loi serait contraire à deux choses : le respect du dogme établi par le vrai père de l'enfant : « N'appelez ici-bas personne votre père, car vous n'avez qu'un Père, qui est au ciel » et surtout, oh ! surtout, l'intérêt de l'imposture en cours.

C'est pour ménager cet intérêt que Zacharie a été frappé de mutisme neuf mois auparavant, car c'est à lui de nommer son fils, et il n'a pu l'appeler autrement que lui-même. La Loi va recevoir en apparence un accroc dont il ne sera pas responsable.

60. Mais sa mère, prenant la parole, leur dit : « Non, mais il sera nommé *Joannès.* »

61. Ils lui répondirent : « Il n'y a personne dans votre famille qui porte ce nom. »

Et pas seulement dans la famille, mais dans tout Israël. « Personne avant lui n'a porté ce nom », dit très bien Mahomet (1). Le nom certes, mais le pseudo-

(1) Le Coran, XIX, 8 (*Marie*). Mahomet oublie le prophète Jonas de Geth en Opher.

nyme ? Le père de l'enfant l'a porté. Mathieu et le *Quatrième Évangile* sont là qui en témoignent à quatre reprises (1). Par conséquent la Loi est observée. Les initiés n'ont pas de peine à comprendre qu'on appelle ici Bar-Jehoudda Joannès : c'est le nom de révélation qu'a porté le père et que le fils a pris lui-même dans l'*Apocalypse*. Puisqu'il n'y a pas moyen d'observer la Loi sous le nom de Jehoudda, on l'observe sous son pseudonyme. Cela suffit, et d'ailleurs on a par Gabriel l'autorisation d'Eloï (2).

Admirons un instant la discrétion de l'Église dans les quatre cas où les Évangiles, en dépit de toutes les sophistications qu'ils ont subies de sa main même, reconnaissent que le père de Shehimon (la Pierre) et partant celui du jésus était appelé Joannès dans les écrits primitifs. Si prodigue d'éclaircissements et combien érudits sur les plus petites difficultés, « la seule traduction du *Nouveau Testament* approuvée par le Saint-Siège après examen fait à Rome par la Sacrée Congrégation de l'Index » garde à propos de ces quatre cas un mutisme dont feu Zacharie, à sa descente de l'autel des parfums, aurait eu le droit de se montrer jaloux. Il y avait pourtant là quatre occasions d'expliquer aux fidèles pour quels motifs le père de Pierre partage encore dans l'Évangile avec le Joannès baptiseur ce surnom de Joannès qui aujourd'hui demeure plus spécialement attaché au fils unique de Zacharie et à l'auteur de l'*Apocalypse*.

Un mot de la Sacrée Congrégation du Pouce dans la prochaine encyclique ferait plaisir à toute la chrétienté.

(1) Mathieu, XVI, 17, et le *Quatrième Évangile*, XXI, 15, 16 et 17.
(2) Voir le verset 8.

62. Et en même temps ils demandaient par signe [comme à un muet] au père de l'enfant comment il voulait qu'on le nommât.

63. Ayant demandé des tablettes, il écrivit dessus : « Joannès est le nom qu'il doit avoir. » Ce qui remplit tout le monde d'étonnement.

Il n'y a pas de quoi. Mais sitôt ce bon tour joué aux goym avec la permission d'Eloï, Zacharie retrouve la parole.

64. Au même instant sa langue se délia, et il parlait en bénissant Eloï.

65. Tous ceux qui demeuraient dans les lieux voisins furent saisis de crainte, et le bruit de ces merveilles se répandit dans tout le pays des montagnes de Judée.

66. Et tous ceux qui les entendirent les conservèrent dans leur cœur ; et ils disaient entre eux : Que pensez-vous que sera cet enfant? Car la main du Seigneur était avec lui.

VI

HYMNE EN L'HONNEUR DE L'IDENTITÉ DE JOANNÈS ET DU JÉSUS

67. Et Zacharie, son père, ayant été rempli du Saint-Esprit, prophétisa en disant :

68. Béni soit Eloï, le Dieu d'Israël, de ce qu'il a visité et *racheté* son peuple.

C'est donc bien le Joannès qui a racheté les Juifs par le baptême et — quand on en fut réduit à ce pis-aller — par son sacrifice sur la croix.

69. De ce qu'il nous a suscité un puissant *jésus* dans la maison de son serviteur David,

70. Selon qu'il avait promis par la bouche de ses saints prophètes qui ont été dans tous les siècles passés,

71. De nous délivrer de nos ennemis et des mains de tous ceux qui nous haïssent,

72. Pour exercer sa miséricorde envers nos pères et se souvenir de son alliance sainte,

73. De ce *serment* par lequel il a juré à Abraham, notre père, de nous accorder cette grâce

74. Qu'étant délivrés des mains de nos ennemis, nous le servions sans crainte,

75. Dans la sainteté et la justice, marchant en sa présence tous les jours de notre vie ;

C'est donc bien le Joannès qui est *le jésus* des *Paroles du Rabbi* et des écrits primitifs, c'est lui qui est l'héritier de la Promesse. C'est lui qui est le fils de David. C'est lui qui fut le christ. « Qu'il soit mon héritier, dit Zacharie dans le Coran, qu'il ait l'héritage de la famille de Jacob ! — Zacharie, nous t'annonçons un fils nommé Joannès (1) ».

Et vous, petit enfant, vous serez appelé le Prophète du Très-Haut; car vous marcherez devant la face du Seigneur pour lui préparer ses voies ;

Voilà l'auteur de l'*Apocalypse* et le Précurseur du Verbe Jésus.

Pour donner à son peuple *la connaissance du salut*, afin qu'il obtienne la rémission de ses péchés

Par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu, qui a

(1) Le Coran, XIX (*Marie*), 6-7.

fait que ce soleil levant [Joannès lui-même] est venu nous visiter d'en haut,

Pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, et pour conduire nos pieds dans le chemin de la paix (1).

Voilà l'inventeur du baptême, le remetteur de péchés, le jésus des Juifs, le soleil qui s'est levé sur le monde au Jubilé de 739 et qui, après avoir préparé les vivants au salut par le sacrement de l'eau, est allé pendant les trois jours et les trois nuits qu'il a passés dans le ventre de la terre, annoncer aux morts leur résurrection prochaine. Comme le dit Jésus dans la christophanie évangélique aux pharisiens qui le pressent inutilement de leur donner un signe de sa puissance : « Vous n'en aurez d'autre que celui du *Joannès ressuscité* (2). »

VII

MÊMES SIGNES ASTROLOGIQUES DANS CETTE NATIVITÉ QUE DANS LES DEUX PRÉCÉDENTES

Au fond tout cela n'est que spéculation astrologique et Luc ne s'en défend pas. « On comprit, dit-il, que Zacharie avait eu quelque vision. » Parfaitement, Zacharie est un compère qui comprendrait tout de suite le calcul de Luc, inscrit sur une sphère. Il le compren-

(1) Imité d'Isaïe (IX, 2) : « Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière ; et le jour s'est levé pour ceux qui habitaient dans la région de l'ombre de la mort. »
(2) Mathieu, XVI, 4.

drait d'autant mieux qu'il en est l'auteur et l'un des facteurs.

Pas un détail de procédure astrologique qui n'appartienne aux Chaldéens. L'Annonciation de Gabriel à la Vierge, c'est ce qu'on appelle en Chaldée le Message à Ischtar, c'est-à-dire l'ordre au principe féminin de concevoir sans macule, comme on conçoit aux cieux, le Soleil de la nouvelle année. Une fois qu'Ischtar a entendu, Gabriel fait la même commission sur terre à la future mère de Bar-Jehoudda, qui peut passer pour vierge tant qu'Éloï ne lui a pas encore parlé. C'est en descendant de l'Autel — en accadien le mois de nisan, mois de la pâque, s'appelle Autel du démiurge — que Jehoudda s'est approché de sa femme et l'a fécondée. Neuf mois après, sous le *Capricorne*, au solstice d'hiver, quand la *Vierge* est dans l'état où l'a décrite l'*Apocalypse*, enveloppée du Soleil, la Lune sous les pieds et les douze étoiles du Zodiaque sur la tête, la vierge de Sion a vertueusement accouché de son premier-né. C'est ce que Mathieu nous a dit, dans le même cadre astrologique. Le Joannès — soleil levant, dit Luc — est né en même temps que la Lumière du Verbe et c'est une des choses qui engageront plus tard les thuriféraires de sa secte à lui incorporer le Verbe lui-même dans leur roman. Il lui faut donc un *signe* qui lui permette de marcher devant lui — au moins sur le Zodiaque, puisque c'est la seule façon dont il ait précédé l'*Agneau* de la délivrance. Ce signe, c'est, ce ne peut être que celui des *Poissons*, c'est le signe du fameux Zibdeos.

D'ailleurs Gabriel, qui n'aime point à compromettre Eloï dans des aventures, dit très nettement à Zacharie

que ses paroles seront « accomplies *en leur saison.* » Ainsi Zacharie n'a qu'à laisser faire aux signes, il peut devenir muet sans inconvénient, le Zodiaque répondra pour lui.

Mais avant de devenir muet, que fait Zacharie ? *Des signes.* Combien ? Luc ne le dit pas, mais en les citant, nous verrons combien il en a fait :

1. *Les Poissons.*
2. *L'Agneau.*
3. *Le Taureau.*
4. *Les Gémeaux.*
5. *Le Cancer.*
6. *Le Lion.*

Zacharie a donc fait six signes sur le Zodiaque avant d'arriver à *la Vierge.* Et celui auquel il s'est arrêté, c'est précisément *le Lion*, dont Jehoudda, père du Joannès-jésus, a pris la voix dans l'*Apocalypse* (1). Zacharie se confond avec Jehoudda dans la même vision et dans le même signe. En d'autres termes la vision de Zacharie est signée : Jehoudda, et scellée des armes parlantes de celui-ci : *le Lion* de Juda. Dans cette allégorie à double et triple entente, Zacharie et Eloï-schabed démontrent, le muet que le Christ est la Parole et la stérile que le Verbe est la Vie. Habitués à tous les sous-entendus prophétiques, les surjuifs de la secte christienne trouvaient du réconfort jusque dans ces rébus. La sublimité de ces imaginations nous échappe, mais les disciples la sentaient fortement, le jésus ayant poussé l'amour de la Judée jusqu'au crime et la haine de l'étranger jusqu'à la folie.

(1) Différentes preuves de ce fait et incontestables par l'*Apocalypse* dont on trouvera le texte complet dans le *Roi des Juifs.*

VIII

LA PRÉSENTATION DU NAZIR AU TEMPLE

La Nativité selon Luc ne finissait pas, comme aujourd'hui, sur le cantique de Zacharie. Elle se terminait par la Présentation de l'enfant Nazir au Temple. On a déplacé cette scène pour l'appliquer à la fausse *Nativité de Jésus au Recensement de 760.* Mais les valentiniens l'ont connue et commentée en un temps où le jésus n'était toujours que le Joannès crucifié. Elle n'a pas seulement été déplacée, mais encore sophistiquée (1). La voici telle qu'elle nous est parvenue :

Or il y avait à Jérusalem un homme appelé Siméon, et cet homme juste et craignant Dieu attendait la Consolation d'Israël ; et l'Esprit-Saint était en lui.

Et il avait été averti par l'Esprit-Saint qu'il ne verrait point la mort, qu'auparavant il n'eût vu le christ du Seigneur.

Conduit par l'Esprit, il vint dans le Temple. Et comme les parents de l'enfant jésus l'y apportaient, afin de faire pour lui selon la coutume prescrite par la Loi,

Il le prit entre ses bras, bénit Dieu, et dit :

« Maintenant, Seigneur, laissez, selon votre parole, votre serviteur s'en aller en paix,

Puisque mes yeux ont vu le jésus qui vient de vous,

Que vous avez préparé à la face de tous les peuples,

Pour être la lumière qui éclairera les nations, et la gloire d'Israël votre peuple. »

(1) Elle occupe les versets 25 à 38 du chapitre II de l'Évangile dit de Luc.

Et son père et sa mère étaient dans l'admiration des choses que l'on disait de lui.

Et Siméon les bénit, et dit à Maria sa mère : « Celui-ci a été établi pour la ruine et la résurrection d'un grand nombre en Israël, et en signe que l'on contredira :

Et un glaive traversera votre âme, afin que les pensées de beaucoup de cœurs soient révélées. »

Il y avait aussi une prophétesse, Anna, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser ; elle était fort avancée en âge, et elle avait vécu sept ans avec son mari depuis sa virginité.

Restée veuve, et âgée alors de quatre-vingt-quatre ans, elle ne quittait point le Temple, servant Dieu nuit et jour dans les jeûnes et dans les prières.

Elle aussi, survenant à cette même heure, louait le Seigneur, et parlait de l'enfant à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël.

Or l'enfant croissait et se fortifiait en esprit ; et il demeurait dans les déserts jusqu'au Jour où il devait paraître devant le peuple d'Israël (1).

Ce jour, c'est celui où il devait être « baptisé du baptême de feu » devant le peuple juif en extase, c'est la Pâque millénaire, c'est le 15 nisan 789 à partir de six heures du soir (2).

(1) Ce verset est le quatre-vingtième et dernier du chapitre Ier. Nous l'avons mis ici où il est à sa vraie place.

(2) Rappelons encore une fois que la journée juive commençait à cette heure-là.

IX

LES DEUX TÉMOINS MATHÉMATIQUES DE LA DATE 739

Quant à ce Siméon et à cette Anna, ils sont de la même famille que le Zacharie de l'Autel des parfums et la Promesse d'Éloï, sa compagne. Ce sont des personnages de mythologie millénariste (1). Siméon ici n'est point le nom hébreu Shehimon (Simon), c'est le mot grec *Semeion*, le Signe. Semeion est proprement le signe auquel les Mages de Mathieu ont marché du fond de la Chaldée, et ce signe, c'est le *Capricorne* réalisant « le songe de Joseph » par la vierge de Sion que Jehoudda avait épousée. Dans la fausse *Nativité de Jésus* que nous verrons au chapitre qui lui est consacré, les Bergers, non moins chaldéens que les Mages, accourent, eux aussi, au bonhomme Semeion. L'allégorie est donc facile à déchiffrer. Il n'en va pas ainsi de celle d'Anna la prophétesse, veuve de quatre-vingt-quatre ans et d'un époux avec lequel elle a vécu sept ans. Anna nous est présentée comme étant nuit et jour dans le Temple depuis l'absence de son époux. Rien qu'à cette particularité on peut voir qu'il ne saurait être question d'une personne en chair, l'accès du sanctuaire étant rigoureusement défendu aux femmes pendant la nuit, fussent-elles épouses de prêtres, et

(1) Les Valentiniens donnaient des allégories de la prophétesse Anna et du prophète Siméon deux explications dont il ne nous reste que la seconde, celle qui a trait à Siméon. Elle n'est pas satisfaisante, mais la première devait l'être davantage puisqu'elle a disparu.

pendant le jour à toutes celles, fussent-elles vierges, que travaillait leur incommodité mensuelle (1). En revanche, nous connaissons assez la thèse millénariste de Jehoudda pour savoir qu'Anna ne suit Semeion que pour enregistrer le Signe. Car Anna est mise là pour Iaô-Anna, ou Grâce d'Iaô (2). Vous n'oubliez pas que Jehoudda est quatre fois dit Iaô-Annès dans les Évangiles, que dans son *Apocalypse* son fils aîné se dit lui-même Iaô-Annès, et que tous ces noms sont ceux de Iaô-Annistes qui dans leurs prédictions spéculent avant tout sur les périodes d'années jubilaires dont l'ensemble concourt à la formation des Cycles jusqu'à la venue de l'*Année de grâce* 789.

Le Semeion a reçu cette révélation qu'il ne « verrait pas la mort avant d'avoir vu le christ du Seigneur ». Anna vient constater que le fils de David a répondu au Signe. Pour elle, mesure de temps docile aux volontés du Verbe, elle attend l'échéance de la dernière période engagée dans le *Thème de renouvellement du monde*, et à cinquante années près cette révélation est accomplie. Vous devinez donc quel est l'Époux avec qui elle a vécu sept Ans, sans cesser d'être vierge : c'est le Christ Jésus pendant les sept *Jours* ou Millenia de la Création. Depuis que son Époux est remonté

(1) Cette exclusion des femmes s'explique par le fait qu'ayant introduit la mort dans le monde, elles ne pouvaient s'approcher du sanctuaire de l'Eternel sans des purifications renouvelées autant de fois que la nature parlait en elles. On les tenait dans une Cour qui leur était spécialement affectée, et on n'en employait aucune au service intérieur, tandis qu'ici, contrairement à toutes les ordonnances, Anna est à toute heure de jour et de nuit dans le sanctuaire, et cel depuis quatre-vingt-quatre ans.

(2) Ieou, Ieoua, Iaoué, Jehovah, Dieu. Equivalent d'El ou Eloï.

au ciel où il se repose dans le sein du Père, Anna est la veuve du Septième Jour, la veuve du Sabbat génésique, et elle ne cessera de l'être qu'au douzième Millénium, lorsque l'*Agneau* et Jésus viendront. Vous avez pu remarquer que Semeion n'était d'aucune tribu, sa tribu est au ciel (1). Il n'en est pas de même d'Anna; elle est censée de la tribu d'Aser, qui veut dire Fortüne, Heureux Sort, et fille de Phanu-El qui veut dire Face de Dieu; elle-même est Grâce de Dieu. Sous ce nom, elle est des douze tribus. Phanu-El, voilà la Face qu'elle a cessé de voir depuis la Création. Anna, symbole des deux grands chiffres sacrés, sept et douze, et somme de douze multipliés par sept, est dite à cause de cela « veuve de quatre-vingt-quatre ans ». Si elle ne quitte le Temple ni jour ni nuit, c'est qu'elle y demeure sous la forme mobilière. Elle est dans le Temple par les *sept branches* du Chandelier planétaire et par les *douze pains* de proposition zodiacaux que les lévites tiennent nuit et jour devant Iaô jusqu'à ce qu'il envoie à la Judée l'Époux d'Anna, l'Alpha et l'Oméga des Époux.

C'est en l'An de grâce 789 qu'Anna reverra son Époux, le *Maître du Sabbat*, comme il le dit de lui-même dans l'Évangile. Semeion et Anna se sont rencontrés, le *Signe* et l'*Année*, mais c'est pour la dernière fois. Dans cinquante ans ce sera fait de l'un et de l'autre, car nous sommes en 739, dans la *double année* du Jubilé, l'*année de deux ans* dont parle Mathieu.

(1) On a cherché à savoir qui était Semeion et naturellement on n'a pas trouvé. On a conjecturé que c'était le fils du fameux docteur Hillel, mais sans preuves, ajoute avec réserve la sacrée Congrégation de l'Index !

La *Vierge*, le *Capricorne* et l'Enfant-christ, le Signe et l'Année, tous sont exacts au rendez-vous. L'Époux d'Anna a juré que dans cinquante années il n'y aurait plus de Temps (1). Quant à l'Enfant-christ, personne autour de lui ne pense qu'il ait à souffrir, à racheter les Juifs sur la croix. Il est éternel, au contraire, plein de jours, plein de gloire. Comme entrée de jeu, mille années de vie dans l'Éden avec tous ceux qu'il y mènera.

Le jésus nourrissait les mêmes illusions démentes en 782, lorsqu'il lança son *Apocalypse*, et il y persistait encore le 14 nisan 788, lorsque, six heures avant d'être mené au supplice, il disait au grand-prêtre Kaïaphas : « Dès maintenant tu verras le Fils de l'homme venir sur les nuées du ciel. »

X

UNE LARME

Mais au milieu de ces cantiques d'allégresse, et de ces chimères dorées, une toute petite phrase détonne par sa tristesse infinie. C'est comme un soupir de l'histoire, vite étouffé, mais plein de choses à faire pleurer. Le programme de la splendeur messianique a avorté ! Un glaive, un glaive à plusieurs tranchants et à plusieurs pointes, un glaive long de plus d'un demi-siècle, a « traversé le cœur de Maria ! »

Quel passé de douleur et de larmes dans ces simples

(1) Par la bouche de Jehoudda, *Apocalypse*, x, 6.

mots inscrits après coup sur les phylactères (1) du vieux Semeion ! Le mari massacré dans le Temple au Recensement de 760 ; un des gendres, Éléazar, époux de Thamar (Marthe), tué dans la révolte de Bar-Jehoudda ; celui-ci crucifié par Pilatus ; sur les six autres fils Jacob junior (André) lapidé par Saül (le pseudo-apôtre Paul) ; Shehimon et Jacob senior (Pierre et Jacques) crucifiés par Tibère Alexandre ; Ménahem massacré par ses partisans : toute une légion de petits-fils et de petits-neveux égorgés, brûlés, tombés martyrs de la Circoncision ! Pauvre Magdaléenne ! Que de choses Éloï t'a fait voir qui n'étaient pas dans son schabed !

XI

OU JÉSUS EXPLIQUE COMMENT IL A FÉCONDÉ CELLE QU'ON LUI DONNE POUR MÈRE DANS L'ÉVANGILE

A la fin du second siècle on en était encore aux trois Nativités que nous avons analysées, entre lesquelles dominait celle qu'on a mise sous le nom de Luc. Jésus appartient si peu à la biologie que dans la *Sagesse* de Valentin, lorsqu'il se trouve avec « sa mère, ses frères et ses sœurs selon le monde », il a la plus grande peine à leur faire comprendre comment il a pu revêtir, non la forme humaine — il est androgyne au ciel — mais celle d'un homme unisexuel et capable de respirer l'atmosphère terrestre si peu faite pour sa constitution

(1) Inscriptions que les Juifs dévots portaient sur leur chef ou sur leurs vêtements.

ignée. Il a été obligé de faire la transfiguration inverse de celle du Joannès qui se mue en Jésus dans l'Évangile : il lui a fallu se transfigurer de Jésus en Joannès, ce qui est beaucoup plus difficile ! A cet effet, des hauteurs où il rayonne, il a traversé la région occupée par les Douze Apôtres, au milieu desquels est Élie, car, au rebours du Joannès, Jésus n'admet pas qu'aucun prophète ou patriarche soit entré dans la zone occupée par le Père. Il voit là un excès de prétention. Chose humiliante à penser, Abraham, Isaac et Jacob, que dis-je ? Jehoudda lui-même ! ne sont pas allés plus loin que le second ciel, ce qui les ramène presque au niveau de la voûte céleste perceptible à l'œil. En dépit des fables judaïques, le Crucifié de Pilatus n'est nullement assis à la droite du Père. C'est d'ailleurs ce que Jésus dit dans la fameuse scène où il modère l'orgueil des trois grands fils du Zibdeos, Joannès, Shehimon-Pierre et Jacob senior (1). Où serait la place de Jésus dans le ciel si un autre que lui pouvait être assis à la droite de son Père ?

De sa place donc, Jésus a pris la forme de l'ange Gabriel afin que les Puissances infra-iahvistes ne le reconnussent pas et n'essayassent point d'entraver ses projets. D'en haut, et à travers ces Puissances, il a jeté les yeux sur l'humanité, il a aperçu Eloï-schabed, avant qu'elle n'eût conçu le Joannès ; il a jeté en elle certaine vertu qu'il tient de Iaô le Bon, pour que

(1) Marc, x, 32 et suiv. ; Mathieu, xx, 17-29. Scène fort curieuse écrite au second siècle et sur laquelle nous nous étendrons, le moment venu. On y a la preuve, — ajoutée à tant d'autres ! — que le Joannès est bien, sous le nom de Jésus, le crucifié de Pilate. Luc (xviii, 31), a supprimé la scène, elle est trop transparente !

son fils pût préparer ses voies et baptiser dans l'eau de la Rémission des péchés. (1) En même temps il a, par *la Vierge de lumière*, — le signe — envoyé l'âme d'Élie dans le sein d'Éloï-schabed, de sorte que le corps du Joannès, tout humain qu'il était, a eu en lui la vertu de Iaô et l'âme d'Élie (2). Une fée dans un conte de Perrault ne ferait pas mieux.

Après avoir conçu ainsi le Joannès, Jésus, toujours sous la forme de Gabriel, et juché dans les mêmes sphères, a fécondé Maria, il l'a appelée d'en haut, et lorsqu'elle s'est tournée vers lui, il lui a jeté son corps et sa vertu célestes (3). Bref, loin d'être le fils de Maria-Promesse d'Éloï, comme dans la fable, Jésus est son Époux en même temps que son Père, comme il a été jadis l'Époux et le Père des mères des Douze tribus, lesquelles tribus ont été mises au monde avec quelque chose de divin, parce qu'elles retiennent la substance des Douze Apôtres qui sont la monnaie du Verbe (4). Ces Douze Puissances, dont les Douze stations du soleil sont la zodiacale image, il les a jadis attachées aux corps des mères d'Israël d'où elles ont passé dans le

(1) Le principe du bon qui est en Iaô-veh, Jehovah ou Iahvé. Ici Valentin travaille au rapprochement des millénaristes juifs avec les autres christiens.

(2) Les Juifs attendaient, avant le Christ, le retour d'Élie qui, étant auprès de Iahvé, était particulièrement qualifié pour les avertir. Dans Malachie le Verbe leur avait promis de leur envoyer le prophète Élie, « avant que le grand et terrible jour du Seigneur arrive. » Par son Apocalypse, Joannès supprime Élie, lequel, vu son nom et ses actes paraît avoir été assimilé au Soleil. Élie lui-même n'était qu'une répétition d'Enoch, lequel avait été enlevé de terre à l'âge de 365 ans que nous réduirons à 365 jours pour lui donner le sens d'une révolution solaire.

(3) Voilà le point de départ de la mystification évangélique.

(4) Et comme il est l'Epoux de la vieille Anna, veuve de lui depuis quatre-vingt-quatre ans.

corps des disciples, ce qui a communiqué à ceux-ci le pouvoir sauveur. Ce sont les Juifs qui, grâce à ce privilège, sauveront le monde entier — thèse des *Lettres de Paul* également — car, pas plus que lui, comme il le leur a dit par la bouche du Joannès, ils ne sont *de ce Monde :* ils sont d'une essence supérieure à celle des nations, ils sont de lui.

Voilà par quelle succession de parabolismes Maria-Promesse d'Éloï, mère du Joannès, a pu être dite « mère de Jésus » dans le monstre évangélique. Mais il ne faut pas confondre le jésus avec Jésus. Jésus est le Père du jésus comme il a été le Père de tous ses ancêtres, il est l'Époux de Maria-Éloï-schabed comme il a été par ses Douze procureurs l'Époux des mères des Douze tribus juives. C'est la genèse d'Israël par le Verbe telle que Jehoudda l'avait exposée.

Dans cette genèse où le judaïsme de Valentin s'épate avec une vanité candide, Maria n'est ni vierge ni immaculée. On lui a distribué le rôle de *la Vierge*, mais dans la réalité elle fut aussi génitrice qu'il plut à Jehoudda. Si celui-ci n'avait pas péri dans la révolte du Recensement, peut-être à elle seule eût-elle fourni l'équivalent des Douze Apôtres ou des vingt-quatre Vieillards de l'*Apocalypse*. J'excepte les cent quarante mille Anges, ils sont trop !

Quoique, par égard pour le circoncis dont il a pris la figure, Jésus appelle toujours Maria sa *mère selon le monde*, il lui rappelle qu'elle est sa Fille selon le grand mystère de la Création ; elle le reconnaît en l'appelant son Dieu et son Sauveur, et en lui baisant les pieds, car elle est femme, hélas ! et Jésus lui reproche d'être, comme Ève, la cause des ténèbres où la terre est plon-

gée ; mais « il l'a purifiée en *entrant en elle*, et le fils d'homme qui est sorti d'elle pour témoigner du mystère du baptême l'a sanctifiée *en l'habitant.* » Témoignage qui sauvera le monde, Jésus étant le Commencement et la Fin. Aussi appellera-t-on Maria-Magdaléenne « la Bienheureuse depuis l'extrémité de la terre jusqu'à l'autre extrémité », et — ce que le Verbe n'avait pas prévu — la Vierge, quoi qu'elle fût mère de neuf enfants !

Maria-Eloï-schabed, de son côté, fournit quelques explications à Jésus sur la Nativité du Joannès-jésus selon Luc, laborieuse fantaisie d'un scribe auquel on peut reprocher quelque tendance maligne à l'anthropothéisme. Qu'est-ce qu'on a voulu dire dans ce fatras d'allégories un peu risquées ? Salomé est-elle quelque chose de plus qu'une femme et Bar-Jehoudda quelque chose de plus qu'un homme? En ce cas, l'apothéose passerait les bornes permises ; l'allégorie confinerait au blasphème. Maria elle-même répond pour Luc (1). Tout en étant la spirituelle épouse de Jésus, elle n'a pas cessé d'être la charnelle femme de Jehoudda. L'évangéliste est resté dans les termes de la thèse jehouddique. Il a suffi que Jésus jetât les yeux sur la Promesse d'Eloï pour que Maria devînt mère de l'homme en qui les mythomanes naziréens ont incarné le Verbe.

(1) Il va sans dire que les *Sagesses* ne nomment pas Luc, bien qu'elles connaissent l'Évangile placé aujourd'hui sous son nom. Et pourtant elles ont été remaniées et interpolées au point qu'on y trouve un pompeux éloge de Saül (le pseudo-Paul) dans la bouche de Maria : Saül qui n'a cessé de lapider, de massacrer, de persécuter les fils de la malheureuse !

« Lorsque tu m'as eu *parlé*, lui dit-elle — toujours le jeu de mots sur le Verbe par lequel Éloï crée tout dans la Genèse — *tu as poussé en moi*. C'est le temps où *tu t'es servi toi-même.* » Le Verbe, en effet, se féconde et s'accouche de lui-même, étant ce Logos que Philon définit, comme Jehoudda dans son *Thème du monde*, « le Premier-né de Dieu et la Mère de tous les êtres, le grand-prêtre de l'Univers, le Conciliateur du fini et de l'infini, l'intercesseur entre le ciel et la terre. » Éloï-schabed ainsi « destérilisée » est *entrée* dans Maria qui a enfanté le Joannès lequel est venu en héraut du Christ et a apporté le baptême rédempteur.

D'où lui est venu le surnom de *jésus* qui, Jehoudda et ses fils le savaient bien, ne convient qu'au Verbe lui-même. Jésus n'a point à en prendre d'humeur. Ce sont là jeux de scribes juifs.

XII

LE LIT DE MARIA TÉMOIGNE QUE JOANNÈS ET LE JÉSUS SONT BIEN LE MÊME ENFANT

Le Zacharie que Luc fait père du Joannès est la figure ancestrale de Joseph, comme Eloï-Schabed est la figure ancestrale de Maria, nous l'avons montré.

Mais le vrai père du Joannès, c'est Joseph (1).

La confession que voici ne laisse aucun doute sur ce

(1) Les *Sagesses* ne nomment pas Zacharie, ou tout au moins ne le mettent pas en scène, ce qui ne veut pas dire que les Valentiniens ignorassent cette représentation de Joseph. Ils doivent la connaître puisqu'ils connaissent la représentation correspondante, Éloï-schabed-Maria.

point. « Un jour, dit Eloï-schabed, que Joannès était dans une vigne — celle du Seigneur, nulle autre (1) — *avec Joseph*, Jésus est descendu « comme un Esprit » dans ma maison. Joannès était alors tout petit : c'était avant que Jésus *ne descendît sur lui* (au Jourdain). L'Esprit de Jésus était, lui aussi, un petit enfant : « Où est Joannès, mon frère, dit-il, que je le *rencontre* (que j'entre en lui, comme Maria a *rencontré* Éloï-schabed) ? » Le petit Jésus ressemblait tellement au Joannès qu'Éloï-schabed, pour s'assurer qu'elle n'était pas le jouet d'un fantôme, le prit, l'attacha au pied de son lit, et courut à la vigne où elle trouva Joannès et Joseph. Celui-ci était occupé à planter des échalas. Eloï-schabed lui ayant conté l'étrange aventure qui venait de lui arriver, il ne voulait pas la croire, mais le petit Jésus que cette scène amusait répéta : « Où est mon frère ? Où est-il que je le voie ? » Toutefois il ne bougea point, disant : « Je l'attends ici. » Joseph, de plus en plus intrigué, étant rentré dans la maison avec sa femme, ils trouvèrent le petit Jésus toujours attaché au lit, comparèrent sa figure avec celle du petit Joannès et convinrent qu'en effet l'identité n'était pas niable. Sur quoi celui qui était attaché — il a, vous le savez, le pouvoir de lier et de délier — se *délia de lui-même*, embrassa l'autre, qui à son tour le baisa : et ensuite ils ne *devinrent qu'une seule et même personne* (2). » Et c'est cette personne corporelle qui a baptisé au nom de l'Esprit attaché au lit d'Éloï-schabed. Maria, présente à la scène, est au courant de tout. Aussi opine-t-elle

(1) Cette comparaison de Jehoudda au Vigneron de la Vigne du Seigneur va de pair avec celle du Charpentier de la barque baptismale.
(2) *Sagesse* de Valentin, éd. Amélineau, p. 62.

du bonnet de nuit. Son lit, le lit de Jehoudda, est bien le point de départ de toute la fable évangélique. Jésus est remonté au ciel après avoir laissé sa figure au Joannès et dans la suite il n'a plus revu son sosie qu'une seule fois lorqu'il *vint sur lui comme une colombe* (1).

Ce qu'il y a de remarquable dans ces vieux thèmes (Mathieu, Marc, Luc, Valentin), c'est que Jésus n'a pas encore sa *Nativité* propre dans l'Évangile, puisque pour la première fois, il apparaît « en esprit » à un âge où Maria est déjà mère du Joannès, lequel est en état de jouer dans les vignes. Mais ce qui est plus remarquable encore, c'est qu'au lieu de venir à pied au Jourdain pour livrer son corps au baptême, comme on le voit aujourd'hui, il descendait du ciel sous la forme d'une colombe et communiquait ainsi au Joannès le pouvoir de baptiser en son nom. La scène a donc été complètement renversée par les camelots de l'Église quand elle a été transportée de l'*Apocalypse* dans l'*Évangile* (2).

(1) Idem, p. 66. C'est ce qui ressort nettement du texte, malgré ses sophistications.

(2) Nous montrerons, en effet, qu'elle provient de l'*Apocalypse*, comme les Nativités selon Mathieu et selon Luc et toutes les scènes essentielles des Évangiles.

XIII

QU'AU COMMENCEMENT DU TROISIÈME SIÈCLE L'IDENTITÉ DU JOANNÈS ET DU JÉSUS EST UN FAIT RECONNU DE TOUT LE MONDE.

Voilà donc qui est bien établi, qui était de notoriété publique parmi les christiens de toute école, soit naziréens, soit valentiniens, soit millénaristes, soit gnostiques : identité de Zacharie et de Joseph, de Joseph et du Zibdeos ; identité d'Éloï-schabed et de Maria la Magdaléenne, de Maria la Magdaléenne et de Maria tout court, de Maria tout court et de la mère des fils du Zibdeos ; identité de Bar-Jehoudda et du Nazir, du Nazir et du Joannès, du Joannès et du jésus, christ davidique, l'aîné de six frères et de deux sœurs issus du même lit.

Hérode est mort en 750 sans qu'il soit né en Judée plus d'un enfant jésus, plus d'un fils de David, plus d'un Nazir, et ce Nazir, ce jésus, ce christ davidique, c'est le Joannès. Un seul enfant est demeuré dans les déserts jusqu'au jour où il devait paraître devant le peuple d'Israël. Il a grandi ; son père a été tué dans la révolte contre Auguste ; lui-même a été crucifié dans la révolte contre Tibère ; Pierre et Jacques l'ont été dans la révolte contre Claude ; son dernier frère, Ménahem, a été supplicié dans la révolte contre Néron ; Jérusalem est tombée en 823 ; nous sommes en plein second siècle et, semblable à Mathieu, Luc n'a pas encore entendu dire qu'il fût né, sous Hérode, deux enfants prédestinés,

l'un nommé Joannès, l'autre Jésus, mais un seul et même enfant qui, devenu homme, répond à ces deux appellations dans l'Évangile. Cette identité est reconnue par l'intéressé dans l'*Apocalypse* et sous les couleurs de l'allégorie par Marc et par Cérinthe, scribe du *Quatrième Évangile,* en un mot, par tous les auteurs que l'Église a fait entrer dans le Canon des Écritures. A Hiérapolis de Phrygie, sous Marc-Aurèle, Papias ne connaît que le Joannès-jésus. A Alexandrie, Valentin, sous Septime-Sévère, ne connaît que ce même individu. Jamais Luc n'a dit, ni voulu dire que le Joannès eût précédé dans le monde un autre homme appelé Jésus. Au contraire, il résulte formellement de sa Nativité que le jésus, c'est Joannès lui-même. Mathieu connaît-il Zacharie et Éloï-schabed, les mêle-t-il à la Nativité ? Point. Marc connaît-il Zacharie et Éloï-schabed ? Non. Le *Quatrième Évangile* a-t-il entendu parler de ces deux personnages comme ayant eu une existence propre en dehors de Joseph et de Maria ? Nullement. En dehors des quatre Evangélistes, quelqu'un parmi les scribes non canoniques a-t-il prétendu qu'Éloï-schabed fût une autre femme que Maria Magdaléenne ? Personne, vous avez entendu les Valentiniens. Cette identité fait-elle l'ombre d'un doute chez les peuples voisins des Juifs, les Arabes, par exemple ? Pas le moindre. Mahomet vous a dit que Maria était de la race d'Aaron, — sa sœur, dit Mahomet — qualité qui n'appartient qu'à Maria Magdaléenne dans l'*Exode* et à Éloï-schabed dans Luc.

Est-il besoin de dire que si le jésus eût été précédé d'un enfant précurseur, cet enfant, non moins en vedette que lui, n'aurait jamais échappé au Massacre des Innocents ? Si le Joannès n'était pas le même enfant

que celui qui s'est réfugié en Égypte, il serait parmi les victimes d'Hérode et on ne le retrouverait pas baptisant au Jourdain en la quinzième année du règne de Tibère.

Les évangélistes cherchaient d'autant moins à nier l'identité du Joannès et du jésus que si leur préoccupation politique était de rallier par l'idée du Christ les Juifs dispersés à travers le monde, le seul intérêt commercial qu'ils eussent à défendre, c'était le baptême de la Rémission des péchés par où le Joannès était devenu le jésus. Ce sacrement passait article de vente entre les mains des christiens juifs. La Rémission par l'eau était une vérité vraie comme « le soleil levant » auquel Luc la compare. Sauver le baptême, c'était sauver la caisse. Nier que le Joannès et le jésus fussent une seule et même personne, c'était séparer de l'invention l'inventeur, enlever du produit sa marque d'authenticité. Nier qu'en dehors de ses deux sœurs, le Joannès-jésus ait eu six frères, parmi lesquels Shehimon, surnommé la Pierre, c'eût été avouer que l'article était tombé en faillite avec le fabricant.

XIV

QUELQUES MANŒUVRES PRÉPARATOIRES DE LA FAUSSE NATIVITÉ

Ce livret de famille ayant quelque chose d'incompatible avec la virginité de Maria, les scribes ecclésiastiques, après avoir mis ses sept fils à la charge exclusive de la Magdaléenne, ne lui en ont plus laissé

qu'un, celui qu'ils appellent aujourd'hui Jésus (1). Sur quoi ils ont ajouté que Joseph était veuf lorsqu'il épousa Maria et que c'est de son premier mariage qu'il avait eu les quatre fils et les deux filles dont l'Évangile parle comme étant les frères et les sœurs du jésus. Tout ceci croule devant ce fait que Bar-Jehoudda fut leur aîné à tous, comme le reconnaît la *Lettre de Paul aux Romains*.

Vous avez vu clairement que des deux couples mis en avant par Luc dans sa Nativité, un seul était de chair, Joseph et Maria, et qu'il n'en issait qu'un seul enfant, le Joannès-jésus. Mais lorsque l'Église a forgé la *Nativité* par laquelle elle donne à Jésus un corps autre que celui du Joannès (2), il lui a fallu en même temps donner à Zacharie un corps distinct de Joseph, à Éloï-schabed un corps distinct de Maria. C'est ce qu'elle a fait en prétendant que Zacharie et Éloï-schabed étaient des êtres réels, père et mère du Joannès, tandis que de leur côté Maria la Magdaléenne — à laquelle on enlevait son complétif de Magdaléenne pour tailler en elle une seconde personne — et Joseph devenaient, celle-ci la mère, et celui-là, dans une mesure qu'on ne déterminait pas, le père d'un enfant nommé Jésus de son nom de circoncision. Mais comme à la lecture de Luc on ne pouvait nier que le Joannès ne descendît de David, l'Église soutint qu'à la vérité il en était ainsi, mais à

(1) Après avoir coupé Salomé en deux (une femme remplie de sept démons sous le nom de Maria Magdaléenne, et une mère immaculée sous le nom de Maria), ils en sont arrivés à ne plus reconnaître que la sœur de Moïse s'appelât elle-même Maria. J'ai en ce moment sous les yeux un passage attribué à Clément d'Alexandrie (l. IV des *Stromata*), dans lequel ils appellent cette héroïne Suzanne !

(2) *La Nativité au Recensement.* (Luc, II, 1 et suiv.)

un degré moindre que pour Jésus : il résultait de son interprétation que Zacharie et sa femme — dans cette combinaison Éloï-schabed devenait une vieille femme nommée Élisabeth — étaient *cousins* plus ou moins germains de Joseph et de Maria. Les deux enfants, car il y avait désormais deux enfants, étaient nés à cinq mois d'intervalle, — les cinq mois que compte Gabriel avant d'aller trouver Maria — Joannès vers l'approche du solstice d'été et Jésus, comme il appert de toutes les Ecritures, au solstice d'hiver. Il fallut fabriquer une *Nativité* qui, tout en respectant la date indiquée pour l'accouchement de Maria, fût celle d'un enfant nommé Jésus de son nom de circoncision. C'est à quoi l'Église a pourvu par la *Nativité de Jésus pendant le Recensement de 760.*

Dans ce système, le Joannès cesse d'être l'auteur de l'*Apocalypse*. Le Messie qu'il annonce, ce n'est plus le Verbe Jésus, Créateur du monde et Rénovateur des temps, c'est... le cousin Jésus, cet excellent Jésus de Nazareth que toute la famille du Joannès et le Joannès lui-même avaient parfaitement connu, voire dans le ventre de Maria. Joannès était né cinq mois avant Jésus, parce que la Providence voulait qu'il fût le précurseur de son cousin. On ne savait pas très bien comment Élisabeth avait quitté le monde, mais étant donné son grand âge et sa grossesse succédant à une infécondité séculaire, elle n'avait pas dû survivre bien longtemps à cette secousse. Quant à Zacharie, mon Dieu ! Zacharie avait fini d'une manière tragique, massacré entre le Temple et l'autel (1), mais comme on ignorait à quel

(1) Mathieu, xxiii, 35.

propos, il était difficile d'identifier sa mort avec celle de Jehoudda au Recensement de 760 (1). Et puis Zacharie était si vieux lors de la naissance de Joannès qu'il n'avait pas dû survivre beaucoup à sa femme. A peine pouvait-on comprendre, tant les circonstances étaient obscures, qu'il eût fallu des coups violents pour l'achever.

On frémit ou l'on s'esclaffe, c'est une question de tempérament, quand on pense que l'Église a pu imposer d'aussi affligeantes inepties. Il n'y a deux enfants dans aucune des quatre Nativités que nous avons vues jusqu'ici. Et à supposer deux enfants là où les Évangiles ne nous en montrent qu'un, il faut, pour trouver une base à l'interprétation ecclésiastique, que ces deux enfants soient nés tous les deux sous Hérode, à cinq mois d'intervalle et dans la même année : à cinq mois près ils sont chronologiquement jumeaux. Or, par une anomalie qu'explique seule l'intervention du Verbe ecclésiastique, tandis qu'Éloïschabed accouche du Joannès sous Hérode en 739, Maria dans la *Nativité au Recensement* n'accouche de Jésus que sous Quirinius en 761, soit vingt-deux ans après la naissance du Joannès! Et cependant elle était enceinte en même temps qu'Élisabeth à cinq mois près. Elle a donc porté pendant vingt-deux fois douze mois !

Je connais assez Dieu pour savoir qu'il n'a pas permis une pareille infraction à la loi de la nature.

Mais s'il nous fallait une preuve morale de l'inexis-

(1) C'est sous le nom de Zacharie que Jehoudda est tué dans l'Évangile de Mathieu. Par ce moyen, on a évité de le tuer sous le nom de Joseph.

tence de Jésus, jamais vous n'en auriez de plus convaincante que l'attitude de l'Église à l'égard de la *Vierge* céleste d'abord et ensuite de la vierge aux neuf enfants. Lorsqu'après trois siècles on s'avisa de prêter un corps humain à Jésus, la première victime de cette imposture fut cette mère ambiguë. Il fallut organiser laborieusement le déshonneur de la *Vierge* céleste, faire d'elle une femme physiologiquement constituée et mener son fruit à terme dans les neuf mois. La première conséquence fut qu'on data du 21 mars, à l'équinoxe du printemps, l'Annonciation que Luc avait indubitablement placée le 23 septembre à l'équinoxe d'automne (1). La seconde fut que Maria, la mère réelle, fut odieusement diffamée sous le nom de Maria Magdaléenne, et son époux traîné sous celui de Joseph dans un ridicule indélébile.

Cedrénus, historien d'Église, dit, parlant du 21 mars : « En ce jour Gabriel donna le salut à Marie pour lui *faire concevoir* le Sauveur. » Et il ajoute : « C'est en ce même jour que notre Dieu Sauveur, après avoir terminé sa carrière, ressuscita d'entre les morts : ce que nos anciens pères ont appelé la Pâque ou passage du Seigneur. » (Ne croirait-on pas vraiment que les Juifs n'ont point connu la Pâque ?)

On voit à quoi tend cet homme à idées malpropres. Il veut dire que *la Vierge* a existé comme femme de Joseph, qu'elle a conçu des œuvres de Dieu par l'inspiration de Gabriel, qu'elle a réellement porté Jésus pendant neuf mois, et qu'elle a accouché dans le délai requis. Toutes ces insultes à la *Vierge* pour

(1) C'est l'Annonciation à Joseph qui est du 21 mars, sous les *Poissons*, signe du baptême.

faire croire aux contribuables que l'idole des Marchands de Christ valait l'argent que l'Église en tirait !

Or jamais Luc n'a dit ni voulu dire que Maria eût été *fécondée* par Dieu. Il a dit que la *Vierge* avait été *couverte par son ombre*, image rigoureusement exacte, car c'est bien dans l'ombre de Dieu qu'elle conçoit, ombre qui va grandissant chaque nuit, dès le lendemain de l'équinoxe d'automne, jusqu'à ce que le petit Jésus manifeste dans *le Capricorne* la mission qu'il a de verser sur nous la lumière héliaque.

Jamais les obscénités par lesquelles l'Église a soutenu sa fourberie ne sont entrées dans la tête des Évangélistes. Jamais ces symbolistes plus ou moins intelligents n'ont voulu exposer l'innocente, l'étincelante, la splendide *Vierge*, reine de la moisson et de la vendange, aux commentaires injurieux dont on l'accable sous prétexte de la sanctifier. Comment les femmes ne se sont-elles pas révoltées contre le problème indécent proposé à l'éveil de leurs filles ? Pauvre Vierge, à la scintillante parure, que te sert d'habiter le ciel depuis la création, si les souillures de l'imagination ecclésiastique t'éclaboussent à cette hauteur ?

Et toi, puissante virago juive, mère Gigogne du fanatisme christien, toi dont l'acharnée et scrupuleuse fécondité a sans doute été la seule vertu, te voilà pour jamais calomniée sous tes deux noms : sous celui de Marie, l'Église t'accuse d'avoir trompé ton homme avec Dieu ; sous celui de Marie Magdeleine, d'avoir trompé Dieu avec une innombrable quantité d'hommes !

Les fabricants des pièces du *Nouveau Testament*

qui font suite à l'Évangile dans le système de l'Église ont-ils connu deux hommes dont l'un nommé Joannès aurait été le Précurseur et le témoin oculaire de l'autre, nommé Jésus ? Non.

En dehors des *Actes des Apôtres* où il est fait quelques tentatives grossières pour séparer Joannès-jésus en deux personnes, les autres écrits n'ont pris aucune précaution en ce sens. Dans aucun vous ne trouverez Joannès jouant le rôle de Précurseur d'un certain Jésus, mais bien un seul homme qualifié de jésus non plus pour avoir remis les péchés par le baptême — on aurait reconnu Joannès trop vite ! — mais pour s'être volontairement sacrifié au salut des Juifs et par conséquent des autres hommes (1). Et, dans les *Lettres de Paul* notamment, il continue à être l'aîné de plusieurs frères (2) parmi lesquels on cite Pierre (la Pierre, Shehimon) et Jacques comme ayant été les plus importants après lui (3). Il s'agit d'autant plus précisément du Rabbi Bar-Jehoudda que dans la *Première aux Corinthiens* (4) on le donne, sous le surnom de *christos*, comme le plus ancien des baptiseurs.

Lisez les *Actes*, c'est le Joannès qui a été « enlevé de la vue des disciples » en allant du Jourdain à Jérusalem, dans ces trois fameuses journées que Luc appelle les journées de son Assomption, c'est-à-dire de sa déconfiture qu'on explique aux gens par une intervention du

(1) La thèse est que le salut des goym vient des Juifs, en leur qualité de peuple élu. L'Eglise s'est bâtie d'une part sur ce blasphème, de l'autre sur la fourberie évangélique.

(2) *Lettre aux Romains*, déjà citée.

(3) *Lettre aux Galates*, II, 9. En effet, Joannès est cité le dernier, signe d'antériorité chronologique.

(4) Ire *Aux Corinthiens*, III, 4.

ciel. Car, il faut insister là-dessus sans relâche, dans le moment on ne raconta point qu'il fût ressuscité — c'eût été reconnaître qu'il avait été mort! — on n'avoua même pas qu'il eût été crucifié, on soutint qu'il avait disparu du milieu des soldats de Pilatus et des Juifs de Jérusalem, enlevé par l'Esprit! Dans ces mêmes *Actes*, c'est l'Apocalypse du Joannès que le juif alexandrin Apollos, millénariste ardent, propage à Ephèse sous Claude, environ quatorze ans après la Crucifixion. « Un juif, du nom d'Apollos, alexandrin d'origine, homme éloquent et puissant dans les Écritures, vint à Éphèse. Il avait été instruit dans la voie du Seigneur, et fervent d'esprit il enseignait avec soin ce qui regarde Jésus (le Verbe Jésus) (1), mais ne connaissant que le baptême du Joannès (2). » En un mot, Apollos fut de ceux qui continuèrent à prêcher le millénarisme, alléguant que le Joannès s'était trompé de jubilé. Dans la *Première Épître aux Corinthiens*, c'est le sacrement du Joannès-jésus, désigné cette fois sous son nom de *christ* (3), que ce même Apollos répand à Corinthe. Et il prêche en même temps le baptême d'un certain Képhas (Pierre) qui n'est autre, comme vous le savez, que Shehimon, frère et successeur de Bar-Jehoudda. Dans aucune des *Épîtres de Paul* il n'est fait le moindre effort pour donner à entendre qu'il y aurait eu au Jourdain deux personnes dont l'une se

(1) Tel que nous l'avons défini d'après Jehoudda et que l'*Apocalypse* nous le montre.

(2) *Actes des Apôtres*, XVIII, 24-25.

(3) Ire *aux Corinth.*, III, 4. Avec une bonne foi que je ne me lasse pas d'admirer, l'Eglise a supprimé ce nom dans toutes les éditions qui dépendent d'elle et dont la plupart des libres-penseurs suivent aveuglément le texte. On ne trouve le nom que dans les éditions qui échappent à ses griffes. Je citerai celle de M. Ledrain.

serait appelée Joannès et l'autre Jésus. Le seul but que poursuive l'auteur de ces *Épitres*, à travers les mensonges les plus bas dont la conscience humaine se soit jamais chargée, c'est de démontrer par la mystification évangélique que le juif crucifié sous Tibère était ressuscité après avoir institué la Cène.

Dans aucune des *Lettres de Pierre*, dans aucune, dis-je, le prétendu Pierre ne souffle mot du maître vénérable qui baptise Jésus dans l'Évangile. Il a vu le jésus, dit-il, il a assisté à la Transfiguration, — il y assiste, en effet, dans l'Évangile — mais il n'a pas vu Joannès, et alors que si Shehimon était allé à Rome pour y prêcher la divinité de son frère, la première chose qu'il aurait eu à prouver, c'est l'existence de son Précurseur, il ne sait pas qu'un certain Joannès a paru annonçant la venue de Jésus de Nazareth aux Juifs émerveillés ! On est certain par là que le fabricant de cette pièce connaissait l'identité de Bar-Jehoudda et du Joannès ressuscité par la fable sous le nom de Jésus. Les *Lettres de Pierre* ne sont donc pas le fruit d'une illusion produite par la foi, ce sont des faux calculés. Le faussaire sait que Pierre est le frère du christ, qu'il a été crucifié à Jérusalem, absolument comme son aîné, enfin qu'il n'a jamais mis les pieds à Rome, même comme prisonnier des autorités impériales. On lui dit que partout les gens renseignés nient l'existence de Jésus. Comment la prouve-t-il ? Par la *Transfiguration*. Et qu'est-ce que la Transfiguration? Le frère aîné de Shehimon mué en Jésus par la main de ses neveux. Dans aucune des *Épitres* des frères du christ, Jacques et Jude, — fausses, bien entendu, comme tout le Nouveau

Testament, mais anciennes — dans aucune il n'est question de deux personnes dont l'une aurait sauvé les Juifs par son baptême et l'autre par son sacrifice, mais d'un seul et même jésus qui est tout ensemble le Baptiseur et le Crucifié. Pour tout dire en un mot, Constantin approche et Jésus n'est pas encore né.

Après cela si vous persistez dans vos illusions sur l'existence de Jésus, et si vous croyez que les scribes évangéliques, tous fils de juifs, époux de juives, pères de nombreux petits juifs, tous circoncis le huitième jour, ont pensé dire un seul instant que Bar-Jehoudda fût le Fils de Dieu, c'est que vous aurez une foi en béton armé.

Maintenant vous me dites que vous avez une vieille tante célibataire, laquelle vous déshéritera si vous vous ralliez à la vérité. Défaite peu noble, mais bien humaine.

L'APOTHÉOSE DE JEHOUDDA

I

APRÈS LA MORT D'HÉRODE

Après un règne grand par sa longueur, Hérode mourut. Les Zélotes poussèrent un soupir de soulagement. On se crut libre. Un parti de Galiléens et de Transjordaniens monte à Jérusalem, qui venait de proclamer Archelaüs, se rue dans le Temple et célèbre la Pâque sans prêtres selon le rite ancien. La maison de Dieu est à eux ! Armés du fouet allégorique de Jésus, ils chassent honteusement ceux qui, dans le sanctuaire comme au-dehors, prostituent l'agneau et vendent le Dieu des Juifs à l'étranger. Archelaüs ne pouvait encore se dire roi, tout proclamé qu'il fût par les pharisiens de Jérusalem et les saducéens !

Les Zélotes s'étaient jetés dans le sanctuaire hérodien pour y ramener « leurs sacrifices » comme dit dédaigneusement Flavius Josèphe.

Qui préside à cette pâque ? Si ce n'est Jehoudda,

c'est quelqu'un des siens. Pour l'avoir célébrée avec l'agrément du peuple, il fallait se couvrir d'un respect méticuleux de l'ancienne Loi, et l'ancienne Loi autorisait tout Juif à sacrifier lui-même l'agneau, tranchons le mot à être prêtre un jour par an. C'est le premier article du programme zélote, en cela différent de tous les autres, dit Josèphe. C'est le premier article aussi du programme christien dans l'Évangile, où Jésus veut que les disciples préparent la pâque eux-mêmes (1). Les Zélotes firent toutes les cérémonies de la fête sans le secours des lévites. Les prêtres ne possédant rien en Israël selon la Loi, c'était au peuple de les nourrir, mais largement (2); les sacrificateurs improvisés tendirent la main, firent des collectes et, pendant toute cette pâque, — sept jours, — ils se maintinrent dans le Temple par l'appel direct à la générosité publique. Ils n'eurent pas honte de mendier (3). Point de terre, mais de l'argent et des dons, les décimes et les prémices, c'est la devise de ces Zélateurs, vrais disciples de Jehoudda. On ne refusa jamais de payer tribut au Temple : ce tribut était dans la Loi, il était légitime. On comptait bien un jour être à la place de ceux qui le

(1) Sans passer par le Temple, parce que d'ailleurs le Temple n'existe plus depuis 823, date de la prise de Jérusalem par Titus.

(2) « Les prêtres, dit le *Deutéronome* (XVIII, 1, 2) et les lévites n'auront point de part ni d'héritage avec le reste d'Israël, parce que le Seigneur est lui-même leur part et leur héritage. » Dieu dans les *Nombres* (XVIII, 20), à Aaron : « Vous ne posséderez rien dans la terre des enfants d'Israël, et vous ne la partagerez point avec eux, c'est moi qui suis votre part et votre héritage au milieu des enfants d'Israël. » Dieu encore dans Ezéchiel (XLIV, 28), parlant aux prêtres : « Ils n'auront point d'héritages, car je suis leur héritage moi-même, et vous ne leur donnerez point de partage comme au peuple d'Israël, parce que c'est moi qui suis leur partage. »

(3) Josèphe a le plus grand tort de le leur reprocher. Eût-il voulu qu'ils pillassent le trésor ?

touchaient. Personne n'en applique le principe plus durement que les chefs christiens ; ils poursuivent les rentrées sique en main. Ce qu'ils demandent aux prêtres, c'est, entretenus par le peuple, de ne point trahir la Loi, de proscrire les étrangers.

A ces Zélateurs intransigeants Archélaüs envoya un officier qui, vu la mollesse de la manœuvre, semble plutôt s'être présenté en parlementaire : ils massacrèrent cet officier avec quelques-uns de ses soldats et continuèrent les sacrifices. Archélaüs dut attendre la fin de la fête pour cerner les mutins avec toute son armée. On en tua trois mille, tant hors du Temple que dedans. Encore fallut-il une seconde sommation pour que les survivants abandonnassent la partie. Cette boucherie de 750, conduite avec toute la furie juive, eut un retentissement énorme. Le frère d'Archélaüs, Antipas, à qui la couronne échappait, faillit la recouvrer en représentant à Auguste l'horrible sacrilège d'Archélaüs faisant égorger « comme des victimes », en plein Temple, non seulement ses compatriotes et sujets, mais les Juifs étrangers que la piété avait conduits à la pâque (1).

Bientôt toute la Galilée fut en feu.

Eléazar ou Ezéchias, bandit qu'Hérode avait autrefois défait, prit l'arsenal de Séphoris, arma des gens, tint la campagne sans qu'on pût savoir s'il aspirait à la tyrannie ou à la liberté. Shehimon, peut-être Galiléen, posa la couronne sur sa tête et se leva contre les Hérodiens. Une autre bande s'assembla au-delà du

(1) Discours d'Antipas contre Archélaüs à Rome, devant Auguste. (Josèphe, *Antiquités*, liv. XVII, ch. II.)

Jourdain, se jeta sur Bethara, brûla, saccagea les maisons royales voisines du fleuve. Atrongœus, un simple berger d'on ne sait où, se fit roi, entraîna ses quatre frères dans son parti et livra bataille aux troupes d'Archélaüs, pendant que les Juifs de partout, ivres d'espérances folles, tenaient une légion romaine assiégée dans Jérusalem. Il était temps que Varus accourût de Syrie avec des troupes, et nettoyât d'abord la Galilée. Séphoris, hier soulevée par un Jehoudda qui n'est pas celui de Gamala (1), fut brûlée et tous ses habitants faits esclaves. Ceux qui résistaient dans Jérusalem furent dispersés, laissant deux mille crucifiés autour des murailles. D'autres Juifs députèrent à Auguste, lui demandant ou de les débarrasser des Hérodes ou de les réunir à la Syrie sous des gouverneurs romains, tandis que les Juifs de Crète, de Mélos, de Pouzzoles et même de Rome, pris de passion pour un imposteur de Sidon, voulaient le faire roi, sous prétexte qu'il ressemblait à un des fils d'Hérode, Alexandre, naguère puni de mort par son père.

De partout surgissaient des rois et des messies, tous vivant de la crédulité juive, tous mourant de leur fourberie, après en avoir tiré autant de sang et d'argent que s'ils eussent été le Verbe de l'Écriture. De Sidon aux galères où il finit le faux Alexandre avait reçu plus d'or et d'honneur que le véritable n'en eût reçu pendant toute sa vie, s'il eût régné. Un songe expliqué, un signe exploité, voilà le messie du jour.

Jehoudda ne rentra point en Palestine que le royaume

(1) De plus, à considérer l'Évangile comme un document, il n'était pas encore revenu d'Égypte.

d'Hérode ne fût distribué par Auguste en quatre parts, la Judée et Samarie à Archélaüs, la Galilée et Pérée à Antipas, la Bathanée, Gaulanitide et Trachonitide à Philippe, l'Abilène à Hérode Lysanias. Il laissa passer l'ouragan de feu que Varus déchaîna sur Jérusalem et revint à Bethsaïda où plusieurs enfants lui naquirent. Longtemps il se tint coi, n'attendant rien que sa part dans les chances d'une révolution. Comme les Jehoudda, les Cléopas mirent tout leur espoir dans le peuple qu'on allécha par des promesses.

Il y a dans cette famille comme un parti pris d'éviter tout contact avec Antipas. Jehoudda quitte Gamala qui semble avoir été rattachée à la Galilée en même temps que la Pérée. Bethsaïda, au contraire, capitale de la Bathanée, est du domaine de Philippe, Hérode par son père, mais Cléopas par sa mère. Les descendants de David s'y établissent et un de leurs fils portera le nom du tétrarque, comme si celui-ci en avait été le parrain.

Épuisés par la saignée de Varus, les pharisiens ne remuèrent plus. Résignés, beaucoup allèrent avec les fils d'Hérode.

II

LE TRIBUT A LA BÊTE

Jehoudda instruisit ses fils dans la Loi et leur insinua le culte du Christ dont l'avènement, pour être encore lointain, n'en était pas moins infaillible. La Loi recevait de rudes coups que le petit Jehoudda ne pouvait encore rendre, mais qui retentissaient cruellement dans le

cœur du père. Bientôt on apprit que la Bête romaine allait revenir en Judée, non plus seulement avec les soldats de Varus, mais accompagnée de bestioles nouvelles, les publicains. Le bruit courut qu'Auguste avait déposé Archélaüs, envoyé à sa place un fonctionnaire romain, le chevalier Coponius (1), et chargé Quirinius, proconsul de Syrie, de recenser les Juifs en levant sur eux le tribut des nations serves. Il était donc vrai qu'Auguste allait recenser David ; un païen, des Juifs ; un barbare, la Terre Sainte !

La Terre Sainte n'est point un mot du Moyen Age : ce mot est une idée, l'idée-mère du Zélotisme. Sainte toute terre sur laquelle est Iahvé. Naaman, venu de Syrie en Israël pour guérir de la lèpre, demande au prophète Élisée la permission d'emporter « la charge de deux mulets » de cette terre, afin que, rentré en Syrie, il puisse adorer Iahvé sur de la matière juive. Israël n'en a que l'usufruit, à la condition d'aimer exclusivement son Dieu. Quiconque l'abandonne est exproprié par lui, il envoie des ennemis qui le vengent en prenant la place d'Israël. Tel est le fond religieux du Zélotisme, la pensée maîtresse de Jehoudda. En faisant alliance avec Abraham, Iahvé lui a promis, et à sa postérité, tout le pays qui s'étend de l'Euphrate à l'Égypte : et voici que les Juifs ont été esclaves en Égypte, et voici qu'ils ont été exilés sur l'Euphrate. Iahvé a promis qu'Abraham et ses descendants régneraient éternellement sur la terre de Canaan : et voici que dans Canaan même ils vont payer tribut aux païens.

(1) D'une famille distinguée, amie de Cicéron et d'Atticus. Elle avait rempli diverses charges dans l'armée de mer avec Pompée et en Asie avec Antoine. Cf. Plutarque, *Antoine*.

Iahvé n'enverra pas son Christ avant la Pâque de 789 : et voici qu'Auguste envoie Quirinius en 760. David, que ton sang ne mente pas !

Les Innocents massacrés par Hérode, les maisons envahies sous Varus, les croix plantées, les patriotes pendus au bois, tout cela n'était rien. Mais taxer le sol !

L'impôt était la plus grande injure qu'on pût faire à Iahvé. On ne l'avait pas toléré de David. Iahvé seul avait le droit de compter avec son peuple. Après avoir ordonné on ne sait quel recensement, « David sentit un remords en son cœur, et dit au Seigneur : « J'ai com-« mis un grand péché dans cette action ; mais je vous « prie, Seigneur, d'ôter de devant vos yeux cette ini-« quité de votre serviteur, car j'ai fait une grande « folie (1). » Dénombrer les Juifs, c'était œuvre satanique : « Satan s'éleva contre Israël et excita David à faire le dénombrement d'Israël (2). » David avait voulu les taxer, car il dit : « Apportez-moi le rôle afin que je sache à quoi il se montera. » La famine et la peste furent la réponse de Iahvé : David craignait pis, il eut peur de tomber vivant entre les mains des recensés (3).

La grande amertume juive monta du cœur aux lèvres, lorsqu'on vit la famille de Hanan entrer dans le Temple — presque au bras des Romains ! — s'y installer superbement et prêcher l'obéissance à l'édit. Hanan dans le Temple, c'était l'abdication d'Israël entre les mains d'Auguste : Hanan l'apostat, Hanan l'adultère

(1) *Les Rois*, II, chap. XXIV.
(2) *Paralipomènes*, livre I, chap. XXI.
(3) *Rois* et *Paralipomènes*.

nommé par Quirinius, celui-là même que le César venait de commettre au Recensement !

La famille de Hanan et celle de Kaïaphas — le Caïphe de l'Évangile — qui, sauf une interruption de quelques mois, régnèrent dans le Temple pendant trente ans, étaient nettement saducéennes (1). Très attachées à la Loi, quand la Loi servait leurs privilèges, elles n'en coquetaient pas moins avec Rome quand il y avait intérêt à être avec Rome. Leur pontificat fut marqué dans le Temple par une capitulation de l'Esprit juif. Plus sévères envers le peuple qu'envers eux-mêmes, chaque fois qu'il y avait un mouvement contre la chose établie, les Hanan et les Kaïaphas jugeaient et condamnaient, dans leur ressort, comme s'ils se fussent portés garants du bon ordre envers les Romains. Cette inflexibilité dans la peine les désignait à l'animadversion des patriotes. Ceux-ci en vinrent à penser qu'il n'y avait pas de différence entre les officiers du Temple et les soldats du César. Lorsque Auguste prit la résolution de recenser la Judée, entre les saducéens qui s'étaient vendus, les pharisiens qui étaient à vendre et les esséniens qui n'étaient pas à acheter, il ne resta plus que les christiens de Jehoudda pour défendre la Loi.

Il ne s'agissait pas de recenser toute la Palestine, mais seulement l'ethnarchie vacante par la déposition d'Archelaüs, c'est-à-dire la Judée et la Samarie, Jérusalem, la ville de David, Betléhem, qui était sa maison.

(1) Cette secte ne croyait pas à la résurrection des corps, en quoi elle inclinait à la philosophie païenne.

III

PRÉDICATION ET RÉVOLTE DE JEHOUDDA

Zadoc, zélateur de la Loi, offrit son concours à Jehoudda. C'était un élève de Shammaï, maître connu par la rigidité de ses principes. Qu'était-il à Jehoudda et à Salomé? Nul ne le saura jamais. Le frère de Jehoudda, celui que certaines Écritures nomment ou plutôt surnomment Aggée (1)? Je le crois. A voir Jehoudda et Zadoc on eût dit de Zacharie et d'Aggée, inséparables déjà dans l'histoire des prophètes (2).

La tête rasée, c'était avec le sac de cendre, le signe du deuil et du tremblement (3). Jehoudda et Zadoc se rasèrent la tête et se vêtirent du sac (4).

Et la prédication commença.

Pour que Iahvé fût chez lui en Judée, il fallait que les païens n'y fussent pas. L'ennemi, ce n'est pas seulement le Romain, c'est tout Juif non xénophobe.

Si Iahvé abandonne ses enfants, c'est qu'on l'abandonne lui-même. Au contraire, « si vous observez et pratiquez les commandements que je vous fais d'aimer

(1) Un frère de Joseph (Jehoudda) est dit Aggaï, Aggée, par Hippolyte de Thèbes (déjà cité, p. 44, note 4).

(2) Presque toutes les images qui les concernent dans l'*Apocalypse* viennent de Zacharie. J'ai toujours pensé que Zadoc répondait à l'Alphée de l'Évangile, Alphée, l'homme du commencement, père d'un apôtre nommé Lévi dans Marc, II, 14, et Jacob dans Mathieu, X, 3, et dans les *Actes des apôtres*, I, 13.

(3) Ezéchiel, VI.

(4) *Apocalypse* : « Je commettrai deux prophètes vêtus de sacs, etc. »

le Seigneur, votre Dieu, de marcher dans toutes ses voies et de demeurer très étroitement unis à lui, le Seigneur exterminera devant votre face toutes les nations qui sont plus grandes et plus puissantes que vous, et vous posséderez leurs terres. » Quoi ! même Rome et l'Occident? Oui, par le moyen du Christ. Tout ce qui dépendait d'eux pour hâter l'œuvre du Christ, les Zélotes le tentèrent. Ils aimèrent Dieu avec furie. Le Christ viendrait plus joyeux, la Jérusalem céleste se poserait plus aisément sur Sion purifié, si le Temple d'Hérode, à peine achevé, brûlait en holocauste. Le Christ n'aurait pas la peine de détruire ce bâtiment de Sodome, si ses serviteurs lui préparaient les voies et faisaient place nette à la cité qu'il amènerait des cieux. Le Temple était cause de tout. Oui, tout ce qui arrivait venait de ce que le Temple abandonnait Iahvé. « Fils de magicien, race d'un homme adultère et d'une fille prostituée, enfants perfides, rejetons bâtards, je vous ferai moi-même la guerre, j'étendrai la main sur vous pour vous perdre avec un bras fort et dans toute l'effusion de ma fureur, de mon indignation et de ma colère, je vous ferai périr par le glaive, par la dent des bêtes féroces, par la peste, par la famine! Engeance de vipères ! » Voilà comment Iahvé parle aux traîtres par ses prophètes. Les Hérodes et les Romains, Quirinius, Coponius, le tribut, tout cela c'était la faute du Temple et de la nation. « Tout Israël a violé votre Loi, avait dit David priant le Seigneur... Cette malédiction et cette exécration qui est décrite dans la Loi de Moïse, serviteur de Dieu, est tombée sur nous, parce que nous avions péché contre vous. Le Seigneur a accompli ses oracles contre nous et contre nos princes pour faire

fondre sur nous ces grands maux qui ont accablé Jérusalem, auxquels on n'a jamais rien vu de semblable sous le ciel! »

Quelle abomination, en effet! Des grands-prêtres désignés, révoqués par les Romains! Des païens, maîtres du choix dans le Temple de Dieu! Et ces Juifs qui acceptent! Deux souverains sacrificateurs par an, quelquefois trois, sur un signe du proconsul!

Auguste enrichissant le Très-Haut de ses dons, lui offrant des victimes entières et des holocaustes (1)! Auguste célébrant la pâque juive par procurateur!

O Christ Jésus, descends avec ton grand fouet, brandis-le au-dessus des têtes, fais-le siffler dans l'air, chasse de la Cour du Temple, livrée aux gentils, ces marchands et ces changeurs qui touchent à la monnaie des païens, — l'image de la Bête! — pour les animaux de sacrifice, les agneaux d'alliance et les colombes de purification! Enfonce tes lanières dans la chair adultère des lévites qui sacrifient, sous les regards de ton Père, au nom d'un souverain étranger (2)!

C'est donc la Guerre Sainte que prêchèrent Jehoudda et Zadoc, mais la Guerre Sainte telle que pouvaient l'entendre des hommes dans lesquels Jésus avait à défendre sa plus belle création : le Juif. Ils prêchèrent

(1) Ces sacrilèges durèrent jusqu'au jour où les christiens de Ménahem, dernier fils de Jehoudda, entrèrent dans le Temple en 819. On célébrait encore ces sacrifices au temps de la légation de Philon à Caligula : « Et ils resteront, dit Philon, comme un monument éternel des vertus de l'Empereur ». Philon n'était pas bon prophète.

(2) Tel est, et non autre, le sens de l'allégorie où Jésus chasse les vendeurs du Temple dans l'Évangile. A toutes les pâques où ils se trouvèrent en nombre, les christiens préparèrent dans la mesure des moyens humains le travail d'extermination qu'ils attendaient de Jésus.

deux Guerres saintes à la fois, dont Iahvé était le principe et le but. Le Christ tournait sa face irritée, ici contre les Romains qui asservissaient ses enfants, là contre les prêtres qui trahissaient leur Dieu.

Pendant douze cent soixante jours, soit trois ans et demi, Jehoudda et Zadoc parcoururent les bourgs et les villages, fomentant la révolte.

Sur la révolte elle-même, sur les troubles que Jehoudda et Zadoc excitèrent, on ne trouve presque plus rien dans Josèphe, sinon un résumé embrassant en deux ou trois phrases une succession de faits qui n'a pas duré moins de trois ans (1). Résurrection, apothéose pour tous ceux qui tomberaient dans la bataille. S'ils étaient tués, après tout, ce ne serait que pour trente ans (2). Pour tous ceux qui abaisseraient la Loi juive devant la Bête, point de résurrection, point de Millénium, point de part à l'héritage d'Israël, à ce royaume de Dieu dont la vision tournait toutes les têtes. Et pour commencer, point de pain. L'année sabbatique 760 ayant coïncidé avec le soulèvement, ils empêchèrent qu'on fît les semailles, et, cette année-là ayant été précédée de sécheresse, le peuple fut réduit à la famine. Ils dirent qu'ils avaient demandé à Dieu cette sécheresse, qu'ils l'avaient obtenue pour punir les Juifs de leur nonchalance, et qu'elle était une preuve de leur

(1) Josèphe, *Guerre des Juifs*, livre XVIII, ch. III. Version un peu différente de celle des *Antiquités*, et qui semble la meilleure, car il résulte de l'*Apocalypse* que Jehoudda et Zadoc ont prêché la Guerre sainte pendant plus de trois ans. Aucun doute que les passages de Josèphe relatifs à Jehoudda et à Zadoc n'aient été remaniés par l'Église comme tous ceux qui, de près ou de loin, touchent à l'histoire de Bar-Jehoudda.

(2) En un mot jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à leur terme, l'*Agneau* de 789, comme le dit très bien l'*Apocalypse*.

accord avec le ciel (1). Le passage des *Antiquités judaïques* où il est question des excès commis par Zadoc et Jehoudda vise une « grande famine dont ils furent cause et qui ne put les empêcher de forcer les villes et de porter le feu de la guerre civile jusque dans le Temple de Dieu ».

Il y a plusieurs façons de causer une famine, il n'y en a guère qu'une d'y échapper, c'est de piller les greniers publics. Lâchés à travers la Judée, le ventre vide et les dents longues, Jehoudda et Zadoc pillèrent consciencieusement, et dans les champs saccagèrent les moissons sur pied. Ce sont eux qu'on voit dans l'Évangile, ou plutôt qu'on revoit en 788, à travers les blés des pharisiens, l'année du sabbat et qui, pressés par la faim, arrachent les épis pour les manger.

En outre le Christ Jésus permit que, « sous prétexte de défendre la liberté publique, Jehoudda et Zadoc pillassent indifféremment amis et ennemis, tuassent par soif du gain les personnes de la plus grande condition,

(1) Ils ont le pouvoir d'empêcher les pluies, dit l'*Apocalypse*, et de fermer le ciel.

« Si vous obéissez au commandement que je vous fais aujourd'hui d'aimer le Seigneur votre Dieu, et de le servir de tout votre cœur et de toute votre âme, il donnera à votre terre les premières et les dernières pluies, celles qui font germer le blé et gonfler l'épi. » (*Deutéronome*, XI, 13 et 14.) Raisonnement des deux prophètes : « Vous n'aimez pas suffisamment le Seigneur votre Dieu, et c'est pourquoi nous ne vous avons pas donné d'eau. Quant à cette année, c'est l'année de repos pour la terre, la Loi vous défend de semer. » Grâce à la connaissance que nous avons du système de Jehoudda, nous avons pu dater cette année sabbatique : c'est 760. En effet, par ce système dont la prédication de Bar-Jehoudda dans l'Évangile n'est que la stricte application, nous savons que 788 est une année jubilaire, c'est-à-dire une année sabbatique survenant après sept périodes de sept ans, soit quarante-neuf ans. Nous obtenons par soustraction successive les années sabbatiques 781, 774, 767 et 760.

forçassent les villes depuis celles de la Galilée jusqu'à Jérusalem, et tentassent de réduire en cendres le Temple où Dieu avait son pied-à-terre. » Les Juifs de Transjordanie étaient restés à la porte de la Terre cananéenne, ruisselante de lait, de miel et de vin. D'autres, mieux partagés sans plus de mérite, étaient entrés, et le Jourdain coulait devant eux comme pour défendre la meilleure part de l'héritage contre les hommes de la rive orientale. Le rêve de ceux-ci était de rentrer n'importe comment en Galilée et, sous ce rapport, la partie, qui semblait mal engagée, s'égalisait, car les Galiléens n'avaient pas grand'chose à piller du mauvais côté du Jourdain, tandis que du bon les Gaulonites et les Bathanéens avaient tout à prendre. Ce point de vue ne fut pas indifférent à ceux qui suivirent Jehoudda. Il m'explique le mot de Josèphe que je n'avais pas compris tout d'abord et que j'attribuais à la malveillance : « la soif du gain » les guidait encore plus que les principes.

Josèphe qui se lamente sur les excès commis par la secte naissante et lui attribue tous ceux qui, se succédant de procurateur en procurateur jusqu'à Gessius Florus, amenèrent les Romains à raser le Temple, Josèphe ne dit plus comment finirent la révolte et les deux hommes qui l'avaient prêchée (1) !

Tout Josèphe a été bouleversé par l'Église. Josèphe, qui suit d'une génération le jésus, Josèphe, témoin du sicariat de Ménahem, dernier fils de Jehoudda, Josèphe savait tout, disait tout. Il distingue les sectes entre elles avec une clarté parfaite, les Pharisiens croyant à

(1) C'est une preuve indirecte de l'intervention ecclésiastique dans le texte de Josèphe, mais nous en donnons de directes et de matérielles.

l'immortalité de l'âme, et les Saducéens qui ne fondaient que peu d'espoir sur la vie future, et encore moins sur la résurrection. Et les disciples de Jehoudda, que croyaient-ils, ô Josèphe? Cette secte était, dis-tu, *entièrement différente des trois autres :* en quoi, sinon en ceci qu'à la doctrine pharisienne Jehoudda ajoutait la croyance au Royaume de Dieu par son Christ, dans les conditions millénaires déterminées par son Apocalypse? Si ce n'est pas cela, qu'est-ce donc? Jehoudda ne se proclamait-il pas, lui et ses partisans, prêtres et sujets de ce Roi des Rois, de ce Seigneur des Seigneurs que Dieu avait oint pour la défense d'Israël et qui, invisible pour les profanes, était le souverain effectif de tous les christiens? Et refuser le tribut aux hommes, n'était-ce point le payer d'avance à ce Roi dans le monde qu'il allait renouveler? D'où vient donc que Josèphe ne dit plus en quoi la secte de Jehoudda *différait des trois autres* — après nous avoir dit ailleurs qu'elle *convenait entièrement à celle des Pharisiens?* Pourquoi la définition n'est-elle plus là? Venez ici, Eusèbe, Rufin d'Aquilée (1), montrez vos mains, relevez vos manches, qu'on voie si vous n'avez pas caché la définition!

(1) Imposteurs célèbres à qui l'on prête toutes sortes d'*Histoires ecclésiastiques*, remaniées de siècle en siècle pour les besoins de l'Église.

IV

JEHOUDDA TUÉ DANS LE TEMPLE (761)

Puisqu'on a supprimé l'histoire, voyons si la vérité ne percerait pas dans les Écritures canoniques, même refaites et maquillées comme elles sont toutes.

Jehoudda et Zadoc finirent la torche à la main. Coponius, procurateur de Judée, suppléa Quirinius dans la répression des troubles. Il fit donner sa cavalerie, nettoya le pays, enveloppa les partis de Zélotes qui tenaient la campagne. Jehoudda fut tué par les prêtres dans le Temple dont il s'était emparé. Il tomba dans le *hékal*, immédiatement derrière le voile qui selon l'Évangile se déchire à la mort du jésus, devant l'Autel des parfums, près de la table où étaient les Douze pains de proposition et le Chandelier à Sept branches.

Zadoc mourut avec lui, tomba à ses côtés. Morts et ressuscités ils sont comparés par l'*Apocalypse* aux deux oliviers, aux deux candélabres qui se tiennent devant Dieu dans le ciel et dont les deux chérubins qui gardaient l'entrée du sanctuaire dans le Temple, tout au moins dans l'ancien Temple, sont la représentation sur terre.

« Quand ils auront achevé leur témoignage, la Bête qui monte de l'Abîme (Rome stylée par Satan), leur fera la guerre et triomphante les tuera. Leurs cadavres seront gisants sur la place de la Grande Cité (ils furent exposés publiquement), laquelle est nommée spirituelle-

ment Sodome et Égypte. (On n'est pas aimable pour Jérusalem quand elle est au pouvoir des païens). Et d'entre les peuples, les tribus, les langues et les nations (rassemblement qui indique une pâque), il y en aura qui verront pendant trois jours et demi leurs cadavres et ne permettront point qu'ils soient mis au sépulchre (injure pire que la mort, la loi voulait qu'ils fussent enterrés le soir même). Les habitants de la terre, à cause d'eux se réjouiront, pleins de gaieté, et s'enverront des présents les uns aux autres, parce que *ces deux prophètes ont tourmenté ceux qui résident sur la terre* (tétrarques, chiliarques, pharisiens, publicains et juifs non xénophobes) (1) ».

Les disciples, enfin autorisés à enlever les corps, les emportèrent en Samarie et les déposèrent dans les rochers de Macheron (2), le Migron d'Isaïe, où vingt-huit ans plus tard Salomé, Shehimon la Pierre, Maria Cléopas et le mari de celle-ci ont enterré le corps de Bar-Jehoudda crucifié par Pilatus.

Jehoudda laisse à tous les siens un fardeau que la haine religieuse rend facile à porter : l'héritage de la vengeance. Pendant trois jours et demi, son âme a erré criant justice sur la grande place de Jérusalem, autour de son corps sans sépulture. Pendant quatre générations, Hanan et tous les siens sont les victimes expiatoires qu'il réclame du fond de son tombeau. Ils sont sous le coup de la gheoullah du sang. Le vengeur du sang, le goel-ha-dam, c'est Jehoudda, l'aîné des fils.

(1) *Apocalypse*, xi, 7-12.
(2) Un passage de Clément le Romain me le fait croire, mais surtout le rapprochement topographique avec la sépulture de Bar-Jehoudda en 789.

Après lui, vient Shehimon, puis Jacob, et ainsi de suite, jusqu'à Ménahem, le dernier-né. Pendant soixante ans, de 761 à la chute de Jérusalem, toute la pensée de ces hommes et toute leur chair s'épuise dans la poursuite aveugle de la réparation. On ne respire plus, on ne vit plus, on ne prie plus que pour les représailles. Le sang de Jehoudda ayant été versé dans le Temple, c'est, toutes les fois qu'on pourra, dans le Temple que sera versé le sang des meurtriers, de leurs descendants, de leurs alliés, de leurs complices, de leurs témoins même. Ce n'est plus rougir le saint lieu, c'est laver la tache. Dieu le veut, la Loi l'ordonne. « Œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied, brûlure pour brûlure, coup pour coup (1). »

Le meurtre de son « homme de lumière », voilà ce que Salomé ne pardonna jamais au Temple. Le père tué pour avoir défendu la Loi, voilà le crime dont les sept *démons de Maria* réclamèrent inexorablement la gheoullah. Leur haine contre les pharisiens a trouvé dans les scribes évangéliques des interprètes d'une éloquence à la hauteur de son objet. On passait plutôt sur les supplices infligés aux fils, et même sur la crucifixion de Bar-Jehoudda en 788, que sur le massacre du Charpentier. Ils vengeaient leur père, on les a pris, on les a tués, c'est la guerre, mais lui, c'est le Verbe de Dieu qu'il vengeait lorsqu'on la égorgé ! Écoutez le Verbe lui-même, l'auteur premier de la Loi, parlant par la bouche de Jésus (2) : « Serpents, race de vipères, comment fuirez-vous le jugement du Gué-Hinnom (3) ?

(1) *Exode*. xxi, 24, 25 ; *Lévitique*, xxiv, 19, 20.
(2) Mathieu, xxiii, 33-35.
(3) L'Enfer, tel que Jehoudda l'a dépeint dans l'*Apocalypse*, c'est-à-

C'est pourquoi voici que moi-même je vous envoie des prophètes, des *sages* (dans le sens de *savants*) et des docteurs ; vous tuerez et crucifierez les uns (rien que dans la famille de Jehoudda on compte dans l'ordre de leur mort, Jacob junior, Éléazar, Bar-Jehoudda *le jésus*, Shehimon la Pierre, Jacob senior, Menahem, cinq fils et un gendre) et vous en fouetterez d'autres dans vos synagogues (presque tous, le jésus lui-même, avant qu'on ne les lapidât ou qu'on ne les crucifiât) et vous les poursuivrez de ville en ville, afin que retombe sur vous tout le sang innocent qui a été versé sur la terre depuis le sang du juste Abel jusqu'au sang de Zacharie (1) que vous avez tué entre le temple et l'autel. »

dire le Gué-Hinnom d'où l'on ne sort pas et non le Gué-Hinnom de Jérusalem où fut crucifié le jésus, et d'où l'on sort quand on a des parents qui vous en enlèvent la nuit.

(1) Dans Mathieu on a ajouté : « fils de Barachie », sans doute au temps de la réfection des Evangiles par Hiéronymus *alias* Saint-Jérôme (la sixième environ). Ce qualificatif n'est pas dans Luc et on ne le trouve pas non plus dans le manuscrit dit du Sinaï, à cet endroit de Mathieu.

Voici le motif de cette interpolation :

On a vu que, dans la Nativité de Bar-Jehoudda sous le nom du Joannès (Luc, I), son père apparaît sous les traits de Zacharie qui fut le dernier des prophètes et qui était fils de Barachie. C'est une façon de dire qu'il a renoué la tradition prophétique interrompue depuis Zacharie. Mais ce n'est pas pour marquer davantage cette intention comparative que l'interpolateur le fait fils de Barachie, c'est pour créer une difficulté au fâcheux païen et au déplorable juif talmudiste instruits de l'identité du Zacharie évangélique et de Jehoudda, si peu fils de Barachie !

Toute l'ancienne Écriture, sauf Hiéronymus, le saint Jérôme de l'Eglise, tient que, nonobstant ce qualificatif insoutenable de fils de Barachie, le Zacharie en question ici est bien le père du Joannès. Origène ou pour mieux dire l'auteur du traité XXVI *in Matthæum*, ch. 23, dit formellement que le Zacharie père de Joannès a péri par l'épée. Grégoire de Nysse également (Homélie *de christi Nativitate*). C'est d'ailleurs l'évidence même.

Sept mille « noms d'hommes » ont péri pour le grand Nom, sept mille chefs de famille sont morts pour la Loi pendant l'assaut du Temple. Tous par conséquent feront partie du Royaume de Jésus, car, au ciel où ils occupent devant Dieu la position qu'ils avaient devant le sanctuaire quand ils sont tombés, Jehoudda et Zadoc peuvent encore plus pour les amis que contre les ennemis. Désormais les « hommes de lumière » — dans les *Sagesses* valentiniennes, Salomé n'appelle jamais son mari que son homme de lumière — se chargent de rappeler chaque jour à Dieu la promesse qu'il a faite à tous.

Leur pouvoir est illimité. « Si quelqu'un veut leur nuire, leur bouche *vomit un feu* qui dévore leurs ennemis. Contre qui veut leur nuire ils ont le pouvoir de fermer le ciel afin qu'il ne pleuve pas pendant leur prophétie (d'où sécheresse et « famine dont ils *furent cause* », dit Josèphe) ; ils ont sur les eaux le pouvoir de les tourner en sang (comme Moïse ; ceci doit être pris allégoriquement et pour le baptême qui a la vertu de changer l'eau vive en sang de la vie éternelle) et de frapper la terre de toutes sortes de plaies autant qu'ils le voudront. (Ce qui se vérifia chaque jour, hélas ! Frères, n'irritons pas les fils de cet olivier et les neveux de ce candélabre, vous voyez ce dont ils sont capables, quand l'olivier refuse son huile, d'une part, et que d'autre part le candélabre se change en torche incendiaire !) »

Tous les moyens ont été bons pour couper les liens qui unissent les Zélotes aux Christiens et le jésus à son père. Jehoudda mort, « tous ceux qui se sont laissé séduire par lui ont été dispersés », disent les *Actes des*

Apôtres. (1) Vraiment ? Vous êtes sûr ? Pas une exception ? Vous êtes sûr que la secte de Jehoudda est morte avec lui, qu'elle ne s'est pas continuée dans ses fils et dans ses neveux, cela jusqu'à la révolte finale, jusqu'à la destruction du Temple qu'il avait prédite et un peu commencée ? Vous êtes sûr, qu'après lui, il n'est pas resté la moindre église dans les bourgs de Gamala, de Bethsaïda, de Giscala, de Béthara, de Bathanea, de Cana, de Kapharnahum, dans les tétrarchies de Philippe et de Lysanias, au Jourdain, sous l'Hermon et aux flancs du Liban ? Vous êtes sûr de tout cela ? Les partisans de Jehoudda furent dispersés, dites-vous ? Oui, en effet, dispersés ; mais pas loin.

L'Église a enlevé de partout Jehoudda. Elle a fait sur lui l'oubli le plus profitable, le silence le plus lucratif. Joseph, le Charpentier, le Zibdeos, Jonas, Joannès, Zacharie, Panthora, le nouveau Moïse, on lui donne tous les noms sauf le sien.

Arrosée de son sang, la famille de Jehoudda poussa des rejetons vigoureux par toute la Transjordanie. C'est sous des noms supposés, avec toutes les déformations nécessaires, l'histoire de cette famille que nous retrouvons, comme à travers un brouillard, dans l'Evangile.

Aux précautions qu'on a prises pour dissimuler la commune origine des apôtres, on peut juger de l'intérêt qu'il y avait à ne la point confesser.

(1) *Actes*, v, 37.

V

ASCENSION SUR LA PLACE PUBLIQUE DE JÉRUSALEM

Jehoudda et Zadoc dorment dans la terre où les disciples les ont mis, mais leurs *doubles* sont remontés au ciel, leur origine, d'où ils reviendront le 15 nisan 789, redonner le souffle et le mouvement à leurs corps. Et si vous voulez bien y réfléchir une minute, vous verrez que s'il en eût pu être autrement, les Révélations du Charpentier eussent été sans objet.

Nous avons deux versions de cette Ascension, l'une dans l'*Apocalypse* de 782 et la plus précieuse, puisqu'elle émane du fils même de l'assumé, l'autre, postérieure de plusieurs années et dans laquelle l'Ascension est remplacée par une Assomption, l'*Assomption de Moïse*. On lit dans l'*Apocalypse :*

« Au bout de ces trois jours et demi, l'esprit de vie qui procède de Dieu les pénétra, et ils se tinrent sur leurs pieds, tandis qu'une grande terreur tomba sur ceux qui les virent. Après cela on entendit une forte voix du ciel, leur disant : Montez ici (l'abbé Edgeworth est un plagiaire), et *ils montèrent au ciel* en la nuée, à la vue de leurs ennemis. Et à cette heure-là il y eut un grand tremblement de terre... » Voilà donc deux prophètes qui, à l'instar d'Elie et d'Enoch, montent au ciel pour avoir témoigné du Christ Jésus pendant trois ans et demi. Malgré toutes les injures faites à leur corps, au bout de trois jours et demi, sous Auguste, après une exposition publique devant une foule énorme

sur la place de Jérusalem, ces deux enfants de Dieu s'enlèvent de terre à la face de leurs adversaires.

Tout l'Evangile est là. Quand les scribes le voudront, ils feront — comme de cire, dit Janotus de Bragmardo — la résurrection du jésus sous Tibère. Ils trouveront dans le cas de Jehoudda et de Zadoc jusqu'au tremblement de terre qui l'accompagne.

J'aurais voulu pouvoir vous conter cette double ascension d'une manière plus conforme à la dignité du sujet.

Mais je me sens inférieur à ma tâche. L'art de conter les ascensions s'est perdu. L'art des ascensions lui-même a été tué par un effet rétroactif du machinisme moderne. Pour rendre à souhait l'éclat de ces deux ascensions, il faudrait une plume plus experte que la nôtre. La résurrection du jésus ne peut lutter avantageusement avec ces deux-là : d'abord c'est une résurrection simple, et l'autre est double, ce qui naturellement augmente la difficulté.

Ensuite, malgré l'autorité qui s'attache aux douze Juifs que l'Evangile donne pour témoins à Bar-Jehoudda, (1) l'impartialité païenne nous oblige à préférer le témoignage des « peuples, tribus, langues et nations », dont les représentants ont vu Jehoudda et Zadoc se tenir sur leurs pieds trois jours et demi après leur mort et monter au ciel devant tous leurs ennemis. Devant tous leurs ennemis, vous entendez ? Aucun compérage. Il s'agit ici d'une ascension publique avec admission des étrangers, voire des ennemis. Cette circonstance, qui

(1) Et parmi lesquels figure Bar-Jehoudda lui-même, sous le nom de Joannès, fils de Zibdeos !

ne se rencontre malheureusement pas dans la résurrection de Bar-Jehoudda, donne au récit de l'*Apocalypse* la valeur d'un procès-verbal.

La résurrection géminée de Zadoc et de Jehoudda se présente dans des conditions de vraisemblance et d'authenticité qui font manifestement défaut à celle du jésus. L'humanité a-t-elle le droit de biffer une page historique et ancestrale au bénéfice d'un événement qui n'a cessé, en dépit de l'Eglise, de demeurer hypothétique et obscur ?

Je ne pense pas. Nous avons ici un double miracle, constaté par des témoins nombreux, les uns désintéressés dans la question, les autres hostiles aux intéressés ; nous possédons toutes les garanties de la preuve philosophique, et nous ne pouvons admettre que Jehoudda et Zadoc soient dépossédés d'une gloire qui les fait non seulement les égaux de Bar-Jehoudda mais ses supérieurs, car on ne peut sans une injustice criante leur refuser le mérite d'avoir essuyé les plâtres résurrectionnels. Et quels plâtres ! Il semble donc bien que si une Résurrection suivie d'Ascension est une preuve incontestable de divinité, le nom de Christ et de Fils de Dieu convient tout d'abord à Jehoudda et à Zadoc. Dieu a donc avoué trois fils en Judée, deux en 761, le troisième en 789. Voilà qui ébranle toutes les bases de la religion et le dogme de la Trinité lui-même, car la qualité de Premier-né de Dieu doit être refusée au jésus, tandis qu'elle ne peut l'être à ses deux prédécesseurs. Il ne reste plus qu'à déterminer lequel de Jehoudda ou de Zadoc était l'aîné. C'était incontestablement Jehoudda.

Il y a plus, et nous sommes obligés d'insister sur un

nouveau point dont la gravité ne saurait échapper à personne.

Par Luc, par le *Quatrième Evangile* en deux endroits, par les *Actes des Apôtres*, tous textes qui sont l'œuvre de Dieu, nous avons la preuve incontestable que le crucifié de Pilatus n'a été qu'assumé, c'est-à-dire enlevé par une tierce puissance à une époque très éloignée de sa mort. Il a fallu l'intervention de Jésus pour le tirer du sein de la terre. Au contraire, nous voyons par l'*Apocalypse*, également ouvrage de Dieu, que Jehoudda et Zadoc se sont enlevés d'eux-mêmes au ciel. Il y a dans cette auto-ascension la preuve d'un organisme individuel beaucoup plus puissant.

Bar-Jehoudda n'a eu qu'à se laisser porter, à se laisser faire, — par où il est inférieur à Elie — mais Jehoudda et Zadoc ont spontanément développé en eux une force ascensionnelle qui les met sur le même plan que Jésus, lorsqu'après sa tournée résurrectionnelle parmi les héros de l'Evangile, il s'enlève du Mont des Oliviers pour regagner le ciel dont il descendu. Nous ne pouvons donc pas, sans blesser profondément l'ordre divin, mettre au-dessous du jésus deux personnes qui pour les moyens auto-ascensionnels sont sur le même pied que le Verbe Créateur. Le Saint-Siège n'a pas le droit de nous demander cela. Il ne nous sera pas difficile non plus de démontrer, textes canoniques en main, que la résurrection du jésus au Guol-golta, à supposer qu'elle ait eu lieu à la date indiquée, soit le 17 nisan 789, n'est que la septième dans l'ordre chronologique. Deux résurrections en 761, les résurrections de la fille de

Jaïr, d'un des fils (Jacob junior) de la veuve de Kapharnahum (Salomé) et d'Eléazar, gendre de celle-ci, au cours de l'année 788, voilà bien six cas de résurrection avant celle du jésus. Encore passé-je sous silence celles qui se sont produites au vu et au su de tout Jérusalem, lorsque, sortant du tombeau la veille de la septième résurrection, divers morts importants entrèrent dans la ville. Admettons qu'il y ait là quelque illusion d'optique, quoique après tout ce soit douter de la parole de Dieu, il n'en reste pas moins que Bar-Jehoudda vient avec le numéro 7 seulement sur la liste des ressuscités. Si la résurrection est une preuve de divinité, pourquoi ne point adorer sept Juifs, les deux premiers surtout, au lieu d'un qui vient chronologiquement le dernier ? Nous aurions un culte qui serait fondé sur l'esprit démocratique, ce qui se rapprocherait de nos institutions, et sur un chiffre sabbatique, ce qui concorderait avec les secrets desseins de la Providence.

Si, malgré tout, la théologie persiste dans ses errements, nous aurons au moins flétri son iniquité, car il résulte bien de l'*Apocalypse* que Jehoudda et Zadoc donnèrent naissance à une résurrection dont celle du jésus n'est qu'un surmoulage. En un temps qu'on peut dater assez exactement de l'an 761, quand un chef christien mourait de mort violente loin du pays natal, on racontait qu'il était allé au-devant du Christ Jésus, et les disciples le croyaient. Varus qui périt en Germanie avec les légions que vous savez, vers les années correspondant à la résurrection de Jehoudda et de Zadoc, s'il s'était fait christien quand il ravageait la Galilée, eh bien ! il aurait pu, quoique mort, aller lui-même rendre à Auguste les légions tant pleurées !

VI

L'ASSOMPTION DE MOÏSE

La vérité, à laquelle nous sacrifions tout, nous oblige à reconnaître qu'à côté de l'*Apocalypse*, si formelle sur l'auto-ascension de Jehoudda et de Zadoc, il existe un document où Jehoudda n'est qu'assumé. Laissons Zadoc sur qui le document est muet. Comment se fait-il qu'à la pâque de 761 Jehoudda se soit enlevé de lui-même au ciel et qu'à une date bien postérieure, sous Trajan peut-être, le Seigneur Jésus ait été obligé de venir le chercher sur terre pour l'assumer ? N'y a-t-il pas entre ces deux actes une contradiction qui les ruine l'un et l'autre ? Nullement. L'ascension de Jehoudda est conforme à l'état de la doctrine de 761 ; son Assomption, à l'état de la doctrine après 788. Jusqu'au 15 nisan, premier jour de l'année 789, son « double » attend au ciel que Jésus descende ressusciter les corps à cette date. N'étant point venu publiquement à cause de l'incrédulité des Juifs, il faudra que Jésus opère en tapinois et dans des écrits qui sentent l'huile araméenne toute la série de résurrections et d'assomptions dont on nous rebat les oreilles depuis la fabrication de l'Évangile. Sinon les corps des martyrs resteraient indéfiniment en terre où, selon le langage des Psaumes, ils goûteraient la corruption comme ceux des incirconcis, par exemple, ce qui serait contraire à la promesse. La première de toutes ces apothéoses fut naturellement celle de Jehoudda.

Personne, étant donné l'esprit hiérarchique de la

famille juive, n'admettra que le fils aîné de Jehoudda ait été enlevé au ciel sous le nom du jésus, et que pendant ce temps le corps de son père, le nouveau Moïse, se soit décomposé dans les grottes de Macheron. L'*Assomption du jésus* fut donc précédée de celle du grand Jehoudda sous le nom de Moïse. Il était bien permis d'appeler Moïse un homme qui avait appliqué la Loi assez rigoureusement pour mériter le nom de Panthora.

Cette *Assomption* existe, mais dans quel état, grands dieux ! Elle nous est arrivée en lambeaux (1). De l'araméen elle est passée dans le grec, du grec dans le latin et du latin dans les langues modernes, laissant à chacune de ses transformations le quart de sa substance. Mais l'original était araméen comme les *Paroles du Rabbi*, et qui sait si elle ne provient pas de cet écrit fameux ? C'est un produit fabriqué dans la famille de Jehoudda, car de toute l'antiquité juive un seul homme l'a citée, le scribe qui a mis une *Lettre* sous le nom de Jehoudda junior, autrement dit Thomas. (2)

Jehoudda n'y est pas nommé, bien entendu. Mais nomme-t-on Jehoudda dans l'Évangile ? C'est pourtant

(1) Voyez-en l'analyse dans l'*Histoire des idées messianiques*, de M. Vernes. La critique se divise au sujet de la date de composition. Les uns proposent Hadrien (M. Vernes, *Histoire des idées messianiques*), les autres Claude. Il y a plus de cent ans entre les deux termes proposés. Je ne sais d'ailleurs s'il est possible de dater avec quelque chance de précision un écrit qui nous est arrivé après tant de manœuvres destinées à le rendre méconnaissable. Ce qui nous frappe ici, c'est que les faits visés dans l'*Assomption de Moïse* s'arrêtent juste au Recensement.

(2) Connue dans le Canon sous le titre de *Lettre de Jude*.

sa veuve et lui qui mènent tout l'apostolat. Qui fut surnommé Panthora? Qui peut prendre le nom de Moïse, sinon celui qui avait épousé Maria Magdaléenne, sœur de Moïse, et qui, par une conséquence logique de son propre système, n'était devant Dieu que le frère de sa femme? Il ne saurait être un instant question du premier Moïse qui, de l'aveu de tous les évangélistes sérieux (1), était au ciel depuis des siècles avec Élie, Hénoch et autres. De toute évidence, c'est le nouveau Moïse qui converse ici avec Jésus, (2) qui passe en revue l'histoire de la Judée depuis les Macchabées, et qui s'arrête juste au moment où Rome, par Quirinius vainqueur, attache le joug au cou de la Judée. C'est ce Moïse-là qu'il s'agit d'assumer, d'arracher à la terre qui retient encore son corps glorieux, et c'est Jésus qui l'assume.

L'homme assumé a particulièrement souffert de ce monstrueux Hérode qui faisait périr par le glaive les principaux Enfants de Dieu, ou les étranglait « dans des endroits cachés pour qu'on ne pût retrouver leurs corps » et les honorer comme martyrs (3). De là les invectives de l'Évangile contre les Juifs hérodiens : n'ont-ils pas supporté, ne supportent-ils pas encore, comme rois et comme tétrarques, des Iduméens qui commandent au Temple sans appartenir à la race des lévites?

L'Assomption de Jehoudda porte la marque des deux grandes persécutions auxquelles il a été mêlé. Persécu-

(1) Voyez plutôt la scène de la Transfiguration.
(2) On a lu « Josué », mais c'est Iehoschoua qu'il faut lire, (formule complète du nom de Jésus et de celui de Josué).
(3) Sur ces effroyables exécutions, voir Josèphe, *Antiquités judaïques*.

tions dirigées contre le peuple et très caractérisées. La première est ou celle d'Hérode contre les Innocents, ou celle de Varus. La seconde est celle de Quirinius aidé par Hanan, lequel fit pis que tous.

Dans ces deux conjonctures, un parti considérable, au lieu de donner sa vie pour la Loi, a pactisé avec l'étranger : ce parti, c'est celui des Pharisiens et des Saducéens, d'où la haine que les christiens lui ont vouée et qui enflamme tout l'Évangile. Le scribe en parle dans le style d'un évangéliste : « En ce temps-là, dit-il, régneront des hommes de pestilence et d'impiété, en révolte contre leur âme, hommes de ruse qui ne cherchent que leur propre approbation, composés dans toutes leurs actions, recherchant à toute heure du jour les festins, gloutons, dévorant les biens des pauvres et prétendant agir ainsi par charité pour eux, et ils disent : « Ne me touchez pas de peur de me souiller ! » L'Hanan et le Kaïaphas de l'Évangile sont deux de ces hommes pestilentiels : l'un a condamné Jehoudda, l'autre le jésus. Ceux qui confesseront la circoncision seront crucifiés et torturés, d'autres seront forcés de porter publiquement les idoles souillées des païens, d'adorer des divinités étrangères, et de blasphémer le Saint nom en jurant par la fortune de l'Empereur. Mais les peines décrites par l'*Apocalypse* sont réservées aux pervers qui attirent la colère de Dieu sur la nation et à ceux qui auront failli dans la lutte. Le Roi des Rois se lèvera et prendra les Romains eux-mêmes pour ministres de sa vengeance.

Toutefois, Israël ne sera pas tombé sans honneur. Toute une famille se dévouera, fera le sacrifice d'elle-

même, s'offrira, innocente, en victime rédemptrice. Un homme de la tribu de Lévi (1), qui aura sept fils, les appellera à lui et leur dira : « Vous voyez, mes fils, que *pour la seconde fois* le peuple a été horriblement frappé. Voyez et sachez que je n'ai jamais tenté Dieu, non plus que nos parents ni nos ancêtres ; jamais nous n'avons transgressé ses ordres ; vous savez que c'est là notre force. Faisons donc ceci : jeûnons pendant trois jours (pour chasser les démons), et le quatrième, nous entrerons dans une caverne qui est dans un champ, et nous mourrons plutôt que de transgresser les ordres du Seigneur des Seigneurs, du Dieu de nos pères. Si nous agissons ainsi, et si nous sommes tués, *Dieu vengera notre sang.* » La caverne, c'est Gamala, burg de l'homme aux sept fils, ou mieux encore Bathanea. Une caverne mène à tout à la condition d'en sortir. Le père en sortit le premier, et chacun des sept fils en sortit à son tour. Et tous moururent pour la Loi à laquelle le père les avait voués, pour le Jésus auquel il les avait naziréés. (2) Et tous, entrant en campagne après trois jours de jeûne en manière de purification, se croyaient invulnérables. (3)

L'Assomption de Jehoudda ne finissait point, comme aujourd'hui, à pic sur son serment et la consécration de ses sept fils à Dieu. L'intérêt était au moins de montrer comment ce fils de Lévi avait tenu parole et ce

(1) Il est dit le Taxo : mot fort énigmatique, peut-être parce qu'il a été défiguré, et qui implique, s'il est grécisé, l'idée de judicature et de commandement. N'y avait-il pas *Dago* (de *dag*, poisson) ?

(2) Dans les écrits d'Hégésippe ils sont comparés aux Réchabites célèbres par l'observation stricte de tout ce que leur père leur avait ordonné. (*Jérémie*, xxxv. *Rois* IV, x, 51.)

(3) Sauf Philippe et Thomas dont on ne connaît pas la fin.

qu'il était advenu de ses naziréens. Le but même était de faire voir comment, de son côté, le Christ Jésus avait répondu au serment qu'on lui avait prêté.

Moïse meurt donc dans l'homme qui a consacré, ses sept fils à Dieu, et c'est Pan-thora qui est assumé. Par qui ? Par le Seigneur Jésus, celui, qui après le troisième jour ressuscite ses serviteurs dans l'Évangile comme dans l'*Apocalypse* (1).

A cette Assomption il ne manque qu'une chose : l'Assomption elle-même.

Elle n'allait pas sans quelque tracas. Satan, toujours porté à calomnier les Juifs et à les accuser devant Dieu disputait le corps du nouveau Moïse à Michaël l'archange qui le revendiquait au nom de son Maître (2). Il y avait débat dans lequel le diable faisait valoir contre Jehoudda quelques arguments de poids, les meurtres, les incendies, les pillages. Michaël en était bien un petit peu ébranlé, mais, opposant aux crimes que le révolté avait commis le zèle dévorant que le défenseur de la Loi avait montré, et n'osant proférer une sentence de malédiction, il s'écriait : « Que le Seigneur *te reprenne* (3) ! ». Et le Seigneur le reprenait, malgré les droits de Satan.

Ce dispositif nous a été conservé par la *Lettre de Jehoudda junior*, autrement dit Thomas, lettre fausse comme tout le *Nouveau Testament*, mais ancienne, la plus ancienne peut-être des Écritures canoniques. Elle

(1) Après trois jours pour Eléazar (Lazare) et le troisième jour pour Bar-Jehoudda.
(2) Sur le rôle antisatanique de Michaël vous verrez l'*Apocalypse*.
(3) *Lettre de Jehoudda junior* (v. 9).

date d'un temps où la sanglante querelle entre christiens et Juifs orthodoxes durait encore, survivant à Jérusalem elle-même. Beaucoup, tout en condamnant les Juifs latinisants, s'étaient éloignés des partisans de Jehoudda tant à cause de leurs excès que de la fort médiocre figure qu'ils eurent dans la défense de la Ville Sainte. Jehoudda Is-Kérioth le premier vit clairement ce qu'il y avait au fond de leur programme, et donna un grand exemple, peut-être un peu tardif, en refusant de suivre le faux jésus jusqu'au bout de sa folie. Mais pour un christien de bonne souche comme est l'auteur de la *Lettre de Jehoudda junior,* faire la moindre réserve sur le passé du père aux sept fils, c'est « blasphémer ceux qui *sont dans la gloire.* » Malheur à ces apostats! « Ils ont marché dans le chemin de Caïn (les christiens comparaient Jehoudda à Abel) (1). Pour un salaire ils se sont jetés dans l'erreur de Balaam (en se vendant à Rome Hanan a ratifié la prophétie de Balaam annonçant le triomphe de l'Italie sur la Judée); mais tous ont péri dans la *révolte de Choré* (tous ont été précipités, éventrés, égorgés par les christiens sicaires). Haïssez leur chair! Haïssez même le vêtement souillé par leur chair (2)! » Oui, frères, fuyez, abhorrez ces marouflés « qui dénigrent ce qu'ils ne comprennent point »! Ils seraient capables de vous persuader que Jehoudda n'a point été enlevé au ciel et que son fils aîné, crucifié par Pilatus, n'est pas vivant parmi vous (3)!

(1) Mathieu, XXIII, 35.
(2) *Lettre de Jehoudda junior.*
(3) Ses frères ont enlevé son corps déposé dans le Clamart de Jérusalem et ont répandu le bruit qu'il *n'était pas mort.* Les christiens de Jordanie ont cru cela pendant un siècle, jusqu'au jour où les scribes écrivirent son *Assomption*, c'est-à-dire le rudiment de l'Évangile.

LES OINTS DU CAPITOLE

I

LE CHRIST A ROME EN 772

Rien de plus favorable qu'une bonne catastrophe à la fortune du Christ Jésus, il ne vit que d'hommes. La base du christianisme, ce sont les malheurs publics.

En 771 le Christ annonça officiellement sa venue prochaine par un tremblement de terre qui renversa douze villes d'Asie en une seule nuit. Magnifique prologue du Renouvellement de la terre et tout à fait dans la donnée de Jehoudda : pas une seule ville de touchée parmi les Juifs ! Le Christ rôda la nuit comme un voleur : Sardes, Magnésie de Sipyle, Temnos, Philadelphie, Eges, Apollonide, Mostène, Hyrcanie la Macédonienne, Hiérocésarée, Myrine, Cymé, Tmole croulèrent : le sol s'entr'ouvrit sous elles, la campagne même n'offrit que des abîmes. De hautes montagnes s'affaissèrent, d'autres surgirent des plaines, et les flammes s'élevèrent dans les ruines. Le prestige de Jehoudda s'en trouva

fort augmenté. On raconta certainement que la catastrophe était de lui. On ne pouvait nier qu'il ne fût le verbe du Christ, le Christ lui avait parlé dans douze villes à la fois ! Douze villes, autant de signes qu'il y en avait dans le Zodiaque ! La carte de visite des Douze Apôtres en attendant le grand jour ! Eusèbe, le misérable Eusèbe, comme dit l'empereur Julien, ne veut point qu'on puisse exploiter cette rencontre ; il met treize villes là où Pline et Tacite en ont mis douze. Strabon parle aussi de ce bouleversement dont le souvenir ne fut pas effacé par la grande éruption du Vésuve.

Sur les nouvelles d'Asie, Rome, la superstitieuse Rome, trembla comme si le Grand Juge était à ses portes. Le Sénat s'assembla, Tibère s'émut et quant aux secours ils furent dignes de Rome : les douze villes d'Asie furent comblées de ses bienfaits (1). Poussée par le vent de la peur, l'idée christienne souffla sur le Capitole. Il y eut comme un bruit sourd dans le vieil édifice urbain. La sape comme toujours attaquait le mur par-dessous. « C'est le commencement, dirent les Juifs de Séphoris et ceux de Jérusalem dont la peau brûlait encore des marques de la Bête. Circoncision ! Circoncision ! Croix du salut ! Croix du salut ! *Maran atha*, le Seigneur vient. » Des Juifs d'Egypte appuyèrent : « Le Joannès l'a dit ! le phénix va paraître ! »

Il y a quatre textes sur cette affaire : deux latins, Tacite et Suétone, deux juifs hellènes, Philon et Josèphe. Tous les quatre ont été remaniés par suppressions ou

(1) Sous le consulat de Julius Silanus et de Norbanus Flaccus. (Tacite, *Annales*, liv. II, ch. LXXXVI.)

additions, et les choses aujourd'hui sont telles que, n'était celui de Josèphe, formel sur la nationalité des manifestants, on pourrait croire qu'il s'agit de Romains ayant versé dans deux superstitions distinctes, égyptienne, d'une part, judaïque, de l'autre. Or il s'agit d'une *seule superstition*, revêtant des formes à la fois égyptiennes et judaïques, d'une seule catégorie d'hommes, tous Juifs, et d'une secte assez tranchée par rapport à la religion du Temple pour que Rome avise à punir les mauvais et à rassurer les bons. Quatre mille individus infectés d'une même superstition sont relégués en Sardaigne par décret du Sénat, pour être employés contre les brigands de l'île, « et s'ils venaient à périr par l'insalubrité de l'air, on était consolé d'avance, ajoute Tacite. On fixa un terme aux autres pour quitter ou l'Italie ou leurs rites profanes. » Qu'est-ce à dire, et quels sont ces gens dont Tacite nous apprend la destruction lente en se passant la langue sur les lèvres?

Le sénatus-consulte rendu contre eux désignait leur nationalité. Tacite de même, qui poussa la haine des Juifs aux extrêmes limites; et comme le sénatus-consulte il s'expliquait sur les signes qui rattachaient leur superstition à l'Egypte. C'est cette définition qui a disparu de manière à faire croire que le mouvement n'intéressait pas les seuls Juifs et que par conséquent il ne pouvait être question des christiens. Or nous savons par Josèphe que les quatre mille déportés dont parle Tacite étaient du nombre des Juifs qui, selon le mot de Philon, furent persécutés sous Séjan. « On s'occupa, dit Tacite d'enquérir sur les mystères égypto-judaïques... (Ici, lacune. C'est là qu'était la définition.) Par décret du Sénat, quatre mille affranchis (ou fils d'affranchis) in-

fectés de *cette superstition* furent transportés en Sardaigne. » Grâce à la suppression, le lecteur ne sait plus ni quelle était la secte à laquelle le Sénat mit un terme ni de quelle nationalité étaient les déportés. Même jeu dans Suétone. Dans Dion Cassius plus rien. Voilà des mystères qui ressemblent vraiment trop à un mystère.

Suétone, lui aussi, définissait la secte d'après le sénatus-consulte, dans les mêmes termes que Tacite par conséquent (1). « Tibère, dit-il, força *ceux qui étaient possédés de cette superstition* (égypto-judaïque) à jeter au feu leurs habits sacrés avec tout leur appareil. Les jeunes gens, il les répartit dans les provinces les plus insalubres, *per speciem sacramenti* (ce qui ne veut pas dire : sous prétexte de service militaire, comme aucuns ont traduit, mais, au contraire pour l'exemple du serment politique, disons le mot : pour leur apprendre qu'on doit le serment à l'Empire), et ceux de cette secte, il les mit hors de Rome, sous peine d'une servitude perpétuelle en cas de désobéissance. Il expulsa aussi les astrologues (le *Thème des destinées du monde* et l'*Horoscope des Juifs* étaient cause de tout). Mais il octroya pardon à ceux-ci sur leurs quérimonies et la promesse qu'ils firent de renoncer à leurs pratiques. »

Qui a eu intérêt à déguiser la nationalité des sectaires ? L'Église. Qui l'a fait ? L'Église. Au premier plan de l'aventure, nous retrouvons le Joannès de l'Apocalypse christienne, les prophètes qui spéculaient sur les

(1) *Tibère*, ch. XXXVI.

signes et prédisaient la chute prochaine de la Babylone d'Occident. La Grande Année, le Grand Jour, doctrine non moins égyptienne que judaïque. N'eût-il eu en mains que Cicéron (1), le Sénat avait bien défini : le Satan du Nil, Typhon, désarmé et détruit pour jamais, la félicité reparaissait sur une terre heureuse et renouvelée (2).

Le Sénat a d'autant mieux défini que les astrologues égyptiens annonçaient de leur côté le retour du phénix, c'est-à-dire le Renouvellement ou le non-Renouvellement de leur bail avec la terre, pour l'année quatorze cent soixante et unième laquelle expirait en 785 de Rome (3). Et ils annonçaient si bien cet oiseau, messager des périodes cycliques, que les personnes les plus considérables d'Egypte le virent très distinctement à la date indiquée, tant elles étaient suggestionnées par les mathématiciens.

Le Fils de dieu, juge et ressusciteur, idée égyptienne. Eve, la pomme et le Serpent, fable égyptienne, cent fois répétée au Louvre sur les tombeaux, à Tentyra, à Thèbes, dans le Ramesséum. Le Serpent qui dans la *Nativité* (4) poursuit la Vierge-mère de l'Enfant-christ, c'est Typhon qui poursuit Isis, la Vierge-mère de l'Enfant Horus. L'agneau que les Juifs immolent au printemps, à la pleine lune, pour la pâque, c'est celui qu'on immole en Egypte à la pleine lune depuis que le soleil passe sur nos têtes et, chaque année obscurci par Satan, chaque année se rallume et reprend sa course éternelle. « J'ai ramené mon Fils d'Egypte, » dit Mathieu

(1) *De natura Deorum*, livre II, et *Somnium Scipionis*.
(2) Plutarque, *De Iside et Osiride*.
(3) Les calculs de Jehoudda ne différaient pas énormément des leurs. Voyez la *Nativité selon l'Apocalypse*, p. 128.
(4) Selon l'*Apocalypse*, p. 128.

dans sa Nativité. Jésus est un Sérapis juif, avec affectation spéciale au peuple élu. Le Fils, Horus, était distinct du Père, Osiris, ayant que les Ptolémées n'eussent fondu le Père et le Fils en un seul Dieu, Père et Fils à la fois, Sérapis. Que demandent les christiens juifs ? Qu'on revienne à la distinction première, que se séparant de lui pendant mille ans, le Père rende le pouvoir exécutif au Fils qui autrefois les a si bien servis à leur sortie d'Egypte. Sérapis, c'est le Christ du Nil, avec cette différence que les Egyptiens l'adorent idole, tandis que les disciples de Jehoudda l'attendent vivant et n'en retiennent que les signes : la croix, à cause de l'*Agneau* équinoxial du printemps, et les *Poissons*, à cause du Millénium de la grâce juive. Croyez-vous que le Sénat ignorât la thèse de l'homme qui en 760 s'était levé contre Quirinius et contre Hanan ?

Les soldats de César tombés à Pharsale n'ont pas reçu de sépulture ? Que César se console ! Dans le feu qui doit embraser le monde, ils auront l'univers pour bûcher et pour tombeau (1). Livie pleure Drusus ? Hélas ! tout est périssable, et déjà « on annonce que le ciel, la terre et la mer vont passer » (2). Qu'entendons-nous ici ? L'Apocalypse de Jehoudda mot à mot citée. Ces prophéties jettent le trouble dans la ville : Auguste les fait rechercher et détruire. Monde nouveau remplaçant la terre et gouverné par un Dieu monarque, les sybilles connaissaient cela tout aussi bien que les christiens, c'est un vieux canon mathématique apporté par les Etrusques. Virgile et tous les poètes du temps en

(1) Ceci dans Lucain (livre VII), d'après les Apocalypses qui déjà circulaient au temps de Pompée.
(2) Cela dans Ovide, sous Auguste.

font l'application à Auguste, comme Josèphe fera l'application de l'*Apocalypse* à Vespasien, mais ces flatteurs, en le détournant de son sens, ne font que donner date certaine aux étapes d'une idée plus ancienne qu'eux. Cicéron, s'il n'eût été plus modeste que Bar-Jehoudda, eût pu de l'appliquer à lui-même (1). Qu'est-ce qu'une Sibylle? Pas autre chose qu'une période millénaire du canon babylonien. Ovide lui donne mille ans de vie, comme Jehoudda à son fils le Nazir (2). C'est elle qui conduit les héros aux enfers et les ramène à la vie élyséenne au bout de mille ans (3). Qu'adviendra-t-il des christiens qui sont morts pour la loi au Massacre des Innocents et au Recensement? Mille ans de vie dans l'Eden, après un stage de vingt-huit ans dans le tombeau. Le peuple était la proie des devins et des oracles, mais Tibère savait très bien ce qu'était le Christ destructeur des goym et jésus des juifs. L'homme qui a fait construire les douze palais de Caprée n'ignorait rien des Douze Apôtres; sa maison était pleine de mathématiciens d'Asie, de Grèce et d'Egypte. « Sa porte s'ouvrait à tous les colporteurs de riens, » dit Sénèque.

Les Egyptiens en tant que nation n'avaient point de part dans la superstition que le Sénat a châtiée, et personne ne les y a jamais mêlés. Si le Sénat avait eu à exiler des Egyptiens, quelle arme pour Philon lorsque, sous Caligula, il fit le voyage de Rome exprès pour les combattre au nom des Juifs! Il n'y eut de punis que

(1) *De divinatione*, livre II, et lettre à Atticus.
(2) *Métamorphoses*, livre XIV, 3.
(3) Virgile et Horace, d'après lesquels on peut conclure qu'une sibylle est un personnage millénariste.

les Juifs, parce qu'il n'y avait qu'eux en question. Il est un point cependant par où les Egyptiens conviennent avec les Juifs, c'est la circoncision. Un autre point par où la religion des christiens convient avec celle des Egyptiens, c'est le culte de l'Homme-Soleil. Et c'est de quoi il retourne.

Le Sénat a vu des hommes qui par leurs ancêtres étaient sortis d'Egypte et qui y revenaient par leurs pratiques, des hommes qui pour comble de ressemblance annonçaient un Roi de la terre extérieurement pareil à Sérapis dont ils portaient la croix sur la peau, qui se vantaient d'avoir rappelé leur Jésus d'Egypte où les Juifs du Temple avaient le tort de le laisser, et qui attendaient de lui contre les Romains le service qu'il leur avait déjà rendu contre les Egyptiens. En fallait-il davantage pour que les censeurs qualifiassent d'égyptienne la superstition professée par les disciples de Jehoudda? La question se posait sous Tibère comme elle s'était posée sous Pharaon et sous Darius : il s'agissait encore pour les Juifs de « sortir d'Egypte et de Babylone. »

II

LE PREMIER ÉVÊQUE DE ROME

Un Juif, l'un des plus méchants hommes du monde, et qui s'était enfui de son pays pour éviter d'être puni de ses crimes, avait pris pour associés trois autres Juifs de même farine et, soit qu'il les eût amenés de Judée, soit qu'il les eût trouvés dans Rome, cet épiscope,

flanqué de ses trois diacres, faisait profession d'interpréter la loi de Moïse (1). Ce n'était assurément ni des saducéens, ni des esséniens, ni des hérodiens, mais des christiens millénaristes. Ces zélateurs de la Loi interprétaient Moïse sur les rives du Tibre, comme Jehoudda et Zadoc sur ceux du Jourdain. Et pérorant dans les synagogues de l'île du Tibre ou de la Via Appia, ils menaçaient des peines de l'Apocalypse jehouddique ceux de leurs coreligionnaires qui acceptaient au doigt ou sur le front les marques hideuses de la Bête. En même temps ils faisaient valoir les splendeurs de la terre que le Fils de l'Homme allait refaire pour eux et leurs femmes, à la condition toutefois que les uns et les autres donnassent sinon tout, car on était à Rome, du moins le plus possible de ces biens terrestres dont l'image allait passer comme passeraient le Forum et le Capitole.

C'est dans la maison des Saturninus, proconsuls de Syrie, que cette prédication fut découverte, et sur la plainte d'un Saturninus qu'on procéda contre les apôtres.

Sextius Saturninus était proconsul de Syrie en 746, au moment où les six mille Innocents qui tenaient pour David contre Hérode avaient refusé le serment à Auguste. Il ne fut pas autrement étonné d'avoir chez lui des gens qui refusaient le serment à Tibère. Depuis le soulèvement de Jehoudda et de Zadoc tout le monde politique un peu initié aux choses de Judée connaissait de nom ce grand Roi des rois qui devait venir d'Orient.

(1) Pris textuellement, sauf les qualificatifs, à Flavius Josèphe.

pour baptiser de feu Bar-Jehoudda et soumettre l'Occident aux Juifs, et qui s'annonçait déjà par le renversement de douze villes en Asie.

A Rome nos docteurs trouvèrent des esclaves juifs attendant le Royaume avec une impatience que la servitude rendait plus pressante encore. État d'esprit fort naturel, quoique Saturninus ne fût point un mauvais maître (1).

Il était à l'assemblée de Béryte où Hérode demanda et obtint la condamnation de ses fils, mais plus humain que le père, il avait, étant père lui-même, refusé de souscrire à leur mort. Ses trois fils, qui lui servaient de lieutenants, l'avaient suivi dans son vote. C'était une famille connue par la modération de ses sentiments, grande aussi par ses biens. L'ancien proconsul devait être fort âgé, s'il n'était mort. Mais ses fils l'avaient remplacé dans les charges publiques, et l'un d'eux, Volusius Saturninus, fut proconsul de Syrie après Varus, pendant qu'Archélaüs était ethnarque de Judée et que Jehoudda interprétait la Loi de Moïse. Un autre enfin, Sextius Saturninus, très poussé auprès de Tibère, venait d'être envoyé en Syrie, environ l'année où Kaïaphas, gendre de Hanan, fut nommé grand-prêtre par Valérius Gratus, procurateur de Judée.

Dans cette maison comme dans toutes les grandes maisons romaines qui avaient donné des gouverneurs à la Syrie, des lieutenants à Pompée, à Crassus, à Antoine, à Gabinius, à Varus, à Quirinius, il y avait des esclaves que la libéralité du maître avait affranchis et qui par contre se relâchaient peut-être du sabbat, des

(1) L'esclavage est un fait social déplorable, mais commun à toute l'antiquité.

jeûnes, de l'abstinence des viandes impures. Habitués aux images par la décoration de l'atrium, ils jetaient sur les dieux protecteurs de l'Empire un regard moins chargé de haine qu'il n'eût fallu (1). On peut être libre dans l'esclavage ; dans l'affranchissement, on avoue un maître. La rude voix des apôtres ramena ces égarés sous le joug de la Loi.

Jusqu'à Tibère les Juifs établis à Rome et en Italie s'étaient abstenus de tout prosélytisme, se montrant rarement en nombre comme s'ils craignaient de se révéler leur force (2). A la mort de César, on les voit sortir, veiller plusieurs nuits autour de son bûcher, non par amour pour lui, mais par haine de Pompée, celle des deux Bêtes dont ils avaient le plus souffert. Volontairement séparés de la population ils vivaient sur les bords du Tibre, sur les coteaux du Janicule, et dans l'île, si nombreux que le pont reliant cette île à la terre ferme s'appelait le *pons Judæorum*, le pont aux Juifs. Aussi attachés à leurs usages que beaucoup de Juifs palesti-

(1) « Libertini genere » ne signifie pas absolument qu'ils étaient « fils d'affranchis », comme on l'a généralement entendu du texte de Tacite, mais qu'ils étaient « de l'espèce, de la catégorie, de la condition, du genre des affranchis. »

(2) Dans des temps plus anciens, en 614, on avait expulsé une première troupe d'aventuriers qui, sous prétexte d'introduire le culte de Jupiter Sabazius, travaillaient à corrompre les mœurs romaines. Ces corrupteurs seraient, paraît-il, les adorateurs de Sabaoth et les pratiquants du sabbat, des Juifs apôtres de la Circoncision. Quoique Valère Maxime, qui cite ces faits, ne donne pas le nom de ces aventuriers, le cardinal Mai établit qu'il s'agit des Juifs par les notes de deux abréviateurs des *Faits mémorables*, Julius Paris et Nepotianus : l'un et l'autre nomment les Juifs. et Népotianus ajoute qu'ils travaillaient à propager leurs rites chez les Romains. C'est la raison de leur expulsion par Cornélius Hispallus, préteur des étrangers.

D'autres toutefois nient fortement qu'il s'agisse des Juifs et croient que Sabazius est Bacchus. Ils semblent bien être dans le vrai.

niens, on les voit blâmer, réprimander presque un certain Theodas, docteur de la Loi à Jérusalem, qui avait proposé on ne sait quelle modification de l'Agneau pascal (1). On les raille parfois, mais sans le christianisme peut-être l'antiquité romaine ne les eût-elle point haïs. Pour apprendre la rhétorique, Tibère eut un des leurs, Théodore de Gadara, homme terrible en paroles, qui l'appelait dans ses moments d'expansion « de la boue pétrie dans du sang ». Auguste qui traverse la Syrie pour aller reprendre Alexandrie à Antoine et à Cléopâtre, avait vu la Judée et les Juifs. On commence à s'intéresser à eux, on note leur abstinence à certains jours. Auguste, qui mangeait peu et simplement, vivant de pain de ménage, de petits poissons, de fromage fait à la main, de dattes ou de figues fraîches, se comparait à eux : « Il n'y a pas de Juif, écrit-il à Tibère, qui observe mieux le jeûne un jour de sabbat que je ne l'ai fait aujourd'hui, car je n'ai mangé que deux bouchées dans mon bain, après la première heure de nuit, et avant de me faire parfumer. » Il est d'ailleurs fermé à la religion juive qui semble à tous de l'irréligion, faute d'idoles, et il loue son petit-fils Caïus de ce qu'en traversant la Judée il s'était abstenu de tout hommage au temple de Jérusalem. Rome ignorait le fond mystérieux de la religion juive, elle n'en jugeait que par les sacrifices, si semblables aux siens ! Sérapis, au contraire, lui était familier depuis longtemps et sympathique : Iahvé, suspect, à cause de son exclusivisme et de ses prétentions. Toutefois il n'était pas si éloigné de Jupiter que les empereurs refusassent de l'honorer à

(1) Talmud, cité par Amitaï, *Romains et Juifs*, p. 32.

distance. Tous lui envoyèrent des présents, tous lui sacrifièrent par procuration, sauf peut-être Caligula qui derrière Iahvé, sentait, voyait le Messiah davidique dans les frères survivants de Bar-Jehoudda (1).

Affranchis par la libéralité romaine, la plupart des prisonniers de guerre amenés en Italie depuis Pompée étaient devenus citoyens, et citoyens à charte; on ne les força de renoncer à aucun des usages de leur pays. Auguste savait parfaitement qu'ils avaient des *proseuques*, lieux de prière, vraies synagogues où ils se réunissaient, surtout les jours de sabbat, et faisaient publiquement profession de la religion de leurs pères. Il savait qu'ils recueillaient des prémices et envoyaient d'importantes sommes à Jérusalem, par des députés qui les offraient pour des sacrifices. Et comme il se servait d'eux dans certaines colonies où il les opposait aux Grecs, il leur offrit à Cyrène en Afrique, à Sardes, à Éphèse en Asie, le moyen de transporter de l'argent librement sous étiquette religieuse : « Argent sacré, disaient les Juifs de tout envoi ; c'est pour le Temple. » La moisson faite, tout le grain était serré en Judée. Sur la fin Auguste vit mieux la conséquence, les Grecs l'éclairèrent sur ce singulier manège et la méfiance naquit. Il voulut que ces envois fussent en quelque sorte individuels, spontanés, et que l'argent du culte ne devînt point budget de révolte, comme c'était arrivé sans doute au Recensement. Cependant il ne chassa point les Juifs de Rome, il ne les dépouilla pas du droit de cité (2). Il voulut qu'ils conservassent les mêmes institutions qu'en

(1) Shehimon et Jacob senior qui se levèrent en effet sous Claude quatorze ans après la crucifixion de leur aîné.
(2) Philon, *Légation à Caius*, trad. Delaunay, p. 323.

Judée et, plus libres que les sujets d'Hérode, les affranchis d'Auguste interprétaient la Loi sans contrôle dans les églises où ils se réunissaient. Ces *libertini* avaient à Jérusalem, sous leur nom d'Affranchis, une Synagogue où ils se retrouvaient, eux ou leurs députés, quand ils allaient à la Pâque.

Les habitants ont-ils un grief dominant contre les Juifs établis librement près d'eux? Aucun, sinon peut-être le mystère de leur vie qui, loin de les protéger contre la médisance, l'alimente et l'irrite. On sait ce que font les Grecs, des bavards qui racontent tout et davantage, les Gaulois qui vendent leurs grosses étoffes de Langres, les Germains qui louent leurs bras, les lourds Cappadociens qui prêtent leurs épaules, les Espagnols de Cadix et de Cordoue qui remuent la hanche dans les flamencos de Suburre, les Mésiens qui gardent les portes des palais, les Égyptiens qui vendent le papyrus et les roseaux pour écrire, dansent, sautent, jouent de la flûte, les Syriens qui ajoutent à tout cela, les Africains venus du fond des déserts avec les lions et les panthères. On ne sait ce que font les Juifs de Rome. Ils mendient? Ils lisent dans la main? Ils interprètent l'Arbre de vie? Sans doute. Mais ce n'est point avec le produit de l'aumône et de la bonne aventure qu'ils paieront sous Domitien le tribut dont on les a frappés. Il leur faut donc quelque source d'argent au cours indolent et secret, une thésaurisation sourde et continue, en dehors de l'usure, matière dans laquelle les prêteurs romains défiaient toute concurrence. Tous

(1) *Actes des Apôtres*, ch. VI, 9.

n'ont point été séparés de la Judée par la violence, ils n'ont pas rompu commercialement avec le pays, avec les vieux ports phéniciens de Tyr et de Sidon, avec les villes comme Alexandrie où ils ont des parents, des associés. Ils trouvaient donc un revenu dans certains négoces dont l'importance échappe aux contemporains, l'importation du baume dont les médecins se servent et des parfums qu'on vend chez Cosmus ou chez Nicéros. Toute la ville était onguentée, fardée, pommadée comme fut Poppéa. La figure même des petits esclaves chéris du maître luisait au soleil, enduite pour éviter le hâle. C'est dans ce commerce et dans celui des pierres précieuses qu'il faut chercher la fortune des Juifs, car où il y a des Juifs il y a des riches et ceux de Rome ne mendiaient pas tous. Ils couchaient dans le foin, nous dit Juvénal, mais quand on s'avisa sous Domitien de regarder dans ce foin, on y trouva des bottes.

Il y a donc dans Rome deux classes de Juifs, ceux qui s'y vont établir librement et qu'Auguste a fort ménagés, et les prisonniers réduits en esclavage. A Rome comme en Judée, les esclaves sont une chose. « C'est l'argent du maître, » dit Moïse. « Point de loi pour l'esclave », dit Quintilien. Mais sous Tibère voici une nouvelle espèce de Juifs : les affranchis et fils d'affranchis, citoyens romains en apprentissage, qui volontairement se rangent sous une loi faite par des goym, avec des dieux, un empereur, des consuls, des préteurs et des publicains. On salue les statues de la Bête, on manie sa monnaie, on porte son image. On a des droits et tels que, sous Tibère déjà, on peut aspirer à gouverner les provinces — un affranchi gouverna l'Egypte. On aura bientôt sous les yeux des ministres et des sénateurs gau-

lois dont les pères ont été à la chaîne, mais qui, en échange des droits, ont accepté les devoirs et les charges. Or le peuple de Iahvé n'a, ne peut avoir ni devoirs ni charges envers l'étranger, il n'a que des droits et tous les droits. Il n'y a pas de lois romaines, il n'y a qu'une Loi, celle que le Christ a révélée à Moïse. « Il n'y a qu'un seul docteur de la Loi, le Christ » (1). Si Jehoudda défend que les Juifs paient tribut en Judée, pourquoi le paieront-ils en Italie? Il a dit : « Payer tribut aux Romains, c'est égaler des hommes à Dieu, puisque c'est les reconnaître pour maîtres aussi bien que lui (2). » Or qu'est-ce que cette *manumissio censu* dont on entend parler comme d'un moyen d'affranchissement? Libre aux Juifs d'avoir des esclaves étrangers et de les transmettre par héritage comme un objet (3)! Libre aux Juifs d'avoir d'autres Juifs pour esclaves (4)! Mais si le malheur veut qu'ils soient esclaves chez les goym, qu'ils le restent plutôt que d'acheter la liberté par la reconnaissance d'une autre loi!

Les affranchis ont rompu l'alliance de Iahvé avec Abraham. Tout circoncis qu'ils sont, ils en perdent le bénéfice. De quel droit se présenteront-ils à la Pâque, s'ils viennent à Jérusalem? Comment même oseront-ils prier dans les synagogues de Rome? Comment Iahvé recevra-t-il leurs plaintes? Ils sont affranchis, disent-ils? Les malheureux! ils sont morts! Qu'ils reparaissent au Temple et de nouveaux Phinées les recevront à coups

(1) Mathieu, d'après les *Paroles du Rabbi*.
(2) Josèphe, *Guerre des Juifs*, l. II, ch. xi.
(3) *Genèse*, xvii, 12. *Lévitique*, xxv, 44-46. Je ne cite pas d'autres textes pour rester avec les cinq livres révélés par le Christ.
(4) *Exode*, xxvi, 2-6 et surtout 4-6.

de sique ! De là-haut « l'homme de lumière » les voit ! Ils se laissent éblouir par de faux avantages ; à la veille du jour où le Christ va venir réaliser les promesses faites à leurs pères, ils se font Romains ! C'est un marché de dupes. Dix-sept ans les séparent de ce bienheureux jour et tous sont assez jeunes pour le voir. Veulent-ils, esclaves sous la Loi juive, régner avec le Christ pendant mille ans, et après ces mille ans avec le Père lui-même ? Ou, libres d'une liberté précaire par la grâce de la loi romaine, « être précipités au fond de l'abîme, dans l'étang de soufre ? » Pauvres gens ! Ils n'auraient pu répondre qu'en violant la Loi et en niant l'*Horoscope des Juifs*. Ils baissèrent la tête et regrettèrent leurs chaînes.

On les assembla et ils rougirent d'une apostasie qui les mettait au-dessous des esclaves et des hommes perdus. On fit du christianisme de nuit, puisque le jour était à Tibère. Peut-être y eut-il des églises sous Rome, dans les catacombes du Janicule et de la Via Appia, près des morts qui n'avaient pas renié et qui pour cela ressusciteraient en 789.

Les nouveaux venus étaient saints. Ils apprirent à ces Juifs en dégénérescence que tout Juif était prêtre et que Iahvé était partout où ils étaient. Moyennant quelques habits magiques à la façon de ceux que le Grand Prêtre hérodien avait rejetés, des vases, quelques signes, on pouvait célébrer des fêtes chez soi presque aussi bien que dans le Temple. Est-ce qu'on n'avait pas fait deux fois la Pâque sans les lévites hérodiens, une fois au commencement d'Archelaüs, une autre au Recensement ? Il y eut des agapes. On rom-

pit le pain partagé en croix par des lignes qu'on tirait dessus en le mettant cuire et que les Romains appelaient *quadra* (1).

III

LA PREMIÈRE AFFAIRE DES MARCHANDS DE CHRIST

Devant l'effet produit sur les Juifs par l'*Apocalypse* de Jehoudda, on songea qu'on pourrait peut-être l'essayer sur les goym. Et on l'essaya, quoique cela fût défendu.

Si le caractère évident du judaïsme est de former partout, en tout pays, en toute ville, comme une île fortifiée dont Israël veut être le maître, le caractère non moins évident du christianisme fut de sortir de cette île pour empiéter sur la foi des habitants et pour leur contester jusqu'à leur statut personnel (2). A part Caligula, qui d'ailleurs n'insista point, tous les Empereurs souffrirent que, seule entre toutes les races soumises, les Juifs n'eussent point chez eux de statues à l'image du César : trait de modération et de tolérance que Josèphe constate encore sous Domitien. Ils savent que la Loi de Moïse le défend, qu'elle n'a pas été faite

(1) Les boulangers christiens ne l'ont point inventé. Chez les Romains un pauvre se présentait-il? On lui donnait soit la moitié de ce pain soit un quart, selon qu'on était plus ou moins généreux. Pythagore recommande de ne point le rompre, de le donner tout entier, et Salomon dit dans l'*Ecclésiaste :* « Jetez votre pain sur l'eau qui court », (soit : Donnez-le à tout venant.) Vous verrez dans l'Évangile, par l'épisode de la Syro-phénicienne, que Jésus n'est point de cet avis.

(2) Je parle ici du mercantilisme baptismal, seconde étape du christianisme zélote rigoureusement fermé aux goym.

contre Rome à laquelle Moïse n'a pu penser ; ils n'exigent point pour eux un genre d'hommages qu'elle interdit d'adresser à Dieu lui-même, et ils ont la sagesse de se contenter des sacrifices que le Temple de Jérusalem offre chaque jour pour le salut de l'Empire. Mais voilà des Juifs qui exportent en Occident, jusque dans Rome, leur affolante superstition du Christ, de la mission juive, du privilège divin attaché au Juif. A l'indifférence des Romains pour les religions étrangères ils répondent par le prosélytisme judaïque.

Dans le système de Jehoudda et de ses fils le salut n'est pas à vendre, il va aux Juifs. C'est beaucoup plus tard qu'il passe marchandise, lorsque les équipes du second siècle lancent cette proposition : « Le salut vient des Juifs ! » Signé : l'auteur du *Quatrième Évangile* et celui des *Lettres de Paul*. Pourtant voici dès 772, dix ans avant que Bar-Jehoudda ne baptise au Jourdain, quatre apôtres qui disent : « Nous vendons le paradis terrestre, combien en donnez-vous ? » Vente forcée : si on n'achète pas, c'est l'enfer, (car, dit Tacite, ils croient à l'enfer, comme les Égyptiens). C'est de la contrebande.

Les païens sont comme il vous plaira, mais point malades. Avant la peste christienne (1), malgré leur penchant pour les mystères et leur inquiétude de l'autre vie, ils regardent la résurrection des corps comme un dogme absurde. L'enfer, « conte de vieilles femmes, divagation puérile. » *Anilis fabula*, dit Pline, *puerile deliramentum* (2). « Les enfants mêmes ne croient point à l'enfer, » dit Juvénal. Félix, procurateur de Judée sous

(1) La lèpre, dit l'Empereur Julien.
(2) Livre II, ch. VII, et liv. VII, ch. LV.

Claude, n'est ni un sot ni un peureux : il traite Paul d'insensé (1). Ce contemporain de Gallion et de Sénèque parle du jugement futur et de la résurrection, comme Pline parle de l'enfer. Le sentiment des Grecs s'exprime de la même façon lorsque, dans une scène inventée à plaisir comme celle de Félix à Césarée, Paul prêche la résurrection devant l'Aréopage ; les uns se moquent de lui ouvertement, ceux qui n'ont pas de temps à perdre s'en vont : « Assez pour aujourd'hui. A une autre fois, » disent-ils. Et cette autre fois ne se produit pas (1).

Malgré tout leur manège, les apôtres ne firent aucune conquête dans la société romaine. L'acide christien ne mordit point. La seule affaire des Marchands de Christ — le mot est de Justin et j'y reviens souvent, il contient tout — fut la conversion par hébètement de la malheureuse Fulvie, femme de Saturninus. Peut-être Saturninus était-il absent lorsqu'ils firent le siège de la maison. N'osant s'attaquer aux hommes, ils parvinrent, de couloir en couloir, jusqu'à Fulvie qui, comme beaucoup de matrones, était la proie des astrologues du genre de Thrasylle et lisait couramment son Pétosiris. Aussi pauvre d'esprit que son mari était riche de sesterces, Fulvie écoutait de toutes ses oreilles. Au bout de quelques séances, elle eut la conviction qu'elle serait prochainement au plus profond de l'abîme intérieur et du lac de soufre, si elle ne dépouillait son mari au béné-

(1) *Actes des Apôtres*, xxiii, 24. Scène fabriquée pour mettre en présence, sous le nom de Paul, la folie christienne et la doctrine romaine. La *conversion* de Saül, ennemi acharné des fils de Jehoudda, en apôtre Paul, est une des mystifications les plus extraordinaires du jésu-christianisme.

(2) *Actes des Apôtres*, xvii, 19-33.

fice des quatre apôtres. « Car, dit Josèphe, elle les tenait pour gens de bien. » Ils lui persuadèrent qu'en envoyant de l'or à Jérusalem, en un lieu qu'ils savaient, elle participerait aux béatitudes du *Millénium du Zib*. Le Christ Jésus, à son avènement, aurait peut-être besoin d'argent de poche pour les frais de premier établissement. Quelques vêtements de pourpre ne messiéraient pas non plus au fils de David en exercice, et il y serait d'autant plus sensible que ce trousseau lui viendrait d'une sujette de Tibère, femme proconsulaire, hier encore égarée dans le culte des dieux qui ne voient, n'entendent, ni ne cheminent. Remplie d'enthousiasme prophétique, elle donna l'or, elle donna la pourpre, elle eût circoncis Saturninus avec ses ciseaux de toilette, si les apôtres l'eussent exigé. Le soir, pour célébrer ce succès, il y eut fête au quartier des Juifs ; on alluma quelques lampes supplémentaires sur le rebord de la fenêtre, et le thon d'Antibes, macéré dans une huile abondante, eut les honneurs de la table. En attendant qu'on pinçât de la harpe céleste, on fit tinter l'or de Fulvie dans les balances du changeur. Quant à la pourpre que l'âme candide de la dame avait destinée à celui qui devait paître les nations avec une verge de fer, elle avait, malgré son éclat, de la peine à lutter avec les joues enflammées des consommateurs. Bonne, très bonne, excellente affaire, la première que les Marchands de Christ aient faite hors du monde juif.

IV

L'OMBRE DE JEHOUDDA

S'ils s'étaient bornés aux cérémonies que les Romains toléraient chez les Juifs et dans lesquelles aucune autorité ne s'immisçait, ceux de la secte christienne auraient eu de longs jours et de tranquilles nuits. Si on avait enfermé le Fils de l'homme entre quatre murailles, nul ne serait venu le chercher là, il y était inviolable. Mais on eut de l'ambition pour lui. On lui demanda de chasser les démons qui habitaient les sept collines, et comme il n'était pas citoyen romain, il dépendit du préteur des étrangers. Il y eut des scènes chez le censeur, lorsque le patron vint donner le petit soufflet amical sur la joue de l'affranchi et le coiffer du pileum. Quoi! des Juifs qui acceptent la tutelle des dieux de Rome, oppresseurs de la patrie mourante! On les hua. Il y eut des rixes, des tumultes, du sang versé, les uns tenant que c'était de la politesse de saluer les idoles et les statues, les autres protestant que c'était de l'adultère.

Séjan était alors préfet du prétoire, jeune, ardent et d'un tempérament tout impérial. C'est lui qui, avec Saturninus, provoqua le sénatus-consulte contre les Juifs. Il avait la garde du camp, le commandement des cohortes, le contrôle des légions. Peu enclin pour lui-même aux démonstrations extérieures de la puissance, Tibère souffrait que les images de son favori fussent révérées au théâtre, au forum et à la tête des armées (1).

(1) Tacite, en propres termes (*Annales*, liv. V, ch. II).

Les provinces étaient pleines de Séjan et de ses clients. Son latinisme fut blessé lorsqu'il vit des Juifs, des affranchis, qui faisaient des façons pour saluer les enseignes portant les images de la Bête, ou se détournaient avec des simagrées dans le genre du signe de la croix, quand elles passaient. Pontius Pilatus est plus scandaleux pour avoir le premier promené dans Jérusalem cette image brodée sur les drapeaux, que pour avoir crucifié Bar-Jehoudda et ses complices.

On voit déjà poindre la même distinction qu'en Judée : deux Judées dans Rome, celle de la Bête et celle de la Loi. Un fossé que le temps élargira se dessine entre deux espèces de Juifs, ceux du Dieu vague que les uns conçoivent uniquement par l'esprit, et ceux du Fils de l'homme que, de leurs yeux fixes, les disciples de Jehoudda voient distinctement dans les cieux. Mais quelqu'un troubla le sabbat christien. Saturninus s'aperçut du désarroi où le Fils de l'homme, rival dangereux, avait jeté sa femme et sa maison. Il porta ses plaintes jusqu'au pied du trône. Or telle était son influence que, dans un transport de légitime indignation, Tibère commanda qu'on chassât *tous les Juifs de la ville.* « Ainsi, dit Josèphe, la malice de quatre scélérats fut cause *qu'il ne resta pas un seul Juif dans Rome.* » Quoi ! la cause ? la seule cause ? Quatre mille déportés pour quatre scélérats et tous les autres juifs expulsés ou frappés de peines sévères ? Brusquement, sur un fait divers banal, le Sénat de Tibère expulse, châtie, déporte toute la masse juive de Rome tant libre qu'esclave ou affranchie ? Josèphe, mon garçon, tu n'as pas pu dire cela, on a touché à ton texte !

Il est bien vrai toutefois qu'un germe de division entre peuples a été semé dans le Champ de Mars. « Il n'y a qu'un Roi, le Christ juif, un peuple-roi, les Juifs ! » Axiome d'une digestion difficile pour un Romain. Cette souveraineté, cette élection du Juif, base de tout le christianisme, c'est la cause profonde du sentiment nouveau qui tout à coup pénètre l'esprit latin et qui dans Tacite monte au niveau d'une passion : la haine du Juif. Onze ans seulement se sont écoulés depuis la prédication de Jehoudda, et voilà le Sénat obligé de défendre la loi romaine, non point contre tous les Juifs, comme on le fait dire à Josèphe, mais contre une catégorie de Juifs fanatisés par quatre apôtres interprètes de la Loi de Moïse. Quelle folie pousse ces hommes à refuser la liberté païenne contraire à leur Loi ? Qui donc s'est levé entre les Juifs d'Auguste si calmes et ceux de Tibère si agités ? Le Christ. Que s'est-il donc passé qui modifiât si profondément l'attitude du Sénat naguère si tolérante ? Le Recensement.

Ce refus de reconnaître les autres nations, d'admettre à côté d'eux un autre peuple égal en droit, de s'incliner devant les signes extérieurs de sa puissance, est la cause secrète, la vraie cause par conséquent, de l'inexplicable haine que Tacite a vouée aux Juifs. Jusqu'à la venue des christiens les Juifs ne sont que bruyants et importuns. Dans Cicéron, dans Horace, ils ne sont encore que ridicules ; à partir des christiens, ils deviennent odieux. Un abîme se creuse entre la pensée latine et l'instinct juif : il se creuse de main d'homme, c'est le travail de Jehoudda et de ses fils qui commence. Avant l'arrivée des quatre apôtres, les Juifs de Rome n'ont point bougé. Pas le moindre

trouble sous Auguste : les hommes libres ont vécu libres, les esclaves sont devenus affranchis, et s'ils ne se mêlent pas au sang latin, du moins ne le versent-ils pas. La Judée réduite en province après Archélaüs, le Recensement de Quirinius, toutes ces atteintes à leur indépendance les ont laissés paisibles à la surface. Les apôtres du Christ débouchent, s'élèvent contre ceux de leurs frères qui ont accepté l'affranchissement, contre ceux-là même qui les ont affranchis, font trembler la ville de leurs *Apocalypses* et exploitent les matrones. Un mouvement d'un genre nouveau se déclare : « Sortons d'Egypte, et volons Babylone ! » On veut même que, quarante ans plus tard, ils l'aient incendiée (1).

V

LA QUESTION DES VIANDES

Une question secondaire, celle des viandes pures et impures, fut également agitée par les Juifs de Pouzzoles, et dans les termes où Jehoudda l'avait posée. Il leur fut fait défense, s'ils tenaient à entrer dans l'Eden en 789, de s'abstenir de porc et de toute nourriture non autorisée par la Loi. Sénèque, tout jeune alors, habitait avec son père la molle et délicieuse ville de Pompéi. Donnant tout à l'étude et rien au plaisir, il était déjà mêlé à la vie des sectes philoso-

(1) Nous verrons qu'il n'en est rien et qu'il s'agit d'une interpolation faite dans Tacite soit par un arien, soit par un païen du cinquième siècle, peut-être même postérieur.

phiques. Avant de donner la préférence aux stoïciens, il pratiquait l'abstinence pythagoricienne. Homme de chétif estomac d'ailleurs, toujours à la recherche de la santé, ne buvant point de vin, ne mangeant que des légumes, Sénèque, dont on a voulu faire un christien, cessa ce régime de peur qu'on ne le prît pour un de ces abominables sectaires dont le Sénat avait purgé l'Italie. A l'exemple de Sotion, et suivant en cela non les Juifs qu'il méprisait, mais l'admirable Sextius, il s'était abstenu de toute nourriture ayant eu vie, s'en trouvant plus léger d'esprit et plus dispos de corps : beaucoup plus nazir que Bar-Jehoudda, le Joannès-jésus que nous verrons tout à l'heure absorbant des sauterelles pour se sustenter au désert. Mais « on proscrivait alors les cultes étrangers et on mettait l'abstinence de certaines viandes parmi *les indices de ces superstitions* (1). » Sur les observations de son père qui sans être ennemi de la philosophie, redoutait les délations, Sénèque se laissa facilement persuader de faire meilleure chère. Pour le reste, il n'eut rien de christien, et il condamne sévèrement toutes les superstitions, romaines ou autres, qui sont venues étouffer ce grand principe : « Connaître Dieu, c'est être bon, et être bon, c'est l'adorer (2). » Et il marque son mépris pour tout ce qui est juif par cette boutade : « Défendons d'allumer

(1) Notons que dans Sénèque la nationalité de la secte poursuivie est supprimée par la même main qui l'a enlevée également dans Tacite et dans Suétone. Au moins n'y est-il pas plus question des Egyptiens que dans Josèphe et dans Philon. C'est une compensation.

(2) On comprend à ce mot et à bien d'autres, dont il n'y a pas d'équivalent dans l'Evangile, que l'Eglise ait cherché à s'annexer Sénèque par tous les moyens, les plus malhonnêtes comme les plus ridicules. N'a-t-elle pas osé faire de Sénèque un complice du fourbe qui a fabriqué les *Lettres de Paul?*

des lampes le jour du sabbat (1), parce que les Dieux n'ont pas besoin de lumière, et que les hommes n'aiment pas la fumée ! » On dirait qu'il avait prévu les cierges !

VI

LES QUATRE MILLE DISCIPLES

Ce n'est pas seulement pour leur sicariat, pour leurs Apocalypses, pour leur déclaration de guerre à toute organisation politique de quelque forme qu'elle soit, que les christiens vont être qualifiés par Suétone de secte nouvelle et malfaisante, par Josèphe de secte adonnée aux forfaits et aux turpitudes, par Tacite de secte ennemie du genre humain à cause de la haine

(1) Chaque sabbat, Dieu renouvelait la semaine, réduction de l'année et du siècle, qui étaient eux-mêmes une réduction du temps. C'était le vrai motif qui inspirait les Egyptiens à la Fête du Renouvellement du siècle, lorsqu'ils changeaient la nuit en un jour brillamment éclairé par des myriades de lampes. C'est aussi le sens de l'illumination le soir du sabbat.

Le septième jour de la semaine, jour néfaste pour les Romains et les Grecs, était jour de liesse pour les Juifs, christiens ou non. En célébrant le jour de Saturne, dieu de la Pluie, dieu sombre et de mauvais augure pour les autres peuples, les Juifs semblaient se réjouir quand les autres s'attristaient. Les Romains et les Grecs auraient été fort embarrassés d'expliquer la superstition qui les prévenait défavorablement contre le jour de Saturne. Mais s'ils avaient évoqué l'ombre de leurs ancêtres orientaux, l'ombre leur eût expliqué la terreur instinctive qu'ils avaient du jour consacré à un dieu capable de ramener le déluge. Donner l'accent de la joie à un jour pendant lequel les Romains n'osaient rien entreprendre qui ne fût manqué d'avance, c'était afficher de mauvais sentiments à leur endroit. L'antijudaïsme populaire vient en partie de là. Tacite reprochera aux Juifs de s'appliquer à faire tout au rebours.

qu'elle lui porte dans ses pensées et dans ses actes (1). C'est avant tout pour le principe d'hermétique insociabilité qu'ils introduisent dans le monde. Ce ne sont pas des Juifs orthodoxes, ce sont des christiens que Juvénal a vus près de la porte Capena. C'est l'attitude chrétienne par excellence qu'il a saisie et dépeinte sans les gros mots de Tacite : « Le fils d'un superstitieux observateur du sabbat n'adore rien en dehors des nuages et des puissances célestes : il ne met pas de différence entre la chair de l'homme et celle du porc dont son père s'est abstenu, et aussitôt il se fait circoncire. Élevé dans le mépris des lois romaines, il n'étudie, il ne pratique, il ne redoute que la loi judaïque et tout ce que Moïse transmet à ses adeptes dans son livre mystérieux. Il n'indiquerait pas la route à celui qui n'est pas de sa religion (Jésus va plus loin : « Ne saluez personne en route ! »); il ne montrerait pas la fontaine à un incirconcis. Et tout cela à cause du père qui a coulé dans l'inaction le septième jour de chaque semaine, sans prendre part aux devoirs de la vie ! » Sur chaque trait de ce tableau on peut accoler un renvoi à l'*Apocalypse*

(1) Pour l'instant je limite cette nomenclature aux écrivains romains du premier siècle et j'y comprends Josèphe qui, sur les disciples de Jehoudda, s'exprime comme s'il était latin. Encore ne cité-je pas ici tous ceux qui se sont prononcés sur cette superstition démoniaque.

(2) *Quidam sortiti metuentem sabbata patrem,*
Nil præter nubes et cœli numen adorant ;
Nec distare putant humana carne suillam
Qua pater abstinuit, mox et præputia ponunt ;
Romanas autem soliti contemnere leges,
Judaicum ediscunt, et servant ac metuunt jus,
Tradidit arcano quodcumque volumine Moses.
Non monstrare vias, eadem nisi sacra colenti ;
Quæsitum ad fontem solos deducere verpos.
Sed pater in causa cui septima quæque fuit lux
Ignava, et partem vitæ non attigit ullam.

(Satire XIV.)

du Joannès-jésus et à l'Évangile (1). Ainsi la différence est déjà sensible au dehors entre les Juifs banaux et les christiens. Le Sénat la fait dans son décret et, si Tacite perd toute mesure quand il parle des Juifs, c'est qu'il songe à cette espèce dans sa fameuse sortie contre eux (2). D'où cela vient-il? De croyances choquées? Nullement. On ne sait trop quels étaient les dieux de Tacite. Mais il est citoyen de Rome et sur le chapitre des Juifs il n'y a plus ni républicains, ni césariens, ni patriciens, ni plébéiens, il n'y a plus que des latins offensés.

En face de ces latins qui admettent comme citoyens des hommes appartenant à une religion étrangère se dresse le Christ repoussant les Romains qui n'abdiquent pas la leur. Septime Sévère fut terrible pour les romains qui, entraînés par l'exemple de Jésus (3), consentaient à payer à Iahvé le sanglant tribut du prépuce. On dirait de lois portées contre des déserteurs et des traîtres. Écoutez le jurisconsulte Paul : « Les citoyens romains qui se font circoncire, eux ou leurs esclaves, selon la coutume juive, sont relégués à perpétuité dans une île et privés de leurs biens. Les médecins qui ont pratiqué l'opération sont frappés de la peine capitale. Les Juifs qui auraient circoncis des esclaves d'une autre nation achetés par eux seront déportés ou frappés de la peine capitale. » C'est qu'au commencement du troi-

(1) J'entends par là l'Evangile en sa forme première dont il reste plus d'une trace en celui d'à présent, malgré les corrections successives qu'il a subies.

(2) Remaniée, tronquée, vidée de tout ce qui s'adressait spécialement à la secte christienne.

(3) On a circoncis Jésus quoiqu'on fût libre de ne pas le faire, puisque c'est un personnage de fantaisie. Mais jusqu'au troisième siècle, sans la circoncision, point de salut.

sième siècle, l'*Apocalypse* et la thèse du salut par les Juifs avaient étendu leurs ravages jusque dans la société païenne. Mais sous Tibère elles ne firent de victimes que parmi les christiens eux-mêmes. Il ne paraît pas que la croisade des quatre apôtres ait déterminé la circoncision d'un seul citoyen romain.

Les consuls firent des sectaires juifs une recherche très exacte. Selon Josèphe, il y eut deux catégories de punitions : la relégation des quatre mille affranchis en Sardaigne, de manière qu'exposés aux brigands de l'île ils fussent obligés de porter les armes romaines au moins pour leur propre défense, et des châtiments plus durs encore contre ceux qui refusèrent d'obtempérer à ce décret. On relégua ceux qui persistèrent dans le refus de prêter serment à une puissance que la Loi qualifiait d'étrangère, quoiqu'ils en fussent devenus les citoyens par l'affranchissement ; mais que sont devenus leurs instituteurs, les quatre apôtres de la Loi intégrale, le transfuge de Judée et ses trois acolytes ? Ils ont été châtiés plus cruellement que les relégués et des croix furent plantées sur le Janicule.

Une chose est également certaine : il resta plus d'une Juif à Rome après la déportation des quatre mille affranchis. Il resta et les hommes libres et les esclaves et ceux des affranchis qui renoncèrent à la superstition du Christ. Il y avait plus de quatre mille Juifs à Rome sous Tibère, et après la déportation de ceux-ci en Sardaigne, la quantité en était assez considérable pour que Séjan les persécutât dans toute l'Italie, si considérable même que dix ans après, dans son *Apocalypse*, Bar-Jehoudda leur commande d'abandonner Rome,

de fuir le cataclysme qui menace l'Occident, et de rallier Jérusalem où le Christ Jésus va venir avec l'*Agneau*, les Douze Apôtres et les Douze tribus célestes ! Il n'y a pas de meilleure preuve que Josèphe a été falsifié là où il y est dit qu'après la déportation des quatre mille il ne resta pas un seul Juif à Rome.

Philon, le grand Juif d'Alexandrie, n'a pu ignorer le sénatus-consulte de 772. C'est la plus grave de toutes les mesures de répression qui intéressent les Juifs d'Italie sous les douze Césars. Il en parlait certainement, ne fût-ce que pour distinguer ceux dont il était d'avec les sectaires qui avaient été poursuivis. Et en effet, s'il avoue que Séjan a provoqué contre eux la persécution dans toute l'Italie, il convient qu'à la chute du ministre omnipotent Tibère manda à tous les gouverneurs des provinces qu'ils les traitassent comme par le passé et respectassent leurs lois « comme contribuant à l'ordre public » (1). D'où vient qu'il ne s'explique plus sur la superstition qui avait troublé cet ordre public au point de provoquer contre quatre mille d'entre eux le sénatus-consulte de 772 ? Encore une fois, il connaissait le sénatus-consulte, puisque son coreligionnaire Josèphe l'a connu. Il savait que quatre mille Juifs infectés de la superstition christienne avaient été expédiés en Sardaigne, puisque ce chiffre, qui est celui de Tacite, se retrouve également dans Josèphe. Comme Josèphe, et avant lui, il savait qu'une autre catégorie d'affranchis avaient été punis de mort parce que, selon la doctrine de Jehoudda, « ils avaient refusé de porter les armes pour

(1) *Légation à Caïus* (Caligula), trad. Delaunay.

ne pas contrevenir aux lois de leur pays » (1). Il ne se solidarisait pas avec eux, puisque son neveu, Tibère Alexandre, s'est fait Romain et a crucifié deux des frères du jésus, Shehimon et Jacob senior. Son texte a donc été remanié, comme celui de Josèphe, comme tous ceux qui, soit juifs, soit païens, touchent au véritable auteur de la secte christienne et à ses fils.

Quant à Josèphe, l'Eglise lui a fait subir ici les altérations les plus graves, les plus saugrenues, les plus burlesques. Si on écoutait le Josèphe d'aujourd'hui, les choses se seraient passées non en la cinquième, mais en la vingt-deuxième et avant-dernière année de Tibère, soit 789, qui est celle de la crucifixion de Bar-Jehoudda. Sur la date foi est due à Tacite : il a sous les yeux les *Fastes consulaires* et les *Délibérations du Sénat* : c'est d'un sénatus-consulte qu'il s'agit, rendu sous Silanus et Flaccus, Tacite n'a pu s'y méprendre. Quant à Josèphe, non seulement il n'a pu, écrivant à Rome, pour les Romains, sous les yeux de Vespasien, de Titus et de Domitien, ni attribuer les événements de 772 à la seule aventure de Fulvie, femme de Saturninus, ni se tromper de dix-sept ans sur leur date. Logé dans le palais même des Césars, il a puisé à la même source officielle que Tacite. Ce n'est donc point par ignorance de la chronologie, mais par esprit de classification qu'il a rapproché le mouvement de 772 de celui de 788 qui a mené le héros de l'Evangile au Guol-golta. Malgré leur intervalle, il y a connexité entre les deux mouvements, et c'est ce qu'a voulu rendre Josèphe en les rapprochant. Car le premier de ces mouvements

(1) *Antiquités judaïques.*

nous montre le Christ à Rome dix-sept ans avant la crucifixion du jésus, et c'est ce que l'Eglise n'a pu laisser dans Josèphe, sous peine de tout perdre et le profit et l'honneur. Et voilà pourquoi la date de 772 a disparu des *Antiquités judaïques*. Mais cela ne suffisait pas, il fallait encore enlever le motif christien de la déportation des quatre mille Juifs en Sardaigne, achever dans Josèphe l'œuvre de falsification commencée dans Tacite et dans Suétone.

VII

L'HISTOIRE DE PAULINE ET DU CHEVALIER MUNDUS

C'est donc par fraude qu'on y a introduit l'histoire du chevalier Mundus avec « Pauline, femme de Saturninus ». Ce qu'on a voulu ici, c'est égarer sur les Égyptiens l'attention qui, dans le fait, se concentrait exclusivement sur les disciples de Jehoudda, en faisant croire au lecteur que le Sénat avait poursuivi deux sectes répondant aux deux adjectifs géminés de Tacite et de Suétone : *egyptiacæ* et *judaïcæ* (1). Dans l'impatience du mensonge, on en arrive à supposer des événements que l'archéologie romaine dément radicalement : le temple d'Isis rasé sous Tibère, la statue de la déesse jetée dans le Tibre et ses prêtres crucifiés (2). Nous avons déjà dit que les Égyptiens n'y étaient pour rien ; on ne

(1) C'est pour cette raison que les faussaires ont suivi l'ordre dans lequel les deux adjectifs se présentent dans le texte latin, et inventé l'affaire égyptienne qu'ils ont eu soin de placer avant la juive.

(2) Ainsi il y eut des crucifiés qu'on ne voit plus ni dans Josèphe, ni dans Suétone, ni dans Tacite, ni nulle part.

toucha pas aux Égyptiens, il en revint même de nouveaux qui, sous Caligula, exécutèrent leurs diableries et célébrèrent pendant la nuit des mystères infernaux (1).

Tibère n'avait renversé ni le temple ni les statues d'Isis, Josèphe le savait mieux que personne. Il savait oculairement — étant dans le cortège — qu'après la prise de Jérusalem, Vespasien et Titus avaient passé dans le temple d'Isis la nuit qui précéda leur triomphe sur les Juifs (2). Il savait, pour passer devant quand il lui plaisait, que ce temple était situé non loin du Champ de Mars, sur la Via lata (3), et que Vespasien et Titus, soutenus par les Juifs d'Egypte contre les

(1) Suétone, *Caligula*. Des Maures firent de même.

(2) *Guerre des Juifs*, livre VII, ch. XVI, et Suétone, *Vespasien*.

(3) A l endroit où est aujourd'hui l'église Saint-Marcel (Marliani, *Topographia Romæ*, édition de Rabelais, Lyon, S. Gryphius, 1534). On ne sait à quel moment précis Isis eut son temple dans Rome même. Mais il n'importe ici, car de deux choses l'une : ou ce fut sous Auguste, en récompense des services que l'Egypte lui avait rendus contre Antoine, ou ce fut sous les successeurs de Tibère, et dans un cas comme dans l'autre, cet empereur n'a point démoli de temple d'Isis, puisque dans le premier cas, ce temple existait encore sous ses successeurs, et que dans le second il n'existait pas encore.

Tous les poètes, depuis Auguste jusqu à Domitien, parlent du temple d'Isis comme d'un édifice qui n'a reçu aucune atteinte de qui que ce soit. Lucain dit dans son apostrophe à l'Egypte, qui a vu tomber la tête de Pompée, la première Bête de l'*Apocalypse* : « Nous, Romains, nous avons élevé des temples à ton Isis, nous avons reçu ses chiens demi-dieux, son sistre qui commande le deuil, et cet Osiris que tes pleurs attestent n'être qu'un homme. Et toi, Egypte, tu laisses les mânes de Pompée dans la poussière! »

Ce temple se dressait près de l'antique section de vote ménagée pour les tribus dans le Champ de Mars. « Que la blanche Io l'ordonne, s'écrie Juvénal, dans sa satire contre les femmes, et elle ira jusqu'aux confins de l'Egypte, puiser dans l'île de Meroë les eaux chaudes dont elle arrosera le temple d'Isis, voisin de l'antique demeure du pâtre Romulus (car c'est ainsi que quelques-uns traduisent). »

A Meroe portabit aquas, quas spargat in ædem
Isidis, antiquo quæ proxima surgit ovili.

zélotes et les christiens de Ménahem (1), devaient à la protection de la déesse cette heureuse station dans son temple.

A son ineptie et à sa malpropreté, on reconnaît l'aventure du chevalier Mundus — Immundus plutôt — avec Pauline pour une invention de moine, destinée à combler le vide fait par l'Eglise dans le chapitre où Josèphe s'expliquait sur le genre de superstition que Tibère avait eu à réprimer. Ce chevalier qui offre deux cent mille drachmes à Pauline pour la posséder ; cette petite bonne d'Idé qui se charge de la lui procurer avec un rabais de cent cinquante mille drachmes ; ces prêtres d'Isis qui vont ensuite déclarer à Pauline la flamme qu'elle a inspirée à Anubis, le dieu à la face de chien ; ce rendez-vous qu'elle accepte avec lui en cabinet particulier dans le temple avec l'assentiment de Saturninus lui-même ; cet Anubis de pierre qui devient pendant toute une nuit le chevalier Mundus, merveilleusement en chair ; cette femme qui se glorifie devant ses amies de ses relations avec Anubis ; ce mari qui ne soupçonne rien et ne se fâche qu'en apprenant, par les révélations de l'intéressé, la véritable identité d'Anubis, savez-vous bien qu'on eût parlé de cela jusqu'à Martial ? C'eût été le scandale de l'année, le scandale du siècle, et au lieu de citer Vistilia, femme de Labéon et matrone de famille prétorienne, au nombre de celles dont, cette année-là même, le Sénat réprima les dissolutions par les règlements les plus sévères (2), c'est le cas énorme et réjouissant de l'étonnante Pauline que Tacite eût trans-

(1) Le dernier des frères de Bar-Jehoudda.
(2) Tacite, *Annales,* liv. II, ch. LXXXV.

mis à la postérité. Car il ne se fait point scrupule, et il le dit, de délasser l'esprit du lecteur par un petit fait exorbitant. Or quoi de plus exorbitant que le cas de Pauline et du chevalier Mundus? Le moine libidineux qui a forgé cette histoire n'a même pas eu l'intelligence de changer le nom de Saturninus, de sorte que ce malheureux proconsul de Syrie se trouve aujourd'hui à la tête de deux femmes légitimes en 772: l'une, Fulvie, que les prêcheurs juifs entraînent à voler son mari pour le Fils de l'homme, l'autre, Pauline, que les prêtres d'Isis amènent à le tromper avec un chevalier incorporé dans le dieu-chien (1). Ce Saturninus est vraiment bien éprouvé sous le consulat de Julius Silanus et de Norbanus Flaccus!

(1) Eh bien! toute stupide qu'elle est, cette histoire a sa raison d'être. Elle répond de biais à des accusations portées contre les mœurs de quelques sectes christiennes mais en un temps qui n'est plus celui de Tibère. Anubis fait partie des bagages du christianisme: nous le verrons à l'œuvre.

Dès le temps de Juvénal, Isis était devenue trop complaisante aux femmes. Son temple était un rendez-vous beaucoup trop fréquenté. (Juvénal, *Satire* vi). Dans les deux sexes on se faisait beau pour y aller. Les mystères d'Isis ont longtemps passé auprès des Empereurs pour très inoffensifs au point de vue politique. Outre ce qu'en dit Lucain, Suétone parle des cérémonies auxquelles participa l'empereur Othon en habits de lin blanc, Lampride du zèle que Commode montra pour Isis, au point de se raser la tête et d'ordonner aux prêtres isiaques de se frapper la poitrine avec des branches de pin jusqu'à s'en rendre malades. Selon Spartien, Caracalla remplit la ville de temples d'Isis. Héliogabale le suivit dans cette voie. Il y eut dans la Via Flaminia des lieux publics consacrés à Isis sous le nom d'Iseum et à Sérapis sous le nom de Serapeum.

VII

LES PREMIERS MARTYRS

D'où venait le grand apôtre qui mena toute l'affaire ? Il semble bien qu'ayant commencé dans la maison du proconsul de Syrie, il ait été envoyé de l'Eglise d'Antioche. Est-ce Ménahem Ier, inaugurant le système des collectes pour les « saints » de Judée? Est-ce Barnabas ? (1) Quel qu'il soit, il ne quêtait ni pour Hanan, ni pour Kaïaphas, ni pour la temple hérodien. Il travaillait pour le fils aîné de Jehoudda, pour le futur roi des Juifs. Josèphe ne donnait-il pas le nom de cet évêque, lui qui sait aujourd'hui comment s'appelait la petite bonne de Pauline sous le consulat de Silanus et Norbanus Flaccus ? Quel qu'il soit, arrêté, jugé, condamné, crucifié avec ses trois acolytes, il est le premier martyr du christianisme à Rome. Immédiatement après Jehoudda et Zadoc, c'est le plus grand homme de l'histoire apostolique. Admettons que Shehimon dit la Pierre d'Horeb soit venu à Rome sous Claude, prêchant avec Marc la résurrection de son frère ; admettons qu'un nommé Paul y soit venu sous Néron, prêchant cette même résurrection, — nous n'aurons pas de peine à renverser cet échafaudage d'impostures industrieusement dressé au quatrième siècle — qu'auraient-ils trouvé dans les synagogues? Des christiens qui sont là depuis 772, et qui,

(1) Une tradition recueillie dans Clément le romain veut que Barnabas soit venu à Rome avant tous ceux que l'Eglise y fait venir aujourd'hui.

évangélisés par les disciples de Jehoudda, annoncent le Renouvellement du monde pour le 15 nisan 789. Voilà pourquoi on fait dire à Josèphe : « Il ne resta pas un seul Juif dans Rome après 772 » alors que nous les y verrons encore en 782, à peine diminués par la déportation des quatre mille (1). Pour éviter sans doute les excès d'exégèse, l'*Encyclopédie des sciences religieuses* de M. Lichtenberger supprime radicalement le nom de Ménahem. Nous nous y attachons d'autant plus fortement, pensant que Ménahem, loin d'être un comparse — encore n'y en a-t-il pas tant ! — est, au contraire, par le romanesque de son enfance et par son rôle dans l'église d'Antioche, au tout premier plan de l'apostolat. Nous portons le même intérêt à Lucius de Cyrène et à Siméon dit Niger, sur qui le même ouvrage observe un silence rigoureux, quoiqu'ils soient avec Ménahem les pères de l'Eglise d'Antioche (2) et peut-être ceux de l'Eglise de Rome en 772.

Tout a été bon pour cacher cette vérité qu'il y avait eu parmi les Juifs de Rome en l'an cinquième de Tibère un apostolat christien précédant de dix ans la prédication du Joannès-jésus au Jourdain, fixée par Luc et par l'*Apocalypse* elle-même à l'an quinzième de ce même Tibère. On ne pouvait avouer cela sans tuer dans l'œuf évangélique le mensonge de Jésus en chair et

(1) *Apocalypse*, XXIII, 4 et suiv. « Sortez de Babylone (Rome, Babylone d'Occident) ô mon peuple, de peur que vous n'ayez part à ses péchés, et que vous ne soyez enveloppé dans ses plaies. Traitez-la comme elle vous a traités, rendez-lui au double toutes ses œuvres ; dans le même calice où elle vous a donné à boire faites-la boire deux fois autant. Etc. »

(2) De l'aveu même des *Actes des Apôtres*, XIII, 1, qui se sont bornés à déplacer la chronologie en ce qui concerne ces personnages.

dans l'œuf ecclésiastique le mensonge qui fait immédiatement suite à celui-là : Pierre et Paul fondateurs de la religion de Jésus-Christ à Rome. Horreur! il y avait eu une église, un épiscope et trois diacres à Rome en 772, douzième année de la *Nativité de Jésus pendant le Recensement* (1). Il y avait eu une église, des épiscopes et des diacres en Sardaigne d'où sortit au quatrième siècle le fameux Lucifer de Cagliari, et qui auraient pu, sénatus-consulte en main, réclamer le second rang parmi toutes les églises d'Occident. Car le sénatus-consulte de 772 désignait si clairement les disciples de Jehoudda que l'interpolateur de Tacite — arien — qui les mêle à l'incendie de Rome sous Néron dit : « *Réprimée une première fois*, cette secte connue pour ses infamies levait de nouveau la tête (2). » Or nous verrons que, depuis cette première répression, les Juifs de Rome ne furent expulsés ou punis sous aucun des successeurs de Tibère (3) ; que sous Tibère même, cet exemple fait et la ville purgée de ces imposteurs, les Juifs paisibles continuèrent à habiter Rome dans les conditions où ils l'habitaient sous Auguste : et déjà vous avez entendu les louanges que leur interprète le plus éloquent, Philon, décerne à Tibère en leur nom.

Le mouvement de 772 était si bien un mouvement christien, cela ressortait si nettement de Josèphe et de Suétone, de Tacite et de Philon, que les historiens ecclé-

(1) En un mot, Jésus aurait eu alors douze ans !

(2) Interpolation qui semble avoir été faite avec des lambeaux de phrase empruntés au passage où Tacite parlait des christiens de 772.

(3) On a interpolé Suétone, *Vie de Claude*, pour lui faire dire, conformément à l'une des impostures des *Actes des Apôtres*, que les Juifs avaient été expulsés de Rome sous Claude. Il y eut en effet de l'agitation christienne parmi eux mais superficielle, et elle ne fut nullement suivie d'expulsion. Dion Cassius, notamment, est formel sur ce point.

siastiques du cinquième siècle, comme l'Espagnol Orose, n'ont pas hésité à transférer à Pierre, sous Claude, le bénéfice de l'expulsion apostolique qui avait eu lieu sous Tibère. Nous verrons toutes ces belles choses en leur temps et d'autres qui les surpassent encore ; on nous montrera Tibère suppliant le Sénat, sur le rapport de Pontius Pilatus, d'inscrire Bar-Jehoudda parmi les dieux ! Voici l'origine de cette galéjade. Tant par reconnaissance pour les mesures qu'il avait prises contre la cherté des grains que par protestation contre l'Apocalypse christienne, il y eut des sénateurs pour proposer qu'outre le titre de Père de la patrie, on décernât à Tibère celui de Seigneur (1). Il les en réprimanda fort sévèrement dans un discours qui les mit sur les épines, venant d'un prince « qui craignait la liberté, mais qui haïssait l'adulation ». D'où l'Église a pris prétexte de dire qu'il avait demandé pour le crucifié de Pilatus le titre de Seigneur qu'il avait refusé pour lui-même !

La première croisade du Christ est celle de l'erreur contre la vérité, du fanatisme contre la civilisation, de l'imposture contre l'expérience. Pas plus qu'aujourd'hui Dieu n'était bête et méchant, pas plus qu'aujourd'hui il n'avait de Fils céleste en forme d'homme, pas plus qu'aujourd'hui les Juifs n'étaient ses fils terrestres et les dispensateurs du salut. Pour la troisième fois depuis le Massacre des Innocents, Dieu montra qu'il n'avait point de fils du tout. Aux six mille Innocents d'Hérode, aux sept mille victimes du Recensement il ajouta les quatre mille déportés de Sardaigne. Il fournit aux con-

(1) Tacite, *Annales*, livre I, ch. LXXXVII.

suls les bateaux plats de la transportation, à la Sardaigne les brigands et les fièvres qui décimèrent les élus. Tandis que chaque matin, au soleil levant, les fils de Dieu priaient le Christ Jésus d'anéantir les goym, fussent-ils justes, chaque soir les Gaulois, au soleil couchant, se plaçaient devant leur porte et sonnaient de la trompe pour avertir les étrangers, fussent-ils Juifs, qu'une maison leur était ouverte.

LE JOANNÈS-JÉSUS

I

ANNÉES D'APPRENTISSAGE

Du Recensement, qui est de 760, à Pontius Pilatus qui arrive en 780, Josèphe ne trouve rien à dire sur la secte de Jehoudda. D'où vient qu'il glisse aujourd'hui sur ces vingt ans, comme s'ils ne contenaient pas la première croisade des christiens à Rome en 772 : fait d'une importance exceptionnelle, en ce que les Pierre et les Paul de l'imposture ecclésiastique y sont devancés par des apôtres dont la prédication n'a nullement pour objet la Résurrection de Jésus de Nazareth ? Nous avons expliqué la cause de cette anormale discrétion.

Pendant le Recensement, où était Bar-Jehoudda ? Après le Recensement, qu'est-il devenu ? Mystère. Il semble difficile qu'il soit resté en Judée depuis 761 jusqu'en 782, date de son *Apocalypse*. A-t-il fait des voyages à Cyrène, dans l'île de Chypre, à Rome même ? Nous ne le pensons pas, mais rien ne s'y oppose. Un

seul déplacement est certain, celui d'Égypte, et l'unique question qui se pose à ce sujet est de savoir si le voyageur est revenu pour tout de bon après la mort d'Hérode en 750 ou s'il y est retourné après celle de son père en 761.

Selon le Talmud, c'est bien en Égypte qu'il a étudié la magie. Et d'après son *Apocalypse,* un temps s'écoule composé d'une période, de deux périodes et d'une demi-période, soit vingt-quatre ans et demi, pendant lequel il est nourri au désert loin des persécuteurs, sans qu'on puisse savoir s'il fait partir la première période de sa Nativité (739), du massacre des Innocents (747) ou du Recensement (760), ou bien s'il a séjourné en Judée entre la première période et les suivantes.

La carrière de Bar-Jehoudda, en tant que Joannès et christ jésus, commence en la quinzième année de Tibère, par conséquent en 781, année sabbatique selon le compte juif. Et comme il n'a été mis en croix que le 14 nisan 788, jour de la préparation à la pâque de 789, sa prédication a duré sept ans bien pleins. Qu'a-t-il fait pendant ces sept ans?

Rien d'édifiant sans doute, car les scribes se taisent modestement sur ce septennat. En insistant sur ces choses on éveillera l'esprit critique, et il se trouvera des gens mal intentionnés pour identifier jusqu'à la fin Bar-Jehoudda avec le Joannès de l'*Apocalypse*, le Joannès de l'*Apocalypse* avec le Joannès baptiseur et le Joannès baptiseur avec celui que l'Eglise appelle Jésus. *Quod est vitandum.*

Sur quatre Evangiles, un seul, Mathieu, avoue le séjour de Bar-Jehoudda en Egypte. Encore le place-t-il à l'âge d'innocence où l'on ne peut étudier les sciences

occultes qu'entre deux tétées. De parti pris les trois autres évangélistes font le silence : l'un d'eux, Luc, par la *Nativité de Jésus au Recensement de 760* et sa présence à Jérusalem pendant la *pâque de 772*, s'est carrément proposé de rendre impossibles et l'identification de Joseph avec Jehoudda, et celle du Joannès-jésus avec Bar-Jehoudda, et le long séjour de cet imposteur hors de Judée, et la part qu'il a pu prendre comme héritier de la doctrine paternelle au mouvement de 772 à Rome.

Les Evangiles synoptisés (1), lorsqu'ils ramassent toute la carrière de Bar-Jehoudda en une seule année, pour ainsi dire en une seule Pâque, ont eu pour but de nous cacher ce qu'on peut appeler sa vie criminelle, son fanatisme sanguinaire, ses vagabondages, ses extorsions d'argent, ses emprisonnements, ses fustigations, ses pillages, ses incendies et surtout cette cynique exploitation du nom de Dieu que recèle la Rémission des péchés par le baptême. Il semble que cet homme, mort cinquantenaire, n'ait vécu publiquement que cette année-là et pour cette Pâque-là. Ce raccourci était fort utile à sa mémoire et à l'intérêt de l'Eglise. A la vérité on voyait bien la prison obscurcir l'existence de l'inventeur de la Rémission — l'Eglise en fut quitte pour rejeter le mal sur les Antipas et les Hérodiade — mais on n'en pouvait conclure que sa crucifixion eût été précédée de deux emprisonnements dont l'un avec fouet. Le *Quatrième Évangile*, en décuplant l'étendue que les Synoptisés attribuent à sa vie publique, nous ouvre des horizons plus vastes, striés fâcheusement de grilles et de lanières.

(1) Mathieu, Marc, Luc, qualifiés de synoptiques par l'Église, comme si leur synoptisation ne venait pas d'elle.

Bar-Jehoudda n'est pas allé qu'une seule fois à Jérusalem, pour y mourir. Il y est allé au moins cinq fois pendant sa prédication ; chaque fois il y a fait scandale, deux fois il y a été emprisonné, une fois lapidé quelque peu, une autre fois fouetté par les gens du Temple, et s'il le fut par les soldats de Pilatus comme le disent certains évangélistes, c'est la répétition d'un châtiment qui lui avait été appliqué déjà.

Pour compléter les fourberies ecclésiastiques, Luc dira que le jésus avait environ trente ans lors de ses débuts, alors qu'il en avait cinquante lors de sa crucifixion. On a obtenu ce chiffre de trente ans en retranchant du total les vingt ans (739-759) qui séparent la nativité réelle du Recensement.

Sur le fait et l'emploi du séjour en Égypte le Talmud est d'autant plus digne de foi qu'il ne trahit aucune animosité, et que le renseignement est jeté innocemment dans un dialogue entre rabbins à propos des signes extérieurs permis ou défendus. On n'y envisage Ben-Sotada (1) que sous l'aspect charlatanesque, celui qui lui est au fond le plus favorable. « Un fou », disent les rabbins de Tibériade. Ils le ménagent : c'était un brigand, disent ceux de Babylone ; un scélérat, disent les Romains et les Grecs. Dans le livre de Celse, *La Vérité* (*sur les christiens*), ouvrage du quatrième siècle où se trouve citée la fort honnête *Réplique d'un rabbin* aux prétentions sacrilèges de l'Évangile, le séjour de Bar-Jehoudda en Égypte est une tradition qu'on ne discute pas. Laissant de côté la christophanie de Jésus, on exa-

(1) Le fils de la déviation adultérine. Nous avons donné le sens de cette expression à la page 181.

mine l'individu qui a été crucifié par Pilatus et on ne nie pas qu'il ait rapporté du Nil quelques secrets de magie d'ailleurs connus et classés. On le considère comme un imposteur ridicule et, le mouvement contre Pilatus ayant misérablement avorté, il n'était rien resté du Révélateur que sa retentissante faillite. Au contraire, les quelques tours qu'il avait réussis « dans les villages de Bethsaïda et de Bathanea » (1) avec son frère Shehimon, également convaincu de magisme, passaient pour avoir été appris à la grande école de Sérapis, la même que celle de Moïse. On peut admettre qu'il avait des rivaux sur les bords du Nil. Tel cet Apollos, Juif d'Alexandrie, fort savant dans les Écritures, que nous voyons à Éphèse propager le baptême une quinzaine d'années après la mise en croix de l'inventeur (2).

Bar-Jehoudda n'eut jamais rien de la douceur des Thérapeutes (3). S'il a vu les esséniens de Judée, il n'en a rien retenu non plus. Il voyageait beaucoup, les esséniens aussi. Il apparaît même pendant sa prédication comme en état de vagabondage. S'il eût eu quoi que ce fût de commun avec eux, il eût pu loger dans leurs maisons, puisque d'une part on y faisait profession d'hospitalité et que de l'autre il se plaignait de ne savoir où reposer la tête. L'Évangile ne les nomme même pas.

(1) Comme dit l'empereur Julien.
(2) *Actes des Apôtres*, XVIII, 20 et suiv.
(3) Secte héliocole établie en Egypte et composée, semble-t-il, de moines voués à Sé apis, sérapisants.

II

LE TATOUAGE AU BRAS

Il revint d'Égypte avec quelques formules de malédiction et de bénédiction dans la tête, et quelques recettes de médecine secrète : de vains prestiges par lesquels il ne pouvait étonner que les paysans obtus dont le Liban bornait l'horizon. Il assaisonnait ses pratiques d'un secret qu'il avait de prononcer le nom de Iavoué d'une certaine façon (1) (peut-être en détachant le tétragramme I-A-O-U).

Enfin, il s'était tatoué le bras d'un signe en forme de croix dont il faisait un état excessif, depuis l'interprétation que son père en donnait, car la croix était une fort vieille chose, familière à tous les Juifs (2). Le nouveau n'était pas de la porter sur la peau, de l'avoir presque dans le sang. Nous la trouvons tracée sur le front

(1) Ceci dans le Talmud, selon Tricalet (*Motifs de crédibilité*, 1763, in-12, t. I, p. 112). Le Talmud de Babylone alors ? car je ne trouve rien de pareil dans celui de Tibériade.

(2) Nous disons « tatouage » et non incision. « Ceci sera comme un signe en votre main (*Exode*, XIII, 16). Vous ne ferez point d'incision dans votre chair en pleurant les morts, et vous ne ferez aucune figure ni aucune marque sur votre corps (*Lévitique*, XIX, 18). Les prêtres ne feront point d'incision dans leur corps (*Lévitique*, XXI, 5). Ne vous faites point d'incision (*Deutéronome*, XIV, 1). On ne découpera pas le corps (*Jérémie*, XVI, 6). » Exception semble avoir été faite pour le signe de la croix : « Ceci sera comme un signe en votre main (*Exode*, XIII, 16). L'un dira : « Je suis au Seigneur... Un autre écrira sur sa main : « Au Seigneur ! » (*Isaïe*, XLIV, 5). Je vous porte gravé sur ma main (*Isaïe*, XLIX, 16). » Apulée, qui ne fut oncques juif ni christien, avait le signe au bras. Il s'offre à le montrer devant Maximus, proconsul d'Afrique, si quelqu'un dans l'assistance le possède également. (*Apologie* d'Apulée).

de Caïn. « Celui qui me rencontrera me tuera », dit Caïn. Alors Iahvé le marqua d'un signe pour que personne le rencontrant ne le frappât (1). » Pendant toute la bataille des Hébreux contre les Amalécites, Moïse, les bras étendus en forme de croix, prie Iahvé de donner la victoire à son peuple. Ur et Aaron lui soutiennent les mains, l'un à droite, l'autre à gauche, afin que, de toute la journée, il n'abandonne point cette position. S'en relâche-t-il, les Amalécites avancent; la reprend-il, les Amalécites reculent. Ainsi se vérifie la puissance du signe sauveur, et avec d'autant plus d'à-propos ici que de son côté le commandant de l'armée s'appelle Jésus (2). Le signe de Iahvé, c'est la croix. Iahvé le dit lui-même dans Ézéchiel : « Passe par le milieu de la ville, dit-il au secrétaire de ses commandements, passe par le milieu de Jérusalem, et marque un Thav au front de ceux qui gémissent et soupirent sur les abominations dont est pleine la cité. » Ceux-là ne périront pas : « Égorgez tout jusqu'à l'extermination, mais sans approcher de ceux qui portent le Thav. »

Le nouveau était en ceci que Bar-Jehoudda, interprétant toutes choses dans le sens de son naziréat, se disait marqué du signe qui réunissait en lui les douze stations du soleil, les douze divisions du système paternel, les douze éléments de l'immortalité depuis l'*Agneau* initial jusqu'à celui du Renouvellement.

Symboliquement Mathieu a raison, Iahvé a « ramené son Fils d'Égypte » dans le signe que Bar-Jehoudda rapporte sur son bras. Mais si, au lieu de le ramener dans son signe, Bar-Jehoudda l'eût rapporté dans une

(1) *Genèse*, IV, 14.
(2) Jésus Nave (*Exode*, XXVII).

suite de traits formant la lettre *thav*, on eût fort proprement lapidé ledit sieur, attendu qu'il était défendu à la créature de faire concurrence, même en imitation, au Verbe inventeur de la figure et du langage hébraïques. Les rabbins qui, dans le Talmud, discutent sur ce tatouage, sont obligés de reconnaître que Bar-Jehoudda n'avait point violé la Loi, que c'était un signe et non la lettre « thav ».

Ce bon serviteur savait que les lettres de l'alphabet hébreu depuis l'aleph jusqu'au thav — d'où son père disait que le Christ contient tout — composaient les divers instruments de la Création du monde, qu'elles appartenaient en propre au Verbe Jésus et qu'elles ne devaient pas être reproduites sur la peau d'une simple créature. Ceux qui, de métamorphose en métamorphose, ont fait de Bar-Jehoudda Jésus, et de Jésus un dieu de chair, sont ici jugés par lui-même.

Dans la pierre et dans le marbre, mille ans avant Jehoudda, les rois d'Assyrie portent la croix sur la poitrine. La croix entre deux cornes d'abondance, c'est le signe que les princes asmonéens et les Macchabées ont fait mettre sur leurs monnaies (1). Si la croix suffisait à prouver le christianisme d'un homme, personne n'eût été plus christien qu'Hérode ! Il l'eût même été beaucoup plus que les apôtres. Il avait fait graver ce signe sur les murs du Temple, il l'avait mis sur ses monnaies, au-dessus d'un globe, et quoiqu'il s'y donne du « basileus », il y avoue fort explicitement le même

(1) V. l'album de l'abbé Ansault contenant des exemples (plusieurs centaines) de croix antérieures à l'Erreur christienne ou tout à fait indépendantes de la fable évangélique.

Maître que Bar-Jehoudda. Comme manifestation numismatique, Ménahem, en 819, n'en fera pas plus pour le Christ — une croix fleurdelisée — ni Bar-Kocheba qui, au-dessus d'un temple tétrastyle représentant les quatre coins du ciel selon la doctrine millénariste, fera mettre l'Étoile dont il est le fils et la croix dont il est le serviteur (1). La monnaie de Ménahem, c'est celle qu'eût fait frapper son frère aîné s'il eût réussi le coup de 788.

Jamais les Romains ne songèrent à proscrire la croix qui était le signe du dieu Latinus dont la couronne était faite des douze pointes solsticiales. Jules César honore le signe des signes, et Cossus Maridianus, un de ses triumvirs monétaires, fait mettre son nom disposé en croix au revers des frappes. La porte du temple élevé à la clémence de César porte une croix. Antoine, qui fait mettre la croix sur ses galères, à l'imitation de Cléopâtre, grande adoratrice de ce signe ; Auguste, qui fait une offrande à Horus, tenant une croix à la main ; Livie, sa femme, dont les affranchis dorment leur dernier sommeil sous un semis de croix ; Tibère, son fils, qui passe sa vie entouré d'astrologues et dont les offrandes sont reçues par les trois personnes de la triade égyptienne, tenant chacune une croix à la main ; les paysans de la campagne romaine qui vont adorer dans des temples en forme de croix, voilà les précurseurs ! La croix, c'est le signe de Jupiter Axur, celui de Jupiter Optimus et Maximus. La croix sur la hache des faisceaux, la croix sur les tuniques, la croix sur les

(1) Bar-Kocheba est le dernier des christs davidiques. C'est lui qui a consommé la ruine de la Judée par sa révolte sous Hadrien. Il était, je crois, de la lignée de Jehoudda.

tombeaux, la croix sur les médailles, la croix sur les boucliers gaulois de la colonne trajane, les enseignes romaines terminées en croix au-dessus de la pila, elle est partout et c'est en tous lieux le plus commun de tous les signes. Sur l'autel de l'apothéose à Rome, la croix. Dans l'apothéose de Marc-Aurèle et de Faustine, le génie de l'éternité qui les emporte sur ses ailes, tient à la main le globe parsemé de croix. Presque toute l'antiquité pria les bras en croix et non les mains jointes. Livie, mère de Tibère, pria les bras en croix. Apulée a vu des gens replier l'index sur le pouce et prier en baisant cette croix. « Croix, notre vie ! » disait-on. Et c'est par elle, en effet, qu'on revivait, qu'on ressuscitait chaque printemps.

III

LA PROCURATURE DE PONTIUS PILATUS (780-790).

Religieusement les Juifs, depuis le Cens, étaient gouvernés par la famille saducéenne de Hanan. Nommé par Quirinius, conservé par Coponius, Marcus Ambivius et Annius Rufus, Hanan fut l'homme d'Auguste, et, sauf deux années d'interrègne sacerdotal sous Valérius Gratus, c'est sa famille (Eléazar, son fils, pendant un an, et Joseph, son gendre, surnommé Kaïaphas) qui jusqu'à la fin retint les Juifs sous le joug de Tibère. Kaïaphas était en fonction depuis plusieurs années quand Pilatus arriva en 780 et il fut l'homme de Pilatus pendant les dix années que celui-ci gouverna la Samarie et la Judée. On peut dire que le César avait deux lieute-

nants en Palestine : le procurateur et le Grand-Prêtre. Jérusalem n'est plus la Ville de David : « spirituellement, disait Bar-Jehoudda, c'est Sodome et Gomorrhe » (1).

Pontius Pilatus appartenait à l'armée et à l'administration romaines depuis assez longtemps. Il avait servi en Espagne, et il existe des monnaies de Tibère, frappées à Turiaso, dans la province actuelle de Tarragone, avec son nom sur les revers (2). S'il avait pu prévoir le cas qu'on ferait un jour du signe de la croix, il l'y aurait fait mettre afin de pouvoir en revendiquer la priorité sur Bar-Jehoudda. Mais on ne songe pas à tout. Peut-être avait-il été surnommé Pilatus, parce que, l'un des premiers parmi les centurions primipilaires, il avait porté le javelot surmonté de la pila par laquelle Auguste signifiait qu'il était le maître de l'*orbis terrarum*.

La forme ronde était un attentat au Christ. Ce qui est rond peut tourner, et dans ce mouvement l'axe du monde risque de se déplacer aux dépens de Jérusalem.

Je ne sais où j'ai lu que Pilatus était une créature de Séjan. C'est une fantaisie d'historien. Une fois à Caprée, dans ce qu'on appelle « son île », bien que le goût lui en eût été légué par Auguste, Tibère laissa les choses aller, ne changeant plus les commandants de province et confiant dans l'étoile de l'Empire. Pendant plusieurs années il laissa la Syrie, comme l'Espagne, sans lieutenant consulaire. Quand il en nomma un, ce fut un Pison, Cnéius, qui d'ailleurs fut fidèle et refusa d'ac-

(1) *Apocalypse*, XI, 8.
(2) Cohen, *Monnaies romaines* (Coloniales de Tibère). Turiaso, aujourd'hui Tarazona.

cueillir dans ses légions les enseignes de Séjan. Pilatus suivit cet exemple et jusqu'à la fin de sa procurature il se maintint en crédit.

Il était en fonctions depuis deux ans lorsque Dieu adressa la parole à Bar-Jehoudda. Antipas était tétrarque de la Galilée et Pérée, Philippe, de la Gaulanitide, Trachonitide et Bathanée, Lysanias, de l'Abilène (1).

On a contesté ce dernier renseignement, fourni par Luc, sous le prétexte que Lysanias l'ancien, celui d'Auguste, était mort depuis cinquante ans. Ce n'est pas de lui qu'il s'agit mais d'Hérode Lysanias, fils d'Hérode le Grand et de Cléopâtre. Cet Hérode, dit le tétrarque dans les *Actes*, était demi-frère de Ménahem senior et de Salomé. C'est le premier mari d'Hérodiade (2) dont il eut une fille, Salomé — la danseuse de l'Evangile — qu'il a donnée à son frère Philippe.

Il y avait dans Josèphe sur ce Lysanias, tétrarque de l'Abilène, une mention qui a disparu, avec beaucoup d'autres. On y lisait qu'après la mort d'Hérode « Archélaüs, tant pour obéir au testament de son père qu'à la volonté d'Auguste, avait seul régné sur la Judée, et qu'après dix ans de règne il avait cédé la place à ses trois frères, Philippe, Hérode junior (Antipas) et Lysanias » (3). Eusèbe dit que cela est dans Josèphe et

(1) Luc, III, 1.

(2) Du moins selon toute vraisemblance. J'ai dit pourquoi il n'y avait pas de certitude.

(3) *Histoire ecclésiastique*, liv. Ier, ch. IX. Toutefois il n'est pas exact qu'Archélaüs ait régné seul sur toute la Judée et que ses frères n'aient eu leurs tétrarchies qu'au bout de dix ans. La première affirmation a pour but de corroborer le texte de Mathieu (prologue), la seconde, celui de Luc (III, 1) : l'ensemble, de briser tout lien entre la mère de Bar-Jehoudda et celle de Philippe et de Lysanias.

qu'on l'y peut voir, si l'on veut. Or cela n'y est plus.

Dans le Josèphe qui nous est parvenu nous trouvons bien Archélaüs tétrarque de Judée, avec le titre d'ethnarque, Hérode Antipas tétrarque de Galilée, et Philippe tétrarque de Bathanée et de Trachonitide (1), mais il y a quatre princes puisque chacun d'eux a un quart du gouvernement total de la Palestine. On nous a fait sauter une tétrarchie et un tétrarque. Nous allons retrouver l'une et l'autre, sinon à l'endroit où nous les cherchons, du moins un peu plus loin, en la première année de Caligula qui donne la tétrarchie de Lysias à Agrippa I[er] (2) et en la douzième année de Claude qui donne à Agrippa II « la tétrarchie qu'avait eue Philippe (la Bathanée et la Trachonitide) et Abila qui avait été de la tétrarchie de Lysias » (3). Ce Lysias est l'Hérode dont parlent Luc, comme ayant été tétrarque de l'Abilène sous le nom de Lysanias, et Eusèbe sous le nom de Lysias, qui concorde avec l'indication originale de Josèphe (4).

La haine de Bar-Jehoudda contre Antipas ne s'étend pas à Philippe et à Lysanias. Il semble qu'au contraire il ait trouvé refuge en Abilène dans les circonstances

(1) Dans la *Chronologie* du même Eusèbe, même renseignement, avec un frère de plus : « Archélaüs succède à Hérode et ses [quatre] frères Hérode Antipas, Lysias (Lysanias) et Philippe. » Le chiffre « quatre » a été mis là par un scribe qui a cru qu'Hérode et Antipas faisaient deux personnes et devaient être séparés par une virgule.

(2) En même temps que celle dont avait joui Philippe, Caligula laisse à Antipas, pour une année encore, la Galilée et la Pérée. (*Antiquités*, l. VIII, ch. VIII.)

(3) *Antiquités judaïques*, l. XX, ch. V.

(4) Qu'on a fait disparaître, quand, pour les besoins de l'imposture ecclésiastique et de la chronologie (pseudo-décapitation du Joannès antérieure à sa crucifixion), l'Eglise eut fait Hérodiade femme de Philippe. Nous verrons tout cela en temps utile.

critiques. L'Abilène, pour Bar-Jehoudda, c'est l'antichambre du désert. Sa mère et ses frères habitent soit Bethsaïda soit Kapharnahum dans la tétrarchie de Philippe, aucun dans celle d'Antipas. On vit chez des princes qui par leur mère au moins tiennent des Cléopas. Aussi n'y a-t-il pas un mot contre eux dans l'Évangile.

Pourtant Philippe était dans le même cas qu'Antipas. Il avait commis les mêmes crimes de tolérance, admis les mêmes cultes étrangers, contribué à leur éclat par de l'argent juif. Il avait été élevé dans Rome aux mêmes écoles. Toutefois, il n'avait pas donné le scandale de bâtir une ville sur un ancien cimetière et de l'appeler Tibériade. Construite par Antipas, nommée par lui, à moitié peuplée d'étrangers, plus païenne que juive, Tibériade est en Galilée la ville de la Bête. Ville trois fois maudite par son nom, par sa population et par son origine : cette assiette sépulcrale si contraire aux lois et aux traditions juives qu'on passait pour impur pendant sept jours quand on s'était trouvé, même par devoir, en des lieux semblables ! De tous les vivants qui sont dans cette ville et en cette compagnie, Bar-Jehoudda dit qu'ils sont morts d'avance.

Les lieux où il baptise sont beaucoup plus haut, sur divers points dont les scribes ont fait Béthanie et le faux Origène Bethabara ou lieu du bac, et qui ne sont autres que Bathanea, Bethara, les sources du Jourdain et celles de Zebda en Abilène (1). Je pense qu'il opéra toujours le plus loin possible de Bethsaïda et de Panéas

(1) Zebda s'appelle aujourd'hui Ez-Zebedani, dans une vallée qui est visiblement le bassin d'un ancien lac. De belles et fortes sources coulaient dans les environs d'Abila et elles alimentent encore l'Oued Barada qui arrose la plaine.

qui, sous les noms de Juliade et de Césarée, étaient devenues des villes à demi païennes où Philippe tolérait toutes sortes d'idoles et de monstruosités semblables.

IV

LES ÉGLISES

Du Recensement à l'*Apocalypse,* la secte semble dormir, et pourtant elle veille. Elle attend le *terme* fixé par Jehoudda, le Grand Jour où le Fils de l'homme baptisera de feu le fils de David.

En l'absence du Nazir quelques disciples voyagent, hirsutes, maléfiques, jetant des sorts, appelant les maux, surveillés par les chiens qui grognent derrière leur besace, faisant peu de recrues malgré les splendeurs du Royaume. On les avait vus à l'œuvre. On les craignait comme chez nous on a craint les chauffeurs. Il y a là quelque chose comme une Camorra, une Maffia, une Mano Negra dans un milieu indéfinissable, tout à la fois balkanique et marocain, macédonien et kurde, albanais et berbère, arnaute et kabyle, troublé de passions et d'idées fort troubles elles-mêmes et sur lesquelles ne peut rien la lanterne sourde de l'histoire. Jamais nos cerveaux modernes n'auront la puissance de quitter leur boîte pour descendre au fond de cet abîme, où d'ailleurs il n'y avait que du vide. Tout ce qu'on sait de ces hommes, c'est que le Christ les empêchait de voir Dieu.

Shehimon s'était fixé dans Kapharnahum, avec sa

« mère » (1). Chaque fois que Bar-Jehoudda vient à Kapharnahum, qu'il habita peu ou prou avant la grande aventure, il va droit à la « maison ». Cette maison, tout court, c'est celle de l'assemblée, c'est l'église. C'est là qu'il guérit la mère de Shehimon, qui est la sienne, d'une fièvre qui la terrassait. C'est le seul miracle qu'il ait accompli chez celle que Luc appelle la « Veuve de Kapharnahum » pour ne pas l'appeler la veuve du grand Jehoudda. Quant à la fièvre dont il la guérit, nous savons de quelle nature elle était. Cette fièvre durait depuis la mort de « l'homme de lumière », elle était faite d'espérance et d'anxiété. Le terme approchait. Le fils aîné vengerait-il le père? Le Nazir se rappellerait-il que depuis le ventre il était l'Antéchrist, le Précurseur du Verbe? Et les six autres « démons » que Jésus avait émis par Salomé, répondraient-ils à cette céleste origine?

Outre l'église de Kapharnahum, la Grande Église, il y en avait deux en Syrie : l'une à Antioche, fondée par Ménahem Ier, l'autre à Damas, par Ananias (2). Ces deux hommes étaient dits Presbytres, c'est-à-dire Anciens ; ils sont de l'étoffe dont on a fait plus tard les épiscopes ou présidents. Aucun ne s'avouait christien pour ne pas trahir « le mystère de Dieu ». Mais le secret transpira, et bientôt on leur donna ce nom inef-

(1) Que certains Évangiles appellent « sa belle-mère » pour ne pas avoir à avouer que la mère de Shehimon dit *la pierre* est en même temps celle de Bar-Jehoudda, dit Joannès ou *le jésus*.

(2) Dans les *Actes*, c'est Ananias qui baptise Saül (Paul), lequel ne fut jamais baptisé, et c'est Ménahem qui lui impose les mains, contre toute vraisemblance. La seule chose qu'on puisse retenir de ces impostures dont on mesurera l'énormité bientôt, c'est l'existence d'une église à Damas et d'une autre église à Antioche, toutes deux millénaristes à outrance.

fable qu'ils cachaient aux païens comme la clef du bonheur. C'est à Antioche, en effet, que les Juifs de cette secte furent appelés pour la première fois christiens (1) — ceci bien avant les faits exploités dans la fable évangélique.

Ménahem Ier, étant un peu plus âgé que Lysanias et Philippe, devait avoir près de soixante ans, s'il vivait encore. Avec lui Lucius de Cyrène et Shehimon dit Niger étaient apôtres (2). Qui les avait faits apôtres et assez notoires pour que les premiers ils aient été désignés sous le nom de christiens ? Le Verbe. Est apôtre quiconque prêche le Christ (3).

V

LE PSEUDONYME APOCALYPTIQUE DE BAR-JEHOUDDA

La vie de Bar-Jehoudda jusqu'en l'année onzième de Tibère, soit 777, nous échappe complètement. Mais en l'an 782 (4) il lance son *Apocalypse* sous le pseudonyme que son père avait pris pour le *Thème du monde*.

(1) *Actes des Apôtres*, XI, 27.

(2) C'est très probablement à cause de Lucius qu'on a mis plus tard un Évangile sous le nom de Luc.

(3) Les *Actes des Apôtres* (XIV, 1, 4) le reconnaissent en donnant ce titre à Saül et à Barnabas qui d'ailleurs ne méritent aucunement dans le sens où les *Actes* l'entendent. Dans les *Lettres de Paul* (aux Romains, XVI, 7) on donne le titre d'apôtres à Andronicus et Junias qui, s'ils étaient parents de Saül comme on le dit, furent des apôtres franchement anti-jehouddiques.

(4) « L'an quinzième de l'empire de Tibère César, Pontius Pilatus étant gouverneur de la Judée ; Hérode, tétrarque de Galilée ; Philippe, son frère, de l'Iturée et de la province de Trachonite, et Lysanias, de l'Abilène, Hanan et Kaïaphas étant grands-prêtres, le Seigneur fit

Ne croyez point que Bar-Jehoudda ait été assez sot pour produire l'*Apocalypse* sous son nom de circoncision. Quand on voulait imposer aux Juifs, on signait Moïse, Enoch, Elie, et cette fois, comme le prophète révélait l'accomplissement du thème qu'avait exposé son père, il mit son œuvre sous le nom de Joannès. L'Eglise, au milieu de ses inventions les plus folles, convient que l'auteur de l'*Apocalypse* était à Bethsaïda sous Kaïaphas et contemporain de Pilatus. Complétons cet aveu. Il n'y a jamais eu au Jourdain de baptiste appelé Jochanan pendant la procurature de Pilatus ; Joannès n'est que le pseudonyme de Bar-Jehoudda. C'est en ce sens que le Coran a pu dire : « Personne avant lui n'a porté ce nom » (1), et c'est en ce sens seulement, car des centaines, des milliers de Juifs portaient le nom de Jochanan au temps de Bar-Jehoudda. Mahomet d'ailleurs se trompe, car le père de Bar-Jehoudda avait, lui aussi, porté le nom de Joannès dans les Ecritures de la secte. Ne l'oublions jamais, Bar-Jehoudda n'est qu'un disciple, mais revêtu d'une mission à laquelle le premier Joannès ne pouvait prétendre; il est le Joannès-nazir, le Joannès-jésus, chargé d'administrer le baptême d'eau.

C'est bien le Joannès ou Oannès-nazir que Pilatus va crucifier le 14 nisan 788. Celui que le Talmud de Tibériade appelle Ben-Sotada, le Talmud de Babylone

entendre sa parole à Joannès, *fils de Zachari*, dans le désert. » (Luc, III, 1 et suiv.)

Le scribe de ces versets a pris la filiation du Joannès dans la Nativité du Joannès-jésus selon Luc et il vient de procéder à la fausse *Nativité de Jésus au Recensement*. Il n'est pas exact qu'Hanan fût grand-prêtre pendant la prédication du second Joannès, mais il était grand-prêtre quand le premier Joannès a prêché le refus du tribut.

(1) Coran, ch. XI, *Maria*, v. 8.

l'appelle Oannôzri (1). Or, qu'est-ce que ce nom? Une contraction d'*Oannès* et de *Nazir*, Oannazir, nous dirions Jeannazir.

Lucien, quoiqu'il ait été visiblement sophistiqué, trahit encore aujourd'hui cette vérité capitale : le crucifié est celui qui expliquait les ouvrages des prophètes (son père et son oncle), qui en a composé et qui lui-même, « a introduit cette doctrine (du baptême de Rémission) dans le monde » (2). Mieux que cela, Lucien donnait son vrai nom qui était et dans Josèphe et dans Celse l'épicurien (3).

Le bon empereur Julien qui, avec tout son entourage, perça l'imposture évangélique, si transparente au fond, ne pouvait être dupe du pseudonyme sous lequel Jehoudda et son fils avaient placé leurs Révélations. « Dieu, dit-il, ne s'est point occupé exclusivement des Juifs, mais il veille sur toutes les nations et il n'a donné aux Juifs rien de bon, rien de grand, tandis qu'il a comblé les païens de faveurs beaucoup plus remarquables. Les Egyptiens peuvent citer chez eux les noms d'une foule considérable de sages dont un grand nombre ont succédé à Hermès (il veut parler des Joannès avec lesquels Moïse entra en contestation). Les Chaldéens et les Assyriens en ont eu autant depuis Oannès et Bélus et les Grecs des milliers depuis Chiron. Et depuis lors se sont montrés toutes sortes d'hommes inspirés et interprètes des choses divines : privilège dont

(1) Voyez là-dessus, si vous ne voulez pas remonter à la source juive, les théologiens catholiques Wagenseil (*Sota*, déjà cité) et Pfeiffer (*Theologiæ judaïcæ et mahumeticæ principia*), combien d'autres!

(2) Emprunté presque textuellement à *Peregrinus*.

(3) Qu'il ne faut pas confondre avec Celse le platonicien, ami de Julien et auteur de *la Vérité* sur les jésu-christiens.

se vantent exclusivement les Juifs. (1) » Avant Julien, Apulée ayant à repousser une accusation de magie répond qu'il s'intéresse aux sciences occultes en ce qu'elles ont d'inoffensif et cite le Joannès — l'égyptien ou le chaldéen — parmi les révélateurs dont il a vu les ouvrages dans les bibliothèques publiques (2). Et cette déclaration est accueillie comme un aveu par les murmures de ses ennemis : ne l'avaient-ils pas accusé d'adorer en secret le « scélérat » qui avait signé l'*Apocalypse ?*

VI

L'APOCALYPSE DE 782

C'est une erreur énorme de croire que le Joannès ait prêché la fin du monde. La fin du monde eût été le *Mataioangile*, la Mauvaise nouvelle. L'attente de la fin du monde eût tari la source de tout courage, brisé le ressort de toute énergie. C'eût été la paralysie totale de l'effectif christien. On ne se serait pas fait tuer pour un Christ qui aurait détruit complètement le monde, on mourut pour un Christ qui allait venir renouveler éternellement le bail du Juif avec la terre. Cette distinction éclaire tout. On voit pourquoi, dans quel intérêt de race les christiens dits *Galiléens* ont montré une foi,

(1) C'est à tort que M. Talbot dans sa traduction de Julien (Paris, 1863, in-8°, p. 336) a mis Ninos où il y a Ἄννου, ce que d'ailleurs il reconnaît. Ninos n'est qu'une corruption d'Annos, comme Ninive n'est qu'un dérivé d'Annive. Les armes parlantes de Ninive, c'est un poisson oannique.

(2) *Apologie*, prononcée devant Maximus, proconsul d'Afrique sous Antonin.

un esprit de contention qui nous étonne encore après dix-neuf siècles, et pour quel motif l'annonce du *cataclysme limited*, que tous les hommes d'aujourd'hui prennent pour *la fin du monde*, a pu être nommée l'Évangile, la *Bonne nouvelle*. L'Évangile de Jehoudda et de tous ses apôtres, c'est la terre purgée de tous les païens, de tous les Juifs insuffisamment Juifs, et renouvelée, après le baptême du feu, pour une seule espèce d'hommes, les Juifs élus du Christ. Cette terre-là, c'est la Terre Sainte définitive, le monde aux Juifs *in æternum*.

Le christianisme ne fut pas du tout une superstition triste et qui fit des mélancoliques. Joie nationale, au contraire, et plénitude sociale en perspective. Le premier article du code est qu'on ne travaillera point.

L'*Apocalypse* faisait partie des *Paroles du Rabbi* (1) d'abord écrites en araméen par Philippe, Jehoudda dit Toâmin et Mathias, les deux premiers, frères, le second, neveu de l'auteur. Nous n'en possédons plus que l'adaptation judéo-grecque dite *Apocalypse de Pathmos*, adaptation incomplète, infidèle, plusieurs fois revue et corrigée par l'Eglise après additions et retranchements, jusqu'à ce que la personnalité du Joannès et les preuves de son identité avec le crucifié de Pilatus eussent disparu. Les trois premiers chapitres de l'adaptation grecque sont, avons-nous dit déjà, un *Envoi* (2). Un disciple du Joannès et qui prend son nom rappelle aux Juifs millénaristes dispersés en Asie les promesses et les Révélations faites à leur maître commun par

(1) Les *Logia Kuriou* de Papias, les *Livres du jésus* de Valentin, nous verrons cela en son lieu.
(2) *Nativité selon l'Apocalypse*, p. 121.

Dieu, promesses dont la réalisation est suspendue, mais immanquable, étant donné leur origine.

On ignore de quelle époque est cette adaptation, on en est réduit aux hypothèses. Au fond elle est de plusieurs époques, où domine toutefois celle d'Antonin. Je donnerai mes raisons pour ce qu'elles valent, sans insister sur ce point d'importance secondaire. Le texte qui nous est parvenu contient des additions qui ne sauraient être antérieures au quatrième siècle. Mais, la vérité souffre beaucoup plus des retranchements opérés dans l'original araméen que des additions faites à la version grecque.

L'*Apocalypse* ne saurait être née à Pathmos ; peut-être y a-t-elle été déportée. L'homme qui l'a datée de Pathmos se console de son exil avec ce petit livre de prophéties obscur pour tout le monde, pour lui plein de clartés sublimes et de sous-entendus glorieux. Mais il ne la donne pas comme étant de lui, au contraire, il la réédite pour le réconfort des millénaristes d'Asie. Comment a-t-on pu croire que l'*Apocalypse* avait été composée au milieu de la mer d'Ionie? Païenne, consacrée à Vénus, hélas ! l'île de Pathmos s'effondrait l'une des premières dans le cataclysme qui devait emporter tout ce qui n'était pas la Judée. La première victime de la prophétie, c'était le déporté. Précipité au fond de l'abîme dès le prologue, il n'eût jamais habité la nouvelle Jérusalem que le Christ Jésus devait bâtir sur les ruines de l'ancienne.

L'*Apocalypse de Pathmos* ne connaît point d'autre Royaume de Dieu que le Royaume millénariste, point d'autres fondateurs de la secte christienne que Jehoudda

et Zadoc et point d'autres prophètes montés au ciel. Comme Josèphe, l'adaptateur judéo-hellène ne connaît pas de secte qui aurait été fondée par un certain Jésus, de Nazareth ou de Betléhem au choix. C'est si bien l'*Apocalypse* de 782 que l'Assomption de l'auteur n'y figure pas, non plus que celle de ses frères. Bar-Jehoudda en est encore à l'Ascension de son père et de son oncle.

Ce rugissement du lion de Juda serait anachronique sous Domitien. L'anathème aux rois, aux tétrarques et aux chiliarques est une date politique. Sous Domitien il n'y avait plus de tétrarques en Galilée — cela, depuis les fils d'Hérode, — il n'y avait plus de rois, plus de chiliarques depuis les Agrippa. Mais, dira-t-on, il y avait les rois d'Asie. Eh ! qu'importent les rois d'Asie au Juif relégué dans Pathmos? A quels rois, à quels tétrarques, à quels chiliarques en veut-il, sinon à ceux dont ont pâti Jehoudda et sa famille ? Les Juifs ont souvent défendu leur liberté, jamais celle des autres.

Depuis l'entrée des légions de Pompée dans le Temple et la tache de servitude imprimée sur le peuple par Auguste, le nationalisme juif a le droit d'appeler Rome la grande Babylone, d'en souhaiter, d'en prédire, d'en décrire l'agonie dans les flammes. Avant de s'appeler Tibère, la Bête s'est appelée Pompée, César, Antoine, Crassus, elle s'appelait Auguste au temps de Jehoudda.

La haine des Juifs contre la Babylone d'Occident n'a pas attendu Néron pour faire explosion. Pour fourbir poétiquement son glaive et faire crouler lyriquement les étoiles, le Joannès n'a pas attendu que ce grimaud de Domitien s'en allât réciter aux divinités infernales un peu de Martial et de Quintilien. Josèphe, Tacite et Sué-

tone, le premier d'après les Apocalypses des Joannès juifs, les seconds d'après les histoires antérieures, sont unanimes à dire que l'idée de la Mission juive avait envahi l'Asie bien avant Néron; que le mouvement christien devait commencer en Orient — Josèphe précise et nomme Babylone; que le Christ viendrait en Judée et que de là partiraient les (douze) puissances surhumaines auxquelles l'Occident succomberait fatalement. Il fallait d'abord que les Quatre animaux (Keroubim) du grand fleuve Euphrate fussent déliés et, en desséchant les fleuves, ouvrissent la voie aux rois mystérieux qui emporteraient l'Empire. Ces rois étaient d'autant plus certains de la victoire qu'ils n'avaient plus la Méditerranée devant eux pour leur barrer le passage, Bar-Jehoudda la supprimait.

Pour le fond allégorique, toutes les Apocalypses des Jehoudda sont pillées. Si les visions qu'elles contiennent leur appartenaient en propre, les Joannès auraient eu le mérite de les avoir rêvées. Mais pas un trait qui ne soit effrontément plagié. Jehoudda et Bar-Jehoudda sont des imposteurs revêtus de la peau de poisson des Joannès chaldéens. Libre au Joannès-jésus d'intituler son livret : *Révélation du Christ Jésus*, de dire que Dieu la lui a *octroyée* pour annoncer à ses serviteurs ce qui doit bientôt arriver, qu'il la lui a *signifiée* par un ange terrestre (son propre père), que, par conséquent, il est un *attestateur* de la parole de Dieu et un *témoin oculaire* du Christ Jésus, nous sommes fixés, ce sont d'impudents coquins qui n'ont rien vu, rien entendu, rien deviné. Mais qui eût osé les contredire ? Le Fils de l'homme, sauveur des Juifs et bourreau des

païens ! Comment eût-on douté qu'ils l'eussent vu ? Il était si ressemblant !

Sans essayer une reconstitution de l'*Apocalypse*, telle qu'elle était en 782, nous pourrons indiquer, parfois avec la plus grande précision, les points sur lesquels s'est appesantie la main frauduleuse de l'Eglise.

VII

LA COLOMBE DE L'ARCHE CÉLESTE

L'Evangile des Naziréens ou Ebionites, premier monstre évangélique, et les *Sagesses* valentiniennes, la plus ancienne glose faite sur cette fable, disent en quoi consistait l'Investiture céleste du Joannès-nazir. Dieu lui envoyait le Verbe Jésus sous la forme d'une colombe, le Verbe étant pour la blancheur à la ressemblance de cet oiseau que le Précurseur appelait, de son côté, par son naziréat virginal. Dans ces écrits que nous n'avons plus, tel celui des Naziréens, ou qui nous sont parvenus dénaturés, tels ceux des Valentiniens, mais que tous les christiens du second siècle, soit millénaristes, soit gnostiques, ont eus et suivis, on ne racontait pas comme aujourd'hui le fantasmagorique baptême d'un certain Jésus de Nazareth par le Joannès Nazir. L'Investiture par la colombe provenait de l'*Apocalypse* où le Joannès expliquait lui-même, autobiographiquement, à la première personne, sa mission, son onction, son état de christ. Il disait quelle messagère était descendue pour lui révéler le mystère du salut et quelles paroles il avait entendues. Ces paroles n'avaient

rien de nouveau pour personne et c'était leur force. (1) Il les avait prises dans les *Psaumes* de son père David (2).

Les Evangiles sont obligés de renier l'*Apocalypse;* au moins ne renient-ils point son auteur, comme a fait l'Eglise. Aucun ne peut avouer que le Joannès ait laissé une Révélation écrite : avouer cela, ce serait avouer pour christ-jésus Jehoudda, fils de Jehoudda. Jésus, que les évangélistes ont logé dans le corps du Nazir (3), use d'un subterfuge des plus curieux pour déguiser cette vérité que l'auteur de l'*Apocalypse* s'était dit christ dans l'*Apocalypse* même, mais il la fait avouer par Isaïe (4) : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, dit-il (5), c'est pourquoi il m'a consacré par son *chrisme* (onction) et m'a envoyé... publier l'*An de grâce du Seigneur* et le jour de la rétribution. »

« Mon Père (selon la thèse même de son père terrestre) m'a envoyé l'Esprit-Saint sous la forme d'une colombe », dit le Joannès-jésus dans les écrits valentiniens (6). Et ainsi revêtu de la grâce divine, il a pu révéler des mystères inouïs, à travers toutes les

(1) Dans certains écrits, celui de Celse, par exemple, l oiseau révélateur n'était pas proprement une colombe, mais un volatile qui, attendu le voisinage du Jourdain, pouvait fort bien être un canard — il y en a d'immortels. Mais passons, nous n'en sommes pas réduits à de basses distinctions ornithologiques.

(2) Psaume II, 7.

(3) V. la scène de Jésus dans la synagogue des Naziréens. Luc, IV, 17-19.

(4) Isaïe, LXI, 1.

(5) Allusion à son naziréat. V. p. 206, verset 66.

(6) Deuxième *Sophia* valentinienne dont l'auteur, juif ou non, se sert d'un Evangile où Jésus ne se faisait pas encore baptiser par le Joannès, car c'est le Joannès lui-même qui parle ici sous son surnom de jésus.

épreuves qui l'ont mené à la croix. Car cette colombe, c'est l'aile du Verbe, c'est la Parole ailée. On n'arriva pas du premier coup à détacher Jésus de la colombe et à en faire un être qui va et qui vient sous la forme d'un homme. On n'osait pas. La colombe fut longtemps l'unique image qu'il eût prise pour traverser les airs : colombe envolée de l'Arche céleste pour annoncer au Joannès le salut contre le feu, comme autrefois la colombe envolée de l'arche terrestre était revenue pour annoncer à Noé le salut contre l'eau.

L'arche que jadis avait conduite Noé venait des hommes, charpentée par lui et par ses ouvriers avec une hache et du bois. Combien plus noble et plus haute l'Arche du baptême que Bar-Jehoudda allait mener sur le lac de Génézareth ! Elle venait du ciel d'où, aidé par Dieu lui-même dans ce génial ouvrage, le grand Zibdéos de l'Evangile l'avait tirée, afin qu'au jour dit ses fils pussent y monter pour jeter leurs filets et pêcher les Juifs.

Toutes les allégories de l'Evangile, le Charpentier Joseph, Zibdéos le Faiseur de poissons, ses fils les Pêcheurs d'hommes, la Barque du baptême, ces images sur lesquelles ânonne depuis des siècles la pauvre exégèse théologique, tout cela est descendu du ciel sur les ailes de la colombe. Tombée dans l'encrier des évangélistes, elle est remontée au ciel, à moitié plumée, laissant dans l'air, avec le remords d'être venue, la longue tache que lui ont imprimée les impostures humaines. Vous la chercheriez en vain dans la marmite de l'Eglise, on n'y trouve que des pigeons. Mais, avant de monter dans la barque de Pierre, pape à Rome — ineffable piperie ! — Shehimon a voulu dire un dernier adieu à la vieille

Arche construite par son père, l'arche qui devait déposer Israël au port de salut (1).

Il n'y avait pas deux personnes au Jourdain pendant la descente de la colombe, il n'y en avait qu'une, le Joannès, fils de David. C'est à lui que le Verbe remettait la clef du Royaume et renouvelait la promesse faite à l'ancêtre. « L'Esprit-Saint, disait-il, descendit sur *moi* sous la forme d'une colombe, et une voix du ciel vint *qui jadis avait parlé à David* : « Tu es mon fils, *je t'ai engendré aujourd'hui* (2). » Il était âgé de quarante-deux ans lorsque Dieu l'*engendrait*. Voilà l'antique version qui de l'*Apocalypse* avait été transportée et mise à la troisième personne dans l'Évangile dont se sont servis Valentin et l'auteur du *Tryphon* et qui, dans cette teneur originale, a disparu des Écritures canoniques. Et cela se conçoit, car elle ne pouvait provenir que d'un écrit antérieur aux Évangiles actuels et dont le héros ne devenait fils de Dieu que par l'Investiture. Et en effet, dans cet écrit, c'est Bar-Jehoudda qui est en scène sous le pseudonyme de Joannès. Cette leçon : « Je t'ai engendré aujourd'hui, *Ego hodiè genui te* », qui s'oppose à toute intervention de Dieu dans la naissance du jésus, elle était encore dans l'Evangile dont se servait Augustin, évêque d'Hippone, au cinquième siècle (3), mais déjà ce n'était plus la réédition d'une parole apportée au Joannès par la colombe de 782, on

(1) Première des deux fausses *Epitres de Pierre*, III, 20, 21. L'auteur reconnaît que la barque du baptême est l'équivalent de celle de Noé adaptée à d'autres fins.

(2) Psaumes, II, 7.

(3) *Confessions*, l. XI, ch. XIII. L'Evangile d'Augustin était sans doute celui d'Ambroise de Milan.

en avait enlevé tout ce qui en décelait la source apocalyptique, tout ce qui rappelait l'identité du bénéficiaire. Au cinquième siècle la métamorphose du Joannès en Jésus était presque complète, et Jésus était le Fils de Dieu, non depuis 782, mais depuis la Création, depuis le ciel, depuis toujours!

Les scribes du *Quatrième Évangile* ont eu à leur disposition l'*Apocalypse* dans laquelle le Joannès disait de lui-même : « J'ai vu l'Esprit descendant du ciel comme une colombe et s'arrêtant sur *moi.* » Ils ont conservé la phrase, mais quand on introduisit Jésus dans la fable, on fit sauter le *moi* d'un simple petit coup de pouce, et on le remplaça par un *lui* qui vient fortifier grammaticalement l'hypothèse d'un deuxième individu présent à la scène. Dans cette version le Joannès ne parle plus de lui, mais de Jésus dont il dit : « J'ai vu la colombe s'arrêter sur... *lui.* » Le beau est que le *moi* primitif est resté, simplement reculé d'un mot : ... *Moi*, reprend le Joannès, *je ne le connaissais pas* (1). » Que de temps avant d'en arriver à l'impudent histrionisme d'aujourd'hui, à cet indécent procédé de pantomime anglaise grâce auquel Jésus remplit aux côtés du baptiste le rôle subalterne du baptisé! Scène tellement scandaleuse que le scribe ne peut s'empêcher d'en rougir. « Mais, s'écrie le baptiseur, c'est tout le contraire de ce qui devait se passer! » (Littéralement : « C'est moi qui dois être baptisé par vous, et vous venez à moi (2)! ») Le scribe emploie le présent puisque c'est le mode dans lequel il place l'action, mais c'est l'imparfait qui convient. « Seigneur, pense le Joannès, c'est vous

(1) *Quatrième Evangile*, I, 32, 33.
(2) Mathieu, III, 14 et 15.

qui deviez me baptiser de feu et voilà que je vous baptise d'eau! C'est le renversement de toutes les *Apocalypses* de la famille! Elle est bien bonne, comme on dit à Lutèce! » Elle est bien bonne, en effet! Mais Dieu, s'il a quelque honneur, doit la trouver mauvaise.

Et l'Eglise veut que Jésus ait été cousin du Joannès, nés à cinq mois d'intervalle l'un de l'autre! Leurs parents ont des rapports tellement intimes qu'ils se communiquent l'état des grossesses dans chaque ménage! Leurs mères ont des rapports tellement étroits qu'elles se feraient scrupule d'accoucher l'une sans l'autre! Mais vous avez entendu le cri de la vérité par la bouche de cet homme que les évangélistes ont dépouillé de tout, de son père, de sa mère, de ses frères, de ses sœurs, de son investiture, de sa crucifixion même, pour les donner à Jésus : « Je ne le connaissais pas! J'étais venu baptiser dans l'eau afin qu'il fût manifesté dans Israël (1)! » Vérité irréfutable à tous les points de vue. Ni corporellement, ni même spirituellement le Joannès n'a connu le Jésus de la mystification dont il demeure le seul protagoniste en chair. Alors quelle sorte de Christ annonçait-il donc? Quel Verbe a-t-il « manifesté dans Israël », ce fils de David que Dieu engendre en la quinzième année de Tibère? La suite de son *Apocalypse* va nous l'apprendre.

Ah! les Manichéens avaient bien raison de dire à Augustin qu'il n'y avait pas un seul exemplaire de l'Evangile qui n'eût été falsifié! Ils avaient bien raison de lui montrer, avec preuves à l'appui, que le crucifié de

(1) *Quatrième Evangile*, I, 31.

l'Evangile ne pouvait être Jésus, Messie-fantôme (*sic*) lancé dans le monde par les judéo-christiens aux abois. Et comment Augustin n'aurait-il pas cru Faustus et les autres évêques manichéens ? Ils avaient en main l'*Apocalypse* originale avec tous les écrits de Bar-Jehoudda ! (1).

Bar-Jehoudda fut donc pendant sept ans tout le salut.

Lui-même, en se proclamant fils de Dieu, christ par révélation, ne prétendit pas être l'objet d'une exception intransmissible. Il fut le prototype de l'oint, de l'enfant de Dieu que tout Juif pouvait devenir par le baptême d'eau. Vienne le baptême de feu et tout baptisé était admis aux mille ans de vie ! Par la faculté qu'il avait de transmettre ce pouvoir, il était le sauveur, le jésus de sa génération.

Ce qu'on a essayé de cacher le plus possible dans l'Evangile, c'est qu'il avait été surnommé *jésus* par les uns et *christos* par les autres. On a laissé échapper le second fait, mais on a presque réussi à en éliminer le premier, qui n'est pas moins constant. Il n'en reste plus qu'une preuve, d'ailleurs saisissante.

Si le nom de Jésus est le nom propre du Verbe dans la fable, il ne lui revient pas au point de vue baptismal ; dans les Evangiles primitifs Jésus ne baptise pas. Ce cri des pharisiens à Bar-Jehoudda crucifié : « *Toi qui sauves les autres*, sauve-toi maintenant toi-même ! »

(1) Nous le montrons au chapitre, *Les Paroles du Rabbi* : et nous reviendrons sur le cas vraiment inouï de cet Augustin qui, après avoir professé l'inexistence de Jésus, requiert persécution contre ceux qui la discutent ou la nient.

ne peut donc s'adresser qu'à un Juif connu par le pouvoir qu'il s'attribue de remettre les péchés. Refuserez-vous d'écouter Jésus lorsqu'il viendra vous dire dans la *Sagesse* de Valentin que « jésus » était le surnom du Joannès baptiseur ?

« Le Baptiste Joannès a prophétisé sur *moi*, dit Jésus, en disant (1) : « Moi, à la vérité, je vous baptise dans l'eau pour le repentir et la Rémission de vos péchés ; celui qui viendra après moi m'est supérieur (il n'est pas encore question de sa *chaussure*) (2) : il a son van à la main et purifiera son aire ; la paille, il la brûlera dans un feu inextinguible, mais le froment, il le rassemblera dans son grenier (3). » *La vertu qui était en jésus a prophétisé sur moi*, sachant que j'amènerais les mystères au monde (par la révélation), afin de purifier les péchés de ceux qui croiraient en moi, qui m'écouteraient, afin que je les fasse pure lumière et que je les introduise dans la Lumière. »

Jésus a donc deux acceptions dans l'Evangile ; tantôt il est mis pour Joannès-jésus : alors c'est un homme qui parle et il mesure humblement la distance qui le sépare du Christ Verbe, quoiqu'on l'appelle *Rabbi*, le maître ; tantôt il est la personnification de ce Verbe,

1 *Pistis Sophia*, trad. Amelineau, p. 183. Les Juifs valentiniens — Valentin était Juif — niaient formellement la *venue en chair* de Jésus. Ils avaient leurs raisons pour cela, ayant contribué à la fabrication du Jésus actuel par la correction du Joannès-jésus et de ses frères, car ils sont antimillénaristes déterminés.

2 On a introduit la chaussure de Jésus dans la phrase quand on eut décidé de lui donner les pieds avec lesquels il vient au Jourdain.

3 Ils se servent ici de l'Evangile dit des Naziréens ou Ebionites, disciples des fils de Jehoudda, et qui nièrent, eux aussi, l'existence de Jésus, quand on leur présenta un jésus autre que le Joannès.

et en ce cas on l'appelle du nom que les disciples proscrivaient radicalement parmi eux : *Seigneur*, pris dans le sens absolu.

Pour marquer la différence, nous accompagnerons le Rabbi jusqu'au tombeau, (1) après quoi nous reconduirons le Seigneur jusqu'au ciel (2). Chacun chez soi.

(1) C'est la matière du volume intitulé *Le Roi des Juifs*, et qui succède à celui-ci.

(2) C'est la matière du volume qui sera spécialement consacré à la fabrication de Jésus et des *Evangiles*.



TABLE DES MATIÈRES

Au lecteur v

LE SONGE DE JOSEPH

I. Les Juifs. 1
II. L'espérance d'Israël 4
III. Le refuge du fanatisme. 10
IV. Jehoudda le Gaulonite 14
V. La révélation du Verbe-Corps. 15
VI. Le Millénarisme 19
VII. Le retour de l'Agneau. 26
VIII. Le Zib (les Poissons) signe de grâce 31
IX. La Grande Année, le Grand Jour. 35
Horoscope des christiens (tableau) 38

LA FAMILLE DU CHARPENTIER

I. Quelques surnoms de Jehoudda : Joseph, Joannès, Zachuri 39
II. Salomé, femme de Jehoudda, son grand surnom de Maria la Magdaléenne. 45
III. Les Généalogies 51

IV. **Falsification des Généalogies 55**
V. **La date exacte de la naissance du jésus (739). . . . 60**
VI. **Les sept fils de Jehoudda. 65**
VII. **Le Charpentier, Zibdeos ou Beel-Zib-Beel 68**
VIII. **Les sept démons de Maria la Magdaléenne. 77**
IX. **Les filles et les gendres, les petits-fils et les petites-filles 83**
X. **L'Église contre la lettre et contre l'esprit, contre la nature et contre Dieu 86**
XI. **Le Naziréat du premier-né 93**
XII. **Cléopâtre, femme d'Hérode, et Bethsabée, femme de David. 98**
XIII. **Zélotes et Sicaires 106**
XIV. **Conditions sexuelles de l'entrée dans le royaume du Christ Jésus. 109**
XV. **Le massacre des Innocents et la fuite en Égypte . . 116**

NATIVITÉ SELON L'APOCALYPSE

I. Les trois premières *lettres* de l'*Apocalypse* 119
II. Le Songe de Joseph réalisé malgré Satan (décembre 739, ère de Bar-Jehoudda). 122
III. Renversement des sorts chaldéens et conversion du Zib en signe favorable 130
IV. Un seul enfant, le Joannès-jésus, et non deux . . . 133
V. Que Bar-Jehoudda avait cinquante ans lors de sa crucifixion 135

NATIVITÉ SELON MATHIEU

I. Calquée sur celle de l'*Apocalypse* 137
II. Encore le Songe de Joseph 139
III. Comment on dissimule à la fois le nom de circoncision et le naziréat du nouveau-né 144
IV. L'étoile des Mages 146
V. Dissimulation des vraies causes du Séjour en Égypte. 158
VI. La date de la Nativité selon Mathieu (739). 161

VII. Retour d'Égypte 164
VIII. Nazareth-en-Evangile et comment un vœu devient une ville 169
IX. Le soldat Panther 175

NATIVITÉ SELON LUC

I. Un ménage métaphysique. 183
II. Vision de Zacharie dans le Temple. 189
III. Éloï-schabed la stérile enceinte de six mois dans Maria la féconde. 194
IV. Où l'enfant d'Éloï-schabed reconnaît intra-utérinement Maria pour sa mère. 200
V. Ingénieux moyen de dire le nom de circoncision du Joannès-jésus sans l'énoncer[1]. 204
VI. Hymne en l'honneur de l'identité du Joannès et du jésus 206
VII. Mêmes signes astrologiques dans cette Nativité que dans les deux précédentes 208
VIII. La présentation du Nazir au Temple. 211
IX. Les deux témoins mathématiques de la date 739 . . 213
X. Une larme. 216
XI. Où Jésus explique comment il a fécondé celle qu'on lui donne pour mère dans l'Évangile. 217
XII. Le lit de Maria témoigne que Joannès et le jésus sont bien le même enfant 222
XIII. Qu'au commencement du troisième siècle l'identité du Joannès et du jésus est un fait reconnu de tout le monde]. 225
XIV. Quelques manœuvres préparatoires de la fausse *Nativité* 227

L'APOTHÉOSE DE JEHOUDDA

I. Après la mort d'Hérode. 237
II. Le tribut à la Bête. 241
III. Prédication et révolte de Jehoudda 245

IV. Jehoudda tué dans le Temple (761) 252
V. Ascension sur la place publique de Jérusalem . . . 258
VI. L'*Assomption de Moïse*. 263

LES OINTS DU CAPITOLE

I. Le Christ à Rome en 772 271
II. Le premier évêque de Rome 278
III. La première affaire des Marchands de Christ. . . . 288
IV. L'ombre de Jehoudda. 292
V. La question des viandes 295
VI. Les quatre mille disciples 297
VII. L'histoire de Pauline et du chevalier Mundus. . . . 303
VIII. Les premiers martyrs. 307

LE JOANNÈS-JÉSUS

I. Années d'apprentissage. 313
II. Le tatouage au bras 318
III. La procurature de Pontius Pilatus (780-790). . . . 322
IV. Les églises. 327
V. Le pseudonyme apocalyptique de Bar-Jehoudda. . 329
VI. L'*Apocalypse* de 782. 332
VII. La colombe de l'arche céleste. 337

ÉMILE COLIN ET Cie — IMPRIMERIE DE LAGNY
E. GREVIN, SUCC^r

